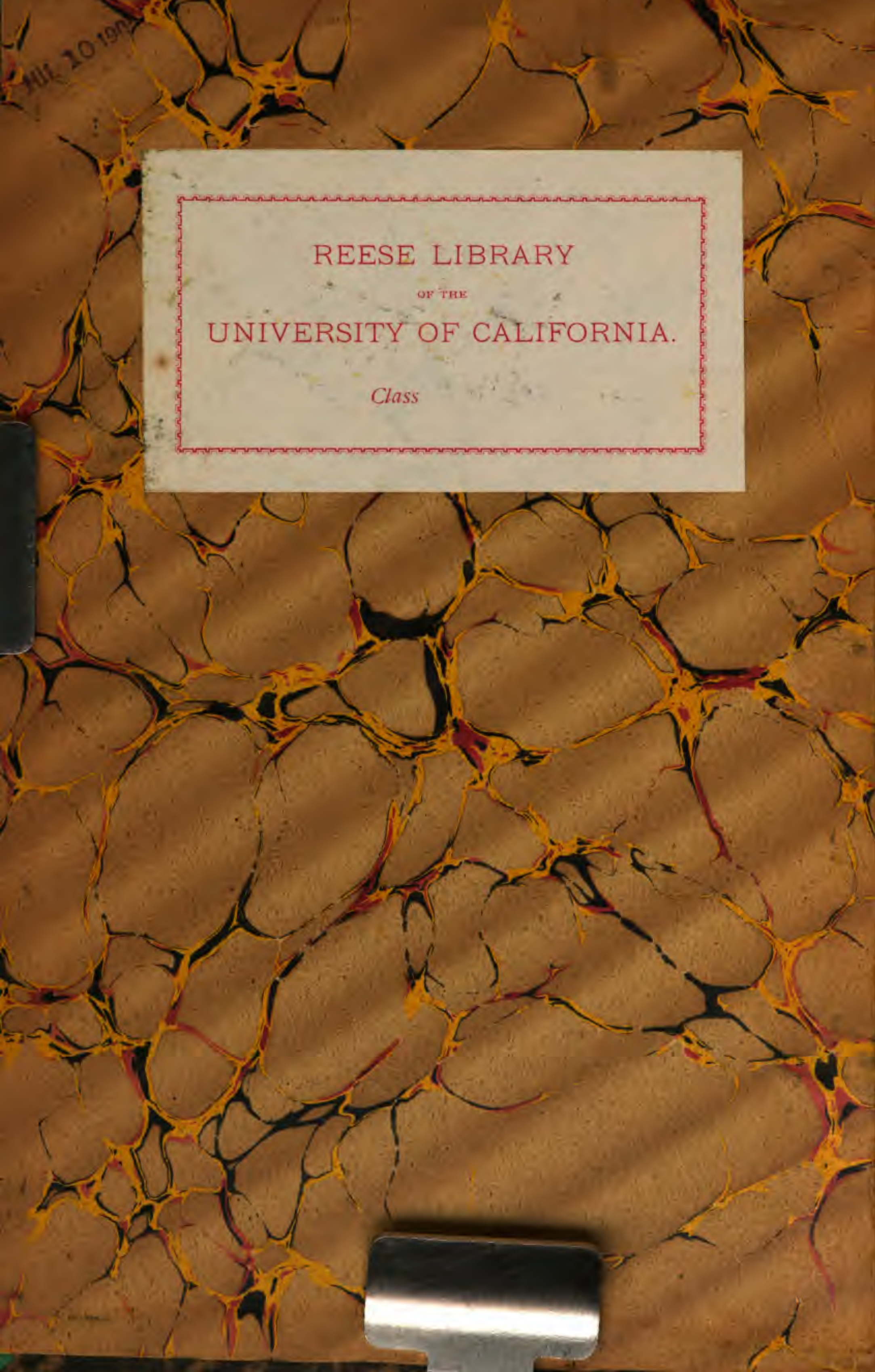
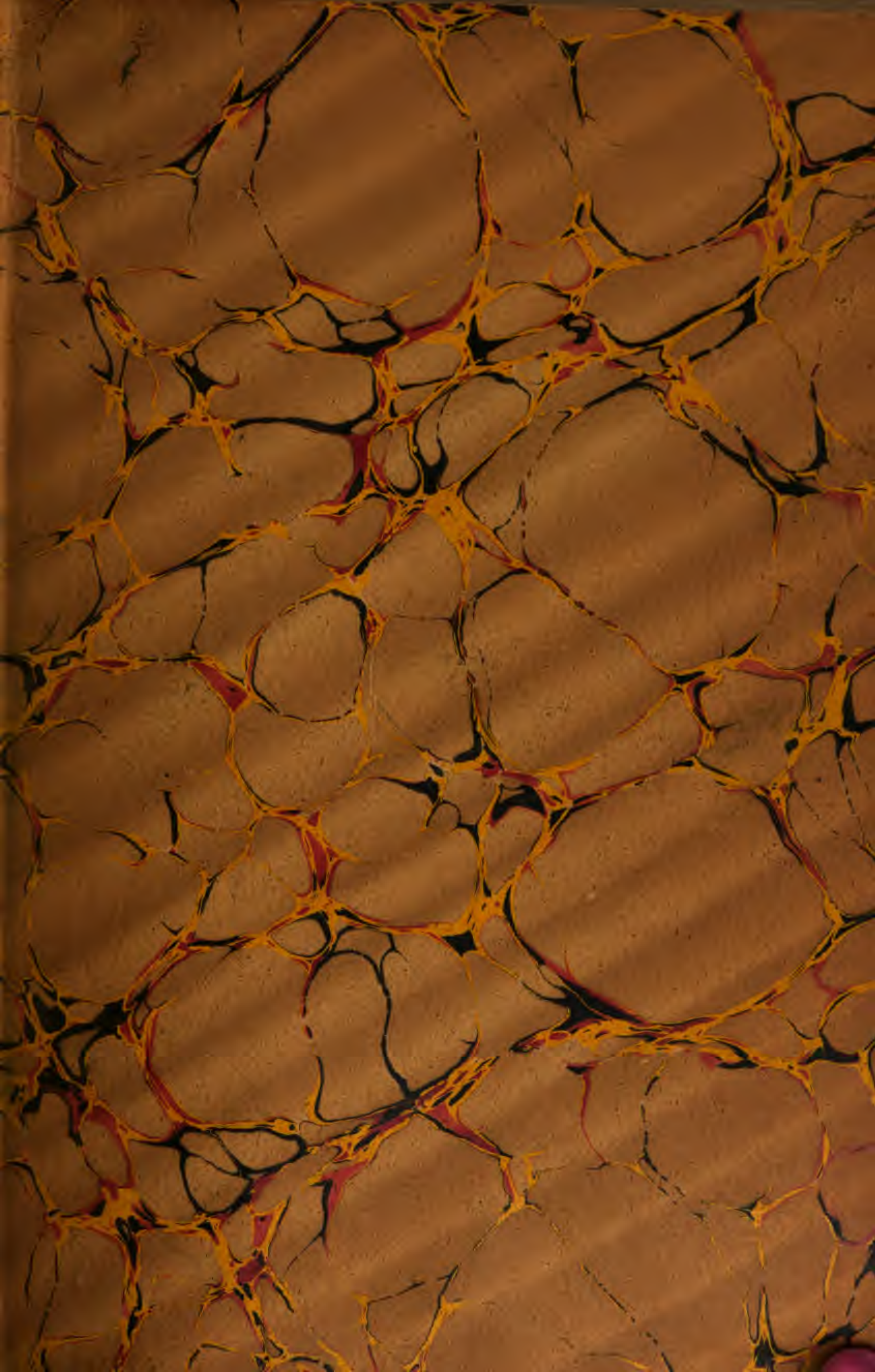




REESE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF CALIFORNIA.
Class



ANACHARSIS

CLOOTS

PARIS. — IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET Cᵉ, RUE DU BAC, 30.

ANACHARSIS

CLOOTS

L'ORATEUR DU GENRE HUMAIN

PAR

GEORGES AVENEL

Paris! France! Univers!

TOME SECOND



PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Cᵉ, ÉDITEURS
15, BOULEVARD MONTMARTRE
Au coin de la rue Vivienne
Même maison à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1865

ANACHARSIS CLOOTS

LIVRE V*

LE CONVENTIONNEL

Septembre 1792—Juin 1793.

—

A cette heure même où Frédéric l'Illuminé allait peut-être, par la grâce de Dieu, ensanglanter la ville révolutionnaire, — derrière le sire, à trois cents lieues, dans Berlin sa capitale, des placards, datés de l'an premier de l'Espérance de la liberté universelle, étaient affichés, chaque nuit, sur les murs. On y criait aux Prussiens : « Réveillez-vous! c'est la guerre des peuples contre les

* Dans ce volume, comme dans le précédent, nous racontons toujours *selon* Anacharsis. C'est le seul moyen, croyons-nous, d'arriver à bien mettre en lumière le personnage et de le livrer à nos lecteurs dans toute son originalité.

rois! » De ces appels à l'insurrection, les plus fins Berlinois désignaient tout bas comme auteur le jeune et riche baron autrichien Eschine Portock, déjà proscrit de Vienne, et de retour à peine de son voyage en France. D'audace, en effet, le baron s'apprêtait à mettre au grand jour ses impressions de voyage. En pleine monarchie prussienne, il devait armorier le titre du livre d'un beau bonnet rouge enguirlandé de lauriers, et signer bravement la préface de son nom de baptême jacobin : Junius Frei, autrement dit : Brutus, l'homme libre (1).

Or entre toutes les lettres qu'il comptait imprimer s'en trouvait une, écrite de Strasbourg, le 21 janvier 1792, et dans laquelle Portock disait : « Les gardes nationales sont presque toutes animées de l'esprit patriotique ou démocratique : ce qui, malheureusement, est ici la même chose. Elles ne paraissent pas craindre, en vérité, l'ennemi extérieur et désirent la guerre ; mais elles redoutent les aristocrates qu'elles vont se laisser à dos, et parlent de les pousser tous devant elles au jour de la bataille. » — Eh bien ! ce que sentaient, craignaient, disaient les gardes nationales strasbourgeoises à la veille de la déclaration de guerre, les Sans-Culottes parisiens le sentent, le craignent, le disent tout soudain, le 1er septembre, à la fatale nouvelle ; et tout soudain, comme pour les justifier, les aristocrates, les antinationaux, de se réjouir, de menacer, de s'apprêter derrière les barreaux même des prisons où ils sont entassés. Dans les correspondances royalistes saisies au château et publiées chaque jour depuis le 10 août, les députés, les jacobins, les Parisiens ont pu voir déjà que les Messieurs ne les avaient

(1) *Vertraute briefe über Franckreich.* Berlin, 1792. Premier volume.

jamais traités entre eux que de racaille, de gueux, de jean-foutres, de bandits; aujourd'hui, les Messieurs se font un jeu d'écrire aux journalistes eux-mêmes : « Vous serez pendus, mis au carcan, étranglés, roués vifs!... » Ils auraient encore la faculté d'imprimer leurs feuilles, qu'ils dresseraient, ma foi! la liste nominative des hommes bons à tuer, comme au jour de la fuite de Varennes. Enfin le bruit court que Lafayette, qui vient d'émigrer, n'en est pas moins réservé pour l'échafaud par les Autrichiens qui l'ont pris. — Que sera-ce de nous autres alors? — Votre sort, ô Sans-Culottes, les journaux de ce matin vous l'annoncent. Lisez ce que Brunswick appelle son plan : « Quand on entrera dans Paris, tous les habitants seront rassemblés en pleine campagne; on en fera le triage. Les révolutionnaires seront suppliciés; les autres... on jette un voile sur leur sort. L'empereur a donné par écrit ordre de n'épargner, au premier signal de révolte, que les femmes et les enfants; en cas d'inégalité de force, de brûler les magasins, de faire sauter les poudres, de mettre le feu aux villes. Dans tous les cas, les maisons des révolutionnaires seront à l'instant livrées au pillage et leurs biens confisqués. On n'accordera aucun asile aux insurgés dans aucun pays de l'Europe. » — A ces lectures de sang, à ces nouvelles de sang, à ces menaces de sang, la ville tout ahurie regarda au ministère de la justice où était Danton, à la Mairie où était Marat, à la Commune où était Robespierre. Et au lieu de l'état de siége qui paralyse : De l'audace! leur cria Danton. — Sauvez-vous vous-mêmes, leur cria Marat. — Que le Conseil général remette au peuple le pouvoir qu'il a reçu de lui, dit Robespierre. Tel fut l'oracle du trio jacobin-cordelier. Alors tout se simplifia. En une

seconde, par toute la ville fut posé le problème : Ou tous les aristocrates en avant, ou pas un derrière ! — En avant de nous ? Mais c'est conduire à l'ennemi ses amis ; c'est recruter pour lui contre nous-mêmes ! — Alors... pas un derrière !... Et le tocsin sonna le deuil ; le canon tonna l'alarme ; un drapeau noir fut arboré sur la maison-commune ; tous les gardes nationaux se rassemblèrent ; tous les comités de section tinrent séance ; la ville entière fut debout : puis on jugea et on tua. On jugea, mais seulement ceux qui devaient être jugés : les prisonniers. On tua, non point les royalistes, mais les complices de l'Autrichienne, mais les massacreurs de la Saint-Laurent, mais les prêtres réfractaires à la loi ; bref, tous les conspirateurs de quelque état qu'ils fussent, anciens ministres, archevêques, évêques, juges, princes, colonels ; on les tua de compagnie avec les malheureux dont ils n'avaient cessé de menacer la ville, à la veille des journées d'octobre, à la veille du 21 juin, et dont ils la menaçaient encore cette fois : les galériens et les voleurs. Enfin on tua, non par les bras de tous, en furieux, mais sous les yeux de tous, socialement, quelques-uns seuls à la besogne, soit comme jurés, soit comme exécuteurs, en plein jour, dans les rues, sur les places, et cependant que toutes les choses à l'entour allaient leur train : boutiquiers faisant l'exercice, électeurs discutant les candidats, fédérés se hâtant vers les envahisseurs, et les meilleurs d'entre les plus jeunes s'abattant sur les départements pour crier à la France : Aux armes et au vote ! Rachetez le sang qu'il faut verser par un choix de bons députés sans-culottes.

Ainsi que les autres, que dis-je ? mieux que pas un, Anacharsis eut son spectacle. A deux pas de sa demeure,

sous ses yeux mêmes, on tua. Le 2 septembre, au soir, il se rendit, en bon citoyen, à l'Assemblée générale de sa section, et dans la nuit il put voir la cour de l'Abbaye, éclairée, rouge, pleine de cadavres, et le comité en séance, puis la rue Sainte-Marguerite avec son pêle-mêle de tueurs et de tués, puis la porte de la prison qui de temps à autre s'ouvrait soit pour une victime, soit pour un racheté, car derrière la porte c'était le tribunal, que présidait — entouré de gardes nationaux, aidé de fédérés marseillais — l'un des plus brillants vainqueurs de la Bastille, le capitaine Stanislas Maillard. Un moment le cœur du philosophe se souleva. Mais il entendit un fédéré qui criait : Mon frère a été tué à côté de moi aux Tuileries : je le venge ! Mais il songea à la bataille, autre massacre dont tous étaient menacés, puis au carnage, qui dans cette même ville devait suivre le massacre-bataille ; enfin il eut conscience des quatre années de mépris, d'insultes, de menaces et de misère que ce peuple avait essuyées sans relâche ; alors il ramena ses regards sur la paille où dormaient les conspirateurs parmi lesquels était même couchée sa proie du 12 août, une des plus belles, Rohan-Chabot, — et le philosophe se surprit à dire froidement : « Ce devait être ! »

Dans la rue, donc, à la vue de ce sang, pas un cri ne s'élève pour protester ; — mais, à l'ombre, bien bas, dans les couloirs de la pauvre Assemblée agonisante, deux, trois, huit, dix voix grondent : celles de Brissot et consorts. Non parce que ces beaux esprits plaignent le sort des aristocrates, mais parce qu'ils envisagent leur propre néant, oubliés qu'ils sont. L'heure n'est plus d'appliquer avec finesse la philosophie à la politique, et c'est pourquoi ils se butent. En vain, dès les premières gouttes

sanglantes, Danton traîne le vieux Roland, de sa chapelle de la rue Neuve-des-Petits-Champs à la Mairie, chez le bonhomme Pétion, au-dessus même du comité de surveillance parisien, et le jette brutalement au milieu des quarante-huit présidents de section réunis pour qu'il entende bien toutes les voix de la ville lui crier : « Il faut marcher, marcher avec nous! S'il pleut du sang, vous en êtes bien la cause, à l'égal de Brunswick; allons, pas d'ajournement, et moins d'entêtement! » — L'entêté vieillard, se posant en martyr de toutes ces voix stridentes, ne veut rien comprendre. Que dis-je? plus on s'efforce de lui démontrer que ce qu'on a culbuté le 10 août ne peut plus se rasseoir, que l'acte insurrectionnel ne pouvait avoir pour unique but de le ramener lui, sa femme et les autres au ministère; qu'à cette heure où la loi s'improvise, on ne distingue guère l'exécutif du législatif; qu'il ne s'agit plus d'intrigue, de double jeu, de monarchie républicaine et d'autant moins que la mise à mort des conspirateurs appelle logiquement le supplice du grand coupable, Capet l'aîné; — non, plus on veut lui enfoncer avant ces vérités, plus le vieillard se roidit. Il n'a que ces mots : « Je n'aime pas la méfiance qui suspecte. Suis-je honnête homme? Suis-je ministre? — Eh! tout ministre que vous êtes, on peut vous arrêter, si vous ne marchez pas. — Moi, Roland! » —Et le vieillard, excité plus que jamais par l'injure, animé moins que jamais du souffle parisien, reprenait le chemin de son ministère, retrouvait sa femme, sa reine ; à l'entêtement du vieillard s'ajoutait l'entêtement féminin, et de cet accouplement nocturne résultait, le 3 au matin, une belle et longue épître, chef-d'œuvre de style, qu'on se mettait à lire aux amis et qu'on expédiait vite à l'Assemblée. Quelle

lettre ! Elle ne menaçait pas la ville ; perfide, elle l'excusait. — Quoi ! mais c'est se faire juge des exécutions populaires ! Excuser aujourd'hui, ne serait-ce pas en vue d'accuser demain ? Marat avise le coup. Aussi, pour déjouer la manœuvre rolandine qui tend à détacher de Paris les départements, il rédige avec son comité de surveillance parisien une petite circulaire dans laquelle il conjure, au contraire, les départements de s'enchaîner à Paris par des actes analogues de justice sommaire. Et ce même jour, comme dans tous les comités de section, une question se pose : « Qui payera les frais de cette justice ? » Tous les Sans-Culottes, pour tâcher encore de ressaisir Roland, disent : « Ce doit être le ministre de l'intérieur. »

Or, le 3 septembre, Anacharsis était encore, les pieds dans le sang, au comité de sa section, quand on y cria : « Que le ministre paye les frais ! » Et comme le citoyen Delaconté dit alors au président du comité, Jourdan : « Je vais dîner chez Roland ce soir ; je lui parlerai de la chose. — S'il vous plaît que je vous accompagne, fit Anacharsis. Je me flatte de pouvoir le convaincre. — Soit, je vous présenterai. » Et voilà Anacharsis chargé avec Delaconté d'obtenir du ministre un bon de 3,000 livres dont la section s'engage à justifier l'emploi.

Je vous présenterai, avait dit Delaconté, et c'était bien dire. Anacharsis, en effet, n'avait jamais pratiqué Roland ni sa femme. Pour la première fois, le 3 septembre, à cinq heures, il visitait les hôtes du petit hôtel Choiseul.

Dieux et déesses ! quel accueil ! que d'honnêtetés ! quelle fête (1) ! — « Vous nous amenez là une personne qui n'était pas invitée ? — Mais... fit Delaconté. — Il y aurait

(1) *Mémoires de madame Roland.* — Cloots, *Appel au genre humain.*

à se récrier sur le manque d'usage! — Mais encore un coup... — C'est la section qui nous députe, madame, dit vite Anacharsis. — Ah! laissons le prétexte; je raille, car j'estime hautement la surprise que nous fait le philosophe cosmopolite par excellence. Restez-vous à dîner? » — Et l'on se met à table, et des dix-huit places à prendre madame Roland assigne la première à l'Orateur: quel honneur! — Non-seulement il fait face à ses collaborateurs de la *Chronique*, Cournand, Lachaise, Millin, mais il coudoie les gloires de la Gironde, Guadet, Vergniaud, Gensonné: — « Messieurs, leur dit-il en faisant allusion à son adoption toute récente, je ressemble aux nouveau-nés qu'on baptise: je n'apprends à connaître mes parrains qu'après mon baptême. — Et tous d'applaudir, et la dame du lieu de ne plus lui désourire. C'est en vain qu'une voix murmure à l'oreille de l'Égérie du ministère: — « On vient d'introduire chez vous un insupportable parasite que je suis fâché d'y voir; » l'Égérie n'a qu'un haussement d'épaules pour l'importun et ne sourit que davantage et avec plus de franche bonté encore au vaste appétit d'Anacharsis, qui, en effet, mangeait en parlant, parlait en mangeant, et, miracle! sans que les mots qui ne cessaient de sortir de sa bouche, les mets qui ne cessaient d'y entrer, vinssent à se faire obstacle au passage. Jamais madame Roland n'avait vu quelqu'un tant manger devant elle. Car chez les autres, plus délicats, la jaserie nuisait à la mangerie. — « Mais que raconte-t-on au dehors? se disait par intervalles Anacharsis. Les murailles de cette maison pourraient être transparentes comme le cristal! »

On discourait sur les événements du jour. Il y avait bien çà et là quelques embarras de langue, demi-gronderies, bouffées d'humeur; mais, mon Dieu! cela s'expliquait

naturellement par les tracasseries dont Roland était victime depuis quelques jours, par la visite domiciliaire qu'avait dû subir Brissot le matin même ; et quand Anacharsis se mit en devoir de leur prouver que le carnage était une mesure indispensable et salutaire, on l'écouta volontiers, on le laissa parler aussi haut qu'il lui plut. Cependant quelqu'un dit : — « Avouez que, sans la faction jacobino-cordelière, nous échappions à cette nécessité ? » Mais Anacharsis nia la domination d'une faction quelconque. Alors un autre : — « La faction domine si bien que c'est à faire déserter Paris. — Déserter Paris ! Encore ! Mais ce sera toujours un crime de lèse-nation. » — Et son apologie de la ville commença. Mais on lui observa doucement qu'en vérité le moment était mal choisi pour faire l'éloge des têtes parisiennes ; — mais il répliqua hautement qu'il ne savait pas, au contraire, de moment plus favorable. — Que c'était l'heure de l'anarchie sanglante ! — Dites plutôt l'heure d'une justice éclatante ! et il invoqua le témoignage de Gorsas, et celui même de Louvet, dont les journaux ne laissaient pas que d'applaudir aux jugements du peuple. Tous alors sourirent de la naïveté germanique du nouveau Français, et la dame du lieu fit dévier vite la conversation. Comment eût-on fait entendre à ce philosophe candide qu'on était à la veille des élections et qu'il fallait capter les suffrages ; que, s'il convenait qu'un ministre boudât par conscience, ses amis devaient d'autant plus galantiser le peuple par tactique, de sorte qu'en cas de victoire électorale on pourrait donner des lettres de grâce à la ville — quelle grandeur d'âme ! — aussi bien qu'on la dirait maudite, en cas d'échec — quelle humanité ! Et c'est pourquoi on lui faisait si bon accueil, à lui électeur et candidat ; et c'est

pourquoi on se montrait d'oreille si complaisante pour ses folies universelles. Mais quand Delaconté et Anacharsis s'ouvrirent à Roland sur l'objet de leur mission, Roland dit : « Je ne donne rien. »

A neuf heures, sitôt qu'Anacharsis fut hors de la maison, loin de cette société si polie, si délicate, si habile et si vertueuse, — qu'il eut retrouvé la rue, les groupes, les cris, le sang, — chose étrange! s'imaginer qu'il avait vécu ces quatre heures de commérage chez le premier ministre même de ce peuple tout à l'action, — non, c'était impossible! Aussi, pour se retremper, se rua-t-il, le même soir, aux Jacobins, dans la bagarre électorale.

Là se forgeait l'avenir, pendant qu'aux prisons — Paris se purgeait du passé. Mais à quel feu! sous quelles sueurs! à quels cris! Le travail qui consiste à réduire toutes les voix d'une ville à quelques-unes, échos de toutes, n'est point jeu d'enfant ni passe-temps de vieillard : toutes les passions y volcanisent. Ainsi les électeurs avaient décidé qu'ils voteraient à voix haute, comme le doivent faire toutes consciences vraiment libres, et les noms jetés à la foule avaient été estimés au poids des murmures ou des applaudissements; puis, entre les plus longuement acclamés, on s'apprêtait à choisir les élus. Hélas! le nom d'Anacharsis ne devait pas figurer parmi les noms élus, car il n'avait pas rang parmi les acclamés. Ce n'est pas qu'on eût prêté l'oreille aux mauvais plaisants qui demandaient qu'on lui réservât l'apostolat des lois nouvelles, de compagnie avec l'illustre Palloi, patriote par décret; — non, l'on n'avait prêté l'oreille à personne. Le nom d'Anacharsis était sur la liste dressée par Louvet, et tous les clients de *la Sentinelle* rolandine, — à l'exception de Kersaint pourtant, qu'on daigna retenir une minute,

— tous, dis-je, avaient dû faire le plongeon d'un seul coup aux éclats d'un orage continu de sifflets et de cris. — « Ah! nous sommes encore victimes de la faction, clamaient tous les naufragés à l'Orateur qui ne soufflait mot. Oui, la faction domine ici. Et la preuve, écoutez le premier nom que l'on va proclamer. » — « Pétion sans aucun doute, » disait Anacharsis. — Non. On cria : Robespierre! — « Alors, à Pétion la deuxième place! » — Point du tout : à Danton! « Toujours la faction! Mais nous verrons demain. » — Les rejetés comptaient sur les nouvelles électorales des départements. Il était à croire que les lettres, circulaires et journaux, expédiés sournoisement par les Brissotins, avaient opéré contre Paris; car monsieur-madame Roland s'était employé à cette œuvre aussi chaudement que Louis XVI et sa femme au recrutement contre la ville des vieilles puissances européennes. Or, qui sait? à l'annonce de quelques élections brissotines, l'opinion parisienne pourrait bien s'affranchir de la faction et repêcher les engloutis. — Vain espoir! Les engloutis comptaient sans Marat-Veille-Toujours. Le 5 septembre, dès le matin, il y avait groupe à chaque coin de rue, autour d'une affiche : *Marat, l'Ami du peuple, aux Amis de la Patrie.* Depuis le 10 août, c'était le cinquième placard du journaliste sans-culotte :

« Mes chers amis, s'écriait Marat, vous dire que du choix de vos représentants à la Convention nationale dépendent votre sûreté, votre liberté, votre repos, votre honneur, la prospérité et le salut de l'empire, c'est vous remettre sous les yeux une grande vérité, que l'exemple de vos indignes députés à l'Assemblée constituante et à la législature actuelle ne vous permet plus de révoquer en doute...

« Il ne s'agit donc plus de vous engager à n'accorder votre confiance qu'à des hommes éclairés et purs, — vous y êtes trop intéressés ! — mais de vous indiquer, parmi les candidats qu'on vous propose, les hommes qui sont dignes de vos suffrages et les hommes qui en sont indignes ; car, songez-y bien, si les travaux de la Convention sont manqués, vous n'avez plus à attendre qu'anarchie, misère et désolation. »

Et suivait la liste commentée des *sujets* déméritants proposés par l'auteur de *la Sentinelle,* dans la vue de servir la faction des ennemis de la liberté :

Barère de Vieuzac, homme nul, sans vertu et sans caractère.
Boutidoux, sableur de champagne, etc., etc.

Puis c'était la liste des *hommes* qui avaient le mieux mérité de la patrie : Robespierre, Danton, Panis, Billaud-Varennes, Fréron, Vitet, *maire de Lyon*, Merlin, Chabot, Pàris, *greffier*, Manuel, Deforgues, Jourdeuil, P.-J. Duplain, Raffron du Trouillet, J. Fauchet, *homme de lettres*, Guermeur, Boucher-Saint-Sauveur, C. Desmoulins, Guedon (*sic*), Robert, Talien (*sic*), Brune.

Et pour couplet final : « Mes amis, disait brusquement Marat, je finirai par vous rappeler l'Ami du peuple. Vous connaissez ce qu'il a fait pour la patrie ; peut-être ignorez-vous ce qu'il fera encore pour votre bonheur : la gloire d'être le premier martyr de la liberté lui suffit. — Tant pis pour vous si vous l'oubliez ! »

Ainsi parla Jean-Paul Marat pour conjurer la tempête départementale de Jean-Pierre Brissot.

Mais Anacharsis n'alla pas dans sa lecture jusqu'à la fin de l'affiche. S'arrêtant soudain vers le milieu de la deuxième colonne, ses regards s'y plantèrent. Il y avait :

J.-B. Cloots, dit l'Orateur du genre humain, mouchard berlinois! — Justement la même qualification dont Marat l'avait baptisé au lendemain de la déclaration de guerre, et dont Camille à son tour l'avait adjectivé le soir même du jour où l'Orateur avait prêché pour Roland. Or, cette fois, Jean-Paul la lui répétait sans souci du décret qui avait proclamé Français le philosophe Anacharsis... — Était-ce permis? — lorsque l'armée prussienne s'avançait sur Paris... — N'était-ce pas crier : « Qu'on l'arrête! » — quoi encore? A ce moment qu'on faisait justice sommaire des traîtres, — n'était-ce pas le vouer bellement à la mort? Tous les amis parlèrent d'assommer Marat, et se disposèrent à grossir la troupe des niais et des intrigants qui devaient aller le soir même dénoncer l'Ami du peuple à l'Assemblée. Mais Anacharsis, lui, n'eut qu'un mouvement d'indignation qu'il réprima soudain; il respectait trop cette liberté de presse que Marat s'efforçait d'acclimater en France. — « Allons, point de sot effroi, dit-il; notre adversaire mène la campagne électorale à l'anglaise; tant mieux! A moi de lui répliquer de langue! » Et, calmant les effrayés, il leur fit convenir qu'il fallait moins s'irriter de son étiquette banale de mouchard que de la qualification de *sujets* dont Marat les flétrissait tous, en réservant pour les siens le titre d'*hommes*. Voilà l'injure! Vite aux Jacobins, et point à l'Assemblée!

Aux Jacobins la foule des électeurs était plus grande, plus agitée que jamais. On y sentait bien Marat. Anacharsis s'élance; un flot le porte au pied de la tribune; mais un autre aussitôt le rejette au loin. Il reprend un courant, même remous s'y produit. Il attend, vaine attente! Il proteste, cris d'enfant! Et comme, le lendemain, il revient, et qu'il clame encore, et qu'il se démène,

qu'à lui seul il fait un tapage et qu'il se nomme, toutes les têtes se retournent vers la sienne qui domine. Aussitôt : « A la porte le mouchard ! le complice de Roland ! l'agent de Brissot-Brunswick ! Hors d'ici le Prussien ! » Et l'Orateur se vit pressé, poussé, roulé vers la porte. La foule allait comme le vomir, quoiqu'il criât toujours, quand soudain : « Qu'on s'écarte ! » Une voix haletante venue du dehors, disait : « Respect au député du peuple ! » — C'était un courrier qui arrivait de Chaumont en Vexin. Jean-Baptiste Cloots était député à la Convention par le département de l'Oise. Le deuxième sur la liste ! Thomas Payne, l'autre adorateur des Droits de l'homme, allant devant, et puis l'ami Villette, comme il convenait, derrière. A cette annonciation, Anacharsis transfiguré resta sans langue. Il rayonna, il palpita. Tout ce qu'il y avait d'âme en lui s'épandit au dehors ; et le député de l'Oise glorifia le genre humain.

Mais toute la lumière de son extase n'eut qu'une durée d'éclair. Autour de lui, si, par respect pour sa nomination, les cris acharnés des factieux avaient cessé, c'était maintenant le chœur des amis satisfaits qui le ramenaient aux réalités de la vie. Le chœur disait : — « Les départements sont plus éclairés que cette ville, que Paris, ah ! bravo ! » — Ce qu'entendant, l'élu dit : « Quel blasphème ! » — « Ils sont plus éclairés, puisque l'un d'eux vous a nommé, vous philosophe ! » — Mais Anacharsis : — « Si l'un d'eux m'a choisi, c'est parce que j'aime le genre humain ; le genre humain dont Paris est le symbole ! Il m'a choisi, le département de l'Oise, parce que j'aime Paris ! » — « Aimer encore Paris, la ville sanglante, fi donc ! Paris n'aura pas la sagesse de l'Oise. Vous allez voir qu'ici on ne nommera pas un philosophe. — Priestley, par exemple, Priestley, le grand

Anglais! » — On vient d'acclamer Collot! — « Ah! Collot-cabotin! » — Et Billaud! — « Billaud-botte-de-foin! Toujours la faction! » — Panis a passé. — « Quoi! Panis du comité de surveillance! On va donc prendre toute la liste de Marat l'égorgeur? Ah! nommez Priestley, ou la ville est maudite. Oui, des philosophes comme Thomas Payne, comme Anacharsis! » Et pendant un jour, deux jours, l'apôtre parisien fut enlevé, enveloppé dans un tourbillon antiparisien dont on le faisait centre. Sa nomination, son triomphe, ô ironie des choses humaines! s'interprétait contre la ville elle-même.

L'Orateur, en effet, servait au jeu de la tactique brissotine. Comme en 90, mister Brissot avait imaginé l'histoire nègre pour battre en brèche la puissance jacobine; comme en 92, il avait imaginé de crier: « Guerre! » pour se dérober aux factieux tout en intimidant les aristocrates; aujourd'hui il imaginait non moins finement d'opposer aux révolutionnaires de la grand'ville les philosophes étrangers, afin de s'afficher encore, pour reprendre pied, plus humanitaire que les Sans-Culottes eux-mêmes. — Ah! ils font fi de Pétion, de Roland, de nous tous! Eh bien! lançons-leur aux jambes le grand Priestley, et voyons s'ils auront l'effronterie de lui préférer à l'élection quelqu'un de leurs Jacobins-Cordeliers. — Pauvre Jean-Pierre! Les Sans-Culottes eurent cette effronterie. Le 9 septembre, comme la troupe brissotine revenait, Louvet en tête, crier aux Jacobins: « Priestley! nommons Priestley! » — Plutôt Marat, fit la salle tout entière. Oui, nommons l'Ami du peuple, l'ennemi des Rolandistes. — Et Robespierre pérore: « Je sais, dit-il, qu'il existe une coalition de philosophes. Je sais que MM. Condorcet et Brissot veulent mettre des philosophes à la Convention.

Priestley a écrit dans son cabinet — bien! mais il nous faut, aujourd'hui, des patriotes qui se soient exercés dans les révolutions. Plutôt un boucher, plutôt un homme qui ne sache pas même parler sa langue! » — Oui, des hommes d'action. Marat! plutôt Marat! reprit la masse clubée; et Marat, en effet, fut acclamé député de Paris. Aussitôt — et sans l'intervention de Brunswick, qui, resté à Verdun, espérait tout de l'anarchie, son œuvre! — le sang, qui n'avait cessé de couler pendant sept jours, s'arrêta. La bourgeoisie respira, le peuple espéra : il y avait une affirmation. On crut que les terreurs allaient cesser, et que sous le drapeau la victoire allait suivre. Ah! badauds de Sans-Culottes, qui s'imaginaient que l'amour-propre, cette couronne des beaux esprits, se chiquenaude comme celle d'un roi!

La clique brissotine ne laissa pas une minute chômer ses rancunes. Anacharsis, le jour même, en eut nouvelle. On l'accusa d'avoir aidé à la nomination du monstre. Non-seulement il n'avait pas couru à l'Assemblée électorale crier avec les autres : « Priestley! nommons Priestley! » mais impatient de voir depuis vingt-quatre heures l'interprétation antiparisienne que l'on faisait de son élection, mais désireux de rallier toutes les consciences qui ne cessaient plus que d'individualiser, le député de l'Oise avait glissé dans la *Chronique* de ce jour-là un long appel belliqueux, où il prouvait qu'on devait être Parisien quand même, par cela même que Paris était menacé.

« Oui, il importe au peuple français de conserver la ville de Paris, disait-il. C'est là où toute la France doit se sauver ou se perdre. Il est écrit dans le livre des destinées que le département de Paris sera le tombeau des

tyrans ou des Français. Hommes de la Loire, de la Dordogne, de la Gironde, accourez. Le quartier général de la nation est à Paris, et ceux qui vous conseilleront de rétrograder sont des ignorants ou des fourbes. Paris est la ville des Français; la conquête du chef-lieu désorganiserait complétement le corps politique. Il importe donc aux aristocrates de s'en emparer et aux démocrates d'y accourir en foule pour le défendre. Parisiens, ou pour mieux dire, Français de Paris, vous marcherez glorieusement contre le scélérat de Brunswick... La grande mesure révolutionnaire du 2 septembre nous ferme toutes les portes de derrière ; nous avons brûlé la flotte qui aurait pu tenter ou affaiblir notre courage. Nous triompherons comme l'Amérique, ou nous périrons comme Sagonte. Point de milieu entre la victoire nationale et la conflagration de la France ! »

Ah ! combien ces premiers cris d'un député départemental, poussés tout à la gloire de Paris, que dis-je? du 2 septembre même, et quelques minutes avant l'élection de Marat, mirent en peine les tacticiens ministériels ! Et comme ces messieurs eurent un redoublement de dépit quand, à leurs interpellations, Anacharsis répliqua hautement « qu'il ne verrait jamais dans Paris le seul individu Marat ; que lui, député philosophe, agirait toujours en dehors des coteries et des sectes; qu'il ne se considérait pas comme le mandataire du seul département de l'Oise, ni même des quatre-vingt-trois départements, ni même des six mille cantons de France, mais comme le représentant de vingt-cinq millions d'individus, auxquels s'ajouterait bientôt un milliard de frères ; — qu'au reste, dès ce soir, à la barre... » — Comment vous parlerez encore aujourd'hui? firent-ils tous effrayés. N'est-ce pas

assez d'écrire dans la *Chronique*, où nous vous laissons coudées franches?...— « Dès ce soir, à la barre, reprit Anacharsis, j'affirmerai à nouveau le caractère de ma mission universelle, comme ce matin j'ai manifesté mon souffle parisien. » — Et le soir, en effet, il apparut devant l'Assemblée. En le voyant, on put se croire au printemps de l'âge d'or, car la fleur des imprimeurs parisiens lui faisait couronne. Anacharsis venait demander, en leur nom, une statue pour le créateur de la parole, pour le Verbe des philosophes, pour cet inventeur sans lequel nous serions comme muets et isolés sur la terre — Jean Guttenberg. « C'était à l'Orateur du genre humain, dit-il, à vous présenter la pétition des imprimeurs du chef-lieu du globe. Ma mission, sanctionnée par la législature constituante, m'a fait découvrir un vaste horizon; elle a été pour moi ce que la pomme tombée d'un arbre dans le jardin de Newton fut pour le philosophe anglais. Les lois de la souveraineté partielle des peuples me conduisirent à la découverte de la souveraineté indivisible de l'espèce humaine. » Et l'Orateur, député de l'Oise, chanta encore pendant plus d'une heure aux législateurs philanthropes l'avénement de la nation unique, dont l'imprimerie sera le lien social. Mais il chanta sans grands applaudissements. Claude Fauchet et tous les partisans des corporations nationales murmurèrent contre l'apôtre de la nation unique quand ils l'entendirent phraser : « Guttenberg vécut dans une de nos principales communes, à Strasbourg, ville célèbre, que la Germanie ne disputera plus à la France; car tous les hommes seront des frères, des Germains; le monde entier va devenir une heureuse Germanie par la manifestation des droits de l'homme!... » — « Quel tour de gibecière! grondaient les mystiques. Il met au service

de son idée les expressions dont nous avons toujours usé pour prêcher la vérité contraire! — Quant aux politiques, ils trouvèrent déplacée la glorification de l'imprimerie, quelques minutes après le triomphe électoral d'un journaliste tel que Marat. — « Quoi! toujours Marat! — Eh! oui! à votre allure, nombre de gens pourraient croire... — Que je prends le vent? Mais comment me soupçonner quand j'écris dans la *Chronique*; quand Carra, Gorsas et *le Patriote français* ne cessent de me faire écho; lorsque Condorcet m'appelle toujours : « Notre bon ami Cloots! » et que Brissot lui-même, que je ne connais pas, s'est écrié à la nouvelle de mon élection : « Puissent tous les départements faire d'aussi bons choix! » Enfin, ferais-je l'apologie de Guttenberg, si je devais applaudir à l'exaltation robespierriste des gens qui ne savent pas lire?... Vous ne dites mot, mes bons amis?... Vous faut-il donc servir mon opinion sur les élections parisiennes. — Soit! — Alors Anacharsis de leur écrire aussitôt sous la rubrique de *Conseils aux électeurs* : « Évitons deux écueils : le patriotisme sans lumières, et les lumières sans patriotisme. — Il faut des représentants qui s'ensevelissent dans les comités, et dont les travaux obscurs répandent la clarté sur une grande Assemblée. Point de mandataires ignorants! Point d'hommes dont la vue est circonscrite dans les limites d'un canton. Autant vaudrait prier les six ministres de nous donner une Constitution que d'en charger sept cent cinquante personnes étrangères à nos relations au dedans et à nos relations au dehors... » — « Assez! tout ceci peut s'appliquer aussi bien à nous qu'aux autres! — Sans doute. Ce sont des principes et leurs développements. — Ah! il s'agit bien de cela! — Et de quoi s'agit-il donc?... »

—

Le 13 septembre, un placard jaune, signé Roland, l'apprit à l'Orateur et à tous les Parisiens. Ce placard, — réplique aux diatribes de Marat contre le ministre, était le signal attendu par la clique ministérielle pour donner le bal aux factieux. Sitôt l'affiche étalée éclate un chant non point crié avec désespoir mais phrasé avec énergie : « Si Paris n'a pas le même esprit que les départements, Paris est ruiné ! » Ah ! d'où vient qu'ils osent, les tacticiens, commencer une attaque aussi franche et si prompte contre la députation parisienne, à peine au complet? Ils osent autant parce qu'enfin ils ont nouvelles des départements, et qu'ils croient savoir que les deux tiers de la Convention seront avec eux : ils sont les plus forts ! Oui, les circulaires des bureaux de l'intérieur ont fait florès ; oui, les lettres des amis girondins n'ont pas été vaines ; oui, les conseils de *la Sentinelle* ont été suivis : Lyon, Marseille, Bordeaux, Nantes, Rouen, toutes les villes de commerce, insouciantes des principes, ne députent presque à la Convention future que des défenseurs de leurs richesses locales. Anciens constituants, gros propriétaires, fins spéculateurs, ex-initiés aux mystères de l'ancien Cercle social, et tous ennemis de la grand'ville, voilà la mise départementale. Sans l'appoint du Centre, où le paysan, tout à la terre, craint le retour des nobles et la résurrection des prêtres, sans l'apport du Nord-Est, où l'envahissement du sol par les vieilles puissances a fait comprendre toute l'énergie qu'il faut pour la délivrance ; sans quelques autres têtes fortes, dont certains groupes d'électeurs sont contraints de faire aumône à l'opinion des Sans-Culottes, la députation de la Ville serait seule gardienne de la Révolution ! — Et c'est pourquoi le cri vainqueur des Brissotins : « Si Paris n'a pas le même esprit

que les départements, Paris est ruiné! » Et c'est pourquoi ils commencent aussitôt la ruine de la grand'ville dans sa réputation : « Paris, depuis le 10 août, est un repaire de voleurs et d'assassins, à la tête desquels est le triumvirat Danton, Marat et Robespierre. Si l'on a pris les Tuileries, c'était pour voler, pour piller et pour boire dans les caves; si l'on a tué en septembre, c'était pour fouiller les poches des aristocrates. Danton s'est fait voter des fonds secrets, — encore pour voler; le comité de surveillance a recueilli les montres, les bijoux et les effets des massacrés, — toujours pour voler. Enfin, que sont ces boutiquiers, ces artistes, ces hommes de science qui composent le conseil de la commune parisienne? — tous des voleurs, qui ne peuvent rendre leurs comptes! Oui, qu'ils nous rendent leurs comptes, ces voleurs, ces égorgeurs!... » Et, non-seulement dans les journaux, mais à la tribune de l'Assemblée nationale, c'est à qui s'empressera d'ébruiter quelque scandale parisien pour l'édification des départements.

— « Eh bien! comprends-tu maintenant, Anacharsis? Tu marcheras avec nous, n'est-ce pas? » Mais déjà ahuri, Anacharsis à tous les vents criait : « Que faites-vous? Taisez-vous! par grâce, par justice, écoutez-moi! que je vous rassure, si vous avez peur! » — car il s'imaginait une panique, loin d'aviser qu'il y eût un plan. Et il courut chez Roland, où personne ne voulut l'entendre; mais il courut à la *Chronique*, où il fallut bien l'entendre : « *Chronique de Paris*, je veux défendre Paris! Qui s'y opposerait? » — Et tout fiévreux, il écrivit pourtant un article réfléchi, mesuré d'allure; tant chez l'Orateur la passion n'égarait pas la raison! — « Coup d'œil observateur! disait-il. Beaucoup d'excellents citoyens sont effrayés des scènes san-

glantes qui abrégent notre révolution... Ils se réjouiraient d'apprendre la destruction des Autrichiens, et ils s'affligent de la destruction des agents de l'Autriche. On s'imagine que le peuple est le jouet d'un prétendu triumvirat, qui n'existe que dans un placard signé MARAT. La souveraineté nationale ne fléchira jamais sous l'autorité de quelques individus. Le peuple s'est montré grand et généreux dans le scrutin épuratoire des prisons. — La France, échappée comme par miracle aux complots, aux conspirations de tous les scélérats de l'Europe, a pris les précautions que le bon sens dicte à un simple particulier. Les ennemis du peuple remplissaient tous les cachots de l'empire ; ils attendaient l'arrivée des troupes liberticides pour briser leurs chaînes et pour donner la main aux mécontents de toute espèce. La guerre des gladiateurs qui désola trois ans l'Italie allait se renouveler en France, de concert avec les tyrans de l'Allemagne. Le peuple français, sans avoir lu l'histoire romaine, étouffe la guerre des esclaves par une prompte justice. Blâmer cette mesure politique, c'est blâmer un voyageur qui tue des assassins à son corps défendant. Le peuple agit comme un individu qui songe à sa conservation, qui s'irrite contre les obstacles, qui accueille ses amis, qui écrase ses ennemis. Un peuple courroucé est semblable à un homme en colère, qui s'apaise dès que la contradiction cesse... La nation s'est montrée le défenseur des personnes et des propriétés, en punissant les filous et en exterminant les traîtres qui voulaient se baigner dans des flots de sang. » Et revenant aux meneurs : « ... Rien de plus facile que d'égarer un peuple accroupi sous le fantôme royal ; mais ceux-là se perdront eux-mêmes, qui essayeront de l'égarer sous la règle immuable des droits de l'homme. Une nation émancipée ne veut ni

tuteur ni protecteur; une nation sans rois et sans prêtres se charge de la tutelle et de la protection de tous les membres de la société. L'impertinent qui voudra la protéger, la mener, l'influencer se fera siffler. J'étudie le cœur humain dans les bourgs et les faubourgs, à la campagne, à la ville, dans les clubs et les groupes; et je dis, en vérité, que les événements extraordinaires qui épouvantent les âmes faibles me rassurent parfaitement sur les destinées de la France et du monde (1). » Et, dès qu'il eut signé, Anacharsis, tout rassuré, se redressa, ayant aux lèvres un beau sourire.

Mais, hélas! quarante-huit heures après, balayant l'article, la tempête, plus furieuse que jamais, gronda de toutes parts. Au cri de détresse qui fut poussé le 17 au matin : « Les diamants de la couronne sont volés! On a pillé le Garde-Meuble cette nuit! » mille cris triomphants répondirent : « Les voleurs, nous les connaissons! Ce sont les coquins du 10 août, les égorgeurs du 2 septembre, les filous de la Commune! » Et le tourbillon soudain s'emparant des bourgeois, les bourgeois entendirent : « Boutiquiers, vous aviez peur hier de Brunswick pour vos boutiques? Eh bien! les pillards sont ici, et vos représentants sont leurs chefs. Sachez-le bien, le dernier mot de la faction, de la faction de l'Égalité, c'est le partage des biens; c'est l'application de la loi agraire! » Et quelqu'un montrait, en effet, un bonhomme de prêtre défroqué, Jacques Roux, qui, aux Gravilliers, prêchait la suffisante vie tout aussi haut que Claude Fauchet, en 1791, dans son Cercle social; or le quelqu'un qui montrait Jacques, c'était Claude lui-même! Et quelqu'un encore

(1) *Chronique de Paris.*

signalait un jeune homme, un rêveur, arrivant de Meudon chaque matin,—Varlet (1), que suivaient dans Paris cinq Savoyards porteurs d'une tribune, d'un marche-pied, d'un coussin et d'une tenture de velours rouge, et qui, s'installant en plein soleil, exposait justement les mêmes doctrines que le Brissot d'autrefois; or le quelqu'un qui signalait Varlet, c'était le Brissot d'à présent; enfin on envoyait les badauds au quartier de l'idée pour entendre dire, en pleine Cordelière, que la propriété sacrée par excellence était la propriété industrielle, c'est-à-dire la propriété acquise par le travail, au rebours des propriétés féodales, fruits de la conquête, — des propriétés cléricales, fruits de l'aumône. Et sur ce, tous les politiques de dire : « Vous avez entendu! Il y a bien un système. On veut tuer l'héritage en exaltant le travail. » Et tous les tripoteurs du Perron-Vivienne, tous les escrocs du Palais-Égalité d'ajouter : « A bas les perturbateurs! » Et tous les gros propriétaires arrivant à leur tour : « A bas les perturbateurs! » Et tous les royalistes cachés, tous les Feuillantins honteux : « A bas les perturbateurs! »

Si bien que d'heure en heure les inquiétudes, les terreurs renaissent, s'étendent, grandissent, non plus grâce à Brunswick, — car il paraît qu'un général sans-culotte, une armée sans-culotte lui barrent vraiment passage, — mais grâce au jeu des Brissotins. C'est à croire que la Convention ne s'assemblera pas. — « Et nous l'espérons bien, » grondent les royalistes. On s'attroupe, des boutiques se ferment, les prisonniers de fraîche date tremblent. On prévoit un autre massacre; on sent une émeute... — « Que le triumvirat parisien va faire naître en haine des

(1) *Souvenirs de ma vie*, par Julian. — *Le Patriote français.*

députés départementaux. » — Dites plutôt que Roland et Brissot voudraient exciter contre la députation parisienne. Car, voyez donc ! tous les quartiers sans-culottes se sont privés de leur jeunesse pour fortifier d'autant la barrière humaine qu'on oppose aux Prussiens; et, dans les rues de la ville, ce n'est plus que fédérés suspects, retenus, entassés à dessein, semble-t-il, par Roland et consorts. Que dis-je? dans les compagnies franches se glissent des aristocrates comme officiers, des Suisses licenciés comme soldats, et surtout dans ta Légion Germanique, mon pauvre Anacharsis, le croirais-tu? Enfin on apprend que Paris est insulté dans toutes ses manifestations extérieures. Ses soldats volontaires n'arrivent au camp que pour se voir traités de désorganisateurs, de couards par MM. les officiers d'état-major; et tous les commissaires envoyés par Danton aux entours de la grand'ville, afin de porter le mot du 10 août : Égalité! de prêcher la guerre sainte et d'enlever le vote républicain; tous ces braves enfants du quartier de l'idée, qui n'ont pour arme que l'idée même, — Sébastien Lacroix, Chaumette, Momoro, Pâris de Suttière, Baumier, Ronsin, Westermann... — Eh bien? — ...on les poursuit sur les routes, on les arrête dans les villes; on veut les tuer, les pendre — à la Brunswick !

Ah ! quelles angoisses! quelles secousses! que de tortures n'éprouva pas Anacharsis en ces jours de tourmente! Mêmes angoisses ! mêmes secousses ! mêmes tortures que la ville elle-même : et comme elle il en devint halluciné ! — Tantôt il comptait les heures, les minutes qu'il lui fallait encore subir avant que la Convention fût! Tantôt il criait avec une bande qui passait : « A bas les perturbateurs ! » sans trop savoir pourquoi. Puis, à une autre rencontre :

« A bas les diviseurs! » sans trop savoir encore. Tantôt n'ayant en tête que sa légion, dont on avait attaqué l'esprit en pleine Commune, il courait à l'hôtel de Montpensier pour s'enquérir si l'on avait dit vrai ; et, en guise de protestation, il faisait afficher à nouveau son appel aux Sans-Culottes allemands de bonne volonté, en les avertissant surtout de se munir d'un certificat de civisme. Ou bien, comme c'était le bruit que les comités belges et liégeois venaient de se dissoudre, il avisait le président du comité belge, Balsa : — « Fausse nouvelle, » lui disait Balsa. Alors il se laissait prendre au conte qu'un bel esprit voulait bien lui faire sur la loi agraire des factieux. Et vite il esquissait un article contre les partageurs. Puis il voyait rouge! Puis il entendait des cris, des égorgements, un massacre, une bataille, *la Marseillaise!* Prêtres, nobles, Prussiens se ruaient au travers des Sans-Culottes éventrés, et sur une mer de sang parisien, Louis XVI, toujours blanc d'innocence, s'avançait hors de la tour du Temple!... Quel cauchemar! Étaient-ce là les débattements d'une raison à l'agonie? Non; c'était la crainte de l'avortement qui le faisait halluciner ainsi dans le travail de l'enfantement. Le 21 septembre, son supplice et celui de la ville prenait fin aux cris de : « Vive la République! » — Où suis-je?... Il est — ils sont tous, députés de Paris, députés des départements, à leurs bancs, au Manége, réunis en Convention, et dans Paris même. Au-dessus de leurs têtes s'agitent, suspendues aux deux extrémités de la salle, deux masses hurlantes de braves Sans-Culottes, qui se relient, de chaque côté, par un cordon de jolies têtes sans-culottines, non moins bruyantes. De là-haut, pour Anacharsis, l'inspiration doit descendre. Autour de sa personne, les faces criantes

de ses collègues lui paraissent vraiment républicaines, et sans un reste même d'émotions rancunières de la veille; car c'est sur un signal parti d'une bouche parisienne, Collot-d'Herbois, que les trois cent soixante et onze premiers membres assemblés acclament la République. Et quelle république! Non point fédérative comme l'américaine, ni monarchique comme la polonaise, ni aristocratique comme l'athénienne, ni armée comme la romaine; mais la république universelle égalitaire, et par cela même pacifique des Sans-Culottes, c'est-à-dire : un autre monde !

Toutefois il eut quelque saisissement de voir Collot le Parisien s'effacer tout à coup et céder l'honneur de sa motion républicaine à un prêtre ex-constituant, l'ami Grégoire. — « Est-ce qu'il veut abdiquer aussi, celui-là? Ce serait bien le cas. » — Mais point. On laissait prêcher à ce janséniste l'abolition de la royauté pour rassurer, au contraire, le clergé constitutionnel. — « Oh! si j'étais superstitieux! » fit Anacharsis. Mais, minute après, il fut tout rasséréné, grâce à Billaud, autre Parisien, qui faisait décréter l'avénement d'une ère nouvelle, l'Ère de l'égalité, de la catholicité des droits de l'homme, et l'effacement de l'ère chrétienne, l'ère de la catholicité des droits de Dieu. Vivat! — En ce moment Anacharsis fut salué une deuxième fois député, — de la part des électeurs de Saône-et-Loire. Il écrivit sur place à l'assemblée électorale de ce département :

« Citoyens philanthropes, vous avez voulu m'attacher plus intimement à la défense de la liberté et de l'égalité, en me nommant votre représentant à la Convention nationale. Plusieurs départements ont émis le même vœu. Celui de l'Oise, en m'envoyant directement un exprès, a

eu la priorité. Je ne démentirai pas l'attente des hommes libres, car je porte dans mon cœur la haine des rois et l'amour des lois. Les serments démocratiques seront toujours à ma portée, et je jure de maintenir l'unité de l'empire français, en attendant l'unité de la grande nation du genre humain. Salut et fraternité! »

Ce même jour, au soir, Anacharsis voulut assister à la pompe funèbre de la royauté sur la section des Tuileries, et le lendemain — il y avait trente-six heures qu'il siégeait — il demanda l'envoi du procès-verbal de cette cérémonie à tous les États républicains de l'Europe. Personne n'eut garde de trouver intempestif ce premier cri de l'Orateur du genre humain, car, depuis le matin, on avait nouvelles de la canonnade de Valmy. Les volontaires sans-culottes étaient restés fermes en face des vieilles bandes des vieilles puissances. La ville pouvait compter sur ses défenseurs : libre à chacun désormais d'y révolutionner tout à l'aise ! — C'est encore pendant ces belles heures qu'Anacharsis reçut la première accolade de l'autre prédicateur des droits de l'homme, l'Anglo-Américain Thomas Payne. Il avait débarqué, la veille, à Calais, au bruit du canon. Quoique nommé par trois départements, Joseph Priestley n'avait pas voulu venir; mais David Williams était à Paris, et le ministre de l'intérieur se promettait bien de l'appeler chaque jour en consultation.

Ai-je dit toutes les premières joies de l'Orateur député de l'Oise? Non. La Convention s'organise en vingt-deux comités pour l'expédition des affaires, et voilà qu'Anacharsis est nommé du comité diplomatique. Et comme il arrive au bureau où ce comité doit se réunir, tous les autres membres, Grégoire le prêtre, Brissot, Rewbell, Villette, Guadet, Guyton-Morveau, Kersaint,

Carnot, lui défèrent le titre de président. Quoi ! l'Orateur du genre humain président du comité diplomatique de la Convention nationale, c'est-à-dire le représentant de la France sans-culottisée dans ses rapports avec les souverains opprimés? Mais tout est consommé : il n'y a plus d'hésitations ; et nous marchons bien droit. A quelle diplomatie révolutionnaire nous allons nous livrer !

Hélas ! à aucune diplomatie, révolutionnaire ou non, pauvre honnête homme ! Quoi qu'aient proclamé la Convention et la ville entière, tout est mensonge encore. Les intrigants ne sont pas à terre. Ton comité, malgré sa belle étiquette, ne dispose de rien. Tu n'es placé là que pour ébahir les gobe-mouches sans-culottes ; et ta république, qui se produit toute-puissante à Paris, est presque escamotée déjà par les sabreurs en chef qui ont mission au loin d'ordonner la défense. C'est au camp que l'on négocie, c'est avec Dumouriez que déjà s'abouche le tyran de Prusse. La canonnade de Valmy n'a été qu'un simulacre de bataille, dont la fumée doit suffire à masquer le jeu honteux des deux traîtres. Car si l'un, le général, fait fi de l'opinion parisienne, l'autre, le roi, fait bon marché de son allié l'empereur.

Le Prussien, en effet, n'avait marché si résolûment avec l'Autrichien que sous promesse d'une bonne part du gâteau polonais. Le Brandebourgeois n'avait guère idée de restaurer en France l'influence des Habsbourgs. Bien au contraire. Aussi, tout en marchant, il se laissait aller à penser que le renversement de Louis XVI ne serait peut-être pas, après tout, un grand mal; qu'en terrifiant le populaire on pourrait bien l'arrêter court, et que les philosophes salueraient au besoin comme roi le cousin philosophe Brunswick. Mais Guillaume et Brunswick

passent le Rhin, et, loin de se ralentir, le mouvement redouble, et loin d'être terrifiée, c'est la ville qui terrifie : « 10 août ! 2 septembre ! vive la République ! » Guillaume et Brunswick de s'arrêter. Car s'ils arrivent dans Paris, et que l'exaltation gagne encore, et que la tête d'un roi vienne à tomber : quel exemple pour le continent ! Ah ! plutôt négocier l'assassinat de l'idée révolutionnaire, puisque nous ne pouvons l'attaquer de front ; plutôt parlementer pour la retraite, qui, du moins, nous dispense de refaire de nos mains le lit de l'Autriche. — Et le général français ne refuse nullement de prêter l'oreille. Dès les premiers mots qui se soufflent (1) : « Comment traiter avec vous, dit au général le favori Manstein, vous n'avez pas de roi ? — Nous avons maintenant, déclama Dumouriez, la Convention nationale, qui est chargée d'exprimer la volonté de la nation. — Oui, mais comment est-elle composée votre Assemblée dite nationale ? Par exemple, vous avez là un Cloots, Prussien, qui serait pendu s'il était chez nous. — Hé ! c'est parce qu'il a mérité d'être pendu chez vous qu'il a mérité d'être élu chez nous, » gouailla Dumouriez en regardant le plus sérieusement du monde le favori diplomate. Manstein comprit le regard. Ces deux hommes se valaient. Ils devaient s'entendre : on n'inquiétera nullement les Prussiens dans leur retraite ; on laissera à Louis XVI la vie sauve ; on nationalisera le mouvement révolutionnaire ; on emploiera les forces de la République à l'abaissement de la seule maison d'Autriche ; les troupes françaises pourront conquérir la Belgique sans que la Prusse y mette obstacle. Mais que l'Autriche ne sache rien !... — Ni la ville non plus !...

(1) *Chronique de Paris.*

Et les conférences se succèdent, les dîners aussi, on se fait politesse. En même temps, sur la route de Paris au camp ce ne sont qu'émissaires et agents secrets, qui se croisent avec les pauvres volontaires, allant, eux, naïvement se battre au cri de : « Vive la Sans-Culotterie universelle ! »

Or ce fut quarante-huit heures après l'entrée de l'Orateur du genre humain au comité diplomatique que, dans les couloirs de l'Assemblée, on murmura : « Les Prussiens font des offres de paix. » Et, justement, l'orage antiparisien, qui semblait dissipé depuis l'ouverture de la Convention, éclatait de nouveau et de toutes ses forces. Ce qu'Anacharsis avait pris pour des faces n'était rien que des masques ! Voyez ces furieux ! « Une loi pour contenir les assassins, crie Kersaint. — J'ai frémi en venant dans cette ville, crie Buzot. — La députation de Paris est un gros d'agitateurs, » hurle un autre. Et l'on s'élance, on se coudoie, on se pousse, on se menace, poing sous le nez. Le lendemain encore, le surlendemain aussi, tous les jours. En vain les députés parisiens veulent se défendre : « A bas le triumvirat ! à la guillotine ! » — Marat va parler : « Marat à la porte ! Un décret d'accusation contre Marat ! Comment siéger à côté de Marat ! Marat-Septembre !... » En vain le conseil de la Commune se fait petit, humble, docile : « Supprimons cette Commune d'insurgents ! Désorganisons cette municipalité rebelle ! » Et, pour conclure, c'est un appel aux départements : « Lyonnais, Marseillais, Bordelais, envoyez une garde ; oui, une garde départementale pour nous défendre des factieux ! Quatre hommes par chaque député ! »

Ah ! comme les propositions des Prussiens et de Dumouriez arrivent bien ! Comme elles vont être agréées par

d'aussi fiers Sans-Culottes! Et surtout quand les ministres brissotins tiennent à eux seuls la machine ministérielle! — Oui, mais ils ne sont pas les seuls à qui les traîtres se communiquent. — Comment? — Au grand scandale de la clique rolandine, c'est le Parisien Danton, ministre démissionnaire, qui reçoit le vrai mot et fait la réponse. Quoi! Danton, homme du 2 septembre tout comme Marat, s'aboucherait avec Dumouriez le roué et le tyran de Prusse? Il trahirait aussi?...—Non; ce n'est pas qu'il trahisse, ni qu'il veuille intriguer systématiquement à la Brissot. Il tripote, lui, révolutionnairement. Sans principes, sans croyances, allant de nature, tout du moment, il se brusque avec qui veut, qui peut, pour un coup de main. C'est un bon diable! Aussi tout s'excuserait en lui, n'était sa paresse dans la jouissance et qui gâte tout, quoiqu'il la donne comme ruse et qu'il s'en pare. Danton s'imagine donc que purger de ses ennemis, et le plus vite possible, le sol de la France, c'est bien la grande affaire, celle du moment; que faire reconnaître l'existence politique de la République française par le roi de Prusse, c'est encore parfait; que mettre la main sur la Belgique pour donner satisfaction à l'esprit révolutionnaire, excellent! et qu'au besoin y introniser le fils d'Égalité pour récompenser le père de ses services et débarrasser la France d'un prétendant: on ne peut mieux!... Quel obstacle alors à ce qu'on agrée son projet antérieur au 10 août: renvoyer l'Autrichienne à ses parents d'Autriche. — Et puis?... — Et puis laisser la vie sauve à Louis XVI. — Mais?... — Mais, mon Dieu! d'ici là les esprits se calmeront, les rancunes s'endormiront, nous verrons bien... Et voilà ce que va dire tout bas l'ami d'Églantine à Dumouriez, ce que Dumouriez répète ou fait deviner à celui

qu'il appelle le vertueux Manstein. Et, comme les Rolandistes grondent de se voir ainsi mis à l'écart sur leur propre terrain, qu'ils veulent entendre, et se croient plus en droit que personne de faire figure auprès de leur cher Brunswick, on députe aux avant-postes Carra en compagnie de Silleri-Genlis.

Mais la Sans-Culotterie universelle à fonder? Mais les droits de l'homme à pratiquer? Mais cette haine aux tyrans que nous avons jurée, que nous jurons sans cesse à la tribune? Tout cela n'est-il qu'une amorce pour les simples? Et n'avons-nous de républicain que le nom? Quoi! c'est un héros du 10 août, Westermann, qui se charge de rassurer le Prussien sur la santé de Louis XVI? Quoi! c'est un général qui promet au sire brandebourgeois qu'on n'aggravera pas le sort du prisonnier, dont vingt-cinq cuisiniers font le service?... Et cependant la pluie d'injures des Brissotins ne cesse de tomber sur la ville.

Tout d'abord Anacharsis, déjà mis aux champs par la rafale antiparisienne, ne voulut rien entendre de ces bruits de couloir. — « Hé! l'épidémie moissonne dru les Prussiens, disait-il. Entre Dumouriez, qui les serrera de près, et Custine qui, venant du Rhin, leur coupera toute retraite, ils seront écrasés sans peine! ». Mais quand sur la terrasse des Feuillants il avisa un agent du ministre des affaires étrangères, le seigneur Proly, qui avouait hautement que nous serions trop heureux si les Prussiens voulaient se retirer, qu'il serait impolitique de les poursuivre, qu'on pouvait facilement détacher la Prusse de la coalition et l'armer, peut-être, contre l'Empire; quand il vit le ministre lui-même, Lebrun-Tondu, venir faire le mystérieux à la tribune; et quand enfin le comité diplomatique eut demi-part du secret, Anacharsis, quoique

indigné, se garda bien d'applaudir aux cris sinistres que quelques voix déjà articulaient dans les cafés : « On veut tuer Paris; on nous vend à l'Europe; adieu la République ! » — Non! Il qualifia même de lâches ces alarmistes impitoyables; et, détachant les consciences autant qu'il put du spectacle de ces hontes souterraines, il leur fit faire volte-face, et les occupa tout aux nouvelles miraculeuses qui d'un rayon balayaient ces hontes. — On intrigue avec le Prussien?... Laisse cela et contemple plutôt, brave Sans-Culotte, la Savoie, qui, sans intrigue, sans combat, tout d'elle-même comme une sœur, se jette aux bras de la France libre.—Le cousin Montesquiou, en effet, avait passé la frontière; et les Savoisiens, à la vue des Français libérateurs, s'étaient écriés : » Vive l'égalité! Vive la République! » Et de toutes parts les arbres de la liberté s'étaient plantés.

Or, le 28 septembre, le cousin Montesquiou annonça par lettre son entrée triomphale à Chambéry et posa cette question :—« Les Savoisiens parlent de proposer à la France un quatre-vingt-quatrième département, ou, au moins, une république sous sa protection... Que dois-je faire? » — Alors Bancal des Issarts, un des anciens adeptes du Cercle social et grand apôtre d'une confédération universelle, cria :—« Que la Savoie ait un gouvernement particulier! » — Et Louvet à son tour :—« Nous ne voulons pas forcer les peuples à adopter nos lois. — Mais autant dire qu'à la paix les pays délivrés retourneront sous le joug des despotes! » fit Lacroix.—« La question à l'examen des comités diplomatique et de la guerre, » demandèrent plusieurs voix.—Alors Danton :—« En nous députant ici la nation française a créé un grand comité d'insurrection générale des peuples. Remplissons notre mission, mais ne

précipitons pas nos décisions. Je demande aussi le renvoi au comité diplomatique. » — C'était là parler comme eût fait Anacharsis lui-même. Aussi l'Orateur applaudit, comme pas un, au cri du député Parisien.

Mais qu'avait donc osé demander Bancal avant Danton? « — Que la Savoie ait un gouvernement particulier? » Et qu'avait prétendu Louvet? — « Que nous ne voulions pas forcer les peuples à adopter nos lois? » — Et, ma foi, nombre de députés avaient appuyé ces dires, qui remettaient en mémoire certaines doctrines antiparisiennes de 1791. L'Orateur, ne sachant trop qu'imaginer de ces approbations, ni de leur nombre, résolut, avant toute discussion dans les comités, d'interroger encore une fois l'oracle conventionnel du haut de la tribune. Le même soir il rédigea un projet d'adresse aux Savoisiens, et, le lendemain, comme Rabaut-Pommier et Cambacérès venaient de faire décréter que le projet de Constitution serait soumis à l'examen des hommes instruits et libres dans l'Europe entière, Anacharsis, profitant vite de cette bouffée de cosmopolitisme, s'élança à la tribune : — Ci« toyens, dit-il, c'est au nom du Genre Humain que je vous propose l'adresse suivante pour les Savoisiens. Vous devez des conseils à ce peuple nouvellement né à la liberté. » — Et il lut :

« La république des Conquérants de la liberté vous félicite, frères et amis, du succès de nos armes dans un pays jadis démembré de la France par la discorde féodale, et qui va se rapatrier sous la sauvegarde des *droits de l'homme*. Les Allobroges des trois départements du ci-devant Dauphiné partagent la joie de tous les Français, en embrassant les Allobroges des nouveaux départements du Mont-Cenis et du Mont-Blanc.

« Vous sortez d'un long esclavage, vous êtes novices dans l'art de vivre libres; la malveillance de votre clergé, de votre noblesse, de votre magistrature, vous indiquera des routes périlleuses. La sagesse de nos conseils sera la seule autorité que nous exercerons sur vous; votre bonheur est l'unique fruit que nous prétendons tirer de l'abaissement de vos tyrans. L'intérêt de l'agriculture, du commerce, de l'indépendance, de la dignité, du repos intérieur et vicinal... tout vous prêche l'unité indivisible, tout vous invite à faire cause commune avec nous. Choisissez, prononcez.

« Les individus de la Corse se déclarèrent librement Français en 1789, nonobstant la séparation des mers et l'existence d'une cour perturbatrice. C'est aux Savoisiens à décider s'ils veulent augmenter la prospérité de la république des *individus-unis*. Formez-vous en assemblées primaires; voyez si Briançon et le Fort-Barreaux ne seraient pas mieux placés dans les gorges de la Novalèse et sur la cime du Saint-Bernard. Discutez les principes conservateurs de la liberté civile et politique. Déjà le ruban tricolore flotte sur les montagnes qui vous séparent de vos oppresseurs; vous arborez religieusement le bonnet rouge et la cocarde tyrannifuge.

« Frères et amis, nous vous envoyons quatre de nos collègues; nous recevrons vos commissaires... Les courtisans perfides, qui tergiversèrent deux années avec Avignon et Carpentras, ne provoqueront pas en Savoie des scènes désastreuses à l'aide d'une liste civile abominable.

« Heureux Allobroges, nous perdons le souvenir de nos sacrifices en vous rendant libres sans effusion de sang. Les eaux limpides de vos fleuves et de vos lacs promettent au reste de l'Europe une révolution bénigne, un

passage non sanglant de l'ancien régime des rois au nouveau régime des lois. Nous nous aiderons mutuellement à la recherche des moyens de jouir d'une liberté plénière et durable. Ce sera sans doute votre but, et vous serez parfaitement d'accord avec la Convention nationale de France. »

Telle fut l'adresse-modèle, douce, souriante, lettre familière, proposée par Anacharsis et qui disait bien la différence entre les conquérants dominateurs des temps anciens et les conquérants libérateurs des temps nouveaux. Même langage et plus tendre encore après la conquête que devant. — Conquête ? Dites bien rencontre entre gens de même famille, et que suit une reconnaissance. — Me reconnais-tu, frère savoyard ?... Et tous de s'embrasser, tous de se réunir.

Mais, en vérité, à la Convention, on n'eut garde d'embrasser Anacharsis dès qu'il eut parlé. « C'est préjuger des principes, » dit une voix. — « Il faut attendre le rapport du comité, » ajouta une autre. — « Il serait dangereux de laisser croire par quelque louche rédaction que les pays conquis seront forcément incorporés aux départements de la République française, » clama quelqu'un. — « Au Comité diplomatique ! Renvoyons au Comité ! » Et l'on renvoie au Comité. Du haut de la tribune, Anacharsis dévisageait les mécontents. Tous étaient de la bande des aboyeurs contre Paris : Brissotins, Girondins, Rolandistes. « Y aurait-il système et non pas ignorance ? fit soudain l'Orateur. Renseignons-nous vite. » Et ce fut bien pour se renseigner qu'il accepta de dîner chez Roland quarante-huit heures après.

La compagnie était nombreuse autour de la table ministérielle, ce lundi-là : c'était entre autres Buzot, l'an-

cien constituant, et présentement galant de Madame; Lanthenas et Bancal des Issarts, amis de la maison; Louvet et Gorsas, les écrivains gagistes du ministère; un député de la Gironde, Gensonné; deux députés de Marseille, Barbaroux, qui commandait au 10 août les fédérés marseillais, et Rebecqui, marchand de son état.

Anacharsis leur dit ce qu'il avait sur le cœur. Aussitôt, sans ambages ni préambule (1) : — Une république ne devrait pas être plus étendue que mon village, trancha net Buzot. — Oui, des petites républiques, des petites républiques ! cria Rebecqui à la suite de Buzot. — Frères, prêcha à son tour frère Bancal, en se tournant tantôt vers le député de l'Eure, tantôt vers le député de l'Oise, je crois, moi, à la confédération universelle, mais je ne veux pas départementaliser les hommes. La sagesse me dit : Faisons fraterniser les nations dans un congrès. Fraternité ! Fraternité ! — Alors, reprit Anacharsis, de même que vous rejetez aujourd'hui la Savoie, vous rejetterez demain Nice? — Nice ! cria Rebecqui, mais je le crois bien : son commerce ferait tort à Marseille. — Vous êtes orfévre, monsieur Josse, jeta l'Orateur au nez du Marseillais. — Non, pardieu ! rébéqua le plus sérieusement du monde Rebecqui, je suis marchand de liqueurs !... Et il ajouta : Des petites républiques !... Anacharsis laissa Rebecqui et revint à Buzot : — Votre opinion, lui dit-il, est une hérésie politique. — Je m'étonne que vous traitiez d'hérésie le fédéralisme, mesura Buzot. La Grèce, si féconde en grands hommes, était composée de républiques fédérées; les États-Unis, la Suisse nous offrent un composé du

(1) *Mémoires de madame Roland.* — Cloots, *Ni Marat, ni Roland.*

même genre... — Ah! parlons France et voyons au moins le moment actuel, la situation où nous sommes, fit Anacharsis avec quelque impatience. — Oh! d'accord! Dans le moment actuel, l'unité est importante à conserver, parce que la France offre ainsi une masse plus imposante aux ennemis du dehors; mais on ne peut se dissimuler qu'il y aura du relâchement dans les liens politiques qui uniront un Provençal avec un Flamand... Jamais l'enthousiasme d'hommes séparés par deux cents lieues ne peut être commun, uniforme et vif, comme celui des habitants d'un petit territoire. — Cependant l'élan patriotique dont nous sommes témoins... — Oui, grâce à nos appels réitérés. — Grâce à Paris! — Ah! nous y voilà, exclama le ministre à son tour. Paris roi de France! — Dites, s'il vous plaît, commune centrale! — Bel exemple à donner, qu'une tourbe de révolutionnaires. — Vous feraient-ils peur? — Peur? Mais les Parisiens ne sont que des poltrons. Tous les jours ils désertent. — Quoi! les Parisiens qui ont déjà fourni plus de trente mille combattants — des poltrons!... Et voilà Anacharsis qui s'emporte. Il oublie où il est, qu'il parle à un vieillard, et que Madame écoute; il pique le quaker, il larde le ministre; enfin il ose crier aux oreilles du sexagénaire que son esprit n'est pas mûr. La rage congestionnait Roland. On pria l'Orateur d'en rabattre. — « Alors, puisque vous ne voulez pas m'entendre, leur dit-il à tous, je vous conseille de lire. » Et il leur recommanda *le Fédéraliste*. « Ah! je sais, fit Gorsas; le livre de Madisson, Hamilton et Gay qu'on vient de traduire. — Oui, qui a paru au moment de la guerre d'Amérique pour combattre la fédéralisation, dit un autre. — Et qui a eu peu d'influence là-bas, paraît-il, grommela Roland qui ressusci-

tait. — Mais la dernière Convention américaine professait les mêmes principes, répliqua Anacharsis. » Et il promit à Gorsas de lui en procurer un exemplaire. Quelques moments après, l'Orateur reprit encore son thème, mais sur un ton plus calme, avec les arguments d'un diplomate. « Voyons, réfléchissez, — il faudrait réunir la Savoie, disait-il, ne serait-ce que pour déjouer les sénats helvétiques. » On ne lui répondait plus. « Mais enfin, ajouta-t-il, si les Savoisiens eux-mêmes demandent à se réunir? — Oui, des Savoisiens de Paris, cria Roland, des Jacobins! — Non, des Savoisiens de la Savoie. Une députation est déjà en route. — Ah! je sais, éclata le vieillard, plus menaçant que jamais, je sais que des habitants de Carouge me sont adressés; qu'ils doivent se recommander à moi pour la réunion; mais ils n'y retourneront pas deux fois. — Comment? — Ah! je les recevrai à cheval! » — Cette explosion finale cloua l'Orateur. Plus de doute, Roland, Brissot et consorts avaient un système et qu'ils mettaient au service de leurs rancunes contre Paris.

Vaincus dans leur rêve de transporter la Convention à Bourges ou à Tours; obligés de légiférer dans la ville par excellence, ils voulaient non-seulement la perdre de réputation par leurs criailleries, mais anéantir, au nom d'un principe, son influence révolutionnaire, en réchauffant l'idée fédérative que Fauchet avait prêchée au Cercle social, et à laquelle l'isoliste Brissot et Roland le Lyonnais s'étaient déjà ralliés en 1791 pour miner la toute-puissance jacobine d'alors. Tous les songe-creux, avides d'un *religamen* supernaturel, toutes les ambitions locales, qui s'étaient complu jadis aux prêches des vrais vieux enfants de la nature, devaient nécessairement refaire

groupe encore à cet appel des intrigants ministériels qui disaient : « Au nom de l'égalité qu'on proclame si haut, il ne faut pas que Paris soit plus que le dernier village de France. » — Quoi ! ces beaux esprits s'avisaient d'ébranler l'unité départementale, cette création philosophique de 89, pour se soustraire à l'opinion parisienne dont 89 également avait affirmé l'omniscience? — Oui. Et le mot de Roland : « Ce sont des Savoisiens de Paris, des Jacobins qui veulent la réunion, » le disait bien franchement. Si l'occupation de la Savoie avait eu lieu sans effusion de sang, que dis-je? aux cris de : Vive la république ! c'était, en effet, aux Jacobins qu'on devait ce miracle. Montesquiou n'avait apparu que précédé de la légion des Allobroges, dont deux Jacobins-Savoisiens de Paris, Dessaix et Doppet avaient le commandement. Ils s'étaient consacrés au culte de l'idée parisienne, les Savoisiens de la Savoie ! Point de doute ! Et c'est pourquoi, aux yeux des myopes ministériels, l'agrandissement de la France, qui grandissait d'autant l'influence de la Société mère, figurait une intrigue jacobine. — Anacharsis se sentit triste. Il voyait ces hérétiques prendre la même route que le dernier des rois de France : Capet n'avait trahi la nation que parce qu'il n'avait jamais voulu de Paris. Mais le tourment d'Anacharsis était surtout de penser que ces hommes péchaient plutôt par entraînement que par coquinisme; qu'ils étaient faits pour fraterniser avec lui. Et il se rappelait que le même jour, à la lecture d'un manifeste de Brunswick où se trouvait cette phrase : « L'acclamation non motivée d'un petit nombre d'individus, dont plusieurs même sont des étrangers, s'est arrogée le droit de balancer l'opinion de quatorze générations, qui ont rempli les quatorze siècles

d'existence de la monarchie française... » Brissot et ses amis non-seulement avaient eu le plus méprisant des rires pour cette gasconnade allemande, mais, en entendant ces mots : « ...dont plusieurs sont des étrangers, » ils avaient jeté un regard de bon camarade à l'Orateur, car c'était bien à Cloots, Prussien renégat, et non point à l'insulaire Thomas Payne, que Brunswick avait visé.

Et le lendemain du dîner, quand toujours triste Anacharsis se rendit à l'assemblée, qui se trouva sur son passage pour l'interroger? Un des convives de la veille, Barbaroux,— « bon jeune homme, » disait Marat lui-même. Ce brave garçon avait écouté sans souffler mot ce qu'avait dit à table Anacharsis, et il venait à lui : « Mon cher Anacharsis, je voudrais m'entretenir tête à tête avec vous pour dissiper tous mes doutes sur le gouvernement fédératif. Ces questions vous sont plus familières qu'à moi. » L'Orateur eût embrassé l'interrogeant, dont le patriotisme lui parut pur comme les traits mêmes de son visage : « Défiez-vous des gens qui vous mettent en avant, » lui dit simplement Anacharsis. Et il ajouta : « Le philosophe est seul!... » sans achever le vers, par politesse sans doute : « ...mais l'imposteur fait secte. »

Le philosophe est seul! — Ah! comme ce mot, tout d'amertume, avait bien l'accent de son âme à cette heure! Ce n'est pas qu'il fût seul encore, ni que jamais il dût être seul, lui si homme, si sociable, si vivant! Mais dans le désir même de cette sociabilité, il se sentait près de se détacher du monde qu'il avait vécu, le monde de ses habitudes, de son éducation—pour émigrer vers un autre, dont hier encore il avait horreur, qu'il imaginait plutôt qu'il ne le voyait, mais dont il aspirait déjà d'instinct avec volupté toutes les senteurs plus franches. Or, dans ce

passage, dans cette émigration, il n'allait avoir pour lest que sa conscience seule. Voilà pourquoi ce soupir : Le philosophe est seul !

Seul donc, il commença l'enquête. — Quelle enquête? — Hé! la recherche même des forces de l'intrigue afin de rompre à bon escient, sans remords!... Et le voilà scrutant les mystères du ministère-Roland; et il vit : l'esprit de la *Bouche de Fer* dictant à douze ou quinze secrétaires ou sectaires des affiches larmoyantes dont on couvrait tous les murs, des lettres édifiantes dont on remplissait toutes les poches, des *comptes moraux* dont on énervait la Convention. Les journaux tels que *la Sentinelle*, de Faublas-Louvet, et *la Chronique du mois*, de l'illuminé Bonneville — Ah! te revoilà, frère Nicolas! — étaient imprimés à la librairie du Cercle social, rue du Théâtre-Français, puis distribués, placardés dans toute la France avec l'argent de la nation. Tel était l'apport des mystiques, — les Rolandistes, — dont madame Roland et son vieillard étaient les chefs. Quant aux philosophes, aux sceptiques, — les Brissotins, — Anacharsis, pour s'enquérir, éplucha d'abord le *Patriote français*. En outre des injures que Girey-Dupré, le frère-chapeau de Brissot, crachait à la face des députés parisiens, il y avait chaque jour quelque chose pour la doctrine fédéraliste. C'étaient des passages de Montesquieu, d'Helvétius, de Jean-Jacques Rousseau. Six lignes d'entrefilet, pas davantage, mais, là, bien en vue. On ne pouvait plus faire. Car il ne fallait pas contredire le cri que l'on était contraint de pousser à tue-tête : Vive l'unité, vive l'indivisibilité de la République ! Mais Brissot n'en avait pas moins la conscience fort à l'aise, puisqu'il se faisait fort de prouver, — à l'oreille, c'est vrai, — que le système fédé-

ratif n'était pas destructeur de l'unité, ni même de l'indivisibilité. Ah! quelles escobarderies, Jean-Pierre!

Même tactique dans le *Courrier des départements*. Gorsas avait puissamment aidé à la révolution du 10 août; mais, comme Paris l'avait dédaigné aux élections, il avait épousé la doctrine antiparisienne plus chaudement encore peut-être que les autres. Non-seulement il servait des entrefilets philosophiques à la mode du *Patriote*, mais il risquait, sous la rubrique *Londres*, des lettres anglaises qu'il fabriquait lui-même, et où l'hérésie se produisait en toute effronterie. Anacharsis avait eu Gorsas pour camarade de classe; il voulut, après le journal, tâter l'homme aussi. Il l'avise donc, un soir, à la Convention, le tire à part, dans un coin, et l'interroge journal en main. « Ah! fit Gorsas, tu veux parler des entrefilets. Mais ils ne m'appartiennent pas. Ils sont de Fourcade, mon collaborateur. Et te l'avouerai-je? je ne les ai insérés qu'avec difficulté; mais Fourcade m'a dit que ce n'était que pour ouvrir la discussion, tu comprends? Et puis, d'ailleurs, ce ne sont que des citations; tu as vu!... » Anacharsis n'écoutait déjà plus Gorsas. Le nom de Fourcade, sitôt lâché, lui était resté dans l'oreille. Fourcade! c'était le lessiveur de l'orateur ordinaire du faubourg Antoine, Gonchon. Fourcade brassait les discours que Gonchon venait réciter à la barre.—Qu'est-ce? Les Brissotins auraient-ils, grâce à Fourcade, un pied déjà dans le faubourg de Liberté? S'ils allaient s'aviser un jour de présenter les manouvriers comme antiparisiens, comme fédéralistes? Et, ma foi! on a vent déjà qu'une section faubourienne, celle des Quinze-Vingts, se propose de députer à la Convention pour demander la dissolution de la Commune! Hé! hé! Fourcade!... — Gorsas, trop

heureux de voir Anacharsis oublier les lettres anglaises et concentrer toutes ses inquiétudes sur Fourcade et ses entrefilets, offrit aussitôt à ce brave camarade d'interpeller Fourcade et dans son propre journal. « Oui, dans mon *Courrier*, tu peux l'entreprendre, mais, tu m'entends, sans le nommer. » Et Anacharsis, charmé des procédés de ce bon Gorsas, rassuré tout à fait sur ses intentions, lui rédigeait, en effet, une petite note toute à Fourcade :

« Gorsas, mon camarade au collége et mon collègue à la Convention, connaissez-vous bien l'anonyme qui vous envoie des citations de Mably, de Montesquieu, de Rousseau pour nous inviter au morcellement fédératif, et nous inspirer le fol amour des corporations rivales?... Mably, Montesquieu, Rousseau se rétracteraient s'ils vivaient aujourd'hui. » Puis Anacharsis citait un passage du livre de Madisson, Hamilton et Gay, qu'il comparait à trois anges descendus du ciel pour éclairer la terre : « Une souveraineté sur des souverains, un gouvernement sur des gouvernements, une législation qui porte sur des communautés et non sur des individus est une faute énorme en théorie et en pratique. » Et sur cette définition du fédéralisme, Anacharsis Cloots, l'auteur de la république universelle embrassait cordialement l'auteur du *Courrier des départements*, en attendant l'expression de la volonté générale ou plutôt l'heure où la Convention s'occuperait de la question, car il comptait bien dissiper toutes les incertitudes du haut de là tribune.

Et c'est ainsi qu'Anacharsis procédait à son enquête, quand — enfin on annonce, publiquement, officiellement, que les Prussiens sont en pleine retraite, et, tout bas, qu'on simule une poursuite pour tromper l'opinion

sans-culotte. Anacharsis de s'arrêter. « Quoi ! Custine ne leur coupera pas la route? — Custine? Hé ! loin de marcher contre eux, il se jette, au contraire, sur le Rhin. Mais ne le maudis pas, Orateur, car il a pris Spire. — Spire ! — Il va prendre Worms —Worms ! —Et c'est à croire qu'avant peu il sera dans Mayence...—Une des clefs de l'Allemagne ! — Oui, que les Jacobins allemands vont lui livrer. Car les professeurs, les philosophes, Bœhmer, Forster, Adam Lux, Wedekind, Hoffmann accourent de Gœttingue, désertent Bonn, les uns pour servir de guides aux conquérants libérateurs, les autres pour se jeter dans Mayence même : Venez vite ! Les portes s'ouvriront et vive la république ! Tout comme en Savoie. —Raison de plus alors d'écraser les Prussiens!...—Mais Anacharsis n'avait plus la force de blâmer Custine. Tout le crime de laisser l'ennemi s'échapper retomba, à ses yeux, sur Dumouriez le négociateur. — « Dumouriez! Que me veut l'Orateur des Sans-Culottes? » fit une voix.

A la grande surprise d'Anacharsis, c'était Dumouriez, en effet, qui se plantait, chair et os, devant lui ; Dumouriez arrivé de la veille à Paris, et déjà au Comité diplomatique. Mais, surprise plus grande ! — ce n'était pas Dumouriez vil serviteur des Prussiens, comme se l'imaginait Anacharsis ; mais Dumouriez bonnet-rouge, glorieux mandataire de la sans-culotterie universelle, — qui se montrait. Non, il ne vient pas honteusement rendre compte de sa conduite passée ; il accourt en enthousiaste, tête haute, annoncer ses conquêtes futures : « Demain nous serons en Belgique ! La Belgique sera régénérée ! — Comment? Mais les Prussiens?... — Les Prussiens nous laisseront faire. — Mais pourquoi? — Pas d'explications ! Et les Autrichiens, nous les battrons. Ah ! la sans-culotterie !

Ah! ce brave Anacharsis! » Et Dumouriez de lui redire aussitôt, de but en blanc, le propos de Manstein, et sa réplique, ah! quelle réplique! « C'est parce qu'il a mérité d'être pendu chez vous qu'il a mérité d'être élu chez nous! Fallait me voir!... » Et voilà Anacharsis étourdi, qui s'apprêtait, minute avant, à une nouvelle enquête de ce côté, et qui ne s'enquiert plus du tout. Il est sous le charme. Dumouriez marche au bras de Danton, — lui de suivre derrière. Dumouriez paraît à la barre et fait un discours à la gloire du cosmopolitisme, — lui d'être si transporté, qu'il ne voit pas que le serment à la République a été escamoté ; Dumouriez se rend aux Jacobins, où il embrasse Robespierre, — lui d'applaudir à l'embrassade, comme si le jeu était nouveau. Dumouriez se montre à l'Opéra, Anacharsis va le voir à l'Opéra; Dumouriez comédien est fêté par un comédien, Anacharsis est de la fête. Enfin, quand on dîne tous, Danton, Brissot, Dumouriez, chez Pétion, pour fraterniser, — Anacharsis est de la pâque. Et, comme Anacharsis, tout Paris, pendant six jours, s'enivra du général. Ce n'est pas qu'on ne devinât point le coquin sous l'épaulette, mais on voulait vaincre, et Dumouriez, à cette heure, avait son étoile sur l'horizon. Brissot, qui ne s'enivrait guère, songeait bien à remplacer l'homme, qu'il sentait n'être pas sien; mais par qui? Par un Péruvien!... Or, eût-il osé, que Dumouriez aussitôt tirait de sa poche une lettre signée Clavière, — lisez Brissot, — et qui les perdait tous, ministère et députation. Les étourneaux! Dès l'ouverture de la Convention, ils s'étaient jetés dans les bras du général, pour se défendre de Paris (1) : « Vous pouvez beaucoup en écrivant

(1) *Catalogue Charavay.*

à la Convention nationale et au pouvoir exécutif des lettres énergiques qu'on puisse rendre publiques, et qui provoquent de grandes et fortes mesures... Il peut y avoir dans votre métier même, dans les opérations auxquelles vous êtes appelé à réfléchir, des ressources pour employer toutes ces mauvaises têtes qui meurtrissent le chose publique. Ne pourriez-vous pas résoudre une expédition quelque part hors de l'Empire?... Rien ne les dompterait mieux que cette mesure, à laquelle on ajouterait quelques avantages propres à les tenter. Faites, s'il le faut, la Légion des Sans-Culottes, à qui vous donnerez la commission d'aller montrer à nos ennemis étrangers qu'ils savent mieux se battre que faire des motions. »

Ah ! voilà une lettre qui eût avancé l'enquête d'Anacharsis. Mais son regard ne pouvait traverser la poche de Dumouriez. Et c'est pourquoi l'Orateur s'asseyait dans le voisinage de Brissot, à la table de Pétion.

Ils s'y trouvèrent face à face (1). Chacun parlant à cœur ouvert, l'Orateur, qui n'avait jamais traité qu'affaires avec Brissot au Comité diplomatique, trouva l'occasion bonne pour le tâter familièrement comme un autre Gorsas. — « *Quid* du fédéralisme, dont j'ai lu quelque chose dans votre *Patriote?* » Et la conversation s'engage, je veux dire la dispute ; car Brissot est de riposte. Anacharsis le trouve gai, sociable, mais, loin d'admettre la République universelle, Jean-Pierre arrive à lui déclarer net, comme Buzot, que la France est déjà trop grande. Thomas Payne, l'autre prédicateur des Droits de l'homme, était à portée de voix. Il entend le français, s'il ne le parle. On le prend pour juge : *Mister* Brissot, jugea-t-il,

(1) Cloots, *Ni Marat, ni Roland.*

nous sommes encore dans l'enfance des gouvernements; le système de *mister* Cloots pourra fort bien se réaliser un jour. Une monarchie est souvent trop étendue; mais la république des Droits de l'homme peut couvrir le monde entier. Les mille départements de *mister* Cloots seront beaucoup plus faciles à gouverner que les cinq cents provinces d'un César, d'un Gengiskan, d'un Charlemagne. » Ainsi prononça Thomas Payne. Mais *mister* Brissot en appela de la sentence de Thomas; si bien qu'Anacharsis put dire au lever de table : « Je ne reproche pas à Brissot les vues qu'on lui prête, mais je lui reproche les vues qu'il n'a pas. Sa tête ne se redresse pas d'une ligne au-dessus de la pente qu'elle a prise depuis dix ans. »

Ce fut quelques heures après cette escarmouche, et quelques heures avant le départ de Dumouriez pour l'armée du Nord, que la discussion sur la conduite des généraux en pays ennemi s'ouvrit dans le sein des comités diplomatique et de la guerre réunis, et qu'enfin Anacharsis put bien juger de la doctrine hérétique, car là chacun se donna carrière, et, comme chez Roland, toutes voiles dehors. — Ah! comme Brissot s'exclama! comme Kersaint protesta! quand Anacharsis leur proposa tout bellement pour article premier du projet de loi : « Le général fera proclamer les Droits de l'homme à son de trompe le lendemain de la prise d'une ville, et, en vertu de ces droits imprescriptibles, les assemblées primaires procéderont à l'élection d'une magistrature fraternelle. » Ma foi! les membres du Comité de la guerre ne se montrèrent pas plus favorables à cette application des principes que les membres du Comité diplomatique. Cependant, quand Anacharsis leur eut démontré que, si nous

n'appuyions pas nos droits par des mesures révolutionnaires, nous péririons au milieu de nos triomphes, — le Comité de la guerre approuva la démonstration et aussi quelques membres du Comité diplomatique. Et quand Anacharsis leur eut demandé si le général ne devait pas prélever une contribution sur le prince ou chef du gouvernement et sur ses agents, prêtres et nobles, — Goupilleau et les autres membres du Comité de la guerre, voyant dans cette mesure une ressource de plusieurs milliards, applaudirent encore, mais la majorité du Comité diplomatique protesta au nom même des principes hérétiques. C'est alors que, pour mettre fin à la discussion qui se prolongeait, on résolut de diviser la question. Il fut arrêté que les Comités diplomatique et de la guerre présenteraient un projet de loi « sur les biens des princes, seigneurs et nobles, lorsque les généraux de la république entreront en pays ennemi ; » et qu'au Comité diplomatique seul serait réservé le projet de loi « sur la conduite des généraux relativement à l'organisation provisoire du gouvernement. » Or, à qui les deux Comités voulurent-ils confier la rédaction du premier rapport? A l'Orateur du genre humain lui-même. — « On ne parlera pas des biens du clergé, vous avez entendu ; et pas un mot non plus contre la Prusse, comme bien vous pensez... » A ces restrictions, Anacharsis crut comprendre que son nom allait servir de fausse marque à l'intrigue. Il hésitait donc... Mais soudain une idée lui surgit en tête ; il accepta. Il venait d'imaginer qu'il pourrait bien, grâce au privilége de langue dont jouit un rapporteur, glisser son paragraphe sur la proclamation des Droits de l'homme comme article additionnel, et provoquer ainsi une discussion publique entre les orthodoxes et les éthérodoxes.

« A l'école des habiles, on ne laisse pas que d'apprendre,» dit-il à Dumouriez, qu'il entretint à part. Dumouriez riait. Il riait, non point de Cloots et de sa prétendue ruse, mais des Brissotins et de leur sottise réelle, qui dispensait le général de se compromettre. Grâce à l'inobservance des principes, Dumouriez allait repartir en conquête, sans être embarrassé d'un décret qui lui dictât sa conduite : ce qu'il voulait. Aussi, gouaillant toujours, il se plaignit avec Cloots; il lui recommanda bien de lui faire expédier au plus vite le décret sur la proclamation des droits, *s'il passait !* Et Anacharsis non-seulement le salua Général du Genre humain (1), mais lui présenta le chef de sa légion germanique, Guerresheim, et l'Irlandais Ward; puis, à l'heure du départ, il lui fit ses adieux en style de madrigal: « Amant de la Victoire, l'Orateur du genre humain vous souhaite d'engendrer les départements de l'Escaut, de la Lys, de la Meuse-Inférieure, de la Moselle-Inférieure, de l'Issel, des Bouches-du-Rhin et cætera. » Ah! de quelle serrement de main le paya Dumouriez!

En quelques heures Anacharsis eut broché l'exposé des motifs de son projet de loi, car il croyait que, dès le lendemain, la Convention se ferait un devoir de l'entendre. Mais, sans tenir compte de son titre de rapporteur, ni de l'urgence du décret, on le pria de patienter trois ou quatre jours. Et c'est pendant qu'il attendait qu'il lui fut enfin bien révélé que le système fédéraliste n'était pas un article de foi, mais une machine de guerre contre la ville. Juste à son propos, la *Chronique* le déclara hautement. Cette feuille, qu'il pouvait tenir pour son

(1) *Chronique de Paris.*

journal, s'était montrée jusqu'alors tolérante et nullement systématique quoique rancunière. Anacharsis apportait-il un article tout à la gloire de Paris, le camarade Millin murmurait, mais il insérait la chose et sans commentaire. Loin de pratiquer l'hérésie brissotine, l'oracle des *chroniquants*, Caritat Condorcet, professait non moins ardemment que l'Orateur le culte du genre humain et prêchait la guerre sainte. Il était antijacobin sans être antiparisien. C'était même un bruit qu'il reniait sous main les ministériels et leur clique. Cloots l'avait un jour entendu formuler à l'adresse de Roland : « Il faut aux intrigants un Lafayette civil. » Mais le 17 octobre, voilà Millin qui reproduit la lettre de Cloots à Gorsas et la fait suivre de longues réflexions dont le thème : « On ne peut songer à détruire le prodige de sociabilité qu'on voit en France. Personne n'a ce projet. Cette idée éphémère n'est due qu'à un mécontentement passager contre Paris. Ce sont les agitateurs parisiens qui font songer à ce système. Il ne faut pas que Paris affecte une supériorité quelconque sur les autres municipalités. »

Anacharsis ne s'était donc pas trompé. Ce demi-aveu disait toute l'intrigue. Quelque éphémère qu'on déclarât l'idée, elle n'en existait pas moins, que dis-je ? elle gagnait d'espace, et si vite, qu'Anacharsis apprit encore à même heure son exportation dans la nouvelle France, en Savoie. Le citoyen Royer, évêque et député de l'Ain, accourut tout inquiet au Comité diplomatique, et communiqua à l'Orateur et aux autres membres une lettre qui lui était adressée de la Savoie même. En ce moment, une convention nationale savoisienne se formait pour décider de ce pays conquis à la liberté. Or la lettre signalait les manœuvres ministérielles de Roland auprès des dé-

putés savoisiens, afin d'empêcher la réunion. Royer ajouta que les départements voisins prendraient peut-être fait et cause pour le mont Cénis si la réunion ne se faisait pas, et que les Allobroges du ci-devant Dauphiné pourraient bien se séparer de la France : « Tant mieux! répliqua gravement Brissot : nous avons trop de départements. » Il avait dit la même chose à Cloots chez Pétion, mais plus gaiement. « Ah! vite, s'écria l'Orateur, vite à la tribune! Il faut s'expliquer, ou la France se démembre elle-même. »

Et le 20, sur la demande de Goupilleau, qui obtint le silence en annonçant des milliards à récolter (2), Anacharsis put lire le rapport. Il avait tout prêt son article additionnel, mais les Brissotins — ont-ils eu vent du tour qu'il méditait? — demandent l'impression du rapport et l'ajournement de la discussion. Quoi! l'ajournement! quand Montesquiou attend cette réponse depuis un mois, quand Dumouriez sera peut-être en Belgique avant huit jours et que la question se posera de nouveau? — « L'ajournement de la discussion, oui; » et l'Assemblée se lève et vote, et l'Orateur tout confondu descend de la tribune. « Suis-je au milieu d'hérésiarques? » dit-il. Non, car Lasource, à son tour, venait quatre jours après lire au nom du Comité diplomatique seul un rapport tout en contradiction avec celui d'Anacharsis. Il demandait que la nation française ne s'immisçât en rien dans le gouvernement que les nations affranchies voudraient se donner, et l'Assemblée avec non moins d'ensemble se levait pour prononcer l'ajournement de la discussion, aussi bien que l'impression du rapport. « Que signifie tout cela? se dit Anacharsis. L'Assemblée serait-elle incapable de prendre une décision? Aurait-elle le mépris des principes? Et ne

vote-t-elle l'impression, qui n'engage à rien, que pour amuser les spectateurs sans-culottes? » Ne voulant pas toutefois se tenir pour battu, il résolut de remonter à la tribune *proprio motu,* sans s'aider de son Comité (1). Mais, au bout de deux jours, il put voir que la tribune était inabordable. Non-seulement il fallait se morfondre de grand matin à la porte de la salle pour se faire inscrire au bureau par des secrétaires qui ne paraissaient qu'à dix heures; mais, comme l'ordre du jour était toujours interverti, la prise de rang comme orateur était toujours nulle. Alors Anacharsis, ennuyé, fatigué, en vint à dire : « Il serait plus facile, vraiment, de faire un ouvrage que d'obtenir la parole à la Convention. Oui, j'aime mieux penser, goutte à goutte, dans mon cabinet que de perdre mon temps à assiéger la tribune. » Et lui, si fier un mois auparavant de s'asseoir dans l'enceinte du Manége, tant il croyait à l'héroïsme révolutionnaire de ses collègues, — on ne le vit plus que se traîner, soit à son banc, soit au Comité, pour faire acte de présence, nullement pour discuter ni pour voter.

Il se garda bien, pourtant, de communiquer aux autres cet accès de découragement passager. Il s'en cacha même comme d'une honte. Non-seulement il écrivit alors à ses électeurs de Clermont que c'était avec l'orgueil de la vertu qu'il se voyait le représentant de la première nation du monde, mais aux villageois de la petite commune de Bulles, qui, divisés d'intérêts, le priaient naïvement de transmettre leurs plaintes à la Convention, il présenta la Convention comme une bonne mère, qui allait s'occuper incessamment de leurs affaires, et il ajoutait : « Vi-

(1) Cloots, *Étrennes aux Cosmopolites.*

vons en bons citoyens, oublions les vieilles querelles. Si les uns sont plus riches, les autres sont plus industrieux. Si Jacques a de meilleurs bras, Pierre a une meilleure tête. Ne songeons qu'à venger la nation, payons les impôts, aiguisons nos armes! » et il embrassait fraternellement ses chers camarades, ses braves commettants sous l'anneau des Droits de l'homme. Ah! il se fût plutôt coupé la langue, lui, que de jeter l'alarme et semer la défiance, à l'exemple des Brissotins.

Il y avait donc toute une semaine qu'il boudait l'Assemblée, et déjà s'enfermait-il pour s'employer tout seul à condamner Louis XVI et à jeter les bases de la Constitution future, ces deux missions dont les conventionnels avaient mandat, mais dont la plupart ne se souciaient guère, — quand sa porte s'ouvre. — C'est une députation : députation savoisienne (1)! Oui, des Savoisiens de Paris, Gavart, Raz, Gervais, Revenal, Langlois, Laroche, Violet viennent quérir l'Orateur du genre humain, président du Comité diplomatique... — Pour?... — Pour boire à la réunion de la Savoie, avec les municipaux parisiens, au milieu de la foule, sous la tente, aux Champs-Élysées. — « La clique ministérielle intrigue en Savoie, comme vous savez. Eh bien! l'opinion doit se manifester à Paris au plus vite pour neutraliser les efforts des Rolandistes. » — A cette apparition, à cette invitation, à cette déclaration, Anacharsis de tomber dans les bras des Savoisiens étonnés, et de les embrasser tous et de pleurer : « Ah! vous êtes mes sauveurs! leur disait-il ; d'où me relevez-vous!... Pardonnez-moi mon égarement ; j'avais oublié la seule force qui pût les vaincre ; j'avais oublié

(1) *Chronique de Paris.* — *Annales patriotiques.*

Paris ! Oui, c'est Paris qui doit réunir la Savoie à la France. » Et Anacharsis, ayant repris tête, leur raconta toutes ses luttes, toutes ses enquêtes depuis un mois, mais aussi toutes ses impuissances. Ah ! qu'il voyait bien qu'une Assemblée n'était grande qu'aux heures seules où elle se faisait l'écho même de la grand'ville ! Sans la barre, c'en serait fait de la tribune, car non-seulement il faut que l'Assemblée tienne le milieu parisien, mais il faut encore que l'opinion l'assiége, la force, la brutalise, sinon elle cuisinera les lois au goût de l'intrigant à la mode, sans souci des principes. « Une assemblée à Bourges comme la rêve Brissot, ajouta-t-il en riant, mais ce ne serait qu'une corporation qui, légiférant pour elle seule, du matin au soir personnaliserait. Or, m'est avis qu'on ne s'en acquitte déjà que trop bien ici. » Les Savoisiens non-seulement applaudirent à ses paroles, mais les appuyèrent d'exemples, et l'éclairèrent même sur son propre cas. En effet, s'il eût donné lecture de son rapport le 21 au lieu du 20 octobre, il est à croire que l'Assemblée n'eût pas voté l'ajournement ; car, le soir même du jour où l'Orateur avait lu, Paris avait exprimé son vœu pour la réunion. Et c'était sans aucun doute sous l'influence de l'opinion parisienne que l'Assemblée avait rejeté, le 24, le rapport désolant du brissotin Lasource.

La belle réponse aussi qu'avait faite à ces mêmes Savoisiens le président de la Commune, Chaumette ! « Frères, l'entrée des Francs dans votre pays n'est pas une invasion, une conquête !... c'est le rapprochement de deux portions de la même famille, séparée jadis par le despotisme... De leurs embrassements mutuels naîtra peut-être la liberté du monde ! » — « Ah ! je vous jure

bien, fit Anacharsis, que le président du Comité diplomatique ne tiendra pas demain un autre langage. »

Et le 28 la fête eut lieu, fête de la liberté, de l'égalité et de la gaieté. Anacharsis s'y trouva en compagnie de quatre autres membres de la Convention, Hérault, Lequinio, Mercier et Thuriot, et des deux commissaires envoyés en Savoie par le pouvoir exécutif, l'acteur Michot et le président de la commune du 10 août, Huguenin. Il y avait deux cents convives tant Allobroges affranchis que Français libérateurs. Çà et là, blanches apparitions, des citoyennes savoyardes, portant ceinture aux trois couleurs, et puis au centre de la table, quatre points noirs, quatre petits ramoneurs coudoyant les législateurs de la première nation du monde. Assis en face d'un énorme pâté et entre deux de ces enfants, l'Orateur du genre humain présidait. Ah! comme il choyait ses voisins, comme il les régalait! En fêtant leurs petites personnes, ce n'était pas seulement à la Savoie qu'il songeait, mais à l'avenir aussi. Aussi comme il embrassait l'avenir! Et quand la musique, — musique de sa Légion Germanique, s'il vous plaît, — se mit à jouer la *Marseillaise*, comme il fit chanter à ces enfants le nouveau couplet, le plus beau peut-être de l'hymne, et qu'on avait composé à leur honneur, ma foi! quinze jours auparavant, — pauvres petits savoyards!...

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus!...

Au dessert, échauffé par ces célébrations fraternelles, Anacharsis se leva et, mettant la main au pâté, il cria : « Liberté! » O miracle! doux symbole! du pâté-volière s'échappèrent nombre d'oiseaux de différents plumages.

— Oui, liberté! liberté! répétèrent non-seulement les convives, mais la foule qui les enveloppait tous. Alors Anacharsis porta ce toast : — « Aux amis de la concorde fraternelle, de l'unité, de la souveraineté indivisible du genre humain! » — Oui, aux amis de la concorde, de l'unité! fit la foule. Puis un autre toast : — « Honte et confusion aux émissaires des sénats helvétiques et à quiconque votera contre l'admission! » — Honte à quiconque votera contre l'admission, oui! cria la foule avec plus d'énergie encore. Puis un troisième toast : — « Au bon exemple des Corses, des Avignonnais, des Niçards et des Savoisiens, qui, les premiers, ont adopté la division départementale dont les cases vont se multiplier dans tous les domaines de la raison universelle! » — Aux Niçards, aux Savoisiens! Aux Savoisiens, aux Niçards! clamèrent la foule et les convives, qui, tous, se confondirent. Alors l'Orateur montant sur la table et de tous ses poumons : « Que l'autel de la patrie sur le mont Blanc, la plus haute montagne de l'Europe, serve de fanal aux départements des Bouches-du-Rhône et du Danube! — Oui, aux départements des Bouches-du-Rhône et du Danube! fit la foule. — Et du Tage! fit Cloots. — Et du Tage! fit la foule. — Et de la Neva! fit Cloots. — Et de la Neva! fit la foule. — Et du Tibre! — Et du Tibre! — Et de la Tamise! — Et de la Tamise! » Et la *Marseillaise* éclata, musique et voix; les hommes, les enfants, les femmes, chantaient, buvaient, pleuraient; Allobroges affranchis, Français libérateurs, tous embrassés par tous. — Voilà mon vrai Comité diplomatique! s'écriait Anacharsis. Et toujours chantant, ils s'en allèrent aux Jacobins achever la soirée. Ce fut là vraiment la rentrée d'Anacharsis dans la société mère, qu'il avait négligée depuis près de six mois. Il y revenait avec

l'idée cosmopolite, l'idée de propagande, avec le monde. Les murailles de la jacobinière, devenue presque une cellule, s'en élargirent de nouveau. Ah! comme les intrigues ministérielles de Roland en Savoie resteront sans effet, quand les Savoisiens apprendront que les Jacobins, que les Cordeliers, que la Commune parisienne souhaitent leur réunion à la France, et que le Président du Comité diplomatique de la Convention la désire non moins vivement encore ; bref, que l'Assemblée et Paris fraternisent en dépit des diviseurs !

Le lendemain, dès le matin, il ne fut bruit dans la ville que des toasts d'Anacharsis. Mais, loin de les trouver fraternels, nombre de gens les dirent intolérants. L'Orateur ne s'était-il pas écrié : Honte et confusion à quiconque votera contre l'admission ! — Eh bien? — Eh bien! de quel droit flétrir un vote futur? C'est vous qui semez la zizanie... — Je ne me repens de rien, fit Anacharsis sans vouloir s'expliquer. Et qu'il avait raison! Son cri d'alarme : Honte et confusion! était justement de mise à la minute qu'il l'avait jeté. C'est à croire même qu'en cet instant il avait vu comme un voyant, puisqu'il avait parlé comme un inspiré. Du milieu de la foule qui l'enveloppait, ses yeux de l'esprit avaient dû plonger jusqu'à la rue Neuve-des-Petits-Champs, et surprendre le petit comité des petits intrigants groupés dans le petit boudoir de leur reine et, prêtant de longues oreilles au long parlage écrit de Faublas-Poucet, — je veux dire Faublas Louvet, — contre le premier élu des députés parisiens, Robespierre. Oui, ce même soir, cette même nuit, honte et confusion! les Brissotins-Rolandistes avaient été occupés à mesurer l'effet d'une nouvelle machine antiparisienne qu'ils venaient d'achever.

Depuis plus d'un mois ils n'avaient cessé de manger du Marat; à toutes modes ils l'avaient accommodé, au point de le couronner de têtes de mort et de lui emplir la bouche d'une cuisse d'enfant, qu'il lui faisait tenir en guise de sceptre. Mais comme les Jacobins s'étaient résolus à ne plus leur disputer cette proie, comme Marat lui-même acceptait de s'effacer pour quelque temps afin d'ôter tout prétexte à scandale, ces messieurs, qui ne vivaient que de leur haine contre Paris, affectèrent de ne voir qu'une défaite dans ces condescendances jacobines, et c'est pourquoi ils happaient vite un autre député parisien. — Eh bien, vous savez ce qui s'est passé hier au soir? se disaient-ils entre eux, à la Convention, dans la matinée du 29. Paris veut régner sur la Savoie, en donnant à croire aux Savoisiens que la Convention fait avec la ville cause commune. Il n'y a pas de temps à perdre. C'est aujourd'hui qu'il faut attaquer, puisque nous sommes prêts. — Et, provoquant une occasion soudaine, ils firent signe; Louvet s'écria : — J'accuse Robespierre! Et toutes les voix des intrigants clamèrent : — Silence! Qu'on écoute!

On écouta — gauche, droite, centre, tribunes, — la pièce de rhétorique à laquelle la femme-mâle Roland avait travaillé et que récitait l'homme-femelle Faublas contre l'Incorruptible. Jamais la clique n'avait encore mieux laissé poindre que ses rancunes n'étaient qu'électorales. Or, pendant que Louvet phrasait son infamie, quelqu'un se leva, traversa la salle; on le regarda, puis on se regarda: c'était Anacharsis qui montait vers l'extrémité gauche et qui s'asseyait tout au milieu de la députation parisienne, que dis-je? aux côtés mêmes du frère de l'homme qu'on

(1) *Révolutions de France et de Brabant* de 1792.

accusait. Indigné, il laissait là ses amis, le jour même qu'on attaquait — quelle grandeur d'âme! — celui-là peut-être dont la mine lui revenait le moins dans l'Assemblée entière, tant il trouvait la cause qu'on voulait meurtrir en la personne de Robespierre et juste, et sainte, et solennelle. Puisse un jour le myope tenir plus de compte de cet héroïsme que des dénonciations ténébreuses de la veuve Chalabre!... Oui, Anacharsis venait de faire acte de transfuge. Il était à la Montagne. Et, palpitant, il brûlait d'émotion non moins que Robespierre, l'accusé, et non plus que lui il ne quittait des yeux mons Louvet qui l'avait poussé là. Et comme la vipère jouait toujours de la langue, Anacharsis fit sur l'heure acte de Montagnard en en jouant aussi : besoin d'un cœur troublé. Il se trouvait derrière Danton. Danton s'efforçait de prouver à Pétion toute la sottise de messieurs ses amis; Anacharsis se penche, et raconte tout ce qu'il a entendu au Comité, ce qu'on a pu lire dans les journaux; bref, le résultat de son enquête. Robespierre jeune aussitôt de saisir les propos, de les redire au voisin, qui les répète à l'autre; qu'on se les passe! Et ce ne fut qu'une traînée sur la Montagne. Nombre de députés sans-culottes quittent leur place, se glissent, descendent, se rapprochent, font groupe, entourent l'Orateur, qui continuait, reprenait, commentait, pérorait plus bas mais non moins vivement que Louvet. Il n'était plus seul, on l'écoutait bien, mais il se sentait encouragé moins encore par les écouteurs que par l'accusateur lui-même. A chaque injure contre Paris qui lui jaillissait aux oreilles, il donnait en réplique, pour remède, une histoire rolandine fraîchement inédite; et c'était comme une lutte entre lui, causant sur la Montagne, et l'autre, haranguant de la tribune. Il avait

à dire, en effet; car nul des Montagnards n'avait pied dans les Comités, ni place à la table de Roland. — Comment? Il leur raconta donc... — Oui, entraîné, questionné, il en vint à leur découvrir jusqu'aux étranges propos de table du ministre, si bien que le groupe dont il était centre oublia Louvet, et qu'au moment où celui-ci poussait le plus beau cri de son rôle, le fameux: « Dieu! je l'ai nommé! » les Montagnards, sans rien entendre, répétaient entre eux tous le mot de Roland aux Savoisiens : « Je les recevrai à cheval! » Lorsque le réquisiteur Louvet eut dit, la Convention, malgré les cris des tribunes et de la Montagne, vota l'impression du discours. Sur ce, les Montagnards, serrant les mains d'Anacharsis, lui crièrent : « Imprime aussi! »

Imprime! Ah! il ne s'attendait pas à cette conclusion. — Jusqu'alors il avait rayonné, et le voilà qui pâlit; il ne palpite plus, il tremble. A lui, qui croyait avoir assez fait déjà en racontant, il est enjoint d'imprimer, puisque l'autre imprime. Sa prose doit distraire l'opinion des blessures faites à Robespierre par la prose de Louvet. — Oh! citoyens Montagnards! c'en est trop! —

Mais son trouble fut plus grand encore à la sortie. Ses amis ne détournaient de lui ni leurs yeux ni leurs pas. Chacun de lui adresser la parole, de lui tendre la main, comme si rien n'eût été. On avait dû pourtant le voir traverser la salle, monter, s'asseoir là-haut et causer avec les autres? Non, paraissait-il. Il se risque à la *Chronique :* même politesse que la veille. Millin ne semble non plus avoir eu vent de la chose. On cause, on rit, on lui donne même à résoudre un problème pour faire niche à Roland, à Bonneville, aux mystiques. — Les Herrenhuters de l'Allemagne et de la Hollande demandent s'ils

peuvent venir habiter la France, obtenir le droit de citoyen, être admis aux fonctions publiques, etc., quoiqu'ils vivent en communauté, quoique leur religion leur défende de jurer, etc. — Mais, dit Anacharsis, les frères Moraves sont munis d'un bon passe-port : l'industrie et la probité. Tous les établissements de commerce et toutes les associations industrielles sont permis dans l'empire des Droits de l'homme. — Réponds alors, dit Millin. Et le législateur Cloots d'écrire quelques lignes, heureux comme un enfant qui, coupable, travaille à se faire pardonner. Mais, à peine l'Orateur dehors : — Il nous reviendra, dit Millin. — Ah ! s'il leur fût revenu, ils le tenaient pour l'éternité, les habiles !

Le lendemain, Anacharsis avait donc un remords d'avoir parlé. Il maudissait le mouvement qui l'avait entraîné sur la Montagne ; il eût plus volontiers renié qu'imprimé ce qu'il avait dit. A l'Assemblée, pendant deux, trois, quatre jours, il ne sut là où s'asseoir. Comme un tourmenté de Dante, il allait, il venait et parlait ne sachant pas trop à qui, et souriait ne sachant trop pourquoi. Enfin, comme des Montagnards impatients lui soufflèrent au passage : « Eh bien ! imprimez-vous ? » il prétexta, pour se tirer d'affaire, la peine que lui donnait la *Correspondance générale des Émigrés*, dont la publication était d'urgence.

A la retraite des Prussiens, l'avant-garde du général Kellermann avait mis la main sur le portefeuille de Monsieur et sur celui du secrétaire de Calonne. On y trouva une volumineuse correspondance qui non-seulement attestait l'activité des intrigues de tous les conspirateurs émigrés ou non, mais qui prouvait encore que pas un seul homme probe, pas une seule femme honnête n'avait pu vivre impunément dans le milieu corrompu

de la ci-devant cour. La Convention crut bon de publier partie des lettres, et six commissaires furent choisis parmi les membres des Comités diplomatique et de sûreté générale pour faire le dépouillement. Désigné comme un des six, le président du Comité diplomatique proposa d'attirer l'attention du public sur cette compilation et par l'ordonnance des matières et par l'originalité du titre. Après avoir imaginé d'intituler l'ouvrage : *Les émigrés peints par eux-mêmes,* il se chargea d'éplucher toutes les lettres et d'en présenter les extraits sous forme d'*ana*. C'était donc ce travail qui, pendant quelques jours, servit de prétexte à ses hésitations.

Mais l'excuse ne pouvait être de durée. Et déjà perdait-elle de sa force, quand l'Assemblée, ayant ouï la réplique de Robespierre à Louvet, déclare ne vouloir plus s'occuper des personnes. « Oui, à l'ordre du jour les choses! » s'écrie l'Orateur tout soulagé. Et comme Mailhe vient faire son rapport sur Louis XVI : — Oui, jugeons le roi et non plus Paris ! — Enfin, c'est la nouvelle de la victoire de Jemmapes; Dumouriez tient la Belgique : — Ah ! vive la sans-culotterie universelle ! Mes paroles sont au vent. Je n'ai rien dit et n'imprime point ! »

Hélas ! illusion folle ! Deux jours se passent. Dans les rues de la ville, il entend qu'on chante à tue-tête :

A la guillotine Marat,
Danton, Robespierre !

Qui chante ainsi? Ce sont des fédérés, frais arrivés à l'appel des Girondins-Brissotins-Rolandistes. Il rentre à l'Assemblée : Buzot demande plus haut que jamais sa garde départementale; et les injures recommencent de

plus belle. Il court aux Jacobins : la correspondance annonce qu'à l'invite de Roland et compagnie, nombre de sociétés affiliées du Midi rompent avec la société-mère. — Anacharsis, imprime ce que tu nous as dit! — Le lendemain, nouvelle alarme :—As-tu lu le manifeste de Dumouriez aux Belges? Le Comité belge, qui accompagne le général, ne ressemble guère au Comité des Allobroges qui faisait conduite à Montesquiou. Ce sont tous nobles et banquiers dont aucun ne jacobinise. Dans les villes, ils prêchent en Girondins contre la réunion; et Dumouriez, qui s'entend avec eux, ne confisque pas le bien des prêtres au profit de la nation; tout au contraire, empruntant sur ledit bien, il consacre ainsi le droit des détenteurs. — Quoi! Dumouriez trahit? — Non-seulement Dumouriez, mais ton cousin Montesquiou. Hier il signait des traités fabriqués à sa guise; aujourd'hui il s'enfuit avec la caisse de l'armée. Et non-seulement le cousin, mais aussi le général Anselme, qui, entrant à Nice, laisse ses soldats piller. Et non-seulement Anselme, mais aussi Custine, qui, pénétrant dans Francfort, pressure si bien les bourgeois que des députés en accourent à Paris, criant : « Miséricorde! » — Imprime! imprime vite! La faction, par ses allures antiparisiennes, encourage toute cette débandade. Si tu tardes, la réunion de la Savoie ne sera pas prononcée.

Et puis, vois donc. Tous les journaux, ou plutôt tous les journalistes disparus au 10 août, reviennent sur l'eau. Assurément ils comptent reprendre pied bientôt, ceux-là qui reprennent langue au moment du procès du roi. Dans le *Journal général*, dans les *Nouvelles politiques* qui font suite à la *Gazette* de Cerisier, lis ces articles qu'inspire Narbonne, Necker ou Calonne, et que ré-

dige l'abbé Poncelin, l'abbé Geoffroy ou M. Suard. Si l'idée parisienne n'est pas toute-puissante, c'est fait de nous. Or, la clique fédéraliste, à l'ombre de laquelle ces messieurs ressuscitent, vient justement d'enlever à la Sans-culotterie son plus brillant organe. — Comment? — Mais les *Annales patriotiques*. — Mon journal insurrectionnel! — Oui, qui, hier encore, était tout parisien, grâce à Salaville... — Eh bien? — Eh bien! Carra est de retour de sa mission aux armées, mais tout transfiguré. Avec la morgue d'un homme qui a fait le diplomate auprès du roi de Prusse, il vient dire que la France peut s'entourer d'une barrière de peuples libres, Belgique, rives du Rhin, Alpes extérieures, Catalogne, Biscaye, — que le roi de Prusse prêtera la main à ce plan ou du moins laissera faire; que l'Angleterre ne répugne pas à s'allier avec nous contre la Russie, etc. — Or la condition secrète de ces arrangements c'est, assurément, l'étouffement de la grand'ville, car maître Carra, lui, le Carra du 10 août, désavoue soudain ses collaborateurs aux *Annales*, se déclare pour la force départementale de Buzot, et il écrit : « Je vois qu'il ne s'agit que de quelques individus, de leurs passions, de leur ignorance, de leur sot orgueil, et je souris de pitié, et je dis : C'est une gourme dont la République naissante veut absolument se débarrasser, et dont la purgation consolidera son tempérament au lieu de l'affaiblir. » — O trahison! fit Anacharsis à ce coup. Et il n'hésite plus, et il prend la plume... — Non, il hésite encore!... Quoi! trahir ainsi ses amis! — Mais l'unité compromise? — Profaner la sainteté de leur table! — Mais Paris menacé? — Violer l'hospitalité, révéler ce qui a été dit dans l'arrière-cabinet après le café et la liqueur! — Mais les souverains opprimés qu'on dupe?...

Cependant qu'il méditait ainsi, le mystère se divulgue à demi, nombre de conventionnels sont alléchés : » Quel secret a donc le Prussien? Vite, qu'il parle! » Et déjà se grossit le dire: Roland a prétendu ceci, proclamé cela. Enfin on crie aux oreilles de l'Orateur : « Imprime, ou tu es complice! » Alors Anacharsis se rendit au Comité diplomatique, où devaient se trouver Brissot, Guadet, Kersaint, qui en étaient membres. Et là il déclara qu'il allait imprimer ce qu'il savait (1). « Quoi? — Qu'il y a un parti de fédéralistes. — C'est faux! cria Brissot. — Oui, la société de Roland est une société de fédéralistes, reprit Cloots. — C'est là un mot du guet pour les bourreaux, reprit Brissot. — Mais ton opinion même sur l'annexion de la Savoie? — Tu n'as pas compris. — Si bien! — Voyons; il faut s'entendre, dit Guadet qui arrivait. Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir des conceptions aussi vastes que celles d'Anacharsis. Ces messieurs raisonnaient chez Roland du fédéralisme par rapport à la République universelle qui, comme on sait, doit embrasser l'Europe, l'Asie, l'Amérique et les sept planètes. » Et Guadet s'efforça de ramener l'Orateur. Mais l'Orateur ne cessait de crier : « Il s'agissait bien de la France. — Ta, ta, ta, faisait Brissot. — Je puis t'affirmer, reprit Guadet, que l'opinion de Buzot, de Barbaroux et surtout celle de Gensonné me sont parfaitement connues. — Je suis pour l'unité de la République! disait Kersaint. — Je suis pour les frontières naturelles de la France! disait Brissot! » Aucun ne disait: « Je suis pour Paris! » ce qu'attendait l'Orateur. Bien au contraire. Kersaint se vanta de s'être toujours fortement prononcé contre la tyrannie

(1) *Réponses au Prussien Cloots*, par Roland, Kersaint, Guadet, Brissot.

des tribuns de la cité parisienne. Et Jean-Pierre déclara qu'il fallait une autre organisation de la Commune. C'est pourquoi Anacharsis répliquait sans cesse : « Je dis la vérité ! » Alors Guadet lui cria : « *Mentiris impudentissimè !* » Anacharsis regarda Guadet, et froidement : « Vous avez trop dîné, monsieur. Mais nous verrons. J'imprimerai toujours. » A ce calme, on changea de tactique. Brissot, Kersaint, Guadet l'enveloppèrent : « C'est faire acte de transfuge. Il va se dévouer à une faction de brigands qui le mépriseront, qui le renieront ! » Puis, comme on ne gagnait rien ainsi, on revint aux injures, aux menaces : « Il faut te rétracter ! Tu veux donc qu'on nous massacre ? » Anacharsis les laissa dire, jusqu'à ce qu'enfin, gagnant la porte : « C'est égal, j'imprimerai toujours ! »

Quarante-huit heures après la brochure était faite et sous presse. On attendait un monstre plein d'écume. O surprise ! en toute sagesse, gouaillant pourtant, Anacharsis avait écrit. Au milieu des injures, des grossièretés, pluie quotidienne, — ce pamphlet se produisait comme un modèle d'honnêteté et de bon goût. *Ni Marat, ni Roland !* était le cri du livre. Avec l'Assemblée, le pacifique dénonciateur arborait la maxime : A bas les hommes ! A l'ordre du jour les choses ! Fi de Marat ! Fi de Roland ! deux êtres qui se donnent mutuellement une importance grotesque !... Et le plus modestement du monde il commençait : « Il y a plus de trois semaines que j'ai articulé un fait, très-indifférent par lui-même, mais qui excite aujourd'hui la curiosité de la Convention et de la Nation... » Et il racontait... Puis, ayant raconté, il concluait : « L'erreur engendre l'erreur. On se fait mutuellement des reproches exagérés ; les vilenies et les injus-

tices s'en mêlent de part et d'autre ; les vengeances privees s'agroupent en vengeances publiques. On est exclu ignominieusement d'un club ou d'un corps électoral ; le *moi* des égoïstes s'en offense aux dépens du peuple. On s'accroche à tout, et aux royalistes, et aux fédéralistes, et aux isolistes, et aux nihilistes. N'importe, il faut entraîner la patrie dans la méprisable cause du *moi* que vous aimez mieux que le *nous*. Le *moi*, c'est Brissot, Cloots, Robespierre ; le *nous*, c'est la France et le genre humain. Et vive la République universelle ! » Tel était l'accent ; rien de plus outré. De ci, de là, des traits pour tenir en éveil et tous des mieux lancés ; la main n'avait tremblé : « Les pygmées se coalisent derrière un homme en place dont ils renforcent le mannequin gigantesque. Le poëte Chenier a dit que Roland est un personnage historique ; et moi, prosateur, je maintiens que Roland est un personnage fabuleux. » Ou bien encore : « Les royalistes et les fédéralistes vont réveiller la secrète jalousie des principales villes contre la grand'ville, en insinuant que Paris veut être *roi de France*. Ils en concluent naturellement que la maison de Bourbon est préférable à une Maison-Commune. De là résulte une garde militaire, qui, au premier mécontentement prévu et provoqué, entraînera la Convention nationale Dieu sait où ! De là résultent des lois attentatoires à la presse et à la poste ; et la chute des Jacobins, et l'élévation d'un sénat, et l'abaissement de la sans-culotterie, et le maintien du culte salarié ! »

Il n'était pourtant pas resté toujours de sang-froid pendant qu'il brochurait. L'indignation avait essayé mainte fois d'envahir une page ou deux, mais le philosophe avait eu l'art de la déverser toute — à côté, dans une préface

qu'il esquissait en même temps pour la *Correspondance des Émigrés* et qu'il alla soumettre, le jour même de l'apparition de sa brochure, à ses collègues de la Commission des Six : « Qu'ils lisent! criait-il là, sans réserve, à l'adresse de messieurs de la clique; qu'ils lisent! Ils verront les vrais auteurs de nos maux; ils verront que ce qu'ils appellent des crimes est ce qui a fait le salut de la République! Qu'ils regardent donc les émigrés comme le centre de leurs haines! Et s'ils voulaient encore rappeler le 2 septembre, où la vengeance peut-être cruelle mais aigrie et provoquée a pu frapper quelques gens équivoques, nous leur répondrons avec ce Marseillais : Mon frère a été tué à côté de moi pour la liberté : je le venge! » Deux collègues d'Anacharsis, Hérault et Musset, apposèrent avec lui leur signature au bas de ce morceau. Et ce fut la première marque d'estime que reçut le cosmopolite dénonciateur.

Mais devinez quels gens, d'abord, le ton de la brochure interloqua le plus? — Ceux-là mêmes en faveur desquels Anacharsis se prononçait, les Sans-Culottes montagnards. Tous, excités, aigris, déjà blessés, s'attendaient au coup de fronde de l'injure pour marquer leurs adversaires. Point. L'Orateur lunatique, après avoir attaché — ô honte! — Jean-Paul Marat au même pilori que Roland, dévoilait sans colère les secrets brissotins. Seul, Basire applaudit, comprit l'habileté grande, et se chargea d'ouvrir les yeux aux camarades : « Marat est à son banc. Nous pouvons savoir tout de suite ce qu'il pense lui-même de l'utilité de l'écrit. » Et il les entraîna. Basire avait compté sur le bon sens du grand journaliste, et avec toute justice : « Mais je regarde la brochure, dit soudain Marat, comme très-propre à éclairer les départements sur le compte de Ro-

land et sur la faction brissotine. — Tu n'es pourtant pas épargné, lui poussa Basire. — Hé! je m'en f... bien, brusqua Marat. Il est utile aux Jacobins que l'on me calomnie. Il faut que les aristocrates trouvent un moyen de nous attaquer. Ne pouvant mordre la Société entière, ils s'en prennent à moi pauvre diable! Eh bien! tandis qu'ils me déchirent, ils laissent la Société tranquille. — Mais la phrase où Cloots dit que le peuple croit aux vertus de Marat et de Roland? — Mon Dieu! fit encore tout franchement Jean-Paul, lorsqu'il parle de mes vertus il ne se trompe peut-être pas; mais il se trompe grandement lorsqu'il parle des vertus de Roland. Dans trois mois, vois-tu, le peuple détestera cet homme autant qu'il l'idolâtre aujourd'hui. Quant aux calomnies répandues contre moi, j'y répondrai, mais ce n'est pas encore le temps. »

Marat ayant ainsi jugé, — le soir, aux Jacobins, le nom d'Anacharsis retentit de nouveau avec accompagnement, non plus de huées, mais d'applaudissements. La fin de la séance fut consacrée à la lecture du pamphlet, et les frères et amis en votèrent l'impression et l'envoi à toutes les sociétés affiliées. Cependant à la séance du lendemain — le lendemain, quoi donc? — oui, je dis bien, le dimanche, un secrétaire se leva et dit : « Je propose de rédiger comme suit l'arrêté pris hier relativement à l'ouvrage d'Anacharsis Cloots : La société, considérant que l'ou-
« vrage d'Anacharsis Cloots renferme des dispositions
« très-utiles contre Roland, Brissot et les partisans de la
« République fédérative, en arrête l'impression sans
« partager cependant les opinions de l'auteur sur ce qui
« concerne Marat. »

Qu'est-ce? un blâme! On veut que la société rabatte de son enthousiasme? Qui donc a soufflé cette voix et

organisé la cabale ultra-maratiste? — Le myope incorruptible, parbleu! — Quoi! lui, qui, à la Convention, n'ose pas se prononcer en faveur de Marat et pour qui Cloots s'est si publiquement compromis? — C'est vrai. Mais l'Incorruptible voit avec peine cet entraînement subit de la société à la suite d'un converti qui le devance. Au reste, par égard pour Anacharsis, il ne proteste que sous le masque de son frère. C'était, en effet, Augustin qu'il lançait à la tribune, pour renchérir encore sur la rédaction proposée. Frère Augustin demande, de sa voix la plus creuse, qu'on annote la brochure de Cloots sans même consulter le vœu de l'auteur. « La société a ce droit-là, je le soutiens! » Par bonheur pour Anacharsis, Basire accourt, qui proteste contre une pareille doctrine, s'indigne de l'arrêté rectificatif, en appelle à Marat contre Marat lui-même, et démontre que le caractère personnel du pamphlet en fait justement le mérite. « Oui, cet ouvrage, avec ses erreurs, produira même un plus heureux effet sur les esprits égarés que toutes les adresses de votre comité de correspondance. En le lisant, on se demandera tout de suite de quel parti est l'auteur... On verra d'abord que l'auteur n'est ni jacobin bien prononcé, ni rolandiste, ni brissotin. On verra qu'il dit beaucoup de mal de Marat, mais, comme il parle également contre Brissot, Roland et les autres, on dira : Cloots est un homme impartial! (1) »

Ah! ils avaient compris cela tout de suite, les Girondins-Brissotins-Rolandistes. Ils n'hésitèrent pas dans leur rage, comme les Jacobins dans leur enthousiasme. Sur l'heure ils éclatèrent. Cloots s'offre à eux le jour même au comité

(1) *Journal des Jacobins.*

diplomatique (1) : « Si nous assommions ce scélérat de Prussien! » font-ils en chœur. Puis Guadet se détachant et le visant du poing : « N'aie pas peur; nous te perdrons dans l'opinion publique! » Trois jours après, en effet, le feu s'ouvrait.

Non, jamais homme ne fut assailli avec un tel ensemble. Roland le ministre, ou plutôt Madame, voulut avoir l'honneur de porter le premier coup. On prit position dans le *Patriote*. Le 21, *Mon mot aux gens de bien*, jeta le ménage Roland; le 22, *Un mot aux Jacobins*, jeta Guy-Kersaint; le 23, *Un mot sur Cloots*, jeta Guadet; le 24, *Dernier mot sur Cloots*, jeta Brissot. Feu roulant de mots!

« — Je ne répondrai point à Cloots, disait Monsieur-Madame, parce qu'un homme qui me met en parallèle avec Marat n'est pas fait pour m'entendre. Cloots joue le rôle d'un parasite mécontent; il se venge par des calomnies de n'avoir pas été assez admiré chez nous. »

« — Je ne répondrai point à Cloots, disait Kersaint. En parlant à cet homme je l'ai trouvé si méprisable qu'il m'est impossible de me croire offensé. » Et après avoir expliqué tant bien que mal sa conduite et ses dires, il priait les Jacobins, *qu'il aimait*, de bannir de leur sein ce Cloots, calomniateur, fou, méchant, intrigant, insociable.

« — Il faut que je m'explique sur les vociférations dont se plaint Anacharsis Cloots, » disait Guadet jouant le sang-froid parce qu'il se voyait accusé de fureur. Et il prétendait n'avoir jamais parlé qu'avec l'accent du sentiment; et, pour conclure, il annonçait que c'était lui qui avait fait accorder à Cloots le titre de citoyen français.

---

(1) Cloots, *Appel au genre humain*.

« — Roland, Kersaint, Guadet ont déjà répondu à Cloots; ils le devaient, disait enfin Brissot. Cloots n'était pas encore entièrement enfoncé dans le mépris comme Chabot. » Et il commentait à sa guise les propos que lui prêtait le Prussien Cloots; et il s'écriait : « J'ai vu Cloots s'affichant pour l'Orateur du genre humain et condamnant à l'esclavage et à la mort une partie du genre humain; je l'ai vu comparant la race noire à des ballots incommodes qu'on jette à la mer dans une tempête; je l'ai vu, je ne dis pas très-équivoque, mais très-prononcé contre les patriotes lors de l'affaire du Champ-de-Mars; admirateur de Barnave et des Lameth, défendant la monarchie, etc., etc.... Des bluettes, un style péniblement original, une imagination folle, pas de logique, beaucoup de méchanceté, une marche variable, un but inconnu, voilà Cloots. Il fallait le démasquer une fois pour mettre nos concitoyens sur leurs gardes; il ne faut plus désormais l'apercevoir. »

Toutes les batteries de la clique, *le Thermomètre*, *les Annales*, *la Chronique* répétèrent ces mots, ces cris. Enfin le vertueux ministre fit tirer les quatre chefs-d'œuvre à mille exemplaires, les emballa dans la même brochure et les expédia, aux frais de l'État, par toute la France, en avertissant tragiquement que le Prussien Cloots avait voulu les désigner, lui et ses amis, au couteau des assassins. Rappeler septembre pour couronnement, ah! le coquin! — Non, ah! la coquine!

Mais, en vérité, si pour défendre la misérable cause de leur moi, les messieurs firent un feu aussi bien nourri sur un seul homme, leur rage se justifiait, de reste, par l'activité des manœuvres de cet homme. Car Anacharsis ne se contentait pas de les combattre à Paris et par toute

la France. Quelques jours après l'apparition de sa brochure, il avait encore expédié hors frontières une longue adresse aux assemblées primaires de Flandres, du Hainaut, du Brabant, pour déloger les intrigants de l'esprit des Belges, auxquels le comité Balsa prêchait le système Carra. « Je vois avec douleur, criait-il aux frères et amis brabançons et flamands, que des conseillers perfides veulent vous faire adopter précipitamment la dénomination de *République Belgique*. Nos intrigants profitent de votre noviciat pour vous tendre un piége funeste. Une secte impie de fédéralistes français et belges a ourdi de longue main, au milieu de Paris, une trame infernale. Cette secte est le résidu de tous les clubs monarchiques et feuillantins qui ont échoué contre la vigueur d'un grand peuple. Nos apôtres du schisme politique vont courir le monde pour faire fortune hors de la France, bien sûrs de rentrer malgré nous si leurs sophismes prévalaient dans le reste de l'Europe. Défiez-vous, frères et amis, de ces adeptes qui vous prêcheront une autre doctrine que la souveraineté du genre humain; un autre mode de gouvernement que la répartition départementaire... Les brouillons veulent se ménager une retraite; ils ont en horreur l'imposante *sans-culotterie*, et vous les verrez accourir dans la première république qui se laissera bercer et mener inconsidérément... L'art de tromper les hommes a fait des progrès étonnants depuis quatre années. Je vous préviens, frères et voisins, qu'il s'est formé en France des compagnies d'accapareurs de petites républiques *protégées*... Si j'avais la tête aussi étroite et le cœur aussi sec que plusieurs personnages de ma connaissance, je formerais dès aujourd'hui, dans Paris, un comité clévois pour préparer ma chère province de

Clèves (qui va secouer le joug prussien) à recevoir le joug de mon influence en lui persuadant de s'ériger en *république clévoise*... Braves Belges, choisissez lentement entre l'unité départementaire, qui joint le *maximum* de l'indépendance au *maximum* de l'économie, et la pluralité républicaine, qui joint le *maximum* de la dépense au *maximum* de l'absurdité. »

Comme on peut voir, la bombe était de poids et devait faire ravage. Eh bien? Comme il la lançait, le hasard lui ouvrit encore tout un arsenal où il compta puiser à pleines mains contre la clique. La cachette de l'ex-roi, l'Armoire de fer, avait été trouvée; Roland, tremblant pour ses amis et prenant à la hâte, avait dû néanmoins apporter le nid presque entier à la Convention; on avait tiré au sort douze membres pour faire le dépouillement de ces pièces qui devaient compléter le dossier du roi et commencer peut-être celui des Girondins; le sort avait fait Anacharsis un des douze : qu'on juge de l'effroi de la clique et de ses inquiétudes! Le flair d'Anacharsis pouvait leur être plus fatal que celui des onze autres ensemble. — Si le roi n'avait pas brûlé nos projets contre-révolutionnaires? S'il les avait cachés là? Si Roland ne les avait pas aperçus en fouillant au jugé? Et s'ils allaient tomber sous les yeux du coquin qui s'est donné mission de nous démasquer? Il est plus que jamais indispensable de le convaincre de mensonge, de ruiner sa moralité. Sa flétrissure compromettra même l'autorité de ses onze collègues, s'ils veulent aussi montrer les dents! — Et c'était donc encore en prévision de ce scandale possible que les Brissotins-Girondins-Rolandistes criaient à tue-tête : Oh! le calomniateur! Oh! l'homme méprisable! Oh! le fou! Oh! l'infâme! Oh! le traître! le Prussien!

Toutefois, ce déchaînement qui devait causer, à les entendre, la perte d'Anacharsis, décida, au contraire, de son triomphe. Malgré leur bruit, les projectiles brissotins n'étaient que dragées d'enfants, de nulle blessure ; mais l'explosion qu'ils faisaient mit aux champs les journalistes jacobins Audoin, Camille, Merlin, Duval : tous s'employèrent pour Cloots. A même heure, les journaux royalistes, heureux de pouvoir crier : « A bas la république ! » à charge d'ajouter « universelle », vinrent grossir l'artillerie girondine. Nombre de conventionnels, voyant ce renfort, se détachèrent de la clique et prirent le chemin des Jacobins. Alors les braves montagnards, se départant de leur réserve, jugèrent qu'Anacharsis méritait bien l'embrassade. Leurs bras s'ouvrirent : il fut de la famille.

Pour la première fois il serra la main de Marat (1). « — J'avoue, dit-il à Marat, que je ne savais trop que penser sur ton compte. — Et moi, répliqua l'Ami, j'avais des renseignements hasardés sur le tien. — Te rappelles-tu, Marat, que dans ton affiche électorale tu me gratifias de l'épithète de mouchard berlinois? — Mon fils, répondit Marat, c'est comme cela qu'on apprend à se connaître. Je vois maintenant que tu es un bon enfant. — Ah! chanta Anacharsis, plus nous avancerons et moins nous broncherons ! » Camille aussi vint le féliciter de bouche : « Brave Anacharsis, s'écria-t-il, tu sauves la patrie, tu recrutes la Montagne ; nous étions perdus sans ton dévouement civique ! » Robespierre lui-même, enfin, lui donna des louanges : « J'approuve la constance de ton caractère universel. Cloots, tu es le seul qui aies bien posé la question de la souveraineté. »

(1) Cloots, *Appel au genre humain.*

A cause de ces étreintes et de ces bonnes paroles, il rayonnait donc malgré l'averse rolando-brissotine quand, le 26 novembre, il apparut en personne à la tribune jacobine pour répondre aux diatribes ministérielles. — « A mon tour la parole! » s'écria-t-il au milieu des applaudissements. Et ce furent des hourras quand, après avoir réfuté les accusations du quatuor fédéraliste, il donna sa profession de foi : « J'ai pu me tromper dans un apprentissage de quatre années. On me reprochera des erreurs suivies d'un prompt retour à la lumière. La délivrance du monde a été mon but. J'ai pu broncher, mais je ne suis jamais tombé. Mon noviciat est fini ; je suis maintenant dans la voie du salut, sur le grand chemin de la ***sans-culotterie***, sans laquelle il n'y a ni propriété, ni sûreté, ni liberté. » Alors, prophétisant, il ajouta : « Je ne veux être ni le complice des Brissotins, ni le compagnon de leur infortune prochaine! » — Le lendemain on l'embrassait dans les groupes.

Oui, mais il fut chassé des salons (1)! — C'est vrai! — Adieu les soirées de madame Helvétius! — Adieu! — Adieu les causeries chez Julie Talma! — Adieu! — La porte, enfin, de son second père, le banquier Vandenhyver, lui fut fermée. — Hélas! oui. Ce qui fâchait ce monde, c'était moins la ruade du Prussien contre la faction rolandine que l'effronterie de son émigration sur la Montagne. Il était de mode, en ces hautes régions, de tenir le camp des montagnards pour un essaim d'imbéciles, d'ignorants et de brutes obéissant à un balayeur de palais, Robespierre; à un avocatien, Danton; à un arracheur de dents, Marat. Impossible de fraterniser avec une pareille troupe!... Or,

(1) Cloots, *Appel au genre humain.*

voici qu'un lettré de la plus belle faconde, un philosophe de la plus forte trempe, neveu d'un philosophe de la grande époque comme Condorcet, et qui est de naissance, et que nous avons choyé, gâté au point de lui laisser chez nous toute permission de langue, — eh bien? s'en va faire publiquement société avec ces émigrés de Bicêtre! Pourquoi pas demain avec les cannibales de la bande commune qui hurlent à l'hôtel de ville? Qu'il détale de céans! On croirait que nous acceptons son apostasie, que nous ne nous distinguons plus des drôles, et que nous voulons bien leur reconnaître des qualités sociales : ce qu'il ne faut pas. Hors d'ici, Maratis-Cloots!

Avec ses amis de collége, Gorsas et Millin, Maratis-Cloots dut rompre aussi; tous deux l'y provoquèrent. Le 23, la *Chronique* avait reproduit la lettre de Roland, mais précédée de deux lignes, signées *Millin :* « Anacharsis m'a dit chez moi, devant témoins, que Marat était un scélérat... et aujourd'hui il lui reconnaît des vertus! » Anacharsis envoya sur l'heure à Millin un article pour se justifier; mais l'article lui revint avec quatre pages d'injures, et ces mots pour conclure : « Porte ailleurs tes poisons! » — « Quoi! dans un journal où je n'ai jamais cessé d'écrire, on donne pleine audience à mon adversaire, et l'on m'éconduit si je veux répliquer! » Le 26, à la tribune jacobine, Anacharsis avait signalé cette violation du droit des gens. Aussitôt Millin de se faire victime et de s'écrier : « Tu n'es qu'un traître! Tu m'as dévoué aux vengeances jacobines, moi, un ancien camarade, qui ai toujours cherché à te faire valoir. Cloots, tu as commis une action infâme. C'est le fait d'un lâche! Il fallait venir t'expliquer avec moi!... Je m'étais promis de ne rien insérer de toi sur cette question!... Je t'imprime

sur le front le signe de l'ingratitude et de la perfidie! » — « Millin! Millin! murmura l'Orateur. à cette braillade d'homme coupable, tu sais que mes prédictions s'accomplissent. Le jour approche où tu regretteras mes *poisons*. Cet oracle est celui d'Anacharsis Cloots. Adieu, Millin. »

Gorsas, lui, batailla ministériellement dès le premier jour. Roland avait pris cent abonnements à son *Courrier*. Gorsas s'associa aux plaisanteries de Madame sur le parasite mécontent, et répéta quatre écus à Cloots pour ses quatre repas ministériels. Indigné de cette platitude : « Le balourd Gorsas me taquine puérilement, dit Anacharsis, pour mes *quatre* dîners. Ce paillasse du théâtre de la rue Neuve-des-Petits-Champs, ce farceur, ce mime subalterne m'en veut sans doute beaucoup d'avoir réfuté ses *quatre* articles en faveur du fédéralisme? » A cette réplique de maître, le mime subalterne eut toute la grossièreté de son état : « Je vais parler à tes oreilles, Cloots, mon ancien camarade de collége. Le proverbe qui dit que ventre affamé n'a pas d'oreilles en a menti pour toi. Je sais que tu en as. Ton barbier me l'a dit. » Et il le menaça de le bâtonner comme il avait bâtonné au Palais-Royal, sous les yeux mêmes de Cloots, le fameux spadassin Sainte-Luce. Et il lui cria : « Tu mens avec impudence lorsque tu m'attribues les trois ou quatre articles que tu as, dis-tu, réfutés ; ils sont de Fourcade, je te l'ai dit net. » Et voilà Fourcade, en effet, qui réclame pour lui le hasard du péché, en envoyant aussi son soufflet à l'ami Cloots. « Car je préfère, concluait-il, la lumière de Jean-Jacques à la bannière d'Anacharsis. » Cette conclusion fit oublier à Cloots ses oreilles menacées par Gorsas. Jean-Jacques proclamé dieu des fédéralistes, et juste au moment où les Jacobins, dans leur chapelle,

l'encensaient comme unitaire. Il y avait à rire! D'autant plus que l'Orateur se rappelait que, sous la Constituante, et les aristocrates de la droite, et les patriotes de la gauche, et les christicoles de toutes nuances avaient invoqué pêle-mêle, à l'occasion, l'autorité du citoyen de Genève! Oui bien, il y avait à rire! et encore à rire!

Mais ce n'était pas, comme on sait, pour obtenir un petit aveu de Fourcade que Cloots avait soulevé la tempête; ni pour venger Robespierre qu'il avait renié ses amis, ses protecteurs, ses anciens consanguins d'idées; ni parce qu'il était devenu la coqueluche des Jacobins, qu'il bravait, sourire aux lèvres, la mitraille injurieuse. C'était qu'il croyait sauver l'unité de la France, la liberté de Paris, et l'idée de propagande! — Il avait dénoncé l'hérésie brissotine; la clique lui répliquait par un démenti : eh bien! voici la ville par excellence qui, pour sortir du chaos révolutionnaire où vous dites qu'elle se complaît, veut élire à nouveau son conseil communal, le directoire départemental et tous ses officiers municipaux. Laissez-la, qu'elle se crée une volonté une, — vous que j'accuse de vouloir attenter à sa volonté même, — et je serai un calomniateur! — Voici Doppet le jacobin qui arrive tout glorieux de sa chère Savoie. Il apporte les vœux, les votes de ses concitoyens: que leur pays soit réuni à la France républicaine, c'est leur demande! Votez la réunion, vous que j'accuse d'intrigues contre l'accroissement du groupe des hommes libres, et je serai un calomniateur!

Et toute l'opinion répéta à sa suite : « Oui, l'heure est venue! Prouvez sur l'heure qu'il est un calomniateur! »

La clique avait démenti Cloots avec un tel acharnement, qu'ils durent prouver! — Grondant, rancunant, ils laissèrent donc Paris s'organiser, s'harmoniser. O

bonheur ! Cloots est un calomniateur ! — Le jour du vote sur la Savoie arrive. O bonheur ! Cloots, tu es un calomniateur ! car ils se lèvent pour la réunion, les premiers, oui, plus vite, ma foi, que la Montagne elle-même. Seulement Grégoire le rapporteur avait eu mission de flétrir la République universelle :

« Il serait beau sans doute de voir tous les peuples réunis ne former qu'un corps politique, comme ils ne forment qu'une famille ; mais quand on nous parle de République universelle quelle est l'acception de ces mots ? Si l'on entend que l'univers entier aura les mêmes lois, il est évident que, quoique les principes de la nature et la déclaration des droits soient de tous les lieux comme de tous les temps, leur application est subordonnée à une foule de circonstances locales qui nécessitent des modifications.

« Veut-on dire que les peuples, ayant des constitutions différentes, les fonderont toutes sur les principes de l'égalité, de la liberté, et se chériront en frères ? C'est le cas d'appliquer le conseil d'un ministre à l'abbé de Saint-Pierre : « Envoyez préalablement des missionnaires pour « convertir le globe. »

« Veut-on dire, enfin, que les divers États du globe formeront des alliances ? Cette hypothèse ne s'applique guère qu'à ceux qui sont rapprochés par des relations commerciales... La république universelle est en politique ce que la pierre philosophale est en physique. Si la République universelle n'était pas un être de raison, c'est sans doute en se fédérant que les grandes corporations du genre humain communiqueraient entre elles ; mais, si l'on voulait appliquer ce système à notre gouvernement, — le système fédératif serait l'arrêt de mort de la République.

« Après avoir soufflé sur ces chimères, rentrons dans l'ordre du réel et de l'utile. »

Ah! mon janséniste, qui donc l'avait enfanté ce réel, si ce n'est ce démon de la chimère, donnant à l'Orateur assez d'audace pour démasquer l'intrigue, assez de force pour braver l'infamie? Ils n'hésitèrent pas, les Montagnards, d'attribuer la victoire au soi-disant Prussien (1) : « Cloots, tu nous a sauvés! Cloots, tu les a empêchés de nuire! » lui criaient-ils. Ils l'avouèrent eux-mêmes, les démasqués, quand, cinq jours après, Rabaut déclama : « On a imaginé de dire que plusieurs de nous voulaient amener la République fédérative. Cela est faux. Paris est et sera toujours le point central de la République, et la Convention a détruit cette calomnie en prononçant la réunion de la Savoie à la République française. » Enfin ils prouvèrent, les Brissotins, qu'ils n'avaient renoncé au système de Carra que réellement contraints et forcés par Cloots, en redoublant de rage contre celui-ci, au point de donner un brevet de patriotisme au pamphlet royaliste le plus insulteur et le plus cynique, le *Journal français*.

Fondée, depuis quelques jours, pour sauver Louis XVI de l'échafaud, cette gazette-caillette était rédigée le plus gaiement du monde par un échappé aux massacres de septembre, Journiac Saint-Méard, que flanquaient un apprenti royaliste, Michaud, et un étudiant en médecine, Nicolle Ladevize. Comme avec les députés parisiens, le trio fit pelote avec Anacharsis. Et l'on vit Journiac, qui jouait à l'agonisant depuis septembre, lui léguer par testament une gibecière et des gobelets, en même temps

(1) *Révolutions de France et de Brabant.*

qu'il donnait à Camille une vipère dans un bocal, à Billaud la première coupe de ses foins, à Danton un roitelet de la plus petite espèce empaillé avec le plus grand soin, etc. Puis ce fut une lettre adressée au sublime Orateur, datée de l'an prochain de la Confédération universelle des Algonquins, Marabouts, Esquimaux, Iroquois, et signée du citoyen Orviétan, marchand d'onguents sur la place de la Révolution. Et ce fut encore : « Depuis la dernière aventure de Cloots chez le ministre Roland, ce Prussien aventurier ne sait plus où aller dîner, car tout le monde lui a consigné sa porte. Le procureur de la commune, pour surcroît d'infortune, le menace de lui faire payer une double patente, comme faisant le métier d'espion concurremment avec celui de parasite. » Et puis encore : « Klotz le pygmée, grimpé sur Anacharsis comme sur une échasse, se croit presque un colosse, en voyant le nom du plus plat gredin de la République universelle accouplé à celui du plus illustre philosophe de l'antiquité. Nous avons un digne émule d'Anacharsis Cloots, c'est M. Anaxagoras Chaumette. » Enfin, le trio, qui imaginait déjà de broder sur septembre des légendes tantôt tragiques, tantôt bouffonnes, — et le verre de sang de Mademoiselle de Sombreuil, et le cri d'une femme à des tueurs qui lui rapportaient son mari victimé : « Ciel! vous avez changé sa tête! » — ces rieurs, dis-je, s'avisèrent de commencer la légende de Cloots :

« Anacharsis sortait un jour de dîner chez le ministre de l'intérieur et se retirait en chancelant. Un malheureux l'aborde et lui demande une aumône légère. — « Je « souffre, lui crie-t-il, je n'ai pas mangé de vingt-quatre « heures. — Mon ami, reprend froidement Anacharsis, « c'est une grande question de savoir lequel souffre le plus

« de celui qui n'a pas assez ou de celui qui a trop mangé.
« Tu meurs de faim, et moi d'indigestion. Adieu, nous
« voilà quitte à quitte. »

« — Un citoyen de la République universelle observait que ce même Anacharsis Cloots, ou plutôt Anacharsis-Marmite, n'ouvre jamais la bouche que pour manger chez les autres ou pour dire du mal de ceux chez qui il mange. — Craignez, lui répondit-on, craignez sa dent envenimée. — Si j'étais, répliqua le citoyen, gelinotte ou saumon, je la craindrais bien davantage. »

Et le quaker Brissot applaudissait à ces gausseries, et le vieux Roland éclatait, et Madame souriait, et toute la chapelle était en gaieté, non moins bruyamment que le Palais ci-devant Royal. « Bravo! fit Anacharsis entendant ces bravos; ils se trahissent! L'injure royaliste va servir à la patrie. Qu'ils redoublent encore! » Il examinait à cette heure les pièces trouvées dans l'Armoire de Fer. Quoique épurée par Roland, cette trouvaille gardait encore trace des intrigues rolando-brissotines. On y sentait qu'à l'exemple de Barnave et des Lameth, lors du massacre du Champ de Mars, la clique antiparisienne avait aussi mené partie avec le château, lors du massacre de la Saint-Laurent. Cependant les demi-mots qui témoignaient étaient si vagues que Guadet et consorts pouvaient dire : « Nous avons conseillé, oui; mais qu'il y ait eu entente, point! » — « Eh bien! écoutez! lisez, et dites-moi, cria soudain l'Orateur à ses collègues de la commission des Douze, en leur présentant *le Patriote* et *le Journal français*, dites-moi si leur accord dans le présent avec les royalistes ne confirme pas leur alliance dans le passé? — Et tu n'as pas tort, vint lui clamer Chabot membre du comité de surveillance. Ce sont des traîtres. J'ai

le secret de la clique. — Comment? — Je viens de prendre Fauchet, ton ami, la main dans le sac. Ils intriguent à Londres avec Narbonne; et à Paris, l'Anglais David Williams, l'intime de Roland, demande à défendre Capet. — En es-tu sûr? — Ah! l'affaire va éclater. Viens dîner ce matin chez moi, en vrai sans-culotte; j'offre un dindon. Tu en apprendras de belles! »

Et Anacharsis, impatient, alla vite se grouper autour du dindon de l'ex-capucin (1) avec cinq ou six autres Montagnards qui composaient la minorité du comité de surveillance. Et il entendit le récit mystérieux que leur fit un agent éconduit du ministre des affaires étrangères à propos d'un voyage à Londres. Et il eut sous les yeux la lettre signée Williams et remise la veille même chez le portier de Chabot, et il revint, tout échauffé, à la Convention, car il croyait tenir un secret. Mais toute la clique était au fait; elle force Chabot de raconter, elle éclate de rire; le secret se change, ne sais comment, en une mystification. On se moque du capucin, on se moque de la lettre qui est fausse; on se moque des histoires de l'agent; madame Roland apparaît triomphante et méprisante, et les voilà tous conspués, au point qu'éclatant de rire aussi, Marat leur crie : « Oh! les dindons!.... »

« Ah! je jure bien de ne plus m'abandonner à l'ardeur inconsidérée des zélateurs patriotes, fit Anacharsis, qui alla soudain cacher sa honte dans le sein de la commission des Douze. Il ne me faudrait qu'un second pas de clerc de cette force, et ma cause serait *à quia*. Gravir la Montagne pour aller faire troupe avec les dindons, à d'autres s'il vous plaît! » — Mais il ne laissa pas, pour-

(1) *Le Journal français*, — et *le Moniteur*.

tant, haleine reprise, d'entrevoir derrière la mystification qu'ils avaient subie tout un jeu d'intrigues réelles dont on leur avait escamoté la vue. Sans aucun doute, on tripotait à Londres avec Talleyrand, avec Narbonne et autres. Lebrun, Roland, Danton, Dumouriez poursuivaient, chacun pour soi, la partie diplomatique qui s'était nouée en Champagne. — « Qu'on reconnaisse la République, et le roi ne sera pas jugé, et la Belgique ne sera pas réunie, devait murmurer l'un. Qu'on me laisse les coudées franches, et je rabats sur la France à la tête de l'armée pour mettre le holà ! » devait proposer l'autre. Et le fait est que la légion germanique d'Anacharsis s'organisait lentement, et qu'on ne semblait guère pressé de la lancer à la frontière. Et le fait est qu'on parlait moins que jamais de la suppression du salaire du clergé; et le fait est qu'on avait laissé le petit pays de Porentruy se constituer en république rauracienne ; enfin le fait est qu'on s'abstenait toujours de prendre décision sur la conduite que devaient tenir les généraux chez les souverains opprimés. — Or, l'heure de juger l'ex roi s'approchait; le dépouillement des pièces de l'armoire de fer touchait à sa fin... Ah! vraiment oui, qu'on tripotait!...

Mais Anacharsis n'eut pas même le temps de sacrer contre les cabaleurs. Il n'avait encore fait que le geste de la menace, qu'on lui criait : « Victoire! les Belges s'incorporeront à nous. Les intrigants qui te mettent en peine sont déroutés dans la Belgique comme en Savoie, et grâce à toi! » — Son adresse aux assemblées primaires de Hainaut, Flandres, etc., avait été lue dans toutes les tribunes des Amis de la liberté et de l'égalité. Cette lecture avait engendré partout l'enthousiasme. Les sociétés jacobines de Mons, de Courtrai, de Bruxelles, etc., avaient

unanimement arrêté que le mot de République tout court serait substitué à la dénomination inconcevable de République belgique. Et cela non-seulement en dépit des proclamations de Dumouriez et des manœuvres pratiquées par les nobles, prêtres et banquiers belges, mais en dépit aussi de Vandernoot, ce triste héros des Brabançons en 89, qui, pensionnaire de l'Anglais et réfugié à Londres, écrivait à même heure aux Belges de faire bande à part des Français, de s'en tenir à la Joyeuse Entrée, et surtout de ne pas ouvrir l'Escaut!

« — L'Escaut! ah! nous l'ouvrirons! » fit glorieusement Anacharsis ragaillardi.

L'ouverture de l'Escaut fut, en effet, l'une des deux grandes questions de ce mois-là, décembre. Non moins que le jugement de Capet, l'affranchissement du fleuve devait faire le salut du monde. L'Europe féodale se transfigurait d'elle-même, sans propagande armée. Par l'influence seule de la France, le continent se départementalisait.

Le 26 juillet (1), une capitulation pour l'organisation d'une légion franche étrangère avait été passée entre le ministre du roi Lajard et les réfugiés hollandais Abbema, de Witt, de Boœtzlaer, Huber, de Cock et Vanhœy. Ces messieurs, qui formaient le conseil d'administration de ladite légion, devaient lever deux mille huit cents hommes, les habiller, les nourrir et payer pendant un an, moyennant la somme de 2,238,553 livres 10 sous, que fournirait le gouvernement. A cette heure, la légion était organisée et campait à Dunkerque, mais sans objet déterminé. Les chefs du parti français en Hollande avaient,

(1) *Le Journal militaire* de Gournay.

depuis le 10 août, vainement fatigué de leurs prières le ministre Lebrun pour obtenir promesse de déclaration de guerre à la maison d'Orange. On leur répondait toujours : « Attaquer la Hollande, c'est vouloir la guerre avec l'Angleterre ! » ou bien : « Comment soutenir votre parti, quand vous-mêmes êtes divisés et que l'aristocratie vous domine? » Après l'occupation de la Belgique : nouvelles instances; point d'autre réponse. C'est pourquoi ils songèrent à l'Orateur du genre humain et tombèrent dans ses bras au moment même où l'Orateur songeait à eux (1). Ils lui contèrent qu'en Hollande l'agitation était grande; — que les toasts les plus patriotiques pour la régénération du pays et la prochaine arrivée des Français se portaient dans les repas par des bouches jadis circonspectes et craintives; — qu'à Dockum, ville de la Frise, le bourgmestre avait donné à la garnison, pendant quelques jours, les mots d'ordre suivants : Les Français ! Hoésée ! Victoire ! Égalité ! — qu'à Groningue l'arbre de la liberté avait été planté par les bourgeois et les étudiants. L'arbre avait trente pieds de hauteur, était surmonté du bonnet de la liberté et décoré des armes de France et de la ville; — qu'à Utrecht on chantait, hommes et femmes, la *Marseillaise*, dont les feuilles publiques annonçaient une belle traduction en vers hollandais; — qu'à Harlem on avait coiffé, à l'enseigne d'un cabaret, la figure du roi de Prusse d'un bonnet jacobin et d'une cocarde tricolore; — qu'un batelier était entré dans le port avec le drapeau des États, au lieu du drapeau du prince d'Orange, et qu'il y avait eu émeute; — enfin que dans l'Overissel on distribuait l'Avis des Français aux peuples de l'Europe. — Les

(1) Cloots, *Les bataves opprimés aux Francais libérateurs.*

Bataves exposèrent alors le plan d'attaque qu'ils avaient arrêté déjà : on opérerait par la mer de Zélande ; et ils ajoutèrent savoir de source certaine que Dumouriez voulait l'expédition. Ainsi donc, caisse, troupe, général, plan de campagne, mouvement insurrecteur, tout était prêt. — « Bien, fit Anacharsis ; mais il faut oublier entre vous toute division, toute nuance : vous sans-culottiser? — Nous nous sans-culottiserons, dirent les Hollandais.— Il faut que tombent les barrières de l'Escaut? dit Anacharsis. — Elles tomberont, dirent les Hollandais. — Il faut, enfin, après victoire, vous réunir départementalement à la France? dit Anacharsis. — Ah ! pour cela, nous tâcherons, » dirent encore, mais plus bas, les Hollandais.

Anacharsis courut interroger Lebrun. Lebrun lui fit confidence que le conseil exécutif avait un moment songé à l'occupation de la Hollande, mais qu'on avait renoncé à ce projet, — l'Angleterre n'attendant qu'un prétexte de déclarer la guerre. — « Cependant Dumouriez, si j'en crois mes Bataves...—Oui, Dumouriez est le seul qui voudrait encore tenter le coup. Mais il faudrait frapper en secret, sans même avertir la Convention. — Et pourquoi?... — A vous dire le vrai, Pache est l'obstacle. »

Pache, le vieux Pache, ancien ami de Rousseau, ancien secrétaire du ministre de Castries, ancien président de la Société fraternelle du Luxembourg, avait été nommé en octobre ministre de la guerre, sur la présentation de Roland, dont il était l'ami. Mais, à peine l'installation faite, les deux vieillards avaient rompu. Pache accueillait dans ses bureaux toutes les jeunes têtes du quartier de l'idée, toutes les énergies révolutionnaires et scientifiques de la grand'ville. — Pache disait : « Qui n'aime pas Paris

n'aime pas la République! » — Quelle conduite! quel blasphème! Oh! rompons! — D'autre part, Dumouriez, Custine, généraux rêvant un rôle, voulaient faire à leur guise l'un en Belgique, l'autre sur le Rhin; Pache leur écrivit : Il faut obéir (1). Les fournisseurs volaient, ne comptaient qu'avec les chefs. Pache cassa les marchés, arrêta les escrocs, réorganisa les approvisionnements. On avait décidé en conseil, à la fin d'octobre, de prendre le Rhin pour ligne des opérations; Pache, sans se soucier des intrigues, des pourparlers, des engagements secrets, et de celui-ci, et de celui-là, avec la Prusse ou l'Angleterre, enjoignit à Custine de renoncer à courir l'aventure en Franconie, à Dumouriez de remonter vers Custine!... Donc, les capitalistes et leurs amis, les généraux et leurs amis, les états-majors et leurs amis, et les royalistes et les fédéralistes, tous aboyaient, quelle meute! après Pache l'idiot, après Pache l'impuissant, l'hypocrite, la vieille bête. Mais le bonhomme, ministre de la guerre, restait imperturbable dans son ministère. Il ne jouait pas à la république et ne la jouait non plus aussi. — Quand Dumouriez s'avisa de dire : « Je veux aller en Hollande; qu'on me rende mes fournisseurs! » Pache répliqua : « Vous n'irez pas en avant; vous n'aurez plus vos fournisseurs; vous remonterez vers Custine. » Et c'est ainsi que Pache, qui avait la même foi parisienne qu'Anacharsis au point de se séparer en même temps que lui et des mêmes personnes et pour les mêmes motifs et sous les mêmes injures, — c'est ainsi, dis-je, que Pache le Parisien était l'obstacle à la propagande armée de l'autre Parisien. C'était lui le bonhomme Hiver qui arrêtait l'élan.

---

(1) *Correspondance entre Pache et Dumouriez.*

« Il suspecte Dumouriez? fit Anacharsis. Eh! si mon projet de décret sur la conduite des généraux avait passé, rien ne serait à craindre. Provoquons-en le vote. » Mais Lebrun, à qui le décret ne semblait guère sourire, conseilla d'exposer d'abord le projet des Bataves au comité diplomatique. « Quoi! l'ouverture de l'Escaut, la conquête de la Hollande, la guerre avec l'Angleterre? Jamais! » cria la clique brissotine. Et comme Lebrun parla d'agir secrètement : « Ne faites pas cela, dit Guadet : on vous coupera la tête si votre entreprise échoue! — Et après tout, ajouta-t-il, que nous importe que les Hollandais, des marchands de fromage, soient libres ou esclaves? » A pareil cri, Anacharsis eût étranglé Guadet. Hors de lui, il revint vers les Bataves : — « Vite! rédigez-moi une adresse en date de Hollande. Écrivez : — « Orateur « du genre humain! Nous voyons les fers de nos voisins, « le peuple Belge, brisés; nous avons entendu le canon « libérateur qui a chassé les oppresseurs autrichiens. Le « drapeau tricolore flotte sur ces remparts d'où l'aigle « d'Autriche s'est envolé. Ce drapeau est donc enfin à nos « portes! Nos concitoyens, dont les actions et jusqu'à la » pensée ont été si longtemps comprimées, croient le mo- « ment venu *de faire aussi leur entrée dans l'univers*, etc. « La conduite admirable de vos nombreux et vaillants « bataillons dans les pays conquis par eux à la liberté, fait « désirer, *même aux riches capitalistes*...— Soulignez-moi « ces mots— ... de ce pays, leur prochaine arrivée dans nos « provinces. Ce vœu était depuis plus longtemps celui des « sans-culottes bataves, etc. On ne dira plus avec vérité « que nous sommes déchirés *en deux factions aristocrati- « ques*... — Soulignez encore, et continuez sur ce ton. — « Enfin dites pour conclure : — « La seule question qu'on

« se fait tous les jours, avec plus de confiance que d'in-
« quiétude, se réduit à ces deux mots : Viendront-ils! —
« Je vous le demande à mon tour, Orateur éloquent des
« souverains opprimés, membre du comité diplomatique,
« *viendront-ils?* etc. Les menaces ou des moyens plus
« persuasifs encore du ministère britannique enchaîne-
« ront-ils la détermination de Lebrun, et, par lui, la
« *bonne* volonté (soulignez *bonne*) *bien certaine* (soulignez
« deux fois BIEN CERTAINE) du victorieux Dumouriez! »

Armé de cette adresse, le Cosmopolite montait, le 10 décembre, à la tribune jacobine, lisait la pièce, et, lecture faite, il criait en agitant une autre feuille : « Voici ma réponse :

« Oui, frères et amis, nous viendrons malgré le cabinet britannique et ses vils suppôts. Le peuple français méprise les menaces et les séductions des intrigants de Londres et de Paris. Il nous tarde d'achever la révolution... Vos braves gueux sont les pères de nos braves Sans-Culottes. Ne désespérons pas de l'ascendant de la philosophie après avoir admiré les succès de la réformation calvinienne.

« Illustres Bataves, ne doutez pas de la conversion prochaine de nos frères les Belges. Montrez-vous avec le bonnet sur la tête. Opulents Bataves, roulez vos tonnes d'or sans inquiétude : le pauvre sera toujours le fidèle gardien du riche dont l'âme est sans-culotte! — Un peuple industrieux, créancier de la France et situé à l'embouchure de nos principaux fleuves, doit désirer ardemment de s'incorporer avec le reste de la Gaule.

« Voyez nos sages Allobroges, dont l'industrie, jadis nuisible à la France, vient augmenter notre prospérité commune par une incorporation d'autant plus volontaire

qu'ils ont eu à combattre toutes les cabales qui tendent à fédéraliser la France. Voyez Porentruy, qui s'est tristement constituée en république rauracienne, et dont il nous faudra nous séparer haineusement par une triple barrière fiscale!... » Alors, ayant déclaré qu'il avait pour les Rolandistes toute la méchanceté de la justice, il démasqua leur tactique contre sa doctrine : « Je prouve que, sans le morcellement du genre humain, nous n'aurions pas besoin de la machine compliquée, fragile et ruineuse qu'on appelle un *gouvernement*, et nos logiciens prétendent que cette machine perdrait de son énergie avec la nation unique. Je pose des principes en Europe et nos *messieurs* vont les porter brusquement chez les Esquimaux pour nous prouver que ces principes sont inadmissibles chez les peuples policés. Je stipule pour l'éternité et l'on m'oppose des contradictions passagères!... Où en serions-nous s'il fallait bâtir avant de tracer un plan?... » Puis, revenant aux Bataves : « Salut et gloire! leur criait-il, vous savez apprécier la vérité sainte; vous ne vous séparerez pas de vos libérateurs... Le baiser fraternel des cosmopolites sera le sceau de la République universelle... Levez-vous hardiment; nous sommes en 1792; nos hommes arrivent! »

« L'impression de l'adresse et de la réponse! » cria la jacobinière. Mais Anacharsis n'avait pas encore tout dit. Voyant quel enthousiasme excitaient la question batave et l'exposition de ses principes, il fit remarquer aux frères et amis qu'il était difficile d'obtenir la parole à la Convention, quoi qu'on eût à dire et quoiqu'il y eût urgence. « Voilà six semaines, observa-t-il alors, qu'on a distribué mon rapport sur la conduite des généraux ; et mille incidents reculent la discussion! » C'était pour lais-

ser tomber cette réflexion dernière qu'il avait surtout péroré. La jacobinière comprit le rappel. « Oui, le décret sur la conduite des généraux est d'urgence, » firent-ils tous. Et, le lendemain, dans les couloirs de la Convention, à la vue de Capet qu'on amenait enfin pour être interrogé, les Montagnards répétèrent le cri de la veille : « Le décret sur les généraux ! Vite ! »

Le soir même, le comité diplomatique, le comité militaire et celui des finances, le conseil exécutif, les commissaires de la trésorerie, les directeurs des vivres et des approvisionnements se réunirent pour discuter. Il y eut séance pendant quatre jours consécutifs.

« Quel est l'objet de la guerre que nous avons entreprise ? se demanda-t-on d'abord. — L'anéantissement de tous les priviléges. Guerre aux châteaux, paix aux chaumières, voilà les principes.

« Quel a été, au contraire, jusqu'ici notre manière d'agir ? — Nous avons dit aux peuples : Vous êtes libres, mais nous nous sommes bornés à des paroles. La conduite de Custine, prélevant des contributions, est blâmable ; celle de Dumouriez, se permettant des emprunts, non plus régulière.

« La France a proclamé, en se levant le 14 juillet, que rien n'est légal sous le despotisme ; qu'elle détruisait tout ce qui existait par un seul acte de sa volonté. Il faut donc que nous nous déclarions pouvoir révolutionnaire dans les pays où nous entrerons. Il faut abattre tout ce qui est contraire aux droits du peuple. Que les généraux publient dans chaque commune une proclamation qui relève les citoyens de toute espèce de servitude ; que les dîmes et droits féodaux soient sur-le-champ supprimés ; qu'on détruise ensuite toutes les autorités existantes ; car l'aris-

tocratie domine partout, et les Sans-Culottes doivent désormais participer à l'administration. Enfin, convoquons les assemblées primaires; que tout individu admis au vote et à l'élection prête serment à la liberté et à l'égalité; qu'il renonce aussi par écrit à tous priviléges et prérogatives. Non-seulement nous enverrons des représentants en mission, mais aussi des commissaires nationaux qui se concerteront avec les administrations provisoires. Comme les peuples, par la suppression des contributions anciennes, n'auront plus soudain de revenus, nous leur offrirons notre monnaie révolutionnaire : les assignats. Alors, un même intérêt unira les deux peuples. Les frais de la guerre seront pris sur les biens meubles et immeubles des princes et de leurs adhérents. S'il est besoin de contributions extraordinaires, les commissaires, de concert avec les administrations provisoires, les établiront sur les riches. Quant aux peuples qui ne voudront pas rompre avec les castes privilégiées, nous leur dirons : Vous êtes nos ennemis, et on les traitera comme tels. »

Et voilà ce qui fut discuté, et voilà ce qui fut adopté! — Comment? Mais ce sont les principes mêmes d'Anacharsis! et plutôt développés qu'expurgés? Sa parole a donc eu raison de toutes les raisons contraires? — Oui, mais parce qu'à sa voix s'était alliée celle du plus positif des membres de la Convention nationale, Cambon. L'homme-chiffre prêcha comme l'homme-idée. L'application des grands principes était de salut pour les intérêts matériels eux-mêmes. Le grand prêtre des assignats comptait, grâce au décret, s'emparer du bien des prêtres dans la Belgique, et, par suite, obtenir la suppression, en France, du traitement clérical. Son dire entraîna donc les commissaires de la trésorerie et le comité

des finances. Quant aux votes du conseil exécutif et du comité militaire, ils furent conquis par le vieux Pache, qui se voyait déjà en main une arme pour contenir son Dumouriez ou le forcer à jeter le masque. Les directeurs des vivres et des approvisionnements, qui ne pouvaient non plus avoir raison du général, opinèrent comme le ministre; enfin la clique rolando-brissotine, dont l'influence était anéantie dans cette réunion par l'adjonction des forces administratives, allait se rendre elle-même, quand, dans la matinée du 15, Anacharsis brusqua la victoire. Il apportait une lettre qui lui était adressée par Dumouriez en personne : « Vite ! le décret ! le général lui-même affiche le sans-culottisme le plus parfait. » Et il lut :

« Au quartier général de Liége, le 12 décembre 1792,
l'an premier de la République française.

« *Le Général des Sans-Culottes à l'Orateur des Sans-Culottes.*

« Les armes des républicains français ont triomphé des ennemis du dehors. Puissions-nous n'en plus avoir au dedans ! Hâtons-nous d'étouffer les germes des dissensions intestines : ne détournons point sur les personnes l'attention publique qui ne doit se porter que sur les choses ; faisons céder tous les intérêts particuliers, tous les ressentiments de l'amour-propre à l'intérêt général, à l'amour de la patrie. Arrivons à la République universelle en démontrant aux peuples le bonheur et la prospérité de la République française, fruits de la sagesse d'un gouvernement bien organisé où tous les pouvoirs distincts agiront sans frottement et sans confusion. Toi, cependant, Orateur du Genre humain, poursuis ta géné-

reuse carrière; tonne contre les préjugés et le fanatisme; éclaire les faibles mortels; rends-les sensibles et vertueux; que la fraternité, la seule, la vraie religion, devienne le charme de notre existence et le lien de tous les cœurs. Adieu, voilà la douce philosophie de la nature. Pourquoi faut-il que les canons et les baïonnettes soient les moyens de l'établir et de la propager? »

« — Eh bien? le général est pour la République universelle, entendez-vous! Il est pour les principes, s'écriait l'Orateur interprétant à sa guise la gasconnade idyllique du porte-épée; il nous prêche l'union: attestons-lui notre accord par un vote unanime! » Pache eut un sourire, mais la clique applaudit. Que dis-je? prenant soudain exemple sur Dumouriez, qui se sans-culottisait par ruse, les Rolando-Brissotins se piquèrent d'apparaître plus révolutionnaires que Cambon et Anacharsis ensemble. A peine Cambon, sous le feu de l'enthousiasme des tribunes et de la Montagne, eut-il, tout bouillant, expliqué, lu et fait voter à la Convention le grand décret perturbateur, — que Buzot demanda que, dans les pays régénérés, les nobles fussent exclus par mesure de salut public de toutes fonctions pendant un an. — Ah! les habiles! Cette exagération, qui faussait les principes, transfigurait du coup le décret rationnel en une loi de terreur, et pouvait en empêcher l'application. Au reste, dès le lendemain, ils eurent à cœur de prouver qu'ils n'avaient nullement voté sous l'influence de l'idée parisienne. Car, changeant brusquement de tactique à l'égard de la ville, ils déclarèrent que les meneurs sans-culottes, qu'ils avaient toujours présentés comme des anarchistes, étaient, au contraire, des hommes de dynastie; et ils attachèrent le grelot orléaniste au cou de la députation parisienne comme eût

fait un aristocrate de 89; et ils forcèrent la Montagne à défendre d'Orléans-Égalité, que Danton, par tactique aussi, avait fait nommer député de Paris. Si bien que les patriotes semblaient royaliser en demandant à tous cris la tête de Capet, et n'avoir idée que de cacher leur jeu en acclamant le décret qui déversait la révolution sur toute l'Europe. — N'était-ce pas merveille?

Merveille ou non, — Anacharsis n'en rayonnait pas moins le 18 décembre. Non-seulément il eut nouvelle le matin même que Miranda était à Ruremonde, douze lieues de Gnadenthal, et qu'il y avait reçu déjà une députation de Clévois pour aviser aux moyens de secouer le joug royal, mais les comités de la guerre, des finances et diplomatique se réunirent au conseil exécutif pour entendre l'Orateur, qui, entouré des insurgents bataves, prêcha l'expédition de Hollande:

« Citoyens, il n'y a plus à hésiter. Notre décret révolutionnaire du 15 décembre décide la question... Laisserons-nous à la faction anglo-prussienne des trésors qui alimentent les armées de terre et de mer du stathouder? Laisserons-nous gémir sous un joug de fer des voisins qui ne demandaient en 1787, à la France, qu'un corps de vingt mille hommes pour garantir leur pays de l'invasion du duc de Brunswick? Étoufferons-nous les germes de l'insurrection que l'espérance de notre *joyeuse entrée* fait éclore dans sept provinces opulentes, dans les terres de la généralité et dans les plus belles colonies de l'Europe? Relèverons-nous le courage de nos ennemis, en montrant une pusillanimité honteuse à l'aspect du cabinet de Saint-James? Non. L'épée est tirée. Nous en avons trop fait pour nous jeter à genoux, et pas assez pour mériter les honneurs du triomphe.

« Si nous craignons le roi d'Angleterre, fermons l'Escaut, évacuons la Belgique, négocions, demandons la paix. » — Et il montrait que l'Angleterre n'était rien moins que redoutable. Les Irlandais, les Ecossais, les Amis de l'égalité faisaient trembler l'aristocratie constitutionnelle... « Non, nous ne devons pas redouter la guerre avec la Chambre Haute de Westminster... Notre ruine est certaine si le département des Bouches-du-Rhin n'est pas le prix de nos travaux civiques. Il est temps d'étouffer les intrigues antigallicanes de la Haye; il faut prévenir l'entrée d'une escadre anglaise en Zélande et l'entrée de troupes allemandes dans la Gueldre. Plusieurs domaines de l'Autriche, de la Prusse, de Liége et de l'Empire sont tellement mêlés avec ceux des Hollandais, qu'il nous serait impossible de vivre en paix avec la Hollande stathoudérienne. Par exemple, comment mon pays natal de Clèves resterait-il libre et paisible en laissant le prince d'Orange régner à nos portes? Mes ennemis personnels, ajouta-t-il alors en fixant ses regards sur Guadet et consorts, auront beau m'appeler le *Prussien Cloots*, je vais devenir Français sous tous les rapports. » Et il racontait l'ambassade que ses anciens compatriotes venaient d'envoyer à Miranda. Et il démontrait qu'on n'avait à craindre ni la méprisable canaille orangienne ni l'insalubrité des marais. Et il exposait à nouveau le plan de campagne des insurgents bataves. Il ne s'agissait pas d'assiéger Maestrich, ni Bar-le-Duc, ni Breda, ni Berg-op-Zoom, mais d'envoyer quelques frégates à Dortrecht pour faire soulever toute la partie sud. Une armée s'avançait sur Nimègue, qui ne tenait pas quatre jours, et sur Arnheim, qui ouvrait ses portes sans attendre un bombardement. Point de petites mesures : il importe

au repos public, au salut de la Gaule que le dernier tyran des Bataves et le dernier tyran des Français expient leurs crimes sous le glaive de la justice du Genre humain. « Je me résume : renversons le stathoudérat si nous voulons chasser l'ennemi au delà du Rhin ; délivrons la Hollande, si nous voulons sauver la France. »

Le 10 décembre, aux Jacobins, l'Orateur avait lancé au vol, comme pour faire réponse à Grégoire, que la suppression ou du moins l'affaiblissement de la machine gouvernementale était la conséquence réelle de ses principes si chimériques ; — il déclarait aujourd'hui que sa propagande armée, qu'on lui faisait rêver jusqu'au Kamtchatka, s'arrêtait bel et bien, comme celle du conseil exécutif, aux bords du Rhin et à ses Bouches.

Mais pendant qu'il disait la clique vociférait : « Vil Prussien ! » Et quand il eut conclu : « Non, ce n'est pas la Hollande qu'il faut attaquer pour sauver la France, crièrent-ils, mais l'Espagne qui nous menace. — Oui, en Espagne (1), fit Carnot ajoutant sa voix semi-feuillantine au carillon brissotin. — Quoi ! dégarnir les armées du Nord et du Rhin, où nous sommes en pleine activité, pour porter nos forces aux Pyrénées, où nous ne sommes pas en guerre ! répliqua le vieux Pache. Mais, se prononçât-elle demain contre nous, l'Espagne ne serait pas en mesure de commencer les hostilités avant dix mois ! — D'accord, reprit quelqu'un de la clique, mais vous voulez l'ouverture de l'Escaut : ce qui fera échec au commerce anglais, n'est-ce pas ? Eh bien, il faut, en retour, affranchir les colonies espagnoles du joug de la métropole. —

(1) J.-N. Pache, *Sur une affaire pendante à la troisième section du tribunal civil*. Second mémoire. Brochure. An V.

La guerre d'Espagne se fera donc pour le compte de l'Angleterre ? — Eh ! ne dédommagerez-vous pas la Prusse en lui assurant la Silésie contre l'Autriche, si nous gardons les provinces rhénanes?... — Ah! plus de doute, clama l'Orateur à cet aveu des hommes d'Etat, vous rêvez toujours alliance avec les tyrans prussiens, hollandais et anglais, pour établir une République belgique sous la protection des quatre puissances. Et, cette opération faite, vous forcerez la sans-culotterie française à recevoir une constitution de fabrique étrangère! Oui, votre système de calomnie est bâti sur ce projet liberticide. » Et il reprit pour démontrer que, par l'occupation de la Hollande, pays protestant, on cernerait cette Belgique catholique, on y triompherait du parti prêtre, et qu'elle s'incorporerait, malgré l'intrigue, à la France. — « Vil Prussien! » répétait toujours la clique. Et, deux jours après, les raisons, les injures allaient encore, quand les ministres firent dire d'ajourner toute discussion : Dumouriez venait à Paris!

Se sentant suivi de l'œil, serré de près dans ses allures par un homme de Pache, et qui ne bronchait guère, le poëte commissaire-ordonnateur Ronsin, — Dumouriez, le grand vainqueur, avait rêvé de se jeter sur la Hollande, qui était proche et qui semblait s'offrir à lui avec ses banquiers (1). C'est pourquoi il avait écrit à Cloots un doux billet d'amour dès qu'il avait eu vent que Cloots chantait pour les Bataves. Mais le décret franchement sans-culotte qui lui revint en manière de réponse n'était rien moins que prévu par le général prétendu sans-culotte. — « Vite à Paris! dit-il oubliant la Hollande. » Et malgré Pache

(1) *Correspondance de Dumouriez avec Pache.*

encore il accourait après avoir menacé les Jacobins de Bruxelles. — Le décret du 15 le forçait à se démasquer.

Quoi ! vient-il menacer les Jacobins de Paris? En vérité, pour un coup de main, la chance paraît bien belle!... Car, faut-il le dire, l'esprit public est comme nul, à cette heure, dans la grand'ville. Le scandale que les Rolando-Brissotins n'ont cessé de nourrir à la Convention est cause de cet énervement. Les salles des sections sont vides, les bourgeois fatigués, blasés, disent : « Qu'on en finisse! » L'artisan murmure : « A qui se fier? » demandant du pain; et cependant des départements accourent encore nombre de bandes armées, aux cris de détresse toujours poussés par les comédiens de la Gironde. — En vérité, la chance... — Oui, paraît belle! mais c'est à distance! — Car, approchez, et regardez-moi la tribu jacobine qui veille pour tous; écoutez-moi ces Cordeliers qui, au quartier de l'idée, sont encore de langue et d'action; interrogez ces quelques têtes qui se groupent quand même le soir, dans les sections; passez à l'hôtel de ville, où siégent, de six à dix heures, les communaux qui, nouvellement réélus, tiennent à se faire respecter, eux et leur procureur Chaumette et son substitut Hébert.— Eh bien! qu'en dites-vous? Ces Parisiens, ces *Hommes*, en face de l'intrigue qui ne désarme pas, n'ont-ils point l'àpreté des sectaires? Ne semblent-ils pas avoir hérité de toute l'énergie de la ville énervée? Aussi, quand l'artisan murmure : « A qui se fier? » quand le bourgeois, dans sa boutique, crie : « Qu'on en finisse! » — ah! ce n'est pas en la clique brissotine qu'ils espèrent, c'est bien aux communaux qu'ils s'adressent, et ce n'est pas aux Montagnards qu'ils visent, mais à l'ex-roi : « Qu'on en finisse avec Capet! »

Comment! ils ont à ce point rancune du *Veto?* ils

veulent tirer vengeance du roi des émigrés? — Allons donc! pour l'individu, il n'ont plus ni haine ni compassion, nul sentiment. Les pièces de l'armoire de fer n'ont guère excité que leur curiosité; et des plates réponses de l'accusé nulle n'était propre à leur toucher le cœur. Ils attendent la mort de Capet pour en finir avec la *royauté*. — Quoi! c'est le principe républicain qu'ils invoquent? — Oui, et grâce à la clique des hommes d'Etat, qui, en cela, sont encore dupes de leur tactique. Au lendemain du 10 août, on eût jugé Louis *le traître*, et peut-être eût-on plaint la mort du mari de l'Autrichienne, mais aujourd'hui, après trois mois d'attente, d'atermoiement, de lassitude, c'est comme représentant du droit divin qu'on envisage Capet : il faut le sacrifier afin d'asseoir l'ordre républicain, puisqu'il y a république. Car que proposent-ils les habiles, les Rolando-Brissotins? appel au peuple, assemblées primaires, bannissement, prison perpétuelle! — Mais c'est la guerre civile, le chaos, l'inconnu! Ah! plutôt ce qui est, avec la guerre à l'extérieur ! disent les bourgeois énervés, mais positifs.

Aussi ils peuvent venir les Dumouriez et les Biron, et les Valence, les Westermann, les Kellermann! Ils peuvent s'efforcer, les royalistes, d'apitoyer le monde en chantant par les rues: « Pauvre Jacques! » Ils peuvent courir au théâtre, les muscadins, pour applaudir à la délivrance, toute d'allusion, de Raoul de Créqui! Ils peuvent enfin, royalistes et fédéralistes, insulter aux magistrats parisiens à peine installés: carabin Chaumette! Lhuillier cordonnier! — Sabres, chants, bravos, cris, rien n'y fera! Il a salué l'élection de Marat — ce bourgeois, ce marchand, cet artisan, parce qu'elle affirmait; eh bien! il saluera la mort du roi, parce qu'elle affirme encore.

Anacharsis attendit donc, le cœur ferme, Dumouriez.

Mais, en attendant, il fit brochure de toutes les adresses tyrannifuges qu'il avait jetées aux quatre vents depuis la déclaration de guerre et donna ce bouquet en étrennes aux Cosmopolites (1). A ce moment, de Liége, de Mayence, des montagnes de l'évêché de Bâle, du haut des Alpes affluaient à la Convention des demandes d'annexion; l'envoi de trente commissaires Jacobins était décrété pour sans-culottiser la Belgique; les patriotes hollandais faisaient afficher des appels à l'insurrection dans les rues mêmes d'Amsterdam; en Angleterre, on criait : « Liberté ! Fraternité ! Plus de roi ! » En Écosse, à Perth, à Aberdeen, mouvements plus graves encore : on s'ameutait; Genève révolutionnée, le Valais tout agité ne demandaient qu'un coryphée jacobin pour être de la danse : le Piémontais Rotundo allait y être expédié; enfin Cloots avait nouvelle que le général Lamarlière s'était avancé jusqu'à Clèves : il avait vu Gnadenthal (2) ! En vérité, l'offrande aux Cosmopolites venait bien à son heure, quoi qu'en pussent dire les hommes d'Etat. — « Je m'estimerai heureux de la fermeté de mes principes; ma vertu me tiendra lieu de toutes les récompenses... Non, je ne céderai pas à ceux qui sont capables de céder, je ne me laisserai pas vaincre par ceux qui veulent être vaincus. J'oserai et tenterai tout : je ne renoncerai jamais au dessein d'affranchir ma patrie... » Ainsi écrivait jadis Brutus à Cicéron. L'Orateur du genre humain emprunta au dernier des Romains cette lettre dont chaque mot, chaque cri était

(1) Cloots, *Étrennes aux Cosmopolites*.

(2) *Le Patriote français*. — *Histoire des traités de paix*, par de Garden; et *Révolutions de Paris*.

si bien selon son âme, et l'afficha au front de son livre, mais en se désignant pour patrie le monde entier. Puis, à la suite, il broda : « J'ai le malheur de me moquer de ceux qui me trouvent trop fougueux, trop sérieux, trop badin, trop zélé pour mes opinions, trop insouciant pour moi-même, etc. Hélas! mes chers ennemis, la délivrance et l'incorporation d'un homme m'intéressent davantage que le bien et le mal qu'on dira de mon chétif individu, etc. La voix d'un représentant des Sans-Culottes pèse davantage que celle de tous les représentants de la *gente culottée*, etc.

« En attendant la collection des *Discours*, *Harangues*, *Épîtres*, *Dissertations*, *Philippiques*, *Adresses* d'Anacharsis Cloots, on offre au public un petit recueil à l'usage de la propagande pour l'avancement de la République universelle, vrai système social à l'ordre de tous les jours et de toutes les régions. »

Au premier nouvel an de la République, Anacharsis n'oubliait donc pas ses chers ennemis. Et, loin de rêver un rapatriage, il semblait, au contraire, avoir à cœur d'attester que sa haine civique ne perdait rien de sa force en passant la ligne de 1793. La sérénité de sa conscience était telle, en effet, qu'il voulut même, ce premier janvier, redescendre dans ses souvenirs, et, se posant droit en face de son passé, il promena un long regard d'épreuve sur chacun de ces hommes avec lesquels il avait fait divorce. Eh bien, il ne ressentit que trois secousses, trois soupirs de regret : l'un pour le feuillantin Rœderer, qui avait souhaité comme lui de municipaliser l'Europe féodale, et qui, pourtant, venait de le mordre dans le *Journal de Paris* (1); l'autre pour le philosophe Condorcet,

(1) *Journal de Paris.*

qui, non moins haut que lui, prêchait la propagande armée, et qui, pourtant, ne pouvait s'empêcher de nager entre deux eaux; le troisième, enfin, pour le prédicant Rabaut Saint-Étienne, son premier admirateur, qui, huit jours auparavant, avait exposé à la Convention tout un vaste système d'éducation municipale, destructeur du régime paroissial, et qui, pourtant, n'en restait pas moins à la suite des antiparisiens. Quoi! mon pauvre Rabaut, tu ne vois donc pas que le sans-culottisme seul peut réaliser ton rêve, et que les hommes d'État, par égard pour les catholiques belges, les unitaires anglais et leurs alliés mystiques, escamoteront toujours la question de l'enseignement selon la nature?...

Mais si l'Orateur eut alors commémoration de ses chers ennemis, — ceux-ci, de leur côté, lui ménagèrent aussi des étrennes, et qui avaient leur poids, celles-là.

—Ah! tu n'as cessé de nous prêcher ta propagande armée! Tu nous pousses à la guerre avec l'Angleterre, et tu te refuses à notre expédition espagnole! Eh bien, ton système, qui doit nous emporter, te balayera d'abord. — Le premier janvier Kersaint montait à la tribune, et, après un discours tout à la guerre, et de guerre universelle encore, il proposait la formation d'un comité de défense générale extérieure. Plus de comité diplomatique, puisque la diplomatie n'est plus de mise; et voilà le comité de défense décrété, et voilà le comité diplomatique à vau-l'eau. Aussitôt des listes se forment pour l'organisation nouvelle; Anacharsis s'y fait vite inscrire (1); mais dans les couloirs on entend : « Un Prussien ne peut convenir pour la défense de la France! Plus de Prussien! »

(1) Cloots, *Appel au genre humain.*

Et, en effet, quand on annonce le vote, — parmi les préférés, plus d'Anacharsis. Il était écarté des conseils, et juste à l'heure où l'on parlait d'appliquer ses principes. Quel triomphe pour la clique! Mais aussi quelle logique!

Le lendemain, encore un grain, et à la même tribune. Gensonné le Girondin discourait. Il discourait contre Paris pour Louis XVI, en prêchant l'appel au peuple. Or, il s'écria (1) : « L'amour de la liberté a aussi son hypocrisie et son culte, ses cafards et ses cagots; il est en économie politique des charlatans comme dans l'art de guérir... On les reconnaît à leur haine pour la philosophie et les lumières. Ils mentent avec impudence; ils se font rechercher par des titres séduisants, par des formules extraordinaires. L'un se proclame *l'ami du peuple;* l'autre *le défenseur incorruptible de ses droits;* un autre a inventé *le baume de la République universelle.* Mais, s'ils obtiennent quelque succès, la réflexion a bientôt dissipé leur prestige; avant d'avoir atteint le but ils se font connaître, et le peuple, honteux d'avoir été leur dupe, chasse tous ces baladins, ou s'il laisse subsister leurs tréteaux, il ne les écoute du moins que pour rire de leurs folies, et ne répond à leurs caresses que par le mépris! »

Anacharsis s'était fait promesse de ne point parler sur le procès du ci-devant roi. Membre de la commission des Douze, il avait eu mission de réunir les pièces accusatrices : quoique obscur, c'était là le grand acte; il s'en contentait. Assez d'autres se pressaient autour des tribunes conventionnelles et jacobines, avides qu'ils étaient de profiter de l'occasion pour se distinguer, et se souciant peu, dans leur amour-propre, de prolonger par leurs dis-

(1) *Moniteur.*

cours la crise où l'on agonisait, et qui faisait la joie des Brissotins. Combien l'Orateur en eût-il payé pour se taire, s'ils eussent été à vendre!

Toutefois, quand il s'entendit, en pleine Convention, insulter d'aussi haut et traiter de cagot, de charlatan, de menteur, l'envie de rendre fèves pour pois à Gensonné le chatouilla si fort qu'il s'emparait, le soir même, de la tribune jacobine, qu'au reste on se fit fête de lui céder comme étant un blessé du jour; et là, prenant pour texte le jugement de Capet, il harangua pendant une heure contre ses chers ennemis (1).

Il ne s'arma pas d'injures, mais de raisons, et dressa l'acte d'accusation des Rolando-Brissotins, mieux que ne devait le faire jamais Robespierre ou Saint-Just.

«... On se demande, dit-il entre autres choses, par quelle fatalité des hommes, jadis patriotes, courent aujourd'hui à la perte de leur honneur et de leur existence? C'est qu'ils ont méconnu le véritable esprit de la sans-culotterie; c'est qu'en déviant d'une ligne, on est bientôt à une distance effrayante du bon chemin; et, la querelle une fois engagée, l'entêtement de l'orgueil, la passion aveugle, l'ignorance des faits, la calomnie intarissable, le besoin d'une planche dans le naufrage, vous environnent de tous les débris de l'ancien régime; et le *rolandiste* est étonné lui-même de se voir le point de ralliement de tous les aristocrates échappés au courroux du peuple. »

Quant au baume dont Gensonné l'avait proclamé l'inventeur : « Le baume de la République universelle, dit-il, guérit toutes les plaies politiques. Ce baume ne se vend point, mais la raison le distribue *gratis* au genre

(1) Cloots, *Procès de Louis le Dernier.* Harangue.

humain, malgré les hurlements des barbares chassés de Rome par la vigilance des oies du Capitole, malgré les sifflements des couleuvres cachées dans la fange d'un noir marais... »

« Hâtons-nous, cria-t-il enfin, hâtons-nous de juger un prisonnier auquel tant de scélérats s'intéressent vivement... On veut nous effrayer avec les grands mots de l'*Europe* aristocratique et de la *postérité* aristocratique ; comme si en prenant les grandes mesures qui accélèrent la Révolution universelle, nous n'aurions pas pour nous, et l'Europe *sans-culotte*, et la postérité *sans-culotte*, et notre propre conscience *sans-culotte*... Je conclus à la mort de l'ex-roi et de tous les rois qui seront amenés sur le sol de la terre libre. L'échafaud des monarques sera le tombeau des Feuillants ! »

Après cette passe, il était à croire que la clique laisserait quelque répit à l'Orateur, d'autant plus que Dumouriez, arrivé depuis quarante-huit heures, se tenait dans sa maison de Clichy. Le Girondin Gensonné, le médecin d'Égalité Seiffert, et les amis de Danton, et le jacobin tripoteur Desfieux, et Proly l'agent de Lebrun, tous s'étaient déjà présentés chez le maître de la Belgique, le favori de la fortune, le Dieu des soldats. Anacharsis courut donc à ses Hollandais pour les conduire aussi... quand, sur sa route même, les mystiques se montrent à leur tour et fondent sur lui traîtreusement. — Quinze jours auparavant, frère Bancal, prétextant que son nom figurait dans la brochure *Ni Marat, ni Roland*, avait écrit une longue et lourde réponse à Cloots (1) ; mais, comme il n'avait eu pour but que de réchauffer sa Confédération Universelle,

(1) *Henry Bancal à Cloots son collègue.*

Cloots ni personne n'avait lu. Cette fois, il ne s'agissait point de Bancal, mais des pourfendeurs Bonneville et Fauchet : — Frère Nicolas ressuscite ! Enfoui jusqu'alors dans le bureau d'esprit public du ministre Roland, il revient au jour, armé du *Bulletin des Amis* comme Fauchet du *Journal des Amis*, pour secourir les Brissotins en péril. Or la première personne qu'avise Nicolas, c'est Cloots, son ennemi d'autrefois. Vite il charge... — Oui, je dis bien, il charge un Hollandais qu'il embauche de rédiger une lettre dénonciatrice contre Cloots. Kersaint venait de dérober la vue des affaires de France à l'Orateur; il faut encore le perdre dans l'esprit du Comité batave (1). — « Que ce Cloots est méprisable! écrivit donc le Hollandais de Heere, qui toutefois n'osa risquer que ses initiales; que ce Cloots est méprisable! Fils d'un marchand d'Amsterdam, il employa sa fortune à acheter une petite terre dans le pays de Clèves, qu'il dit baronnie; et le voilà à Paris baron et Prussien, reniant sa patrie où toute sa famille existe, — famille d'honnêtes citoyens qui valent mieux que le baron prussien. Il a eu l'impudence de me dire, au commencement de la révolution, qu'il était le cousin des marquis et abbé de M... (Montesquiou), qu'il y avait son couvert mis. Je lui répondis : Je ne savais pas que M... fût d'une famille hollandaise. Ce Cloots faisait sa cour à tous les Lameth et à tous les courtisans de l'ancien régime, etc., etc.... » Comme on peut voir, l'illuminisme n'a de mesure ni dans la louange ni dans l'insulte. Ce fut bonheur pour Anacharsis. Le Comité du parti batave français, dont la plupart des membres connaissaient Cloots depuis l'ambassade,

(1) *Bulletin des Amis*, journal.

s'indignèrent de cette honteuse attaque ; ils marquèrent plus de confiance encore au prétendu Prussien, et MM. de Cock et de Nyss furent désignés pour se rendre avec lui auprès du général (1). C'étaient deux hommes éloquents et de grande apparence. Ils représentaient les deux nuances du parti patriote batave. En venant de compagnie, ils attestaient l'accord qui régnait maintenant entre tous les proscrits. On avait répandu déjà que Dumouriez ne se laissait approcher qu'à grand'peine. O surprise! ce fut à bras ouverts qu'il accueillit Anacharsis, qu'il accueillit les Bataves. Il accepte leur légion, il accepte leur argent, car ils ont beaucoup d'argent. On ira en Hollande!... Leur parti est plus considérable à Amsterdam que celui du stathouder? Tant mieux! nous triompherons! — Et comme les Bataves lui exposent leur projet d'attaque par la Zélande : — J'examinerai. Revenez demain. — Ils reviennent. — Plan impraticable, mais qu'importe! Partez devant, je vous suis. Rendez-vous à Anvers avec votre légion, avec votre caisse. Lebrun placera un agent auprès de vous pour être au fait de la partie politique. Et ça ira! Au revoir, à Anvers! — En vérité, c'est bien le général des Sans-Culottes, se dit Anacharsis tout rasséréné. Il n'a l'air de songer au roi. » Et il propose à Dumouriez de venir aux Jacobins, et Dumouriez lui répond sans embarras de langue : « Attendez, au moins, que je sois allé à la Convention. » — Or Dumouriez ne devait aller à la Convention non plus qu'aux Jacobins. Il s'isolait, cette fois, dans sa toute-puissance, comme font les prétendants, car il prétendait! Il prétendait donner à lui seul l'ordre et la paix à la France. Non-seulement tous les partis lui

(1) *Mémoires de Dumouriez.*

font la cour, mais aussi toute l'Europe, paraît-il. Avec lui seul, homme d'épée, les vieilles puissances veulent traiter. Aussi, — le croirais-tu, Anacharsis! — les lèvres encore chaudes de ses cris guerriers aux Bataves, il parlait neutralité avec un agent des Anglais, et il assignait le même rendez-vous au diplomate qu'aux insurgents : Anvers! — Mais alors Capet? — Quoi! Capet? il ne lui fait pas obstacle? il n'est non plus restaurable? Que lui fait Capet?... Non! Dumouriez ne vient pas pour dire : Je veux le roi! — mais : Je ne veux plus de Pache! C'est à Pache qu'il vise! Voilà l'obstacle à la paix, à sa trahison. C'est l'œil qui l'observe, c'est le bras qui l'arrête que ce vieillard. Pache, c'est Paris à la guerre! — qui ne veut ni traiter, ni se vendre, ni se rendre. Révolution dans les bureaux, révolution dans les armées! Pache est cause que Dumouriez se trouve seul dans Paris à cette heure. Il rédigera donc, non des suppliques pour Louis XVI, mais des mémoires — quatre! — contre Pache. Il ne se montrera pas à la barre, mais il se glissera dans les comités pour crier : « Plus de Pache ou sinon... » Et il répète cela partout, chez Bonne-Carrère, à quelques jacobins; chez le ministre Lebrun, au noyau girondin; il l'avoue net enfin à Anacharsis; et c'est chez les marchands, et c'est dans les salons : « Vous êtes triste, préoccupé, est-ce à cause que le roi... — Oui, mais c'est à cause surtout que la France ne peut vaincre avec Pache. » Et il ajoute : « Vous verrez sa correspondance! » En effet, premier acte de trahison! il envoyait à l'imprimeur, lui général, les confidences ministérielles (1).

Ah! comme le mot du traître : « Point de Pache! »

(1) *Correspondance du général Dumouriez avec Pache.*

fut recueilli, nouveau cri d'alarme, par messieurs de la clique, et comme ils en firent balle encore contre Paris pendant les derniers jours du procès du roi! — « Cet écho-là doit plaire au général; et, s'il y a émeute, c'est nous qu'il servira! »

Émeute? — Oui, quand ils virent les derniers fédérés, que dépêchaient toujours à leur appel les départements, s'entasser tout frémissants dans la ville comme à la veille du 10 août, ils comptèrent sur l'émeute. — Allons, camarades, délogez-nous des tribunes ces factieux parisiens, et prêtez l'oreille à ce que nous racontons de Pache! Courez au théâtre où se voient Marat-Duricrâne, Danton-Nomophage, Plaude-Robespierre (1); applaudissez et tombez-nous à coups de sabre sur les cabaleurs. Écoutez dans les rues, au Palais-Royal, comme on chansonne la Montagne, comme on persifle les septembriseurs sur l'air des *Bourgeois de Chartres*. Ah! Joseph Desmoulins! Ah! Panis-deux septembre! Ah! Robespierre l'orateur blême! Et Chabot à l'œil capucin! Et Cloots donc! Cloots l'universel! Hardiment mêlez-vous au chœur. Ça se danse (2)!

> Mais qui paraît ensuite?
> Cloots l'universel,
> Espion, parasite,
> En face d'Israël.
> D'un bon dîner, dit-il, Dieu! je suis à la piste.
> Hâtez-vous de me le donner :
> Qui ne donne pas à dîner
> Est un fédéraliste!

Voilà qui est lancé! Ah! le petit Girey-Dupré, le frère-

---

(1) *L'Ami des Lois.*
(2) *Le Patriote français.*

chapeau de Brissot, ne manque point d'esprit, n'est-ce pas?

Mais, frère-chapeau, orateur blême, Duricrâne, Nomophage, Cloots-parasite, Camille-Joseph — les fédérés ne comprenaient : ils ne pouvaient chanter ni rire. Et déjà même se refroidissaient-ils, quand arrivent à eux les Cordeliers, qui les prennent au bras, qui les enveloppent, qui les mènent au quartier et leur disent (1) : « La nuit de la Saint-Laurent, vos frères ont couché là. Comme eux soyez avec nous! » Aussitôt les fédérés revivent! — Accourent aussi les vainqueurs de la Bastille, qui leur crient : « Nous étions ensemble à la Fédération! ensemble à la prise du Château! Nous avons asile aux Jacobins: suivez-nous! » Aussitôt les fédérés les suivent. Vingt-quatre heures après, ils se sentaient, miracle! de la grande famille parisienne. Et ce qu'ils ne comprenaient plus, c'était qu'on se fût fait un jeu de leur donner comme brigands, comme buveurs de sang, ces hommes qu'on pouvait pendant cinq mois, dans leur propre ville, gouailler, conspuer, mordre. Et ce qu'ils comprenaient moins encore, c'était la longanimité de ces buveurs qui se fussent tués plutôt que de lever un doigt pour se défendre. D'où leur venait cette patience héroïque? De leur culte pour cette République qui devait faire le salut de la France. Les fédérés crièrent donc avec eux : « Vive la République! » Et leur prenant le bras à leur tour, avec eux ils retournèrent aux portes de l'Assemblée et clamèrent à tout mandataire qui passait : « La mort du roi! Votez la mort! » Avec eux ils envahirent les tribunes, et de toutes leurs voix unies ils lancèrent aux législateurs leur

(1) *Révolutions de Paris. — Journal français.*

vœu comme un tonnerre : « La mort du roi ! Votez la mort ! » Enfin, le jour du vote suprême, avec eux ils s'assemblèrent sur la place du Carrousel, au cœur même de Paris, et là, se dépouillant de leur titre de fédérés, en la haine des fédéralistes, ils se rebaptisèrent: Défenseurs de République ! et s'incorporèrent aux Vainqueurs parisiens.

Ce fut le coup de grâce de la clique. Elle avait armé ces fédérés pour lui conquérir Paris, et ils devenaient eux-mêmes la conquête de la ville, parce qu'ils y trouvaient amour, parce qu'ils y trouvaient tradition déjà, et tradition républicaine. Elle voulait en appeler de la sentence conventionnelle contre Capet à la France entière, qui, trop au loin, ne pouvait savoir ; et voici que, grâce à elle, la France est là-haut, qui voit, qui juge, dans la personne des fédérés, ses délégués ; et, sous leurs cris républicains, il faut qu'ils votent, les Brissotins. En vain s'écrient-ils alors qu'on les égorge : ils n'en défilent pas moins un à un pour les appels nominaux ; en vain verbalisent-ils contre leur propre troupe : ils n'en laissent pas moins tomber le mot : « La mort ! » Et leur amour-propre n'a pour se ragaillardir que le refrain de l'imperturbable Buzot à chaque vote montagnard : « Un verre de sang à Monsieur ! » L'opinion est telle que Dumouriez garde la chambre, que Biron se tire les cartes, et les belles dames en toilette, qui font galerie dans l'Assemblée, loin d'avoir le mouchoir aux yeux, pointent et tiennent pari comme au biribi du Palais-Royal.

Au premier appel nominal : Est-il coupable ? — Anacharsis monta et dit : « Oui. »

Au deuxième (1) : Y aura-t-il appel au peuple ? — Ana-

(1) *Journal du soir* d'Étienne Feuillant.

charsis monta et dit : « Je ne connais pas d'autre souverain que le genre humain, c'est-à-dire la raison universelle. Soumis avec respect à sa souveraineté sainte, je dis : Non. »

Au troisième appel : Quelle peine? — « Louis Capet, Frédéric-Guillaume et tous les tyrans de la terre sont coupables du crime de lèse-majesté. Je demande au genre humain quelle punition mérite ce crime. Il me répond : La mort. Je vote pour la mort du tyran Capet en attendant les autres. »

Si Anacharsis désignait nommément Frédéric-Guillaume, ce n'était pas par rancune d'ancien sujet. Mais Guillaume était encore le seul tyran qui eût souillé de sa présence la terre de liberté; Anacharsis prononçait donc contre lui! Et ce ne devait pas être en vain, hélas! — Plus tard ce vote te sera compté par les liberticides, — ô toi qui ne *traites* pas, mon pauvre tyrannicide!

Dans la nuit du 17 janvier, Louis Capet était — enfin! — condamné. Mais la clique demande un sursis à l'exécution; Manuel, Kersaint donnent leur démission; Valady affiche son opinion; l'Espagne crie; l'Amérique prie; — tout cela pour ameuter. Or qu'arrive-t-il? Point d'émeute populaire, — un assassinat royaliste! — Michel Lepelletier est tué, au Palais-Royal, par un coupe-jarret des tripots.

Le lendemain au matin, la grand'ville si hurlante s'éveillait muette : pas un cri, pas un bruit, sauf les tambours. Une seule voiture roulait lentement vers la place de la Révolution, entre une double haie d'hommes, d'enfants, de femmes, tous entassés, impassibles; même tenue d'assises qu'au retour de Varennes. Et ce ne fut qu'à dix heures vingt-quatre minutes que la ville reprit son souffle,

revint à la vie, éclata de nouveau comme un volcan : Vive la République ! — La vieille monarchie était au panier.

— (1) O douleur ! ô désespoir ! c'est un meurtre solennel ! Désorganisateurs furibonds, implacables ! menteurs ! brigands ! je vous accuse devant la nation ! Je veux vous percer les entrailles de ma plume d'acier ! Hâtez-vous de me conduire moi-même à l'échafaud ! Mangez ma chair, mangeurs d'hommes ! scélérats ! dominateurs ! horde assassine ! dépeceur de cadavres ! égorgeur de la boucherie du 2 septembre ! tigre des Jacobins ! vipère d'Arras ! rejeton de Damiens ! Pluton de l'éloquence ! bateleur de tragédie ! reptiles insolents et virulents qui grimpez sur la nation pour y boire le sang et l'infamie ! tyrans de deux jours ! fusées écartées ! chouettes ! serpents ! petits aigles ! crocodiles ! Il leur faut des cadavres sous les griffes, sous les serres, dans la gueule. Mangez donc ! voilà de la carcasse de roi, carcasse délicieuse !...

Ainsi Claude Fauchet, l'homme de la loi d'amour, salua l'affirmation de la République, — crachant à la face de Legendre, de Robespierre, de Danton, de Collot et de ses autres collègues parisiens tout ce que son cas d'épilepsie permettait à sa bouche de vomir. Il en vint même, dans sa fureur, à leur reprocher de s'apitoyer sur Lepelletier. Et Gorsas, justifiant sa rage, annonça qu'effectivement la Montagne avait dû faire tuer le martyr pour se relever dans l'opinion !

Telle fut l'écume, telle fut la calomnie qui parut être la bave suprême de la clique à l'agonie. — Conspués par les royalistes eux-mêmes, les hommes d'État désertè-

(1) *Journal des Amis.*

rent l'Assemblée; Roland délogea du ministère ; le comité de sûreté échut aux mains des Montagnards; Dumouriez regagna son armée; la réunion de Nice fut décrétée; sur le rapport même de Brissot on déclara la guerre à l'Angleterre et à la Hollande; enfin, l'Orateur étant monté à la tribune pour se féliciter de l'amalgame de Nice et demander celui de Schambourg, il n'y eut point clameur. Les derniers mots qui s'échangeaient encore parurent soudain comme les échos d'un orage déjà loin. Patience! et l'on fraternisera.

Confiant dans la toute-puissance de la sans-culotterie, Anacharsis employa tous ses yeux à l'expédition de Hollande et ne s'inquiéta nullement des propos que les méchantes langues tenaient malgré tout sur Dumouriez. On avait beau le lui montrer s'en retournant après avoir reconquis ses fournisseurs et obtenu le renvoi de Pache. — « Mon Dieu! faisait le Cosmopolite, on ne doit lui laisser jamais d'argent que pour quinze jours!... Que ferait-il dans un désastre sans hommes à lui? Quant au ministre Pache, dont le général ne veut point et qui ne veut non plus du général, n'est-il pas dignement remplacé par Beurnonville, un Ajax dont la Montagne ne fait pas fi? Croyez-moi, nous serons toujours les plus forts. Les trente-deux missionnaires jacobins qui nous conquièrent la Belgique autrement que par les armes sauront déjouer l'intrigue, s'il en est. » Et il revenait à ses Bataves, qui, du reste, méritaient bien attention.

Ils s'employaient chaudement à leur cause, ces insurgents! A peine arrivé à Anvers, de Cock avait encore lancé un appel à l'insurrection (1). Le 24 janvier, les habi-

(1) Audouin, *Journal universel.*

tants d'Amsterdam trouvaient sur leurs murs un nouveau placard signé : de Cock, Jean F.-R., van Hoof, Hendrik, Schilge. Cette affiche, sous les auspices de l'Être éternel, évoquait 1787 et disait les condamnations à mort, la prison, l'exil : « Dieu bon! Dieu puissant! vois la terre souillée des crimes de ces brigands qui ont eu la folle prétention de te rendre visible aux yeux des mortels. Protége les hommes qui vont rendre à l'indépendance, à leurs droits naturels, à la fraternité, les victimes de l'ignorance et de la séduction. Marchons, braves amis!... »

Et le 6 février, le noyau batave resté à Paris venait à la barre, M. de Capellen en tête, remercier la Convention de sa déclaration de guerre. Mais, rédigés par Anacharsis, ces remerciements n'avaient nulle odeur d'Être suprême : « Voilà cinq ans que nous attendons. Nos principes sont la liberté et l'égalité. Ce sont les nôtres, ce sont les vôtres, ce seront bientôt ceux du monde entier. Toutes les nuances entre les proscrits sont effacées. Nous sommes les Bataves régénérés. Nous nous glorifions de descendre des Gueux, et nous serons dignes de marcher sous la bannière des Droits de l'homme avec les Sans-Culottes de Valmy et de Jemmapes. »

Ils étaient si bien dignes, en effet, de marcher sous la bannière des Droits de l'homme, qu'à cette heure (1) Dumouriez nommait MM. de Cock et de Nyss colonels de la légion batave, et, s'il retenait M. de Nyss à ses côtés comme aide de camp, c'était à l'avant-garde de son armée qu'il envoyait le brave de Cock en compagnie de Daendels et du commandant de la légion du Nord, Westermann.

(1) *Mémoires de Dumouriez.*

Mais, non contents de confier à la France républicaine et leur cause, et leur caisse, et leur légion, les Bataves voulurent encore grossir le chœur de la sans-culotterie parisienne en y mêlant leurs voix (1). Ils fondèrent un journal : *le Batave*, et ce fut Anacharsis qui se chargea d'esquisser en manière d'introduction l'histoire de la Révolution française, ce commencement de la révolution du monde.

Or il esquissait ne songeant plus que Jeu de Paume, Prise de la Bastille, Fédération, Ambassade. Tout à l'âge d'or de la liberté, il n'avait plus l'oreille au présent, quand on lui crie : « Alerte! vous savez, Boutidoux (2)?... — Oui, une créature de Lafayette qui, en janvier, affichait sous le masque d'un fédéré : Guerre aux factieux! Guerre aux anarchistes! eh bien? — Nommé commissaire-ordonnateur dans le Mont-Blanc, où il existe encore un mouvement fédéraliste. — Comment Beurnonville?... — Ah! Beurnonville! Encore un traître! Non-seulement l'Ajax français a vidé les bureaux de la guerre de tous les Sans-Culottes parisiens que Pache y avait introduits, mais c'est à coups de pied au cul qu'il répond à ceux qui le tutoient. Il appartient aux hommes d'État! — La clique a désarmé, pourtant? — Dites qu'elle a changé de tactique ; car elle s'agite plus que jamais. »

Et c'était vrai. Les Brissotins n'avaient fait retraite un moment que pour dresser un nouveau plan de campagne. Jusqu'au supplice de Capet ils avaient crié : « La révolution n'existe qu'à Paris, et encore n'est-ce que le jeu d'une faction qui terrorise la ville. » Aussi avaient-

(1) *Le Batave.*
(2) *Journal français.* — Et *Journal des Jacobins.*

ils applaudi au peuple-bourgeois qui, de lassitude, gardait son logis, — le vide des sections justifiant leur dire. Mais quand ils se virent, malgré leurs beaux succès de tribune et leurs intrigues de coterie, entraînés par le torrent et qu'ils eurent réfléchi, leur amour-propre de politiques trouva encore plus de satisfaction à reconnaître qu'il y avait eu fausse manœuvre qu'à se soumettre à la toute-puissance des principes révolutionnaires. — « Hé! en les laissant maîtres dans les sections, nous avons fait l'affaire des factieux, parbleu! Il faut les vaincre, au contraire, par leurs propres moyens, sur leur propre terrain. Bourgeois, propriétaires, envahissez vite les assemblées, et combattons ces brigands corps à corps. » — Puis ils ajoutèrent : « Autre sottise que d'avoir appelé les fédérés dans la ville. Nul doute qu'ils ne dussent se perdre en se mêlant à la tourbe parisienne, parbleu! C'est dans les villes départementales qu'il faut nous fortifier contre Paris en les arrachant toutes à son influence. Braves amis, restez à Lyon, tenez Marseille, et tous aux sections, honnêtes gens! » — Et pour exciter les honnêtes gens à prendre part aux affaires publiques, ils leur soufflèrent à nouveau que la loi agraire était le but final des factieux. — « Mais votre but final, à vous, c'est la guerre civile? Par bonheur, la Constitution... — Ah! la Constitution! elle est loin d'achèvement. Va, cours, mon cher Cosmopolite, t'asseoir à ton banc, et prête l'oreille au projet filandreux du pauvre Condorcet qui bégaye. C'est le chef-d'œuvre de l'hésitation, le plus bel avortement d'un génie mal à l'aise. Informe, malingre, fluant, tel est l'enfant. Avant six mois il n'aura pied encore!...

Si bien que cette république était plus que jamais branlante et sans assises, pendant qu'au dehors, à distance, on

la croyait s'élevant à plomb sur le cadavre du roi. La chute de la tête, en effet, avait eu un tel retentissement par tout le continent, que, si les poëtes clients des mystiques se défrancisaient, comme Klopstock, aux cris de Fauchet, — l'oncle de Paw, lui, se déclarait Jacobin dans l'âme; qu'à Gœttingue les professeurs redoublaient d'ardeur en sans-culottisme; que des frères et amis du Brandebourg entraient ouvertement en correspondance avec la société mère de Paris (1); que les cultivateurs de Spire demandaient la réunion, et qu'à Mayence, enfin, une Convention nationale s'ouvrait pour manifester officiellement le même vœu.

Anacharsis se remit donc en chasse contre les intrigants. Le 15 février, aux Jacobins, il dénonçait Beurnonville (2). Aussitôt on le nommait d'une commission pour se rendre auprès du ministre. Dans les bureaux de la guerre il n'y avait plus de cheveux noirs ni de bonnets rouges comme au temps de Pache; messieurs les commis étaient poudrés, frisés à toute éreinte. Quant à l'insolence de Beurnonville et à l'estime que cet Ajax avait pour les Jacobins, Cloots en put juger par la seule réponse qu'il leur daigna faire : Beurnonville les envoya tous paître.

En face d'un tel mépris pour les amis du principe triomphant, Anacharsis, tout prévenu qu'il fût contre le ministre, n'en resta pas moins cloué d'étonnement. Qu'allait devenir la propagande? Qu'augurer de Dumouriez dont Beurnonville était l'ami? — Alors on lui mit sous les yeux *la Gazette de France nationale*, feuille tout à la

(1) *Journal des Jacobins.*
(2) *Journal des Jacobins.*

dévotion d'un autre ministre, Lebrun (1). On y publiait, afin sans doute de tâter l'opinion, des articles préliminaires d'une paix avec l'Angleterre. Et dans ces articles, que, du reste, on disait être l'œuvre de la calomnie, c'était Dumouriez qui, à l'heure même où il entrait en Hollande, proposait de renoncer à cette expédition, d'abandonner la Belgique sa conquête et de restituer Nice et Villafranca, sans se soucier non-seulement des promesses faites aux Bataves, mais encore du décret du 15 décembre. — « Mais c'est à devenir fou! cria Anacharsis. Vite! une Constitution, quelle qu'elle soit, vaille que vaille, afin de contenir toutes ces ambitions, d'étouffer toutes ces intrigues, d'empêcher l'égarement des esprits! Et vite surtout une déclaration des Droits pour qu'on puisse appliquer le grand décret perturbateur! » — Les Jacobins, les Cordeliers, tous les Sans-Culottes, avides du salut de la patrie, et d'autant plus indignés du projet non viable de Condorcet, n'eurent non plus d'autre vœu. Le 18 février (2), la jacobinière organisait un comité chargé de faire en quinze jours un plan de Constitution qu'on devait soumettre à la Convention au nom de la Montagne. Saint-André, Robert, Thuriot, Bentabolle, Robespierre, Billaud-Varennes, Antoine, Saint-Just, Dubois-Crancé, Collot d'Herbois, Couthon furent choisis pour fabricateurs. — « Et Anacharsis Cloots! » criat-on. — Et Anacharsis Cloots aussi, — le philosophe!

Oui, comme les Brissotins l'avaient appelé jadis à leur aide sur le champ diplomatique, les Jacobins se réclamèrent de lui pour leur Constitution. Il était de poigne.

---

(1) *Révolutions de Paris.* — Et *Gazette nationale de France.*
(2) *Journal des Jacobins.*

Et il fallait, en une quinzaine, bâtir tout l'édifice jusqu'au faîte. — Ah! certes! on bâtira. Cependant, dès les premières séances, les ouvriers s'aperçurent qu'il y avait entre eux grande confusion de langues; l'audace patriotique avec laquelle ils s'employaient à l'œuvre redoublait même cette discordance. Force fut de demander aux frères et amis plus long délai que quinzaine. Mais quant aux bases, elles seront prêtes au jour dit. Va donc pour les bases, qui sont tout; le couronnement n'est rien. Et le lendemain Anacharsis proposait déjà pour assises : « Que les hommes de tous les pays sont frères et qu'ils doivent s'entr'aider comme les citoyens du même État; que les rois, les aristocrates, les tyrans, quels qu'ils soient, sont des esclaves révoltés contre le souverain de la terre qui est *le genre humain*, et contre le législateur de l'univers qui est la *Nature;* que ceux qui font la guerre à un peuple pour arrêter les progrès de la liberté et anéantir les droits de l'homme doivent être poursuivis partout, non comme des ennemis ordinaires, mais comme des assassins, comme des brigands rebelles, etc., etc. » Et Collot, et Billaud, et Crancé, et Robert, et Antoine approuvaient; Robespierre lui-même disait : Bon! Un seul, de Saint-Just, faisait : Fi! car il faisait fi des droits de l'homme.

Mais, hélas! les bases comptent à peine quelques pierres que les bruits du dehors mettent aux champs l'atelier constitutif. La nouvelle tactique rolando-brissotine s'est révélée. A Lyon, les municipaux sans-culottes sont écrasés par l'aristocratie bourgeoise; dans maints départements les évêques constitutionnels comme Fauchet, par exemple, ameutent contre les curés qui prennent femme; à Paris même, dans le quartier par

excellence, les patriotes par excellence doivent lâcher pied : un des mêmbres du Directoire départemental, Momoro l'imprimeur, et ses amis les Cordeliers, vident du bureau de la section. Enfin le pire c'est qu'à cette heure un allié plus puissant que tous les royalistes ensemble vient en aide à l'intrigue : la famine. Elle est maîtresse de la grand'ville! Or Pache, délogé du ministère par les hommes d'État et Dumouriez, s'est vu en retour acclamé maire parisien par les Sans-Culottes. Les Brissotins disent donc, joyeux : « La cause de la famine, hé! c'est l'idiot qui a déjà affamé les armées de la République! »

Ah! ah! êtes-vous au piége, cette fois, factieux qui vous croyiez vainqueurs? — « Au piége? Non pas, font les magistrats parisiens eux-mêmes. Comité Jacobin, tu peux poursuivre ton œuvre et sans alarme. Nous tiendrons tête à tout, même à la faim qui nous assiége. Et les royalistes peuvent, à la suite des intrigants, colérer les ménagères affolées, effrayer les boutiquiers accapareurs; nous braverons l'émeute. Bien mieux, la faim, loin d'ébranler la république, nous fait concevoir la base première de la grande sans-culotterie que vous voulez asseoir.

« Sachez-le (1), Condorcet, Thomas Payne, Duchâtelet, notre république n'est pas un fruit de votre accouplement de coterie. Elle n'est non plus une réminiscence de l'antiquité classique comme s'avise de le prétendre le lettré Camille. Elle ne sera pas seulement la négation sèche de la royauté, comme s'en contenteraient quelques politiques jacobins. Notre république, à nous, magistrats parisiens, doit avoir pour base, nous l'affirmons aujour-

---

(1) *Journal des Amis.* — Et Camille, *Histoire des Brissotins.*

d'hui avec le martyr Lepelletier, la révolution du pauvre. Et c'est pourquoi nous formulons : La première des propriétés , c'est l'existence! — Et c'est pourquoi nous envisageons froidement la crise dont on nous menace ! »

En effet, le 25 février, pour la première fois sur terre, le soulèvement de la faim, sagement réglé, servit d'avertissement aux bourgeois et s'apaisa en quelques heures, sans meurtre, sans crime ni mensonge. Que dis-je? cette affirmation, cette proclamation, cette application du droit sacré de vivre fit, sur-le-champ, le salut de la patrie. Pour la première fois aussi, trois cent mille hommes devaient partir aux frontières, non plus volontairement, mais de par la loi : Citoyens, obéissez, c'est l'impôt du sang qu'on prélève! Or la plupart des citoyens requis sont prolétaires. Il est à craindre qu'ils refusent l'impôt fatal, qu'ils renient leur titre de citoyens dont ils se faisaient gloire, puisqu'à ce titre seul on leur demande leur sang. Mais ils entendent la voix des magistrats parisiens : La patrie qu'ils vont servir ne sera point pour eux une abstraction; la patrie qu'ils vont servir leur sera aussi une matrie. Non, ce n'est pas seulement pour protéger les spéculations de quelques coquins sur les assignats, sur les biens nationaux; ce n'est pas pour qu'on les affame encore davantage qu'ils courent à la victoire. Sur le sol qu'ils défendent, ils auront désormais la garantie de l'existence par le travail. Les magistrats parisiens l'affirment; les législateurs le décréteront. En route donc! » — Et, en effet, le cri des magistrats Hébert, Chaumette, Pache est répété à bouche que veux-tu chez les Cordeliers, dont le club est présidé par les Montagnards ; il a soudain écho dans le comité constitutif jacobin, qui formule : La société

est obligée de pourvoir à la subsistance de tous ses membres, etc. Le droit de propriété est borné comme tous les autres droits, etc. — Mais aussi quel écho dans les journaux brissotins, et à la tribune conventionnelle ! Oh ! c'est à s'écrier comme Marat : « Les cochons ! les imbéciles ! » — « Propriétaires, font-ils sur tous les tons, avec tous les styles, êtes-vous maintenant convaincus que le but de la révolution des Sans-Culottes est l'anéantissement de la propriété ? Sus aux pillards ! »

« Ah ! mort aux traîtres ! » répliquèrent dix jours plus tard les Sans-Culottes, — mais, eux, sans déclamer et prononçant bien une sentence.

La nouvelle circula d'abord sourdement. — Quelle nouvelle ? — Dans les bureaux, dans les couloirs on n'y voulait croire. — Mais encore ? — La veille n'avait-on pas, en dépit de Guadet, accueilli avec enthousiasme les députés de Bruxelles, de Gand, de Bruges, tous demandant la réunion ? La ville de Mons n'avait-elle pas été incorporée et le département de Jemmapes constitué ? Non, il est impossible qu'une pareille catastrophe... — Une catastrophe ? Oh ! dites !... — Quand Dumouriez vient d'annoncer ses triomphes dans la Flandre hollandaise, quand le financier Cambon fait voter l'application aux Provinces-Unies du décret libérateur du 15 décembre, quand la déclaration jacobine des droits de l'homme se complète, — ô damnation ! s'imaginer ce qu'annoncent les commissaires de la Belgique le 5 mars, ce qu'ils affirment encore le 6, jamais !... Il faut s'étourdir ! Réunissons Tournay ! Réunissons trois communes du pays de Liége, et la principauté de Salm ! Barère, lis-nous vite ton rapport contre l'Espagne : nous lui déclarons la guerre. — Mais c'est profit pour l'Angleterre ; Anacharsis a en poche

un discours (1)... — Nous n'écoutons rien. Ayons l'illusion de la toute-puissance en face même de notre désastre! — Mais qu'y a-t-il enfin?... — C'est vrai. On ne peut le cacher plus longtemps. Mieux vaut le crier sur les toits! Eh bien, l'avant-garde de Miranda est en déroute, ou plutôt son armée tout entière; le siége de Maestricht est levé, Aix-la-Chapelle n'est plus en nos mains! Que dis-je? Liége qui s'était prononcée unanimement, avec fureur pour la réunion, — reprise, envahie, sanglante, redevenue la proie de son évêque. Et comme un torrent, l'ennemi déborde sur la Belgique. Et, dans l'armée qui s'enfuit, la nôtre, ce sont, dit-on, des cris de : « Vive Louis XVII!... »

Cela su, dans Paris tout gronda. Du coup on se retrouvait en septembre. On ferme les barrières, on arbore le drapeau noir. Et voilà soudain qu'on songe que Miranda est l'ami de Brissot, et voilà qu'on se dit : « Mais Brissot est la cheville ouvrière du comité de défense générale. Plus de doute, il y a trahison! » Et comme on ne peut atteindre aux traîtres des frontières, on bande toute sa rage contre les prétendus traîtres qui sont là sous la main. Les presses de la clique brisées, on veut détruire la clique elle-même. Quelques-uns des furieux s'apprêtent à cerner l'Assemblée; déjà même comptent-ils les victimes, les royalistes poussant au meurtre... — O surprise! qui vous sauva, Girondins-Brissotins-Rolandistes? Ceux-là mêmes que vous ne cessiez, vous, de marquer depuis six mois pour la mort, les magistrats parisiens! Oui, ce fut Pache, ce fut Hébert, qui détournèrent l'orage, qui ramenèrent toutes les énergies sur l'ennemi des

(1) Cloots, *Appel au genre humain.*

frontières. — Et que ceci vous serve de leçon suprême, législateurs hommes d'État, comme la journée du 25 février aux bourgeois égoïstes!... Mais vite, fraternisons dans le malheur. — « Quoi? Qu'est-ce? Quelle leçon? Quel malheur?... — Oh! les cochons! les imbéciles! » — Ils affectaient le scepticisme le plus parfait au milieu des effarouchements de tous. Cette terreur, à les entendre, n'était qu'une comédie montée pour excuser leur septembrisade. Non, leurs yeux ne s'étaient pas une minute détournés de dessus leur amour-propre. Et c'est pourquoi leur cœur ne battait pas au désastre de la patrie. Quant à certains d'entre eux qui voulaient bien voir, ils souriaient non moins : « Une victoire — Ah! bast! — eût affirmé la Sans-Culotterie; mais un échec — Eh bien! — ameutera peut-être contre les Jacobins! » Et tous refusèrent la paix parisienne.

Ils s'étonnèrent même de Danton, qui accourut à eux les bras ouverts.

Danton qui, tout en criant : « Guerre! Propagande! Sans-Culotterie! Bords du Rhin! » a négocié, comme eux, avec la Prusse; promis, comme eux, de sauver Capet; pratiqué, caressé, comme eux, à Paris, en Belgique, Dumouriez le grand vainqueur; Danton qui, pactisant aujourd'hui avec l'opposition anglaise, parti de la paix, n'a demandé la réunion de la Belgique que pour culbuter Pitt, parti de la guerre; Danton qui, dans le gâchis, se croit l'indispensable, l'arche sainte, parce qu'il se sent de force à s'adjoindre toutes les forces en répugnant à tout principe; Danton pour qui les Jacobins, les Cordeliers, la Montagne ne sont que des instruments qu'il brisera, si besoin est, vienne le triomphe : les Jacobins dont il se croit maître parce que ses hommes de Busscher, Des-

fieux, Proly, etc., occupent le bureau et dépouillent la correspondance; — les Cordeliers dont il se croit maître parce que ses hommes s'y groupent en comité secret; — la Montagne dont il se croit maître, parce que la majorité de la députation parisienne, Fabre, Camille, Robert, Panis, Sergent, Fréron, Lavicomterie, Legendre, etc., y siége tout à sa dévotion; — Danton, enfin, qui accourt de Belgique en prétendant être maître aussi de Dumouriez, et qui voit avec peine l'orage parisien se dissiper aussi facilement, sans coup d'État, — eh bien! Danton crie aux Girondins-Brissotins-Rolandistes : « Unissons-nous! Je vous sauve, moi! » Et, pour les attirer à lui, il ajoute : « Il y a un grand complot royaliste! » — Oui, aux Cordeliers, aux Jacobins, répondent-ils. Il a échoué. — Oh! les imbéciles! — Un complot royaliste dans les départements! — Ah! encore un stratagème pour nous faire égorger!... Et ils n'acceptent de Danton que l'organisation d'un tribunal révolutionnaire dont ils comptent se faire arme contre les Jacobins; et s'ils votent avec joie l'envoi de députés montagnards dans les départements pour presser la réquisition, c'est que, par ce moyen, ils dégarnissent la Montagne et qu'ils peuvent reconquérir la toute-puissance dans l'Assemblée.

Or, comme avait dit Danton, le complot royaliste, nouveau foudroyement! éclatait en effet dans la Vendée!... Mais voyez donc, Brissotins isolistes, c'est parce qu'ils n'ont que l'instinct du clocher, nul sentiment de la patrie, que ces paysans se font brigands au souffle des prêtres. Rebelles à la loi qui les appelle aux frontières, ils massacrent les magistrats, les patriotes, avec une sauvagerie d'une autre espèce et d'une bien autre durée que les exécuteurs de septembre acharnés sur les conspirateurs.

Vous devez, à ce spectacle, renoncer à votre tactique départementale contre Paris. On va vous croire, vous philosophes, de complicité avec les égorgeurs catholiques. Fraternisez avec nous ! — Jamais ! font-ils encore.

Cependant, comme ils disaient : « Jamais ! » arrive — autre aventure ! — une lettre de Dumouriez toute de menaces contre les Jacobins. Signal attendu par les hommes de coup d'État en cas d'anarchie, elle ne peut servir aujourd'hui, dans cette ville restée maîtresse d'elle-même, qu'à donner l'éveil sur l'intrigue avortée. Aussitôt Danton revenant à la charge : « Non moins que moi vous voilà compromis ; allons ! c'est l'heure ou jamais de nous entendre. Noyons nos intrigues dans une vaste embrassade, à laquelle nous convierons les Jacobins eux-mêmes pour éblouir. Oui, expliquons-nous, Cordeliers, Jacobins, Brissotins, Montagnards, et demain je cours en Belgique pour que Dumouriez se rétracte, Dumouriez qui doit nous sauver tous. »

Cette fois la clique comprit, accepta. Et des conférences s'ouvrirent (1) entre tous les chefs de parti au sein du comité de défense générale. Mais que pouvait ce rapprochement d'une minute et que la nécessité seule opérait? Après quelques heures d'explications, d'amplifications, d'observations, Barbaroux dit qu'il éprouvait le besoin de haïr Robespierre ; Robespierre dit qu'il n'éprouvait pour Barbaroux aucun sentiment ; Pétion dit qu'il ne pouvait voir Marat sans frémir ; et Lasource traita de plaisants faquins tous les meneurs sans-culottes. — « Toi qui fais secte, ils ne te nomment pas, » gouailla Camille à Cloots, qui regardait cette comédie sinistre. — « Ah !

(1) Audouin, *Journal universel*, — et Cloots, *Un mot sur les conférences*.

c'est que ma secte n'est pas autre chose que le genre humain tant redouté par les intrigants, tant méconnu par les dupes, » répliqua l'Orateur, qui n'avait guère l'esprit au rapatriage.

En effet, depuis soixante-douze heures, c'étaient en lui des bouillonnements de rage, des étouffements d'émotion, des éblouissements de fièvre. Sous ses pas il lui semblait entendre les gémissements souterrains des patriotes enfouis à Machecoul par les brigands catholiques. Devant ses yeux c'étaient dans l'air grappes de pendus ballant aux vents, — les suppliciés de l'évêque de Liége. Et qui le tirait de ces visions? Des Liégois en chair et en os, qui l'embrassaient, mais vraiment chair et os, car ils étaient presque nus, tant ils avaient fui vite la potence de l'évêque et cherché refuge à Paris. Orateur, nous sommes tes commettants!

C'est pourquoi le premier acte d'Anacharsis, leur mandataire. fut de servir à ces misérables, à ces désolés la nourriture suprême des âmes, l'espérance. Replantant d'un cri le drapeau révolutionnaire à l'endroit même d'où les brigands couronnés l'avaient arraché : « Le rendez-vous de la France est à Liége! leur fit-il. Nous nous lèverons tous. Confiance dans Paris (1)! »

Mais la pitié que ces martyrs lui inspiraient redoubla d'autant son indignation contre les antiparisiens. Jamais la Ville, devenue terre de refuge, ne lui avait paru plus nécessaire, plus sacro-sainte. Qu'on juge de sa colère en entendant les criailleries, les récriminations des conférants, tous perchés sur leur amour-propre. — « Il m'est démontré, dit-il à la fin (2), que cinq ou six coquins sont

(1) Audouin, *Journal universel.*
(2) Cloots, *Un mot sur les conférences.*

la cause de toutes les dissensions de la France. » Et il sortit du comité. Mais son irritation n'eut plus de bornes quand, au dehors, à même heure, il trouva l'évêque Fauchet, qui, sans souci du désastre, pasquinait encore dans son journal (1) et chantait à tue-tête, aux applaudissements des royalistes : « O la belle langue philosophique et sociale, qui ne parle plus que de Sans-Culottes, de Sans-Culotterie, de Sans-Culottisme!... Nos philosophes modernes et leurs disciples n'ont plus que le cul à la bouche et les excréments sur la langue. Quand leur langage n'est pas teint de la couleur de sang, il l'est de la couleur de... fange. Ils égorgent les hommes ou ils les déculottent ; ils n'ont plus d'autres nuances dans leurs idées, ni d'autre idiome pour leur éloquence. Si on les laissait faire, ils convertiraient en boucherie ou en latrines toute la république. Voilà comme ils embellissent la nature et la société ; voilà comme ils honorent la liberté et l'égalité, qui sont, disent-ils, les seules divinités qu'ils adorent. J'espère, concitoyens, que cette religion ne gagnera pas un plus grand nombre de prosélytes, et que la déesse *Guillotine* et le dieu *Cul* ne verront plus se multiplier davantage leurs adorateurs... Cinq ou six Marats ou Cloots composeront seuls la république universelle!... »

« Frères et amis, disait sombrement, le 20 mars, Anacharsis du haut de la tribune jacobine (2), la France est trahie du fond de la Bretagne aux bords de la Roer et du Rhin, et l'on ne punit personne. Un Sainte-Foi, un Dufrène, un Dietrich, un Roland vivent encore! Roland, l'instrument de la faction persécutrice des patriotes et

(1) *Journal des amis.*
(2) Cloots, *Un mot sur les conférences.*

protectrice des aristocrates; Roland, dont les calomnies ont aiguisé les poignards des contre-révolutionnaires du Loiret, des Deux-Sèvres, de la Vendée et du Morbihan; ce Roland, aussi scélérat que Brissot et Guadet, n'est pas sur l'échafaud. Plût à Dieu que la journée du 2 septembre se fût étendue sur tous les chefs-lieux de la France; nous ne verrions pas aujourd'hui les Anglais appelés en Bretagne par des prêtres qu'il ne fallait pas déporter, mais *septembriser!* La déportation a doublé les moyens pécuniaires et la correspondance incendiaire des rebelles. Les meurtres et les brigandages ne nous affligeraient pas cette année, si nous avions exterminé, l'automne dernier, l'infâme race qui trame dans l'intérieur. Des milliers de Français périssent maintenant de part et d'autre, grâce au mouvement rétrograde imprimé à la révolution par les Rolandistes. Sans les entours de Louis XVI, nous n'aurions pas eu la guerre au dehors; sans les entours de Roland, nous jouirions de l'harmonie fraternelle. On va chercher niaisement un comité d'insurrection, et ce comité existe dans l'âme de tous les amis de l'humanité. Je suis, moi, du comité d'indignation!

« Le peuple se trompe rarement, il ne hait pas en vain. Je vois de près les personnages qui trahissent le genre humain. Je leur voue une haine sainte en bravant leur vengeance impie. Gardons-nous bien de les massacrer; car, à moins de faire disparaître leur cadavre comme celui de Romulus, la mort de ces machinateurs donnerait un nouvel aliment aux calomnies des mauvais citoyens et aux alarmes des mauvais riches. Il y a une foule de bonnes âmes qui pensent que le peuple a besoin d'un régulateur pour s'arrêter sur tel alignement. Les sots croient et les méchants font accroire qu'une révolution

finirait par engloutir la propriété, si on ne l'arrêtait point. Le constituant Duport en concluait qu'il fallait un roi; le conventionnel Pétion en conclut qu'il faut rolandiser la France. Cette erreur funeste cause des tiraillements prolongés qui déchirent la nation et la Convention; cette erreur rallie les riches autour des factieux, elle entraîne le pauvre dans des mesures sévères. Laissez faire le peuple; il ressemble à Dieu, qui, malgré sa toute-puissance, est soumis aux lois éternelles. Aidez la nature et ne la contrariez pas. »

Ce discours net et tranchant comme une sentence était si bien à l'ordre du jour que les Jacobins en arrêtèrent aussitôt l'envoi aux sociétés affiliées. Anacharsis le signa comme député de l'Oise, afin de prouver aux départements que les mandataires parisiens n'étaient pas seuls à prononcer contre les Rolandistes.

Mais, juste le lendemain, Paris crut recevoir le coup de grâce : on apprit la défaite de Dumouriez à Nerwinde. Déroute complète, frontières ouvertes, tout est perdu!... — Ah! dites plutôt tout sauf, si nous voulons encore. Dumouriez vainqueur, les intrigants se fussent groupés autour de son drapeau; vaincu, ce sera pour eux tous le sauve-qui-peut, la débandade, si nous ne bougeons, nous. Et, en effet, après huit jours d'attente, Dumouriez, triple traître, livrait à l'ennemi représentants et ministre envoyés auprès de sa personne, annonçait qu'il voulait le rétablissement de la Constitution de 91, c'est-à-dire la royauté, et, sur ce, passait aux Autrichiens, — cependant que Danton, lui, pour se sauver, se jetait d'audace dans la Montagne, lâchait d'Orléans, son homme, et désignait au couteau ceux-là mêmes qu'il comptait entraîner, la veille, avec lui, les Brissotins-Girondins-Rolandistes. Pour la

première fois, ces pauvres habiles devinrent intéressants dans leur martyre, car ils restaient seuls, et pour se trouver en face de qui? — de Marat!

Oui, à l'effronterie de la trahison les patriotes répondirent par un coup d'audace révolutionnaire non moins foudroyant. L'affirmation la plus complète de la sansculotterie pouvait seule comprimer le réveil royaliste, arrêter le dévalement des esprits et recréer une unité d'action. Non-seulement donc la Commune de Paris s'improvisa un comité de salut public pour fonctionner au besoin, et se mit en correspondance suivie avec toutes les communes de France, mais les Jacobins avouèrent, exaltèrent, portèrent sur leur fauteuil présidentiel Marat lui-même. C'était dire à l'Europe : « Nous voulons la révolution du 10 août avec toutes ses conséquences ! » C'était dire aux Montagnards qui couraient les départements en appelant aux armes : « Redoublez d'énergie; jamais nous n'avons été plus puissants! » C'était dire aux patriotes des villes : « Gardez-vous de la tiédeur que le souffle girondin ne cesse d'entretenir autour de vous. Camarades, Marat vous contemple! » Et nombre de circulaires, brochures, discours — dont celui d'Anacharsis — étaient expédiés aux quatre points cardinaux avec la signature : « Marat, président! » afin de leur faire sentir le dieu, le symbole!

Eh bien, le croirait-on? au lieu de se taire, au lieu d'aller vite s'enfoncer pour un moment dans le marais conventionnel comme Danton avait vite gagné la Montagne, la clique regarda l'exaltation maratiste comme un défi qu'on lui jetait, et sur l'heure voulut se venger. Sans voir qu'en ce moment Marat avait changé de signification, qu'il n'était plus Marat-septembre, mais qu'il disait

l'unité, qu'il disait le salut; sans songer même que c'était attenter comme Dumouriez à la représentation nationale, et partant se montrer plus que jamais complice du traître, la troupe girondine s'avisa de faire décréter d'accusation le monstre jacobin (1).

Les plus effrayés de cette manœuvre furent les muets volontaires de la Convention. — Quoi! demander qu'on ouvre la voie de la guillotine aux représentants du peuple! Quoi! nous forcer de nous prononcer contre la Ville et à pareille heure!... — Jamais les modérés par tempérament, les mitoyens par principes ne surent pardonner aux Brissotins l'embarras où ils les jetèrent ce jour-là, surtout quand ils virent la Montagne entière se lever d'un bond, se précipiter au bureau, se déclarer sous signature complice de Marat et demander l'appel nominal — comme pour Louis XVI!

Anacharsis fut des plus ardents à s'élancer (2). Lui, sixième, il signa, et quand vint son tour de prononcer sur la mise en accusation : « Comme je ne suis pas complice de Dumouriez, cria-t-il, je dis non. — Comme je ne suis pas Prussien, je dis oui, répliqua aussitôt un bel esprit girondin.

Paris-Marat fut décrété. Séance levée, chacun disait : « Demain il y aura du sang. »

Comment, en effet, se contiendraient-ils, les Sans-Culottes, quand les royalistes ne se possèdent pas d'orgueil? Depuis la trahison, les muscadins redoublaient en injures, en menaces; aujourd'hui qu'ils triomphent, la ville semble leur appartenir; dans les rues, dans les tri-

(1) *Moniteur.*

(2) Cloots, *Appel au genre humain.*

pots, au Palais-Égalité, écoutez-les! ils crient en riant (1) :

« — Le grand projet à l'ordre du jour, c'est la dissolution de la Convention. — Si Dumouriez est un traître, ce sont les Jacobins qui l'ont forcé à le devenir. — On ne fait pas deux pas dans Paris sans rencontrer un meurtrier. — Que tous les honnêtes gens s'enfuient! — Les soldats demandent un roi! Fi des valets de la nation! — Comment cela finira-t-il? A coups de poignard! à coups de poignard! — Si la guillotine fait justice du cannibale Marat, le peuple s'y portera de la meilleure grâce du monde. — Vite! qu'on juge ce cadet-là, aussi bien que Laussel de Lyon, l'ami de Châlier, et qui couche avec sa propre sœur. — Savez-vous ce que disait hier Anacharsis en voyant fonctionner la guillotine? « Bon! voilà qui va bien; je « suis content, ça marche! » — Et à tout cela Brissot, Gorsas et leurs amis étaient contraints d'applaudir. « Vivat Marcandier! Bravo Nicolle! »

En vérité, la réplique de la ville sera furieuse!

Le lendemain (2) le tambour battit. — Au coin des rues, dans les marchés, des tables furent placées, des estrades élevées; puis des hommes, tendant plume, encre et papier aux passants, dirent : « Signez, ou nous sommes la proie des royalistes! » Et les passants signèrent — quoi? — l'épuration de la Convention, c'est-à-dire la suspension des vingt-deux principaux Brissotins-Girondins-Rolandistes. D'autres Sans-Culottes allèrent de boutique en boutique : « Signez, dirent-ils aux marchands, ou la guerre civile éclate! » Et les marchands signèrent,

---

(1) *Journal français.*
(2) *Journal français.*

comme les passants, l'épuration, afin qu'il n'y eût pas dissolution et qu'il n'y eût plus perturbation.

Et puis après? Non pas après, mais en même temps ce fut la fête. — Une fête? — Oui, celle de l'Hospitalité. — Comment! quand on proscrit?... — Oui, à l'heure même où la ville signe le renvoi des antiparisiens, quoique législateurs, elle ouvre, — quelle leçon! — tout son sein, les portes de sa Maison Commune, à des nouveaux Français possédés de l'esprit parisien, — les Liégeois fugitifs, dont les politiques brissotins avaient maudit l'incorporation. Et Chaumette, le procureur syndic, dit : « Il faut que Liége soit dans Paris, et bientôt Paris sera dans Liége (1). » — Et un officier municipal, s'adressant aux conventionnels qui étaient là : « Législateurs députés à cette fête, promettez-nous d'engager vos collègues de la Convention à nous imiter et à fraterniser davantage entre eux. » Alors un des conventionnels s'écria : « D'après ce qui se passe ici, je jure une haine éternelle aux calomniateurs de Paris. »

Et c'est pourquoi, en face de cette fête, on signa avec plus d'élan encore la suspension des vingt-deux.

Comment! il n'y eut point émeute? ni désordre? ni tuerie? — J'ai dit la journée tout entière. Aussi, le tribunal révolutionnaire, dont la justice toute politique ne s'inspirait que de l'opinion seule, prononçait, quelques jours après, l'acquittement de Marat, et, triomphante, l'idée parisienne rentrait à l'Assemblée. Or, depuis huit jours, à petit bruit, elle s'était glissée de nouveau dans les bureaux de la guerre, à la suite du sans-culotte Bouchotte, qui avait remplacé Beurnonville.

---

(1) *Révolutions de Paris.*

A ce triomphe, Anacharsis retrouvant toute sa voix : « L'heure est venue, dit-il, d'exposer les bases constitutionnelles de la République universelle. » Et comme la discussion du pacte social avait repris cours, Anacharsis, ayant pris rang, eut la parole au 26 avril.

Il était temps pour son amour-propre. Déjà quelques amis pillaient son arsenal. Dès le 21, Robespierre était venu lire une déclaration des droits dont les bases, pour la plupart, avaient été préparées dans le comité constitutif jacobin, et tout le monde s'était écrié, en entendant le projet de l'Incorruptible : « Mais c'est de l'Anacharsis (1) ! »

Anacharsis, donc, était en personne à la tribune conventionnelle, le 26 avril, pour se communiquer lui-même. Il étala devant lui un gros manuscrit, où il avait concentré, goutte à goutte, pendant l'hiver, toutes ses idées philosophiques, politiques et sociales. Et maintenant écoute, Grégoire! écoute, Fauchet! écoute, Brissot! écoutez tous, camarades Montagnards (2) :

. . . .

« ... C'est en consultant la nature que je découvre un système politique dont la simplicité sera parfaitement saisie par quiconque désire toute l'indépendance, tout le bonheur dont l'homme est susceptible. L'individu ne saurait être libre tout seul ; un petit nombre d'individus ne sauraient rester libres longtemps... Les droits de l'homme s'étendent sur la totalité des hommes. Une corporation qui se dit souveraine blesse grièvement l'humanité ; elle

---

(1) *Journal français.*

(2) Cloots, *Bases constitutionnelles.*

est en pleine révolte contre le bon sens et le bonheur.... Donc, aucune réunion partielle, nul individu ne peut s'attribuer la souveraineté. Si, par exemple, Genève ne voulait pas se réunir à nous, nous prierions Genève de nous réunir à elle. Comment aurait-elle l'impiété de nous refuser une demande fondée sur des principes éternels, sur la raison invariable?... L'Américain, en secouant le joug du Breton, était imbu de toutes les extravagances européennes; il a cru que la sage division administrative entraînait l'absurde morcellement de la souveraineté. Les fédérés français communiqueront aux fédéralistes américains le vrai système social. La liberté n'a qu'un formulaire... Permis à chaque canton, à chaque individu de se gouverner à sa guise, pourvu que sa manière d'être ne nuise pas à celle d'un canton voisin ou éloigné.... Il n'y a pas d'autorité plus tutélaire que celle du genre humain. Tous les individus, sous son gouvernement, jouiront d'une égale portion de liberté. Les liens élastiques de l'homme se plient à toutes les circonstances favorables à l'humanité... J'ai pâli sur les livres qui contiennent les différentes constitutions humaines; partout j'ai retrouvé un mauvais goût de terroir; partout l'esprit de l'homme insulte au génie de la nature; mais voici l'époque où le soleil de la liberté naturelle va briser les alambics et les serres chaudes de la liberté factice. La constitution du genre humain, connue et adoptée sans efforts, ne sentira pas l'huile de la lampe... Règle générale : partout où vous trouverez des lois qui blessent les droits de l'homme, des lois accidentelles qui contrarient les lois éternelles; partout où vous verrez les ports et les havres fermés à votre commerce, ainsi que les chemins et les canaux, — protestez contre l'erreur si c'est un pays libre; contre le

tyran si c'est un pays despotique; contre les aristocrates si c'est un pays oligarchique... Je demanderai aux Français qui désirent un gouvernement fédératif : Doublerons-nous la dépense et les inquiétudes du gouvernement en multipliant les capitales, les assemblées législatives, les conseils exécutifs, les armées, les forteresses, les flottes, les accises et les douanes? quel sera le degré de prépondérance de nos *États maritimes*, qui s'enrichissent avec nos escadres; de nos *États frontières*, qui s'enrichissent avec nos garnisons; de nos *États commerciaux*, qui s'enrichissent avec nos colonies, ou de nos *États intérieurs*, qui s'enrichissent paisiblement par le débouché perpétuel des rivières et des fleuves, des chemins et des canaux, des lacs et des mers?... Toutes les bouches primaires de France nous crient : « Conservons l'avantage inappréciable de l'unité souve- « raine que l'Amérique nous envie et dont elle se rap- « proche chaque jour... »

« Il serait fort étrange que les Français détruisissent à grands frais leur lumineuse et vigoureuse enceinte, dite *capitale*, pendant que les Américains en construisent une à grands frais. Un centre commun, un dépôt général, un point d'appui est donc nécessaire. Paris, en France, est le point politique essentiellement lié à tous les rayons départementaires. Ce phare de la société libre est l'ouvrage de tous; chacun y met du sien ; et jamais homme sensé ne fut jaloux de son propre ouvrage. La destinée de Paris est inséparable de celle de la République. Jamais on ne décrétera que le chef-lieu sera irrévocablement sur la Seine ; mais la combinaison des circonstances, la situation heureuse, l'habitude, etc., plaident en faveur de la permanence du chef-lieu.

« Mon aversion pour le morcellement du monde pro-

vient d'un problème dont la solution m'appartient. Je me suis demandé pourquoi les Italiens de Gênes et de Venise s'armaient et se battaient pour la moindre altercation, pendant que les Français de Marseille et de Bordeaux accommodent leurs différends par une simple procédure? N'est-il pas évident que l'ignorance de la volonté universelle est la cause immédiate de toutes les guerres? Le droit du plus fort, le droit de conquête est la conséquence de l'oubli de la loi unique. Les républiques grecques, les républiques helvétiennes, les républiques flamandes ont cru remédier aux incohérences de leurs systèmes erronés par des transactions pénibles qui, en augmentant l'influence du plus puissant ou du plus intrigant, font désirer aux plus faibles, aux plus débonnaires la médiation d'un *stathouder*, d'un *président*, d'un *avoyer;* on s'accoutume à la protection d'un homme au dedans ou d'un homme au dehors. Et voilà comment les Macédoniens et les Romains furent appelés dans la Grèce fédérative; les rois de France et de Sardaigne dans la Suisse fédérative; les rois d'Angleterre et de Prusse, dans la Hollande fédérative... Tout languit, tout se corrompt, tout se détruit dans l'absence d'une vérité mère.

« L'opinion de placer entre nous et les tyrans de petites républiques tient aux vieilles idées aristocratiques de l'influence et de la protection. Nous ne permettrons à ces petites républiques que de faire tout ce qui nous convient : malheur à elles, si leur industrie contrarie la nôtre! Or, elle tuera la nôtre! car la main-d'œuvre ne sera pas chère dans un pays dont la dépense publique retombera en grande partie sur nous. Il faudra donc recourir au système prohibitif... Ces républiques seront moins libres que nos départements. Et notre bonheur mu-

tuel en souffrira d'autant plus que les tyrans se mêleront de nos querelles... Le commerce est la principale cause des dissensions humaines ; or les républiques sont plus commerçantes que les royaumes. N'ayons pas de voisins, si nous ne voulons pas avoir d'ennemis. Ennemi et voisin sont synonymes dans les langues anciennes.

« Tout se révèle, tout se simplifie, toutes les barrières tombent, et l'immense attirail qui gêne l'action du gouvernement disparaît avec les corporations nationales... Il n'y a qu'un seul pouvoir, celui du souverain; toutes les distributions sont des agences, des devoirs. Je dirai donc le devoir législatif, le devoir exécutif, sans porter préjudice aux autorités constituées... Quel inconvénient y aurait-il de composer le conseil exécutif de sept ministres, en ajoutant le département des arts, des sciences, de l'agriculture, des manufactures et du commerce aux six départements existants?... Où trouvera-t-on un meilleur corps électoral pour le choix des ministres, que l'Assemblée législative qui, par appel nominal, ne pourrait donner son suffrage à aucun de ses membres?... Le mode vicieux d'un corps électoral suprême formerait une seconde chambre plus monstrueuse que toutes les conceptions des Bicaméristes... Le conseil exécutif choisirait son président chaque semaine ou chaque quinzaine, comme cela se pratique depuis le 10 août. Ce président n'aurait aucune représentation ou distinction extérieure. Sous le règne des Droits de l'homme, le respect public se gradue sur la grande échelle de l'utilité; nous ne connaissons pas d'autre hiérarchie... Le conseil exécutif, — devoir exécutif, — n'aura aucune part à la confection des lois, sinon d'émettre son avis motivé huit jours avant le décret définitif. Il en résultera un heureux concert entre tous les

agents du gouvernement. Point de veto ! L'opinion publique est le seul veto tolérable... Les conséquences de nos droits sont : *circonscrire les fonctionnaires publics dans une dépendance rigoureuse de la loi.* — Point de sénat, point de stathouder, point de haute cour nationale : trois pommes de discorde. Les tribunaux ordinaires jugeront les forfaits soi-disant extraordinaires ; tous les crimes sont de lèse-société, de lèse-nation. La responsabilité des ministres sera toujours individuelle ; elle ne sera pas illusoire et alarmante, car les comités de l'Assemblée nationale éclaireront, rassureront le peuple sur toutes les opérations ministérielles. Ces opérations se simplifieront à mesure que les trônes s'écrouleront et que la république s'agrandira. Le fardeau militaire qui pèse sur toutes les branches administratives diminue toujours en raison de l'accroissement du territoire et de la population. Les bureaux de la guerre, de la marine, de la diplomatie, des colonies et des finances deviendront inutiles si nous sortons triomphants de la crise actuelle : ce triomphe est indubitable. — Mon travail sur le *conseil exécutif* n'est donc que provisoire. Car que ferons-nous de cette cinquième roue, lorsqu'il n'y aura plus ni armée, ni flotte, ni contributions lourdes, ni spéculations bursales, ni affaires étrangères ; lorsque les quinze cents ou deux mille députés n'auront pas d'autre besogne que la surveillance générale et la correspondance avec les arrondissements administratifs ? Le ministère de la justice et celui de l'intérieur seront la seule occupation de la législature, du bureau officiel de correspondance. — Poussons la guerre avec vigueur ; que la république enveloppe tout le continent, et alors nous n'aurons plus ni dette, ni emprunt, ni remboursement. La stagnation subite du

travail n'affligera plus le peuple nulle part; le commerce d'un pays ne tendra plus à la ruine d'un autre pays. Nous avons beaucoup de pauvres, parce que nous avons beaucoup de barrières et de soldats. Une livre de pain ou de viande, consommée dans un camp, suppose la perte de dix livres de pain ou de viande. La paix universelle maintiendra un niveau perpétuel entre la consommation et les consommateurs, entre l'ouvrage et les ouvriers. Il n'y aura pas de fonctionnaire moins affairé que le ministre de l'intérieur. Les biens nationaux seront vendus et chaque particulier administrera son propre bien. Nous pourrons même alors supprimer la plupart des comités et renvoyer tous les ministres. Enfin notre organisation, perfectionnée par l'union universelle, nous dispensera un jour d'avoir ce qu'on appelle un *gouvernement*. La législature, composée d'un ou deux députés par département, sera plus que suffisante pour surveiller les administrations inférieures... Les décrets seront très-rares : la somme de bonheur sera si grande pour chaque portion de l'empire, qu'il y aura une sollicitude générale pour le maintien de l'ordre établi. Oui, citoyens, l'univers sera un jour aussi jaloux de l'unité du genre humain que vous l'êtes maintenant de l'unité de la France. Votre principe n'est pas une affection locale, c'est le vœu du cœur humain. »

Et il s'écriait : « *L'étranger!* expression barbare dont nous commençons à rougir, et dont nous laisserons la jouissance à ces hordes féroces que la charrue des hommes civilisés fera disparaître sans efforts. Je ne connais de barrière naturelle qu'entre la terre et le firmament. » — Et il disait encore : « Quand l'action d'un gouvernement part du sommet, l'étendue du territoire est nuisible, c'est

le cas des royaumes; mais un gouvernement qui tire son énergie de la base, plus vous élargissez cette base et plus le gouvernement sera vigoureux; c'est le cas de la république universelle. » — Et encore : « Il en coûtera moins pour gouverner l'univers nivelé qu'il en coûte maintenant aux nations rurales pour entretenir des espions privilégiés dans les quatre parties du monde... La république des hommes égaux ne souffrira pas la cumulation des charges; en fait d'honneurs et de dignités, le minimum est plus que suffisant. Un gouvernement quelconque est un mal nécessaire; n'aggravons pas le mal par des œuvres surérogatoires; qu'aucune section du peuple ne perde jamais de vue le principe de ne déléguer aucune fonction qu'elle peut exercer par elle-même : la sévérité de ce principe sera le salut du peuple. » — Et encore : « Nivelez la république sans aucune exception, subordonnez les hommes aux choses, les fonctionnaires à la fonction, les individus à la masse, la société à la loi. Notre édifice constitutionnel sera d'autant plus accessible et solide qu'il n'aura qu'un rez-de-chaussée; personne ne sera tenté de monter plus haut. » — Et encore : « Plus les passions particulières seront actives, plus l'union universelle sera solide : nous la rendrons indissoluble en ôtant aux ambitieux le ciment des corporations. » — Et encore : « Si la constitution française ne peut convenir au reste du monde, elle sera mauvaise; elle s'écroulera aux applaudissements du genre humain. Mais vous voulez donc soumettre à la domination française tous les peuples de la terre? Je réponds à cette question étrange que je ne connais ni domination française ni constitution française. Je demande même, pour éviter tous les malentendus, de supprimer le nom Français, à l'instar de ceux de

Bourguignon, de Normand, de Gascon. Une renonciation formelle nous couvrira de gloire en avançant d'un siècle les bénéfices de la république universelle. Il serait très-sage et très-politique de prendre un nom qui nous concilierait une vaste contrée voisine ; et comme notre association est une véritable union fraternelle, le nom de *Germains* nous conviendrait parfaitement. *Universels* de droit ; *Germains* de fait, nous jouirons incessamment des bénédictions de l'universalité. »

Et, reprenant alors : « Oui, soumettons-nous aux lois invariables. Les droits naturels ne sont pas distincts des droits civils et politiques. La propriété est éternelle comme la société ; et si l'homme travaillait par instinct, au lieu de travailler par intérêt, nous jouirions, comme les animaux, de la communauté des biens. Jamais cette communauté n'a pu s'introduire parmi nous, car l'homme travaille par réflexion. Les communautés qu'on nous cite dans l'histoire ne vivaient que du travail des esclaves, ou par un régime théocratique et monacal. Leur existence était nuisible et précaire comme toutes les associations qui s'écartent de la règle des *Droits de l'homme*. Les réformateurs Indiens, Chinois, Egyptiens, Hébreux et Chrétiens se sont étrangement abusés en prêchant les prétendus *Droits de Dieu*. Ils ont dit que nous étions égaux devant Dieu et que la fraternité universelle découlait de la paternité céleste. Cette erreur grave engendra le plus affreux despotisme sacerdotal et royal. » — Et s'étant écrié : « Je défie que vous connaissiez bien la nature de la *sans-culotterie*, si vous admettez une nature divine ou plastique, » il démontra longuement toute l'absurdité du système supernaturaliste de Fauchet, de Grégoire et autres porte-mitres constitutionnels.

Or, pendant qu'il allait ainsi, tout à son idéal, que faisait l'Assemblée? L'Assemblée protestait contre la doctrine par des cris et des interruptions?—Du tout.—Quoi donc? elle applaudissait?—Non plus. Autour de l'Orateur, c'était un immense bourdonnement de sons articulés : il y avait récréation (1). Bureau, droite, centre allaient, venaient pour leurs affaires, ou se promenaient pour leur digestion, ou se groupaient pour rire et bavarder sur le *Jugement de Pâris*, par exemple, grand succès à l'Opéra. Les plaisantins seuls songeaient au philosophe. D'un banc, d'un groupe à l'autre ils se glissaient, jetant leur mot : « Avouez, citoyen, que la république universelle d'Anacharsis n'est pas celle de Platon. — Il n'y a d'universel ici, répliquait-on, que l'ennui et l'impatience des malheureux comme nous condamnés à écouter ces dégoûtantes rapsodies. — Hé! qu'on le déporte à l'instant à la nouvelle Utopie, s'il n'a pas oublié les petites maisons, brusquait un énergumène de la droite; on n'a pas le droit de faire bâiller ainsi la nation dans la personne de ses représentants. » — Ailleurs on entendait : « Madame de Tencin disait que les projets de l'abbé de Saint-Pierre étaient les rêves d'un homme de bien. Ne pourrait-on pas dire que ceux d'Anacharsis sont les rêves d'un charlatan plus fripon encore qu'imbécile? » — Ailleurs encore, c'était un bel esprit qui gouaillait à un autre en levant l'œil vers la tribune : « L'engeance des dîneurs en ville pullule si prodigieusement, que bientôt il ne nous restera pour produit net qu'une famine universelle. — Ah! passe encore si Anacharsis l'entend ainsi, et si ce n'est qu'en nous affamant qu'il veut nous faire passer le

(1) *Journal français.*

goût du pain, comme il le dit si joliment. Mais il tient à septembriser, et c'est un peu fort. — Oui, assassiner pour convertir, c'est un méchant moyen de se faire des prosélytes. »

« — ... Je propose donc à la Convention des Français, ainsi qu'aux autres Conventions du monde, poursuivait cependant Anacharsis, de décréter ou déclarer préliminairement le principe fécond et attractif de la souveraïneté indivisible, la volonté suprême et unique du genre humain. Cette vérité, reconnue par tous les hommes, produira la réunion de tous les hommes. Posons cette large base aujourd'hui, et nos travaux subséquents seront impérissables : nous compterons une grande journée de plus dans les annales de la régénération du monde. L'an premier de la *République française* est l'an premier de la *République universelle.*

« Voici trois articles, trois résultats d'une méditation profonde, que je soumets à la sagesse de mes collègues :

« PROJET DE DÉCRET.

« La Convention nationale, voulant mettre un terme aux erreurs, aux inconséquences, aux prétentions contradictoires des corporations et des individus qui se disent *souverains*, déclare solennellement, sous les auspices des *Droits de l'homme* :

« Art. 1er. — Il n'y a pas d'autre souverain que le genre humain.

« Art. 2. — Tout individu, toute commune qui reconnaîtra ce principe lumineux et immuable, sera reçu de droit dans notre association fraternelle, dans la république des *Hommes*, des *Germains*, des *Universels*.



« Art. 3. — A défaut de contiguïté ou de communication maritime, on attendra la propagation de la vérité pour admettre les communes, les enclaves lointaines. »

Quand il descendit, Anacharsis eut seulement conscience de la sagesse de ses collègues. Tous les masques lui riaient au nez. Seuls les Montagnards vinrent lui serrer la main : « Ah ! citoyens (1) ! fit l'Orateur indigné, Emmanuel Sieyès, avec son *tiers état*, n'aurait pas joué un plus sot rôle dans un lit de justice à Versailles que moi avec mon *genre humain* parmi nos *hommes d'État*. Mais, au moins, à la cour de Versailles, n'était-on pas inconséquent ; on ne s'y piquait pas de professer la vérité, d'établir la liberté et l'égalité sur les *Droits de l'homme;* on n'y reconnaissait que le *droit français*. Et moi, qui fonde ma constitution sur la déclaration des droits universels, je rencontre des Français d'autrefois, des Huns et des Goths, *des grands enfants* dans le sein d'une Assemblée qui invoque les *Droits de l'homme*... Sans la sagesse du peuple, on me persécuterait corporellement comme Galilée et Jean-Jacques... Mais si nos hommes en place, nos messieurs n'entendent pas ce langage, le public l'entendra parfaitement. Toujours les gouvernés ont été plus philosophes que les gouvernants. Sous l'ancien *régime*, la *ville* valait mieux que la cour; sous le nouveau régime, le *forum* vaut mieux que la *convention*. Un gouvernement quelconque a la manie de se croire plus sage que le peuple ; cette manie est le comble de la sottise : l'expérience nous guérira, j'espère. » Sur ce, il alla hâter l'impression de sa harangue. Et comme Rabaut avait fait groupe, ô honte ! avec les rieurs, il donna ordre

(1) Cloots, Préface des *Bases constitutionnelles*.

d'afficher en tête de la brochure l'opinion du Cévenols sur l'Orateur du genre humain en 1792. « Il a paru un de « ces hommes qui savent s'élancer du présent dans l'ave- « nir, etc.! Il a prévu que la déclaration des Droits serait « un jour la théologie sociale des familles humaines, « etc., etc. » — Oui, c'est Rabaut lui-même qui, voilà juste un an, parlait ainsi de moi. Alors tout à l'idée, il est aujourd'hui tout à l'intrigue. »

L'intrigue!—Ah! certes, malgré le supplice de Capet, la trahison de Dumouriez, l'acquittement de Marat et malgré le cri parisien : « Suspension des vingt-deux! » l'intrigue vivait toujours, et si bien que, non contente de payer de mépris la parole du philosophe, elle lui ménagea, au dehors, une flétrissure insigne. « Il peut en appeler au peuple des rires de la Convention et crier sur la place publique sa panacée universelle, — non-seulement nous ferons aboyer autour de lui : Prussien! espion! parasite! charlatan! mais quelqu'un s'approchera un journal en main, *la Chronique*, par exemple, et lui chantera le plus gaiement du monde : Pardon, citoyen; mais on dit que vous êtes un voleur!... » Ce fut, en effet, l'ordure qui lui arriva droit au cœur à sa sortie (1).

Dès la première nouvelle des massacres vendéens, on avait songé à la Légion Germanique pour combattre les brigands. Avec les Vainqueurs de la Bastille, c'était la seule troupe qui fût disponible à Paris. Mais cette légion franche, dont on avait à dessein empêché l'organisation ne comptait que huit cents hommes au lieu de deux mille, Toujours pour faire pièce aux patriotes, les royalistes

(1) *Journal français*, *Patriote*, *Chronique*, etc., — et Audouin, *Journal universel.*

annoncèrent aussitôt que, sans aucun doute, le conseil d'administration de la légion avait volé les avances faites par la république. Or qui présidait le conseil? Anacharsis Cloots ! — Vite donc, à la suite des royalistes, les Brissotins accoururent n'ayant en tête que leurs haines de coterie, et ils clamèrent : « Cloots est un voleur ! »

Anacharsis n'eut la force que d'en appeler, non pas au peuple, mais à Cambon. Cette infamie le paralysa tout. Tant de cynisme et d'entêtement chez des hommes si bien doués par la nature et l'éducation le confondit. Mais le comble, ce fut d'entendre Guadet proposer enfin, le 30 avril, de transporter l'Assemblée hors Paris, à Versailles ! — Anacharsis se crut en retour des journées d'octobre, — et, quelques jours après, de voir les muscadins s'attrouper et refuser d'aller en Vendée, comme les Vendéens refusaient de courir aux frontières, — Anacharsis se demanda si vraiment la Bastille avait été prise ! — Or, en ce moment, les Anglais venaient de débarquer à Ostende, les Hanovriens et les Hollandais entraient en ligne ; à Anvers, là même où, un mois auparavant, avait siégé le Comité insurrecteur batave, allait s'ouvrir un congrès des brigands couronnés, — Anacharsis ne put s'empêcher de croire sincèrement que les Girondins-Brissotins-Rolandistes pactisaient avec l'ennemi.

Le soir du 5 mai on le vit monter, fiévreux, à la tribune jacobine. Son regard étincelait, sa lèvre était crispée, son geste bref et saccadé comme la voix. Il annonça sonner le tocsin d'alarme (1), et, dans un cri pour lequel il semblait avoir ramassé toutes ses forces, il souffla :

(1) Audouin, *Journal universel*.

« Vite à Liége ! vite en Vendée ! Sans-Culottes, aux armes ! » — Le lendemain, Anacharsis Cloots délirait sur sa couche. La bile avait envahi son organisme, comme la réaction toute la république. Nouveau Loustalot, il tombait, en face de la guerre civile, malade de la patrie (1).

Enfermé dans sa chambre, il eut le même délire qu'à la veille de la Convention, lorsqu'il courait en halluciné dans Paris. Pendant vingt-cinq jours toute sa tête éclata en visions, en cris, mais visions plus folles, cris plus farouches qu'alors, et, pourtant, cris et visions n'étaient cette fois que les faits, que les réalités, que les accomplissements du dehors qui se répercutaient en lui.

Il voyait (2) les émigrés, les muscadins, les tripoteurs d'argent, qui déjà avaient fait alliance au 10 août contre le peuple, sortir soudain de dessous terre, courir aux salles de section, et chasser des assemblées tous les patriotes, en criant : « Mort aux anarchistes ! » — Et c'était vraiment ainsi dans Paris ! Il se croyait vivant à Marseille, à Aix, à Lyon, et il entendait désigner par liste les patriotes pour la guillotine. — Et c'était vraiment ainsi dans ces villes ! Il s'imaginait ensuite être aux armées : toutes lui passaient en déroute devant les yeux. — Et c'était vraiment ainsi aux frontières ! Alors, sur la mer, lui apparaissait d'Artois qui se rendait à Londres, et toute une rumeur de royalistes en gaieté s'échappait du Palais ci-devant Royal : « Oui, d'Artois va s'entendre sur les affaires de France. » — Et ce qu'il entendait là s'entendait vraiment ainsi dans les rues ! Ou bien c'était une

(1) Cloots, *Appel au genre humain.*
(2) *Journal français.*

voiture emportant vers la Suisse Desfieux le jacobin en compagnie de lord Bedford (1), et la main qui poussait la voiture lui semblait celle de Danton le tripoteur. — Puis, l'assemblée s'intronisant aux Tuileries, s'inspirant soudain de l'esprit du lieu et créant une commission secrète pour faire le procès à la grand' ville, il la vit aussi. Alors toutes les voix de carnaval éclatèrent : « Les Jacobins sont vaincus! ils iront à la guillotine! On va donner de la pelle au cul aux municipaux! Les Maratistes sont morts! » Et l'halluciné sentit qu'on arrêtait déjà dans toutes les sections. Enfin, du sein même de la commission des Douze, un homme se levait, — O honte! n'est-ce pas Rabaut? — et l'homme osait attenter à la liberté de la ville par excellence en appréhendant, la nuit, au collet l'un des premiers magistrats parisiens, Hébert. Aussitôt les quarante-huit sections, les quarante-huit comités révolutionnaires, le comité central, le conseil général de la commune, les Jacobins, le comité des Jacobins, les Cordeliers, le comité des Cordeliers, la société Fraternelle, la société des Sœurs, le comité révolutionnaire des Sœurs... tous les éléments de la ville, enfin, s'animaient, s'agitaient, tourbillonnaient dans la tête du moribond... Et puis soudain c'était le vide, un désert! La Seine seule, larmoyante, traînait son eau à travers un espace de sable, sous un soleil stupide. Nulle trace d'un autrefois! Sur ce sable, pas une poussière. Et pourtant, là même avait été Paris!...— Qui donc avait passé?... Les Barbares de la Russie? Les Pandours de l'Autriche? Les grenadiers prussiens? — Non!... l'esprit Girondin, destructeur de la communion des âmes! — Or, ce que le malade voyait dans sa fièvre

(1) *Procès des Hébertistes.*

n'était encore que la réalisation de la menace qu'à même heure Isnard le Marseillais faisait en pleine Convention, à titre de président, — articulant non plus la mort du seul Marat, ni des seuls Jacobins, ni des seuls Cordeliers, ni des seuls Communaux, mais la mort de la grand'ville, qui redemandait son magistrat. « Oui, on cherchera un jour la place où Paris a existé ! »

En face de cette éternité muette, l'halluciné crut qu'il étouffait ; il poussa un appel de détresse épouvantable, qui, pourtant, n'était rien qu'un soupir ; mais à ce souffle, vrai verbe créateur, son désert entier frissonna. Tous les atomes, tous les grains de sable de l'espace se remirent en branle, bourdonnèrent, et ce fut en lui comme un essaim de cloches. Tout plein de cette harmonie, il saisit bientôt des formes, qui se détachaient du désert, qui, lui-même, disparut. Puis il sentit... quoi?... une main!.. Oui, un homme. O bonheur! le charme était rompu ! Il touche du regard ses amis qui l'entourent. Le voilà hors de crise!... Mais, pourtant, le bourdonnement continue, ébranlant sa couche, emplissant sa chambre. En vérité, on dirait le tocsin ! — Oui, brave Anacharsis, c'est le tocsin insurrecteur! Lui seul t'a rappelé à la vie. Avec Paris, tu ressuscites! — Car, à la menace d'être changée en un désert, la ville soulevée tout entière demande sur l'heure à la Convention la suspension des vingt-deux principaux Brissotins-Rolandistes. — « Non! jamais carillon flamand ne résonna plus agréablement à mes oreilles insurgeantes! » exclama soudain le ressuscité (1). Et il s'enquit à toute minute des fortunes diverses de l'Insurrection morale.

Dès le début, au 31 mai, on eut peur d'un coup d'État

(1) Cloots, *Appel au genre humain.*

dantoniste. Le grand tripoteur, qui, lors de la trahison de Dumouriez, n'avait attaqué les Brissotins que pour égarer l'opinion sur son propre compte, espérait bien les sauver du désastre auquel il avait aidé malgré lui. Convention dissoute, Jacobins dispersés, Commune anéantie, et Danton se plantait là comme l'indispensable, aux applaudissements de l'opposition anglaise. — Mais les magistrats parisiens, s'alliant aux Jacobins-Cordeliers, déroutent encore l'intrigue. Le 2 juin, sur l'ordre du commandant sans-culotte Hanriot, toute la ville en armes, artisans et bourgeois, enveloppaient les Tuileries, et, sans qu'un seul coup de fusil fût tiré, en dépit des amis de Danton qui cherchèrent vainement à se faire violenter pour avoir droit de protester plus tard, la Convention prononça la suspension des vingt-deux députés antiparisiens désignés par la ville elle-même.

Debout, Anacharsis! l'idée parisienne est sauve et sans tache! — Malgré l'appel des royalistes aux vieilles puissances et l'appel des fédéralistes aux départements; malgré la coalition des rois et la révolte des amours-propres froissés, le gouvernement de la France départementalisée est à jamais fixé dans la Commune centrale. L'Assemblée et la Ville ne vont plus avoir qu'une volonté une. Et la France ira jusqu'au Rhin, et ce sera la liberté du monde!

LIVRE VI

LA SANS-CULOTTERIE

Juin 1793 — Germinal an II

« — Oui, le beau rêve d'Anacharsis se réalisera un jour. La République universelle s'établira et tous les hommes seront frères (1)! » — Tels furent les premiers mots qu'à peine hors de chambre le ressuscité recueillit. A ce bonjour oriental que lui envoyait le *Journal des hommes libres de tous les pays,* Anacharsis se crut salué par toute la terre, et, rayonnant, il s'avançait, quand il apprit que ce beau souhait ne lui était exprimé qu'à propos de mulâtres, de blancs et de noirs, qui avaient présenté à la Convention un drapeau tricolore, où l'alliance du genre humain était peinte sous la figure d'hommes de différentes couleurs! — « Quoi! toujours l'histoire nègre! dit-il; nous en sommes encore à la peau! Brissot n'est plus là, pourtant, avec sa langue d'endormeur? » Et il in-

(1) *Journal des hommes libres.*

terrogea. A peine quelques pas, qnelques écoutes, Anacharsis ne se sentait plus déjà qu'une demi-renaissance. Nulle bouffée d'enthousiasme ne lui venait à l'âme dans ce Paris vainqueur des isolistes. A la Convention, aux Jacobins, à la Commune, tout se taisait, ne bougeait presque. Etait-ce surprise de la victoire ou modestie dans le triomphe? Non; c'était pudeur, sentiment qui toujours suivra l'acte insurrectionnel, qui n'est pas révolution. Ce plus saint des devoirs sera-t-il générateur ou d'énervement? La conscience doutait, car cette fois il n'y avait pas tache de sang, sceau de l'idée. L'Assemblée mutilée n'ose vouloir; la Commune triomphante n'ose pouvoir; Hanriot abdique, Marat se couche; des hommes d'action c'est à qui se montre désarmé en face du fédéralisme vaincu. Aussi, tout d'abord rien que des mots qu'on dirait des excuses pour ne pas effaroucher la France. Adresses de la Convention aux Français, de la Commune à toutes les Communes, des Jacobins à toutes les Sociétés; — et celle-ci, que rédige Camille le Parisien, Anacharsis le cosmopolite arrive à temps pour la signer comme secrétaire. Il a sa récompense; son nom est de la fête. Mais qu'il prenne garde! qu'il se recouche plutôt que d'agir! Car déjà s'élève un bruit, que ce sont des étrangers, espagnols, autrichiens, anglais, prussiens qui ont fait le coup, comme on disait au 10 août des Maltais et des Avignonnais, comme au 14 juillet des Auvergnats et des Gascons. — Vite une constitution, un pacte social! crie Paris à la Montagne, en voyant les cerveaux ébranlés. Quelle qu'en soit la lettre, nous accepterons le pacte. Législateurs, sauvons l'unité! Et bravement six Montagnards se mettent à l'œuvre. Anacharsis ne fut pas des six, quoiqu'il eût fait partie naguère de la commission jacobine.

Vu son origine prussienne, il dut se tenir coi, pour ne rien compromettre.

Et qu'il fit bien! Car, à peine la résolution prise, au moment même où la ville qu'ils disent de sang se montre d'ordre, les députés mis aux arrêts s'échappent. Ils fuient un à un, qui au nord, qui au midi, qui à l'est, qui au centre; par toute la France, il s'émiettent, les malheureux! Ils vont criant aux départements: « A nous, Calvadociens! A nous, Girondins! A nous, Finistère, Lozériens, Nîmois, Lyonnais et Marseillais! » — comme en 89 les parlements aux provinces: « A nous, Bretons! A nous, Picards! » Mais le cri de la grand'ville: « A nous, Français! » aucun ne l'a. Et de toutes parts, à leurs cris diviseurs, cris barbares, s'improvisent aussitôt des généraux protecteurs: Wimpfen à Caen, Précy à Lyon, Beysser à Nantes, à Bordeaux Miranda doit venir; dans la Lozère, des bandes s'arment sous les ordres de l'ex-constituant Charrier; tous s'agitent, constitutionnels, royalistes, fédéralistes; les départements se déclarent, on les compte: soixante-douze contre Paris désarmé.—Ah! c'est donc la guerre civile qu'ont provoquée les quakers! C'est bien à l'épée des royalistes que ces républicomanes doivent s'en remettre de leur salut? Et, s'ils convoquent à Lyon, patrie d'élection des Rolands, une convention rebelle, n'est-ce pas à coups de guillotine qu'ils essayeront de l'installer, ces hommes de loi d'amour et de paix?... L'idée s'affole dans toutes les têtes! Jusqu'à Brissot, lui qui avait pris rationnellement refuge à Bourges, ville centrale à ses yeux du congrès futur, — il court à Lyon. Mais, comme il courait, on l'arrête, et c'est bien fait pour sa mémoire, sinon pour sa tête. Du moins, s'il meurt, ne sera-ce pas comme les autres fuyards, sur les

routes, dans les cavernes, au milieu des champs, — affamés, abandonnés, dévorés, se suicidant, c'est-à-dire en isolistes! Non, Jean-Pierre, tu mourras au milieu des brigands parisiens. Tu chanteras, Camille te pleurera.

Mais qui songe à les tuer? Non, vous ne mourrez pas, vous ne devez pas mourir, et l'unité triomphera. Car Paris dépêche aux villes rebelles des commissaires pour adjurer l'union, et la Convention, aux quatre vents de l'insurrection, des députés à titre d'otages! Enfin voilà le pacte, le lien social, la Constitution faite d'audace en quinze jours. Paris va la jurer. Jurons-la tous et quelle qu'elle soit. Venez, nos frères!... — Ni pacte ni trêve! bataille! — Hélas! c'est la réponse; et les fédéralistes gouaillent cette constitution soudaine, la falsifient, la nient; en même temps que, sous main, soixante-treize députés de leurs amis, qui siégent encore, signent une protestation contre tout décret conventionnel, — ce qu'ont fait les Parlements en 89 contre l'Assemblée constituante, ce qu'ont fait les aristocrates de 91 contre les constitutionnels. « Hors la loi! » s'écrie le comité de salut public de la Convention, se faisant l'écho des Sans-Culottes. Alors Paris fermente, le Paris des tripots. Agioteurs, banquiers, accapareurs, muscadins et parents d'émigrés reprennent voix : Il faut affamer le peuple, les anarchistes! Et vite on affiche, on brochure, on pérore, on correspond; fausses nouvelles, fausses patrouilles, faux assignats; et, regardant le Temple : Vive Louis XVII, c'est le murmure; et comme au 10 août Lafayette; comme à l'établissement de la Convention et au jugement du roi Dumouriez,—un général est encore là guettant une proie : Arthur Dillon, — jadis favori d'Antoinette, mais aussi bon ami du Parisien Camille. Or Dillon n'attend pas

l'occasion; Dillon rêve un coup de main (1). Aidé des généraux qui doivent aller aux Indes, il peut avec douze fausses patrouilles s'emparer de la Monnaie, du Pont-Neuf, de la Maison-Commune, de l'Arsenal, du Ministère de la guerre, forcer les portes du Temple, égorger Pache et Hanriot comme les aristocrates de Versailles voulaient en 89 égorger Lafayette et Bailly, — et, se fortifiant, s'il le faut, dans l'île Saint-Louis, proclamer roi l'orphelin royal, au nom duquel on se bat en Vendée, peut-être même à cette heure à Lyon. Et qui doit présenter l'enfant au peuple ? Ecoutez ce que dit Lhuillier, procureur syndic du département; il assure que c'est Danton. Quoi! encore le tripoteur!...

« Qu'on arrête Dillon ! hurlent de toutes leurs voix les Sans-Culottes affamés — En prison le général ! » répète la Montagne malgré les cris de Camille; et l'intrigue est avortée!

Mais, à peine quelques heures, à la veille même où Paris va jurer le pacte, c'est une autre clameur, immense aussi et de détresse ; la ville a sa tache de sang : Marat est mort... — Malade ? — Non, assassiné ! — A son banc ? — Dans son bain, d'un coup de couteau, et par une femme de province, une ci-devant, accourue exprès pour cela du Calvados, ton royaume à cette heure, ô Buzot! ton diocèse, ô bon Fauchet ! L'insensée ! elle tue parce qu'elle croit au conte inventé par une autre femme, la Roland, et répété par les amis de cette reine : l'incarnation de la grand'ville dans un journaliste. L'incarnation d'un Dieu à laquelle tu ne crois pas, enfant à la main sanglante ! est plus facile encore à s'imaginer. Ton crime n'est que

(1) *Procès des Hébertistes.*

l'acte d'une virginité. Va mourir, et mourir stérile, même dans ton acte sanglant! Car Paris jure le pacte, et tu n'as fait qu'un deuil de section, de famille. Les Cordeliers enterrent leur mort; avec mesure même ils le pleurent, et si quelque désespéré s'avise de larmoyer: *O cor Jesu! o cor Marat!* le cordelier Brochet rappelle aussitôt à l'ordre la douleur pindarique du pleurard (1).

Mais Paris tout entier a pourtant un cri de douleur?... Ah! c'est bien d'une autre blessure, — blessure faite à la France! Déchirée au dedans, la nation vient d'être mordue aux frontières. Mayence la Germaine s'est rendue au Prussien; Valenciennes et Condé tombent aux mains de l'Anglo-Autrichien, et, comme on voyait Brunswick au mois d'août passé venir sur Paris, on attend au mois d'août prochain York et Cobourg. Aussi, comme en septembre 92 s'éveille la terreur! Terreur dans des têtes d'affamés! Que sera-ce donc cette fois? Déjà circule un bruit que la Convention est minée; déjà vient la nouvelle que les arsenaux sautent; puis c'est un autre bruit, qu'il y a la peste... Où?... Dans le palais du peuple, l'hôpital!

Ah! au nom de la terre! en est-ce donc fait de la révolution? La France va-t-elle avoir le sort de la Pologne? Asservie, partagée! — Voilà le cri de détresse qui part d'au delà du Rhin, du fond de l'Allemagne, et vient frapper Anacharsis, — Anacharsis désespéré comme eux sans doute. Car c'est la voix désolée de ses commettants, des souverains opprimés. Ils se sentent déjà presque orphelins. Où donc est l'Orateur? — *Adsum!* fait-il aussitôt. O miracle! il sourit toujours.

---

(1) *Nouvelles politiques.*

Oui, en face du cadavre encore chaud de Marat, quand la France est en feu, déchirée, dévorée, l'Orateur, est-ce à croire? jette aux effrayés d'outre-Rhin la réponse la plus fraîche, la plus confiante, la plus heureuse, qui se puisse dire. Moins longue, elle n'a pas moins d'ailes que la lettre qu'il écrivait à son prince allemand au lendemain de la fédération. Et c'est à un prince aussi qu'il s'adresse, mais celui-ci de nouvelle fabrique, serviteur de l'opinion, bon cousin de Marat, un journaliste.

L'Orateur sourit parce qu'il regarde la Constitution ; et il la montre à ses commettants comme la Montagne la montre à la France, en croyant. Car il croit (2).

Est-il fou? Une constitution bâclée? — Oui, bâclée en quinze jours, et c'est là son mérite. Au moins n'est-elle pas d'académie et ne sent-elle l'huile de la lampe. — « Mais j'en ferais bien autant, » disent les aristocrates. — Et voilà justement pourquoi vous ne devez pas la dédaigner, aristocrates. — « Mais nous ne pensons pas autrement dans notre village, dit le démocrate en sabots. » — Et voilà justement pourquoi elle est belle comme le génie, puisqu'elle est simple comme la nature, ô démocrate! — Mais elle est si courte? — Quel progrès! Que sera-ce quand nous aurons la république européenne ou universelle? La constitution de l'univers, — vous le savez, je l'ai dit, — n'exigera pas la moitié des chapitres qu'exige la France environnée de peuples étrangers. Il faut de gros in-folio pour constituer la tyrannie; il ne faut qu'une page pour constituer la liberté. — Et l'Orateur de sourire encore. En vérité, il est fou!

« Mais l'invocation à l'Être suprême, philosophe? Mais l'article assez louche sur la liberté de la presse, homme libre? Mais la doctrine américaine, qui méconnaît la so-

lidarité des peuples? Orateur du genre humain, renierais-tu tes principes? — Eh! l'heure n'est pas aux lamentations sur le pacte, répondait Anacharsis aux indiscrets. Qu'il serve d'antidote à la guerre civile, voilà le principal. Comprenez-vous? » Et tout bas il murmurait : « Pourvu qu'il dure quinze jours! » Aussi n'avait-il garde d'applaudir aux aboiements du pauvre Jacques Roux, enragé de ne trouver à l'œuvre montagnarde odeur de sans-culottisme.

Aux yeux d'Anacharsis, toutefois, la Constitution, outre sa brièveté, avait bien encore un mérite, et qui faisait même oublier à l'Orateur le rajeunissement de la vieille formule sacerdotale *Deo optimo maximoque* : la loi ne reconnaissait plus de domestiques. Or, n'était-ce pas lui l'inspirateur de cette déclaration? Après le 10 août, n'avait-il pas pris en main la cause des gens de maison, qu'on excluait du vote par crainte, non par principes? Ne s'était-il pas écrié : « Un domestique n'est qu'un artisan domicilié avec l'ordonnateur de ses travaux? » Si la Constitution n'a pas le ton si franc, si elle prêche même la reconnaissance aux citoyens officieux, elle n'en détruit pas moins pourtant la domesticité, base première du vieil ordre social, où n'étaient que maison du roi et maison de Dieu. Oui, à bas la domesticité, comme à bas la sujétion! Plus d'autre service que celui de la patrie; ni noble ni prêtre, ni valet ni maître. Tous au niveau et debout : égalité parfaite! — Anacharsis pouvait donc saluer franchement la Montagne constituante et la faire saluer à ses commettants. « Oui, cette montagne en travail qu'on voulait faire avorter enfante un dieu générateur; oui, tous mes vœux vont s'accomplir! Oui, je touche au terme de mon ambition!... — Ton ambition? Ah! quelle est-

elle donc, Anacharsis? Avoue-la enfin, ex-Prussien, ci-devant noble, millionnaire patriote, philosophe débaptisé, orateur des Sans-Culottes et député de l'Oise? Ton ambition, eh bien? — « Voir le monde libre en mangeant à la gamelle avec les cultivateurs de mon voisinage. » — Et comme en 90, à l'heure où l'humanité s'affirmait par tête, il s'annonçait orateur du genre humain, voilà qu'il se proclame, — aujourd'hui que la loi de nature se manifeste toute, — *Cultivateur!* L'Orateur du genre humain, cultivateur en France : il a son couronnement! C'est ainsi qu'il signe désormais. « Les coteaux de Crépy seront les dortoirs de ma vieillesse bienheureuse, » ainsi pense-t-il, ainsi crie-t-il, ainsi jure-t-il, et plus haut encore qu'en 92. — Quoi! même en dépit de la guerre civile? — Même en dépit de la guerre civile! — Quand les soixante-douze départements sont soulevés? — Quand les soixante-douze départements sont soulevés! — Et que York et Cobourg sont en France? — Oui, et que York et Cobourg sont en France!... Car, à peine a-t-il dit : « Je suis cultivateur! » que déjà la pacification commence sous l'impulsion de la commune sans-culotte.

« Si la Montagne, si les législateurs d'idée parisienne n'osent agir, nous sauverons seuls l'unité nationale, avaient crié les voix saines de la ville ; Hanriot est là toujours prêt à marcher, et Pache, au besoin, sera grand juge, magistratissime. En avant donc, Montagnards, ou sinon... » Et les braves montagnards s'étaient repris d'ardeur : Barrières fermées, Palais-Royal fermé, son public épuré, les suspects arrêtés ; Antoinette à la Conciergerie pour être jugée, les prêtres réfractaires à déporter ; enfin le Comité de salut public renouvelé ; hors d'ici, Danton! au secours, Robespierre l'unitaire! — Et voilà tout dit,

et voilà tout fait; et dans ce Paris d'ordre et de paix, du haut de la Montagne, le pacte, plus rayonnant, apparaît à la France. — O bonheur ! la France adore. De toutes les communes des fédérés se détachent; de toutes parts ils arrivent pour jurer le pacte, le 10 août, anniversaire du triomphe suprême de la ville sur le palais, des Sans-Culottes sur le roi. Quoi qu'aient fait, quoi que disent encore les fédéralistes, les fédérés communaux se risquent à huit mille dans la ville sanglante. L'élan est tel que la ville elle-même en a surprise, et ne peut croire à tant de bonheur. « Ne seraient-ce pas des traîtres? — Des traîtres ! Ah ! voyez donc comme ils se hâtent de courir à l'Assemblée saluer la Montagne, qu'ils proclament bien la sainte ! Car ce ne sont point les enfants du prince des assassins qu'ils y voient; les sicaires leur semblent transfigurés en Moïses, les hommes du poignard en hommes de la loi. Et tous de s'incliner devant le nouveau Sinaï.

Alors, pour leur donner satisfaction parfaite, tous les monstres parisiens leur furent exposés bien au jour. Anacharsis et les autres se firent une joie, une fête de leur en montrer la beauté, la rareté, la curiosité. Les fédérés en ouvrirent les yeux d'étonnement, d'admiration.

Et d'abord c'était Pache le maire, papa Pache, dans son île. Ni carrosse, ni livrée comme avait Bailly, le chef de la municipalité paternelle; rien de la suffisance à la Pétion, comme au temps des municipaux beaux-esprits. Employé du peuple, Pache vient bonnement de sa campagne tous les matins, à pied, son pain en poche s'il est besoin, pour faire les affaires parisiennes; puis, affaires faites, il s'en retourne aussi bonnement auprès de sa femme et de ses filles, dont aucune ne s'avise d'avoir cercle autour d'elle. « Ah ! le bonhomme ! disaient les

fédérés ravis. S'il nous faut jamais un symbole d'unité, le voilà bien trouvé! Il n'a pas l'allure dictatoriale, celui-là ! »

Mêmes transports à la vue du compère Chaumette, le procureur de la Commune. Quelle merveille que ce petit jeune homme à cheveux plats! A la salle Saint-Jean, dans son conseil, malgré la foule, comme il se laisse aborder! que dis-je? comme il se mêle, et jamais las. Il a oreille et langue pour tous. Ni garde ni laquais non plus; de palais moins encore; une chambre et sa femme qui ravaude, voilà tout. A qui frappe : Entrez! Tout comme chez Marat. Brave Anaxagoras!

Mais l'autre aussi? — Quel autre? — Eh! l'homme à la pipe, aux moustaches, à la hache, aux grandes colères? — Le père Duchesne, f.....! Voilà un drôle de loup-garou! Loin qu'il soit aussi diable qu'il se dit noir, bien fin si vous lui trouvez la gueule enfumée. Au reste, le voici! — Où? — Là, près de Chaumette. — Quoi! ce monsieur de la peau fine? — Lui-même, le Normand. Mais abordez-le. Aussi poli qu'un Chinois; car, s'il est ours mal léché, ce n'est qu'au vis-à-vis des conspirateurs et des traîtres. Avec les Sans-Culottes, vrai bon vivant, il donne dans l'œil. Hier la girouette était à la pluie; comme un bonnet de nuit il était triste; mais aujourd'hui le temps se lève, le voilà gai comme un pinson, il fait jabot; c'est un beau fils (1)!... Ah ! si vous voyiez son ménage, à lui! Si vous connaissiez sa Jacqueline, la nonne! Langue affilée, mais cœur évangélique! Ne croiriez-vous pas que Fauchet l'endoctrinait hier encore (2), et

(1) *Journal du Père Duchesne.*

(2) *Souvenirs* de Desgenettes.

que ses principes sont restés ceux de sœur Goupille, quoiqu'elle soit femme du Normand-Parisien? Allez la voir. Son orgueil est de montrer son lit, le lit qu'elle avait au couvent. « Devenu celui d'une mère, il n'a changé de forme ni de couleur, » dit-elle.

En face de ces magistrats de chair et d'os des temps nouveaux qui leur rappelaient les magistrats légendaires du bon vieux temps, les fédérés étaient émerveillés. Et ils allaient au Luxembourg, où le brave Hanriot, le général de l'insurrection morale, leur versait à boire : A la santé de l'unité! Et ils revenaient à l'Assemblée, où des tribunes ils admiraient Hérault, le bel Hérault, qui présidait la Convention au 31 mai, et qui présidera encore le jour de la fête. « C'est la coqueluche des jolies femmes. Savez-vous qu'Antoinette elle-même ne l'a pas dédaigné du regard? — Je le crois bien! Mais toi, qui donc es-tu? — Orateur du genre humain, cultivateur en France! — Quoi! le grand Anacharsis, le cosmopolite sans-culotte! et tout aussi simple que les autres!... » On restait là sans voix!

En huit jours les fédérés n'avaient plus en tête Brissot le quaker, Condorcet l'académique, Vergniaud et sa rhétorique, aucun des politiques de coterie ni des beaux esprits de salon. Ils marchaient fiers comme en janvier aux bras des gars parisiens, criant : « Jurons la Constitution! Jurons l'unité! — Qu'importe que les accapareurs de Marseille veuillent secourir les marchands de galons de Lyon, la rolandine! Les Allobroges sont là, nouveaux Français, qui leur barreront passage. Jurons la Constitution! — Qu'importe que Mayence la Germaine soit la proie du Prussien! Son héroïque garnison est en route pour écraser la Vendée! Jurons l'unité! — Qu'importe que

les Anglais houzardaillent jusqu'à Saint-Quentin! Sans-Culottes, pas de journées de septembre, cette fois. Mais au tribunal, Custine, le général traître! Antoinette au tribunal! et jurons tous. Non, on ne buzotera pas la France ; tous, nous mettrons la tête dans le même bonnet, et nous mangerons le pain de la fraternité. » Le 10, en effet, on le mangea.

O Voltaire! O Suisses de Châteauvieux! Quand Paris célébrait votre rappel, toi de l'exil, vous des galères, quelle fête à venir ne prévoyait-on pas! La voilà donc, individus-unis! Fête parisienne, fête du genre humain, fête de l'unité, fête de la nature! Et qui s'accomplit en vue des tentes ennemies, non plus avec la fièvre des diables de Valmy, mais dans le calme héroïque de l'universalité, de la sans-culotterie à jamais constituée.

Les fédérés avaient eu huit jours pour se préparer à la fête. Par le cœur d'abord, en embrassant à toute rencontre; par l'esprit ensuite, quand ils se virent introduits vivants dans un monde bien autrement idéal que leur paradis chrétien : le Musée! Les beaux-arts ne sont plus aristocrates, on les a délogés des palais, des châteaux; ils sont clubés. Admire, sans-culotte, élève ton âme devant ces beautés humaines, éternelles et multiples, de tous âges, de toutes formes, de toutes actions, de toutes nations, tableaux et statues. Puis, rentré au village, tu brûleras vite, intelligent enfin, l'image grossière devant laquelle tu t'agenouillais, croyant. Mais viens encore, regarde toujours; incline-toi, si tu veux même, mais cette fois pour t'enquérir : car voilà des reliques, non plus légendaires, mais les grandes reliques de l'histoire, les monuments. L'histoire, c'est ton passé. Individu, apprends ton âge d'homme. Tu n'es pas isolé, tu

ne vis pas avec les vivants, — des vivants seuls ; homme citoyen, tu vis aussi des morts et pour l'avenir. Sens-tu bien comme la vie t'enveloppe ? Tu ne crois plus, n'est-ce pas, que la terre soit un lieu d'exil ? Tu es bien au monde comme le poisson dans l'eau ? Ah ! ton cœur bat, ton esprit veille ! Fraternisons; vite à la fête, le jour se lève !

Le jour se levait, et comme toujours, depuis trois mois, clair et beau. « Le bon Dieu lui-même s'est fait sans-culotte, » disait la foule. Et devant le faubourg de Liberté, sur les ruines mêmes de la Bastille, à cette place où Voltaire avait reposé au retour de l'exil, apparut la Nature aux cent mamelles, mamelles jaillissantes, tout Paris, toute la France à l'entour.. Hérault, le président, entonna l'hymne éternel : « O Nature, c'est dans ton sein que le peuple a recouvré ses droits et qu'il s'est régénéré. Il a rentré dans la simplicité de tes voies, et il a retrouvé la liberté et l'égalité. Salut ! » Puis tous burent, président, députés, fédérés, vieillards, enfants, tous de l'eau du nouveau baptême. « Les lois de la République, s'écriaient les régénérés, sont celles de la Nature une et indivisible. » Et ils cheminèrent.

Sans baïonnettes ni tambour, ils allaient, le cœur seul marquant le pas. Les sociétés populaires d'abord, — nouvelle providence sociale, — avec l'œil de la vigilance pour symbole; puis la Convention, entourée d'un ruban tricolore, — chaque député, chaque légiste tenant en main, comme le Sans-Culotte des faubourgs à la fête de Châteauvieux, l'épi de blé de la mère Nature. Anacharsis, cultivateur député de l'Oise, bonjour ! Puis, c'étaient les huit mille fédérés départementaux, armés de piques parisiennes, non pour le combat, mais pour le faisceau; puis derrière, c'était... c'était la foule ! rien que

la foule! Paris, la France, l'Univers, les Individus tous unis. Mais les juges? Dans la foule. Mais Pache le maire? Dans la foule. Mais Chaumette le procureur? Mais le général? Dans la foule des hommes unis, sans uniforme et sans écharpe; administrateurs, administrés pêle-mêle; nulle part de gouvernés : la loi seule ordonne. Et du milieu de cette foule, harmonieuse confusion d'indisciplinés, surgissaient en spectacle les fruits de cette sociabilité féconde, l'industrie, les arts et métiers, instruments du bien-être. Oui les philosophes encyclopédistes l'avaient prévu : L'Humanité a pour mission de jouir d'elle-même en fraternisant avec la nature! Place à la grande Sans-Culotterie valeureuse au travail! Mais chut! voici le char funèbre des martyrs de la liberté : chapeau bas! Puis la couronne royale cahotée dans la charrette du bourreau. Vivat!...

Et tous ces êtres, tous ces humains ramenés à la nature par l'exercice de leur propre raison, s'avançaient, passant sous un arc de triomphe en l'honneur des femmes des 5 et 6 octobre, ménagères héroïques qui avaient été crier : « Du pain! » à celui qui se disait alors le propriétaire de la France. Elles sont là sur leurs canons. « Enfantez des citoyens! » leur criait Hérault en passant; en passant aussi Anacharsis murmurait du fond du cœur le premier cri qu'il avait poussé en 89 : « Le roi à Paris! »

Et l'on arrivait sur la place de la Révolution : « Salut à la liberté! Ici la hache a frappé le tyran, » et le président jetait une torche sur un monceau d'armoiries qui prenait flammes : « O nuit du 19 juin! ô nuit de l'ambassade! » disait Anacharsis levant les yeux; — dans le ciel mille oiseaux s'envolaient, êtres vivants et libres.

Puis c'était aux Invalides le monstre du fédéralisme

terrassé par le peuple français. « Guerre à qui veut nous diviser! Diviser, c'est nous anéantir, » disait le président; et tout glorieux, Anacharsis se rappelait avoir le premier sonné le tocsin d'alarme contre la Gironde.

Enfin on entrait au Champ de la fédération, en se courbant sous le niveau égalitaire. Le président proclamait la Constitution acceptée; et, quoiqu'il y eût en France guerre au dedans, guerre au dehors, Hérault s'écriait avec non moins d'élan qu'Anacharsis : « La république est éternelle! — Oui, une, indivisible, impérissable, comme la nature! » répétaient-ils tous. Alors les quatre-vingt-trois piques parisiennes-départementales formèrent le faisceau, la foule alla saluer une dernière fois les morts des grandes journées; puis, tous, parfumés de souvenirs, bien approvisionnés d'émotions, s'assirent sur l'herbe. On mangea.

A ce spectacle sublime : « L'autre monde est créé, exclama l'Orateur, oui, créé ici-bas. Que dis-je? Il n'y a plus d'ici-bas, puisqu'il n'y a plus de terre, selon la Bible, fixe sous la main d'un seul et peuplée de misérables pécheurs. Où je suis, où je mange, c'est bien un monde newtonien se jouant dans l'espace avec l'infinité des mondes, sans cris ni pleurs, sans blasphèmes ni prières, sans gémissements, en harmonie parfaite. Adieu les êtres de raison, adieu le sacerdoce d'hier! L'homme est tout à l'homme parce qu'il est tout à la nature, parce qu'il ne bat plus sa nourrice. Et cela, ajoutait-il étendant ses regards sur la foule communiante, grâce à Paris, chambre des pairs de la Sans-Culotterie; Paris, commune centrale des individus-unis, les humains! »

O brave Anacharsis! bois, mange, regarde, parle, souris, ris, éclate, trinque, tope, pérore, embrasse, enivre-

toi de paix, de sociabilité, vite et pleinement, car avant six mois... écoute! c'en sera fait de toute cette floraison de consciences. — Qui blasphème là? — Tous ces fiers indisciplinés seront retournés à la règle, remis au pas. — Tais-toi! — La terre s'arrêtera de nouveau, Dieu rentrera dans son ciel, l'autorité chez les hommes. — Tu mens! — Et ces humains ne seront plus qu'un concept, une abstraction, un être de raison, le peuple, matière gouvernable. Alors, sur toutes ces têtes de muets, têtes de morts, pèsera le gouvernement le plus oppressif qui jamais aura été! Gouvernement anonyme, immaculé, vertueux, tout aux flegmatiques, les hommes de la loi. Ils sont en germe, les monstres! Ils croissent, et déjà s'adorent-ils dans leur croissance. Aussi viendront-ils, vaincront-ils, et n'auront-ils pas même conscience d'avoir vaincu des forts, que dis-je? des égaux. Avant d'avoir conquis, ils méprisent. Ils ne conquièrent même pas, ils écrasent! L'homme en état de grâce ne fait pas grâce. Orateur, enivre-toi de paix, de sociabilité, vite et pleinement, car voilà le despotisme légal, despotisme encore plus terrible à chacun, parce qu'il est plus juste pour tous, que le despotisme local des fédéralistes. Hélas! après les isolistes, les solitaires! Place aux jansénistes de la liberté!

— Hé! s'il vous plaît, où sont-ils donc les loups, les revenants? Bonnes gens, mes amis, je ne les vois guère. Il leur faudrait un troupeau, ce dont nous n'avons pas l'allure. Allons, point de trouble-fête! Vive la Sans-Culotterie universelle! La révolution est close, affirmée, parachevée sans retour.

Cependant... — Cependant quoi? Voyons. — On intrigue. — Belle nouvelle! depuis le déluge on intrigue. — Oui, mais comme au temps de la monarchie et comme

hier avec les Girondins, l'intrigue est au gouvernement. — A la Convention? C'est connu. Chassez donc l'intrigue d'un groupe de légistes : parleurs de tribune, intrigants de couloirs. — L'intrigue est au comité de salut public, te dis-je! — Au comité depuis son renouvellement? La preuve? — Eh! à voir comme on en fait avec la presse. — Voudrais-tu, citoyen contradicteur, arguer de la suppression du journal de Prudhomme? Mesure de salut public qu'il faut accepter pour un temps! Pourquoi s'avisait ce libraire d'admirer en artiste le caractère de la Corday au moment où les fédérés venaient jurer le pacte! Que n'en prenait-il le portrait dans *le Batave*, où nous avons esquissé sur nature (1)? — Mais *le Thermomètre* de Dulaure le brissotin? Va-t-il être supprimé pour un temps? Dis : supprimé pour toujours. Le comité offre six mille francs de la clientèle pour multiplier d'autant les abonnés à la Feuille du comité lui-même (2). Qu'imagines-tu d'un comité ayant journal? Voilà qui est mieux que le bureau d'Esprit public établi par Roland. — Idée de Danton! qui ne rêve qu'un comité gouvernemental et partant responsable, afin de donner plus de jeu, dit-il, à l'opposition législative! — Oui, et afin de pouvoir, à son heure et par un simple vote, s'emparer de la direction suprême. Les ministres Desforgues et Destournelles ne sont-ils pas déjà tout à sa dévotion? — Qu'importent ces habiletés? Robespierre veille au comité de salut, et c'est au bras d'Hébert qu'il marche!... — Oui, pour aller aux Cordeliers attenter à la liberté d'opinion dans la personne du pauvre Jacques Roux. — Mesure de salut public, ré-

(1) *Le Batave.*
(2) Dulaure, *Supplément aux Crimes des anciens comités.*

pliquait encore Anacharsis. Non, l'homme-unité n'est pas à craindre tant qu'il agira de concert avec Hébert et Collot. Pas de mauvaises pensées! la commune centrale et le pouvoir exécutif vont de pair. Liberté dans l'unité! Ayons confiance! Et quant aux étouffements des journaux girondins, c'est moins au comité que profiteront ces silences brusqués qu'à la brave Sans-Culotterie qui clame par la bouche de Duchesne tant aux faubourgs qu'aux armées : Ça ira; et surtout laissons faire; les meneurs sont sous le couteau!

Il fallait laisser faire, en effet. Jamais on ne vit plus forte raison sociale. Déjà quelques habiles, commentant à leur guise la pensée de tous : La révolution est faite! murmuraient : Amnistie! et demandaient la mise en jeu de la Constitution montagnarde, — quand paraissent à la barre les fédérés eux-mêmes. Les cris de la veille étaient : Vive la Constitution! Vive l'unité! Ils ne crient plus, miracle! que : Vive l'unité! Aux applaudissements des Sans-Culottes parisiens qui l'ont inspirée, à la grande joie des Montagnards qui l'ont rédigée, ils viennent exiger l'ajournement de la Constitution qu'ils ont jurée : « Avant tout, qu'on avise aux moyens de sauver la patrie! Pour le quart d'heure, soyons révolutionnaires! » Comme Anacharsis admira ce mépris rationnel de la France sans-culottisée toute pour les constitutions écrites aussi bien que révélées! Comme il n'eut garde d'être effrayé de l'avenir à l'exemple des parlementaires qui disaient tristement : « Il n'y aura donc toujours que du provisoire? — Eh! je ne sais rien de moins provisoire, leur répliquait Anacharsis, que trente millions de consciences humaines nationalement constituées. N'entendez-vous pas le vœu qu'elles articulent encore?... Les consciences criaient : Levons-

nous en masse! Courons en masse aux frontières! » C'était le cri qu'Anacharsis avait poussé dès 92! Oui, un dernier effort! Tous debout, les vivants! toutes en réquisition, les forces! si bien que les mesures de salut ne puissent durer plus de quinze jours! Avant quinzaine on est au Rhin et sur l'Escaut. Quelle France alors! Nation cosmopolite! pour ceinture la mer et des fleuves, et l'on échappe aux vieilles puissances! Et quelle paix : Liberté chez nous, propagande chez tous! A bientôt la république européenne! Car il ne s'agit plus d'un jeu ministériel comme avec Brissot; car on ne saurait douter du triomphe des masses individualisées. Hélas! nous avons la Vendée pour exemple. Qui donc depuis six mois a pu vaincre ces paysans fanatisés? A notre tour, ayons le fanatisme de la liberté! Sans-Culottes, en avant! Une croisade civique!... Et Anacharsis sortait glorieux de la Convention, toute disposée à se rendre au vœu de tous, quand, avisant Robespierre : « Eh bien? fit-il. — Eh bien? » fit l'autre. Les deux hommes se rencontraient, comme en 92, à la veille de la bataille! — « Une croisade civique! dit l'Orateur. — Eh! nous n'avons déjà que trop de soldats aux frontières, » lui jeta l'Incorruptible (1). Qui fut ébahi? — Cloots, parbleu! Le myope a parlé de soldats? Mais il n'y a plus ni soldats, ni prêtres, ni nobles. On ne voit en France, en Gaule, que des hommes-citoyens, des sans-culottes. N'éprouve-t-il pas d'enthousiasme, ce membre du comité de salut! A-t-il déjà mépris des voix de la terre, cet élu d'hier au pouvoir? Va-t-il nous réchauffer son thème de 92, en imaginant toujours la guerre comme un fléau et non comme une propagande? — La propa-

(1) Cloots, *Appel au genre humain.*

gande?... Ah! armée ou écrite, l'homme-unité en fait bon marché! Quelques heures après avoir dit à l'Orateur : « Il y a trop de soldats aux frontières, » Robespierre criait aux Jacobins : « Il y a trop de journalistes à l'intérieur! » Cette fois, Anacharsis leva les épaules et murmura : « Oh! les joueurs de rôle! » Puis, laissant là le Robespierre, il se dit : « Quoi! ces fédérés qui viennent de crier : Guerre! de tout leur cœur, s'en retourneront au pays, tête basse et sans voix pour l'appel aux armes? « Sont-ce des revenants de Paris ou de l'autre monde? » diront leurs frères en les revoyant. Vite! d'un coup de langue redressons ces têtes. » — Et trois jours après, 19 août, Anacharsis, l'homme-confiance, était à la tribune jacobine. Robespierre, l'homme-défiance, présidait. Il y avait chambrée complète. Députés, Fédérés, Jacobins, tous d'oreille complaisante. Nouveau Pierre l'Hermite, Anacharsis prêcha la croisade civique (1) :

« Condé, Mayence, Valenciennes sont pris, commença-t-il à dire ; d'autres places frontières tomberont peut-être entre les mains de l'ennemi : bien méchamment sot qui s'en réjouira! Bien bonnement faible qui s'en épouvantera! » — Les têtes se relevèrent toutes à ces simples mots, les premiers. — « Les tyrans sont plus embarrassés que nous! Je les attends à la trouée. Nous verrons comment ils se tireront de la fourmilière. » — Ce disant, l'Orateur souriait; chacun de lui prendre de son sourire. — « S'il faut quatre-vingt mille hommes pour détruire la Vendée, combien en faudra-t-il pour détruire la France? Le calcul est bien simple. » — Aussi simple que ton langage. Tout le monde te comprend. Continue, sans-culotte.

(1) Cloots, *Croisade civique.*

— Le sans-culotte alors leur parla finances : — « Les finances sont très-secondaires dans un État libre... Les faux souverains doivent tout à autrui. Le vrai souverain se suffit à lui-même. Un roi endetté craint la chute de sa couronne ; un peuple endetté est sûr de ne jamais manquer de rien... La cherté rend les riches moins riches et les pauvres moins pauvres. A moins de frapper la terre de stérilité, nous soutiendrons la guerre jusqu'à la fin des siècles. Une nation de vingt-cinq millions d'insurgents est impérissable. La France, cria-t-il alors, est comme une vaste forêt qui, nonobstant des coupes annuelles, existe pour l'utilité du genre humain. Un peuple qui se lève en masse déconcerte les meilleures troupes disciplinées. J.-J. Rousseau disait aux aristocrates polonais : « Mettez « vos villes à cheval, et vous écraserez les Russes. » Je dis aux démocrates français : « Mettez la France en réqui« sition et vous sauverez le genre humain! » — Opposer Jean-Jacques à Robespierre, c'était à précipiter d'étonnement l'Incorruptible de son fauteuil. Il y eut des murmures : — « Nous rentrerons dans nos riches départements de Jemmapes et de Liége. » — Les murmures continuèrent. L'Orateur les brava par une bouffonnerie : « Les bouches du Rhin, ces anciennes limites de la Gaule, chanteront l'hymne de la liberté! » — Ce fut un silence de saisissement. Vite alors : — « Oui. Précipitons-nous en masse vers les rives du grand fleuve, et jamais Allemand ne remettra un pied hostile dans la France régénérée. Les Romains perdirent la Gaule en laissant aux barbares un pied en deçà du Rhin. Il serait aussi impolitique qu'inconstitutionnel de ne pas profiter des leçons de l'histoire. Autant vaudrait rendre la Savoie et Nice, les clefs des Alpes, que d'abandonner aux Impériaux la

Gaule-Belgique, la clef du Rhin. Nous ne déchirerons pas notre livre sacré. Le peuple français, aux termes de sa sublime constitution, ne fait point la paix avec un ennemi qui occupe son territoire. Ce peuple libérateur a juré. Il ne se repentira pas! »

Comme le peuple qui avait juré, Anacharsis, qui avait prêché, n'eut pas non plus à se repentir. Tous les fédérés applaudissaient. Un groupe de Jacobins, pourtant, continuait de gronder (1). Mais, en dépit de la cabale, l'assemblée entière vota l'impression du discours, sa distribution aux membres de la société, aux fédérés des communes, aux citoyens des tribunes, et son envoi à toutes les sociétés affiliées et à toutes les armées. Quand la Convention décréta la levée en masse, la France entière était déjà ébranlée par la parole de l'Universel. Les fédérés, de retour au pays, n'eurent qu'à commenter le discours pour communiquer à tous la foi parisienne-cosmopolite, aussi bien que les missionnaires montagnards pour organiser la croisade.

Quelques jours après, cependant, Anacharsis avait encore aux oreilles les murmures impertinents qui avaient failli troubler son triomphe, et devant ses yeux les marques ironiques des cabaleurs qu'il avait reconnus fort bien. C'étaient Pereyra le gouailleur, Proly le faiseur, Desfieux l'intrigant, Dubuisson le dramatique et Taschereau l'aigre fin,—la bande, la tourbe, le tourbillon, l'escadron volant de la diplomatie prétendue jacobine, au temps du ministère Lebrun.

Quoi! le trio Proly-Dubuisson-Pereyra serait toujours en crédit? Ils auraient même grandi d'importance, ces

(1) *Appel au genre humain.*

beaux fils, depuis le 31 mai, et malgré leur ténébreuse intrigue avec Dumouriez? C'est à le croire; ma foi! à leur persiflage! Messieurs les agents secrets ont toute la suffisance des excellences d'autrefois, les agents accrédités. Avec eux on compte, et le comité de salut n'ose, paraît-il, arrêter la partie qu'ils mènent, par crainte, sans doute, de leur voir brouiller les cartes. N'est-ce pas à leur influence peut-être qu'il faut attribuer l'hésitation du journal jacobin à insérer la prédiction belliqueuse de l'Orateur? On ne saurait pourtant leur laisser poursuivre leur jeu en dépit de la levée en masse. Et ces industriels de la paix, qui opèrent aux frontières, ne vont pas, j'imagine, se croiser sur les routes avec les Montagnards qui courent par la France en criant : « Aux armes! » — Pourquoi non? Ils y comptent bien.

Hein? Berthold Proly, hier l'ami, le conseil du ministre Lebrun, aurait encore l'oreille du comité? — Oui, car il n'est pas moins l'ami de Hérault qui brasse avec Barère les affaires diplomatiques (1). Ah! la fine mouche que le seigneur Proly! Comme il ne dément guère son double sang, le bâtard! Belge par sa mère, il est pacifique; de père autrichien, il est diplomate. Aussi quel pacifique actif! Il a tellement l'amour du tripot, de la coulisse, de l'intrigue, de la trame, que, dès 82, il agiotait déjà comme pour se faire la main. Aujourd'hui qu'il touche aux affaires de France, bien habile qui l'en débusquera. C'est avec le même entregent qu'il défend la nationalité belge catholique et contre l'Autrichien et contre le Français. A peine en a-t-il fini avec Dumouriez, qu'il est déjà dans les jambes de Dampierre, son tenant lieu; et quand ce général

(1) *Procès des Hébertistes.*

tombe mort, que trouve-t-on sur lui? Lettre du seigneur Proly à sa mère; propositions de paix faites au nom du ministre Lebrun. Ainsi va Proly, toujours ayant la corde et disant toujours : « Ah! la guerre! Avant cinq ans la France ne saurait la faire! » Au comité, dans les escaliers, dans les antichambres, il est partout, sortant d'ici, près d'entrer là. Un mot à chacun, tant il est affable! mais qui les compromette tous, ce qui peut être utile. — Qu'avez-vous en poche? — Une note pour Hérault. Je rédige pour lui. — Qui cherchez-vous? — Barère. Il m'a mandé. — Avez-vous Robespierre dans votre manche? — Parbleu! Taschereau n'est-il pas là? — Vous connaissez Cloots? — Nous sommes cousins. — Et Collot? — Collot qui sera dans quelques jours membre du comité? Il est de la bande aussi bien que son confrère dramatique Dubuisson. Collot loge dans la même maison que Taschereau, rue Favart; comme moi avec Desfieux rue Saint-Marc... Et il allait!...

Desfieux aussi allait (1). Toujours en chasse, mademoiselle Desfieux, disait Pereyra le gouailleur, élève de Beaumarchais le cynique. Quel commis voyageur, en effet, que ce beau marchand de vins de Bordeaux! Est-il courtier des Girondins, des Jacobins, de Danton ou du comité? Nul ne sait. Mais pour tous il a du vin. Où qu'il aille c'est toujours du comité de correspondance de la société mère qu'il part, et toujours y revient-il, d'où qu'il vienne. Au 31 mai, le voilà à cent cinquante lieues de Paris, en Suisse, à Bâle. Que fait-il là, lui qui poussait si bien à l'émeute? Pourquoi s'enfuir lorsqu'elle éclate? Hé! la Suisse est à cette heure le seul pays où la jeune France puisse donner rendez-vous à la vieille Europe. Tous les

(1) *Procès des Hébertistes.*

gâte-sauces diplomatiques y font cuisine. Et c'est pourquoi, quand vient la crise, Desfieux y court, cent mille livres en portefeuille, l'un des chefs de l'opposition anglaise, lord Bedford comme second, et Barthélemy le résident comme introducteur. A Bâle, on peut parler bas à la Prusse, à l'Angleterre, pendant qu'au Nord Proly parle bas à l'Autriche. On y peut voir aussi le fils d'Égalité pour le compte de Danton, peut-être... — Qui prétend cela? Tout le monde. Et quand revient Desfieux, interrogé il ne dit pas oui, il ne dit pas non. Comme au temps de Lebrun, il ne rouvre pas moins boutique de missions, en dépit de la Sans-Culotterie. Qui veut courir à Lyon, calmer Marseille, justicier Bordeaux, surveiller Nantes? demandez-moi. Et le soir, comme par le passé, il dépouille encore la correspondance jacobine en compagnie de l'ami Pereyra.

Ah! Pereyra le marchand de tabac! Voilà le juif! Voilà le Bayonnais! martyr de l'inquisition portugaise et délivré par Figaro-Beaumarchais, toujours humain! Comme le bonnet rouge fait bien qu'il a planté pour enseigne, dès 92, sur la façade de sa maison rue Saint-Denis! A ce bonnet il doit sa fortune! Aussi il braille, il gouaille, il tonne, et comme pas un. Tout le monde l'entend et tout le monde le croit, le bon compagnon! Quels services ne peut-il pas rendre? Beaumarchais le savait mieux que quiconque, lorsqu'en 90 il écrivait à... A qui?... Chut! au ministre Montmorin (1) : « Je vous le donne pour l'homme le plus capable de bien servir l'État dans tous les détails fureteurs dont les événements exigent que vous soyez instruits. » ... Assez!... Vous comprenez?... Fort bien.

(1) *Catalogue Fossé d'Arcosse.*



Aussi comme il marche fier de ses mérites au bras de Dubuisson, le régisseur-auteur du théâtre Louvois! Comme il buvait hier à pleine gorgée le vin de Desfieux, rue de la Grange-Batelière, chez Custine! Comme il le boit encore aujourd'hui chez Gusman *Tocsinos*, chez l'abbé d'Espagnac, ou au tripot de la Sainte-Amaranthe-Demeurs, en compagnie de Danton, de Fabre, de Camille, d'Hilarion Chabot, de Bedford et d'O'Quin, un Irlandais qui entretient une des petites Sainte-Amaranthe, et justement celle qu'a épousée le fils Sartine. Ah! voilà de joyeux convives! tous de nature diplomatique! Ecoutez-les après boire, car ton bordeaux n'est pas triste, mademoiselle Desfieux; ni maigres tes repas, *dona* Gusman, descendant du Campéador... — « Cent écus par tête! » peut dire fièrement le petit hidalgo. — écoutez comme Danton parle de la postérité, Desfieux de la paternité, Fabre de la probité, Camille de la fidélité; — le tout par manière de joyeuseté!... Mais silence! Maintenant que les bouchons ont sauté, que la banque saute! maître Taschereau, ex-attaché d'ambassade en Espagne et marchand de draps comme feu M. Guillaume, faites le jeu!

Faites le jeu au tripot, soit; mais celui de la France, plus ne le ferez, mes drôles, disait Anacharsis. Le temps de la mystification girondine est passé. En cas d'échec ou de trahison, ce n'est pas en vos mains qu'iront les affaires de la Sans-Culotterie. Tu arrives de Valenciennes, Dubuisson? M'est avis que c'est là ton dernier voyage, mon ami. Et toi, Pereyra, dis aux compères que jamais section ne viendra plus, comme après la reddition de Mayence, vous prier de courir en sauveur à la frontière. C'est fait de vous, pacificateurs-plâtriers! Et Robespierre, malgré vos murmures contre moi, ne semble guère édifié des

vertus de votre tourbillon. Pour Danton, je vous le laisse : c'est un bon diable ! Mais qu'il cesse vite de faire son lion qui dort et qu'on réveille ; on sait maintenant qu'il rugit faux. S'il s'est écrié plus haut que personne : « Levons-nous en masse ! » c'est bien pour glisser encore au ministère de l'intérieur un homme à lui, Paré ! au lieu d'Hébert que l'opinion désignait. Mais, après tout, qu'importe ? Qu'est-ce que Paré, qu'est-ce que Desforgues et Destournelles, trois éclopés qu'il dit ses hommes ? Que peut cette trinité d'impuissants en face du ministère de la guerre, que l'idée parisienne-cosmopolite envahit tout entier, le ministère aux six cents bonnets rouges ? Voyez ! c'est comme du temps de Pache, rue de la Grange-Batelière ! Une Babylone-fournaise d'intelligences, toutes entassées, confondues, échauffées dans les bureaux sans nombre de cette titanesque pétaudière d'activité. Et Bouchotte, un simple colonel à la tête de toutes ces têtes. Et Vincent, Hébrard Vincent, vingt-sept ans, ex-secrétaire du club des Cordeliers, comme secrétaire général. A lui la gloire d'avoir dénoncé Custine, au moment même où Camille pleurait sur le pauvre aristocrate Dillon ! Chefs de division : Jourdeuil, Sijas, Audouin, Gauthier, d'Aubigny, Hubert-Leclerc. Celui-ci de septembre, cet autre du 10 août, tous de cette bande de demoiselles que Danton lui-même, à son heure d'enthousiasme, lâchait par la France, l'an passé, pour enfanter la Convention. Or, pas un n'a perdu de son tempérament. A leur souffle Paris devient l'arsenal de tout l'empire. Le forgeron fait des canons, le bourgeois lave sa cave et broie le salpêtre, l'horloger laisse là ses montres et fabrique le fusil, le cordonnier fait fi de l'escarpin et taille un soulier pour les pieds nus qui courent aux frontières. Vite, le chimiste

Chaptal à Grenelle, à la poudrière; Hassenfratz et Dufourny à l'arsenal; et Monge, Fourcroy, Vandermonde, toute la science en réquisition! En même temps, circulaires aux commissaires-ordonnateurs, circulaires aux directoires des départements, circulaires aux comités de surveillance des sections. Et chaque matin, aux armées du Nord, aux armées du Rhin, des Alpes, des Pyrénées, des côtes de la Rochelle, des côtes de Cherbourg, les journaux sans-culottes! — cinquante mille livres ont été décrétées pour leur envoi, — le *Journal des hommes libres*, le *Journal de la Montagne*, le *Journal Universel* et le *Père Duchesne* d'Hébert, mot d'ordre parisien, et le *Batave* d'Anacharsis et de Cock, organe du cosmopolitisme.

« Allons, mes chers collègues, ça ira, fit encore Anacharsis, aux deux missionnaires de la croisade civique près l'armée des Ardennes, Perrin des Vosges et Massieu son ami, l'évêque marié. Ça ira! Je veux que notre évêque de Beauvais entonne un *Te Deum* à Bruxelles le jour de la Toussaint. Vous savez que je prêche depuis longtemps la levée générale: mes vœux s'accomplissent... » Et il leur traça un plan de campagne, le même qu'il avait proposé le 5 mai aux Jacobins en sonnant le tocsin d'alarme : « ... Partez de la Meuse avec cent mille hommes, jetez-vous dans Liége, puis allez droit devant vous par le canton de Bouillon et de Saint-Hubert, pendant qu'on masquera Namur par des forces imposantes. L'ennemi se dégarnira nécessairement en Flandre et en Alsace, et nous l'écraserons sur toutes nos frontières, à moins qu'il n'ait la prudence de repasser bien vite dans l'empire des esclaves. Liége se lèvera. Les tyrans se trouveront entre deux feux. Alors la route de Berlin et

de Vienne leur paraîtra plus courte que celle de Paris.

« Au nom de la patrie, mes chers collègues, au nom du genre humain, au nom de toutes les victimes d'une guerre longue et sanglante, dites et répétez que l'expédition liégeoise est le remède radical des maux intérieurs et extérieurs de la république.

« L'hiver prochain sera vraisemblablement très-rigoureux, mais nous nous chaufferons aux dépens de ces maudits démophages qui souillent aujourd'hui la rive gauche du Rhin. C'est ce que je vous souhaite. »

Et Anacharsis, voyant les journaux reproduire sa lettre, et sans hésitation cette fois, ne se mit plus en peine des cabaleurs et des intrigants; mais il rappela vite son esprit — des frontières à l'intérieur, afin de s'employer sans répit à l'autre moitié de l'œuvre de salut.

Quel est donc ce silence qui dans la Convention a succédé aux cris des fédérés? Chut! Ecoutez. On parle, et toujours à la barre. Rien qu'une voix faible et grêle, toute nue, mais par le silence même faite toute-puissante. A elle seule, miracle! elle emplit toute la salle, elle tend toutes les oreilles, elle occupe tous les cœurs. Chacun des conventionnels s'est levé; tous regardent, penchés, avides d'entendre; ils s'inclinent presque, ces hommes, devant un enfant qui est là. Ce petit être désormais — c'est le grand être. Par cette voix qui épèle, murmure lointain des voix à naître, et mille fois plus forte pourtant que le gros tonnerre d'un Jehovah-buisson, — l'avenir parlait. Amené par des instituteurs, l'enfant récitait les Droits de l'homme et demandait une école selon la nature. — « Oui, dit Anacharsis, à l'œuvre! Que le même jour où les Sans-Culottes vainqueurs nous crieront des bords du Rhin: « La Gaule est libérée de l'Europe, » toutes les trente

mille communes puissent répondre : « Et les Gaulois libres à jamais, » chacune montrant son école. — Et Anacharsis de courir aussitôt, non plus dans les salons, auprès des dames, comme au temps de la législature, mais à l'hôtel de Brionne, au comité de l'instruction publique, dont il est membre. « Je suis du grand comité, » dit-il. Et il n'en bouge.

Hôtel de Brionne, en effet, on ne prend pas des mesures temporaires comme au pavillon de Flore. Si l'un est dit comité sauveur, celui-là est bien comité créateur. Les membres y fondent, y avisent pour l'éternité. A eux de tirer l'homme de l'enfant. Or ils sont en nombre. Vingt-six membres divisés en treize sections. Anacharsis retrouvait là les deux patriotes avec lesquels il s'était rencontré pour la première fois, dans la fameuse nuit de l'ambassade, à la porte de l'Assemblée constituante : Romme et Léonard Bourdon. Aussi bien que l'Orateur, ces deux vétérans de la révolution avaient encore toute leur ardeur de néophyte. Le mulet d'Auvergne, qui s'était plu à buriner sur le bronze la déclaration des droits, gardait toujours mémoire du serment du Jeu de Paume. Il l'avait ouï; c'était comme s'il eût juré lui-même et d'hier. Pour Léonard, — s'il n'avait plus de centenaire à produire, — sa couronne d'instituteur était le groupe d'enfants qu'il élevait selon la nature. Il avait même l'honneur d'instruire les orphelins des martyrs de la liberté. Mais outre Léonard et Romme, c'étaient encore Laignelot le tragique, Guyton le chimiste, Charles Duval le journaliste, d'Aoust un ci-devant converti, le mathématicien Arbogast, et Fourcroy, Lakanal, Edme Petit, Bouquier, puis Coupé de l'Oise, Thomas Lindet, Villar, trois prêtres, trois philosophes, avec un quatrième, mais janséniste,

Grégoire plus grand que Grégoire le Grand. « Ah ! disait Anacharsis, si je pouvais amener Grégoire à traiter le fils de Dieu comme à Blois il a traité le Père du peuple ! » — Et, confondus, ces hommes de tempéraments différents s'animaient du même esprit. Si les politiques du pavillon de Flore ont des hésitations, les logiciens de l'hôtel de Brionne n'ont pas la main tremblante. Ce ne sont pas des programmes à la Talleyrand, à la Condorcet qu'ils rédigent. Déjà ont-ils culbuté les académies, dispersé toutes les corporations à pensions, sciences et arts, balayé l'université qui, l'an passé encore, s'annonçait fille aînée du roi. Que dis-je ? avant tout ils ont fait *une* la langue des intérêts : poids et mesures, et monnaie. Voilà un bien social plus fort que la tradition chrétienne et monarchique ; aussi peut-on sans crainte déchristianiser....

— ... Mais quoi ? Qu'est-ce ? Quelle nouvelle ? Anacharsis, jette ta plume, lève le siége, vite au secours ! — Il y a défaite ? — Il y a trahison, et non plus aux armées mais dans les villes. Toulon est livré aux Anglais, aux Espagnols par des Français, Girondins ou royalistes ; peut-être aussi Marseille !... La flotte est brûlée. Cinq cents patriotes pendus. Deux représentants au cachot. On tue au nom d'un enfant, de Charles Capet, de Louis XVII. Les Anglais, au nord, près de prendre Dunkerque ; au midi, prenant Toulon ; à l'ouest, payant la Vendée ; vont-ils prendre Nantes et Bordeaux ? — En route, en avant, Sans-Culottes ! — En route ? Mais comment oser ? Écoutez les cris qui s'éveillent encore dans Paris même : — « Tout cela va finir. Nous allons y mettre ordre, disent les muscadins déguisés en garçons de café pour échapper à la réquisition. » — « Vive York ! York pour roi ! » murmurent

d'autres voix dans les groupes. Ecoutez le soir ces roulements d'équipages. Filles et agioteurs s'empressent au théâtre de la Nation, au théâtre du Lycée pour applaudir à l'Anglais ou pleurer sur la Reine. Ecoutez encore ce que raconte ce sans-culotte: « Il y a des municipaux gagnés! Antoinette à la Conciergerie voit des conspirateurs. » Enfin, cours à l'hôtel de ville, regarde sur la place. Inutile d'écouter. C'est assez de voir. Foule affamée, décharnée, acharnée, criant: « Du pain! » autour d'Hébert et de Chaumette, épuisés aussi de paroles; et l'on est à l'anniversaire des massacres de septembre. Que faire?...

Que faire? — Entourés des Jacobins et des députés des 48 sections, Pache, Chaumette, Hébert allèrent le crier le lendemain à la Convention: A l'ordre du jour la terreur! Une armée révolutionnaire qui parcourt les départements et fasse rendre gorge aux accapareurs. Oui, que Paris fasse la police de la France entière. Six mille hommes et douze cents canonniers. Jetons entre les traîtres et nous la barrière de l'éternité! Oui, l'éternité pour Brissot et complices! l'éternité pour Antoinette! — « Soyons brigands, s'écrie un enthousiaste. — Non, soyons justes, » reprennent-ils tous. — Et l'on réorganisera le tribunal révolutionnaire, et l'on renforcera le comité de salut public, et l'on destituera tous les prêtres fonctionnaires, et l'on épurera toutes les autorités, à commencer par la commune parisienne. Plus de commerce, rien que le maximum! La France jusqu'alors était en état de guerre; qu'elle soit jusqu'à la paix en état de siége. A l'ordre du jour la terreur! — Terreur pour les égoïstes, terreur pour les fédéralistes, terreur pour le riche sans entrailles, pour l'ambitieux sans probité, pour

l'intrigant sans pudeur, terreur pour tous ceux, enfin, qui n'ont pas le sentiment de la dignité attaché au titre d'homme libre. Il faut que la France soit ou qu'elle périsse tout entière. Le soupçon se promène sur toutes les têtes. Malheur aux suspects ! Et les prisons multipliées s'ouvrent toutes grandes ; aussitôt les voilà toutes pleines, cependant que le tribunal prononce impassible.

Ah! c'est alors qu'avec la terreur apparut la prière, cette fille de la peur. Elle attendait les députés à leur porte, les arrêtait au passage, les suivait dans la rue, s'asseyait auprès d'eux à la Convention, se retrouvait encore à leurs côtés le soir à table. Infatigable, elle prenait tous les tons, tous les masques, toutes les formes. Bouche tes oreilles, ferme tes yeux, Montagnard ; qu'importe ! Plus tu résistes, plus les voix se font déchirantes, corruptrices. Ils clament d'autre sorte, ces aristocrates menacés, que les Sans-Culottes qui gémissent par bande à la porte des boulangers. C'est à devenir tigre comme le sera Carrier, fou comme Joseph Lebon, ou à s'enfermer entre quatre murs comme Robespierre.

Anacharsis eut, comme les autres, ses *sollicitateurs* et *sollicitateuses*. La terreur lui ramena ses amis d'autrefois. Mais il ne se fit pas tigre, il ne devint pas fou, ni ne se claquemura. Né pour être sociable, tel il resta ; en philosophe il écouta ; autant qu'il put il soulagea.

Et d'abord ce fut une femme, une ci-devant, la très-chère amie de sa première jeunesse, — qui donc ? — la belle madame de Cheminot, de la rue Neuve-des-Mathurins (1). La voilà ! Ah ! combien changée ! — Suppliante aujourd'hui, elle venait au bout de dix ans éprouver cette

(1) *Procès des Hébertistes.*

amitié à toute épreuve que Jean-Baptiste lui avait jurée tant de fois. — Elle avait fait le voyage d'Angleterre, disait-elle. A ce dire, Anacharsis sentit son cœur se fendre. Il ne pourrait sans doute payer sa dette de Jean-Baptiste : la suppliante était une émigrée. — Une émigrée! non pas! Elle était bien allée en Angleterre, oui ; mais uniquement pour y contracter mariage, une alliance avantageuse ! Elle y avait séjourné un peu de temps, c'est vrai; mais, sans mentir, rien que le temps de mener à bien son mariage. Par erreur, par malveillance surtout, on avait inscrit son nom sur la liste des émigrés à côté de celui de mademoiselle de Cicé, mais elle se faisait fort d'établir sa résidence en France, à l'aide de nombreux certificats, attestations, témoignages ; elle aura même et au delà les neuf signatures exigées par la loi. Au reste, elle a déjà vu au département le citoyen Aubry, chef du bureau d'administration des biens des émigrés; il connaît l'affaire aussi bien que le citoyen Regnier, qui a présidé le Directoire en 92 et qui est aujourd'hui membre du tribunal de cassation... — « Que voulez-vous donc de moi? dit Anacharsis. — Un simple renseignement, à peine une démarche, l'affaire traîne. Et si vraiment mon nom doit rester sur la liste, s'il est trop tard pour réparer l'erreur, alors, sans plus attendre ni supplier, je saurai reprendre pour toujours le long chemin de l'exil; non, je me trompe, mon chemin sera plus court... » Et elle soupira: « L'échafaud! » — Quand la dame eut fini de dire, Anacharsis était tout à ses ordres.

« Vous avez vu Regnier, le président d'autrefois; il faudrait, je crois, approcher du président actuel, le citoyen Dufourny. — Oui, c'est bien cela! — Mais l'homme libre n'est guère praticable; homme de loi d'amour, tou-

jours il gronde s'il ne tempête. On pourrait d'abord s'adresser au procureur-syndic, Lhuillier, tout son contraire, la douceur même. — Allons! — Lhuillier est l'ami d'Hérault, mon ami. Mon ami est la providence des jolies femmes; car, avec lui, n'en déplaise au Comité de salut public dont il est membre, les dames vont toujours devant. Volontiers s'emploiera-t-il pour vous, belle dame! » Et le lendemain, en effet, Hérault était au bras d'Anacharsis, et tous les deux à la place Vendôme, au département. Pas de Lhuillier, rien que Dufourny. « Qu'est-ce que c'est? — On voulait voir Lhuillier. — Pourquoi? — Pour un renseignement. Nous reviendrons. » On revient. Voilà Lhuillier. On lui fait signe. « Qu'y a-t-il? — Venez-vous dîner demain ou après-demain avec nous? — Où? — Chez une dame. — Chez une dame? Il n'y a pas de mystère? — Il n'y a pas de mystère. — Alors, j'amènerai Dufourny. — Soit; amenez Dufourny. » Et, le jour dit, Lhuillier et Dufourny étaient à table chez madame de Cheminot, l'un à droite, l'autre à gauche de la dame, causant, mangeant, buvant: « A la santé de la Montagne! — A la vôtre, citoyenne! — Mais... fit Anacharsis à l'homme libre, quand on fut au dessert. — Oui, à propos, dit Hérault à Lhuillier, c'est la citoyenne... » Et l'histoire du certificat de résidence commençait, quand Dufourny prend feu; Lhuillier aussitôt de se boucher les oreilles, voyant l'autre furieux. « Est-ce pour me perdre que vous m'avez attiré ici? cria l'homme de la loi d'amour, et il regarda Lhuillier. — Mais il ne s'agit pas... dit Anacharsis. — Venez au département. Je ne suis point Basire! — Mais écoutez donc. — Point d'affaires. Je n'écoute rien. Venez au département. Je ne suis point Basire; je ne suis point Chabot! » Et il se leva; Lhuillier

aussi. Et comme Anacharsis veut expliquer, et comme Dufourny ne veut pas qu'on explique; et comme Hérault les poussait tous deux vers une autre pièce : « M'enfermer dans un cabinet! » hurla l'homme libre. Et d'un bond le voilà dehors, plus libre que jamais, Lhuillier derrière. « Vous voyez, dit Anacharsis à madame de Cheminot qui soufflait à peine, j'ai fait ce que j'ai pu; je ne saurais faire davantage. » Et l'Orateur, rentré chez lui, murmurait encore en s'interrogeant : « Que veut-elle?... Ce n'est pas ma faute!... »

Mais, le lendemain, encore un suppliant. « Camarade, fais entrer, » dit-il à l'artisan domicilié chez lui et dont il ordonnait les travaux. A l'annonce de la personne, Anacharsis sauta de peur; il crut entendre Cheminot. « Reviendrait-elle? » Il se retourne : un homme! Autre bond de surprise : M. de Villeminot, gendre du banquier Vandenhyver. C'était bien la dernière visite à laquelle il dût s'attendre. Depuis un an, ces messieurs de la finance ne s'étaient pas relâchés de leur mépris pour l'Orateur des Sans-Culottes. A peine se voyait-on pour affaires. « Qu'y a-t-il donc aujourd'hui? — Mon Dieu! je cours partout, je viens à vous. Messieurs Vandenhyver père et fils sont arrêtés. » A ce cri une douce réminiscence vint frapper l'imagination d'Anacharsis, réminiscence de son jeune âge, plus vive encore que celle qu'il avait ressentie à la vue de madame de Cheminot. N'était-ce pas la famille Vandenhyver qui avait guidé, consolé son enfance, lorsqu'il était au collége, rue Saint-Jacques, si loin de ses parents? Sans hésiter, cette fois : « Vite! allons! — Quoi! vous oubliez nos torts envers vous? — Quels torts? » Anacharsis, en effet, avait oublié. « C'est le Comité de sûreté générale qui a fait arrêter?

Je cours au Comité, hôtel de Brionne, au-dessus de mon Comité d'instruction, un étage, c'est chez moi. » Il monte. « Qu'ont-ils donc fait, ces peureux, ces modérés, ces dévots? » dit-il à Basire, qui n'est pas plus Dufourny que celui-ci n'est Basire. Car Basire n'a pas le caractère âpre en révolution; car il s'attendrit volontiers par distraction. Basire cherche. « Les Vandenhyver ont été dénoncés. Leurs papiers sont sous scellés comme ceux des autres banquiers. Dénonciation vague. Les prisonniers pourront sortir sous la responsabilité de deux gardes, qu'ils payeront. » Avec quelle joie l'Orateur alla porter cette bonne nouvelle! « Non, ils ne sont pas si coupables! Je le savais bien! Aujourd'hui, mise en liberté provisoire, et demain mise en liberté complète. » Le lendemain — non, — mais huit, dix jours après revenait M. de Villeminot. « Ils sont libres tout à fait? — Hélas! arrêtés, emprisonnés de nouveau, et par ordre du même Comité! » Anacharsis aussitôt se remet en campagne. « Prenez garde! » lui dit cette fois Basire. Mais Anacharsis n'eut que faire de prendre garde. Le décret relatif aux banquiers en général que rendit alors la Convention arrêta les suites de ce second emprisonnement. Les Vandenhyver redevinrent libres.

Et c'est ainsi qu'Anacharsis s'efforça de payer ses dettes de cœur,—mais sans être pour cela moins assidu au Comité d'instruction. Il le fallait bien. A cette heure, tout y redoublait encore d'activité. On pouvait se croire au ministère de la guerre. Les hommes de science y étaient aussi mandés, consultés, retenus. C'est Lalande, c'est Pingré, c'est Feri le mathématicien, Daubenton, Lamark, deux naturalistes; Richard et Desfontaine, deux botanistes; et le mécanicien Molard, et le chimiste Parmen-

tier, et Touin l'agronome, et Chabert le vétérinaire, Cels et Vilmorin les horticulteurs, et l'ingénieur Préaudaux. Pour quelle œuvre sont-ils donc requis? Pour l'œuvre du siècle : la déchristianisation. Et l'on commence, haut la main, par déchristianiser le temps. Non-seulement on le mesure à nouveau, on refond les années, les mois, les semaines, les jours afin d'avoir un calendrier rationnel, mais au lieu de l'almanach des sorciers sera un annuaire du cultivateur; au lieu des saints de la légende, les choux et les raves auront leur jour. Ah! quelle fête pour Anacharsis d'assister à ce triomphe de la raison sur l'erreur! « L'avenir vous échappe! » allait-il crier à Gobel dans son évêché. Mais Gobel affectait d'être aussi incrédule que Fauchet et Lamourette aux prédictions de l'Orateur. Rêverais-tu encore le patriarcat des Gaules, ô porte-mitre?...

Non moins que Gobel, et dans le Comité même, se montrait intraitable le janséniste Grégoire. Quels combats ne lui livra pas Anacharsis, lorsqu'on en vint à discuter l'organisation des écoles! Grégoire plaidait pour l'omnipotence de l'État. Anacharsis prit en main la cause des pères de famille.

« Ni l'Orient, ni l'Occident, disait-il, ni les anciens, ni les modernes ne peuvent servir de modèle à la république une et indivisible. Une nation d'hommes égaux qui professent les principes universels n'exista jamais que sur le sol de la ci-devant France... — Mais les écoles?... — Très-certainement, nos écoles constitutionnelles auront le sort de nos églises constitutionnelles; le concours des talents, avec la surveillance du magistrat, sera préférable aux prédilections législatives. L'éducation doit circuler comme toute autre marchandise. Ce que nous

décréterons là-dessus sera momentané comme nos mesures révolutionnaires du maximum et de la réquisition... — Mais, cependant, faut-il?... — Voici la règle du bon sens, poursuivait Anacharsis. Tout établissement dont tous profitent est aux frais de la nation. Un pont, une chaussée à deux cents lieues de ma demeure, une école de génie qui ne fournirait que deux cents ingénieurs seront nationaux. Établissons des écoles militaires, des écoles de musique et d'équitation, des écoles de marine et de médecine, des bibliothèques publiques, des cabinets de physique, des laboratoires de chimie, des jardins de botanique, — si toutefois, répétait-il encore, une grande nation libre a besoin d'un décret pour posséder tout ce que l'industrie humaine, tout ce que l'émulation universelle offre naturellement aux hommes civilisés. — Mais les écoles primaires?... — Oh! inutile pour cela d'un décret. L'instruction est une étoffe de première nécessité dans un pays libre. Peu de Français savaient lire sous l'ancien régime, et pour cause; tous les Français sauront lire sous le nouveau régime, et pour cause. Un cordonnier ne s'établit pas dans un canton où l'on ne veut que des sabots; et partout où l'on voudra s'instruire, il se présentera des instituteurs sans l'intervention du gouvernement. »

Ainsi pérorait Anacharsis, mais sans convaincre Grégoire. Pour le gagner, l'Orateur l'eût mené pourtant volontiers au Prieuré Saint-Martin, où Léonard Bourdon avait établi son école, et telle que les rêvait Anacharsis. Là, en effet, les enfants échappaient au catholicisme. Élevés sans préjugés, sur le pied de l'égalité la plus parfaite, ils suivaient paisiblement les lois de la nature. Faisant eux-mêmes leurs règlements, ils se lais-

saient sans ennui instruire des belles-lettres, de l'allemand, de l'anglais, des lois du dessin et de la perspective, de l'histoire naturelle et des connaissances relatives à l'artillerie et au génie. Ils se livraient avec ardeur à la musique, à la voltige et à la danse. Aussi Léonard disait: « Ce n'est pas une école, c'est plutôt une société de jeunes Français, qui jouissent de leurs droits et qui ne s'attachent que mieux à leurs devoirs. » Anacharsis se plaisait à venir interroger ces enfants des Gaulois, qui, non plus au cœur qu'aux lèvres, n'avaient trace de latinité religieuse ou classique. Leur passion studieuse consolait bien l'Orateur de l'entêtement théologique des évêques Grégoire et Gobel.

Cependant, après avoir travaillé tout le jour à ramener l'homme à la nature, l'Orateur se sentait bien souvent en goût d'aller fraterniser avec elle. C'était septembre. En cette saison, au soir, la nature est si belle de santé, si riche en harmonies qu'au moindre souffle il y a communion soudaine entre l'âme du monde et l'âme de l'homme. Vite, de l'air, des arbres, un ciel! A la campagne!... Mais Anacharsis n'avait garde de dépasser l'horizon parisien. Jamais il n'eût poussé jusqu'à ses fermes de Crépy. A cette heure de bataille et de disette, quitter sans mission la vallée de la Seine! — l'Orateur aurait cru trahir. Il fallait que le vent lui soufflât toujours aux oreilles comme un murmure de la grand'ville. Aussi n'allait-il que hors barrières, emportant avec lui toutes ses émotions du jour, non pour les perdre à ce vent du soir, mais pour les raviver encore dans la société d'amis patriotes. Où il s'arrêtait, c'était bien le cosmopolite qu'on attendait.

Il prenait la même route qu'en 92, lorsqu'il se rendait

à Auteuil, chez madame Helvétius. Mais, à mi-chemin, il détournait à droite, il montait la colline, s'arrêtait à Passy, rue Basse, derrière l'église, maison du Belvédère. C'était là l'habitation d'été de son ami et collaborateur de Cock, le bel Hollandais. De Cock, en effet, avait tenu, lors de la trahison de cumouriez, une conduite tout autre que celle de M. de Nyss, qui avait suivi le général déserteur. Toujours à l'avant-garde, en compagnie de Westermann, de Cock s'était enfermé dans Gertruydenberg. Comme ses braves Compagnons d'armes, il en était sorti au bout d'un mois avec les honneurs de la guerre. Or, le Comité batave s'étant réinstallé à Saint-Omer près de la frontière, de Cock s'en trouvait encore à cette heure le délégué. Cependant de Cock était triste. Ses espérances n'avaient plus d'ailes. Des fenêtres de sa maison la vue s'étendait sur le Champ de la Fédération, où, quatre ans auparavant, l'ambassade des souverains opprimés avait fraternisé avec les députés du souverain triomphant. Bien souvent les regards des deux amis se portaient sur la place même qu'ils avaient occupée, ce jour-là, aux côtés des ambassadeurs des vieilles puissances. Mais, si l'Orateur s'écriait alors : « L'heure de l'accomplissement va sonner, » de Cock hochait la tête et souriait tristement. Quoi donc? a-t-il toujours à cœur d'avoir été le jouet de Dumouriez? Est-ce la ruine prochaine de la maison de banque Sertorius-Schukart qui l'accable? Non, mais de Cock se sentait empêché par je ne sais quels soucis. Il lui semblait que le Comité de salut public n'encourageait en rien la levée en masse. On avait ajourné l'application des principes constitutionnels à l'intérieur; mais on suivait à la lettre les quatre articles traitant des rapports de la République

avec les puissances étrangères. Enfin ce n'était que décrets relatifs aux proscrits : emprisonnement de personnes, confiscation de biens. Non-seulement on déclarait ne vouloir accorder jamais qu'un simple asile aux bannis européens, mais on sévissait même de préférence contre les réfugiés de la première heure. Plus d'illusion ! le vent changeait. — Anacharsis avait beau dire que ce n'étaient là que des mesures temporaires, des distinctions nécessaires ; que le décret qui frappait les réfugiés de la première heure était inapplicable ; que ce décret, au reste, était de salut pour les Hollandais, qui dataient en France bien avant le déluge ; enfin, que les prisons devaient s'ouvrir pour les aristocrates étrangers aussi bien que français.

— En attendant, l'Ambassade elle-même est entamée, faisait de Cock en souriant ; le Prussien Trenck est arrêté.

— Justement, comme aristocrate, affirmait Anacharsis. On a bien fait. C'est un vieux fou, pour ne pas dire traître ! Que ne se contentait-il d'être le premier à sonner le tocsin contre le panslavisme, au lieu d'écrire en faveur de Custine, quand tout le Paris sans-culotte demandait la tête du général ? Et pourquoi prétendait-il entrer aux Jacobins sans contrôle, comme rédacteur du journal *le Raisonneur* ? Non, Simon le député n'eut pas tort de dénoncer ses raisonnements comme entachés de suspicion. Trunck a deux fils qui servent en Prusse ; et il a beau crier qu'il a sacrifié vingt-huit mille livres de rente et de grosses pensions pour prendre refuge sur la terre de liberté, je ne crois guère à ce sacrifice-là. Bref, on l'a prié de ne plus raisonner : c'est au mieux. Il en raisonne, on l'emprisonne ; il a le sort d'un suspect.

— Mais Adam Lux, un des membres de la députation mayençaise ? Il est à la Force.

— Moins vieux, mais non moins fou que Trenck, disait Anacharsis, quoiqu'il s'affiche, à mon exemple, docteur en philosophie et cultivateur (1). Ah ! la tête d'Allemand, qui s'éprend de tout cœur d'une Charlotte, comme un autre Werther ! Que ne se contentait-il, dans sa passion, d'aller lire, en rêveur, au bois de Boulogne, les *Lettres de Brutus à Cicéron*, au lieu d'imprimer son *Avis aux Français*, où il déclare qu'il va concourir de toutes ses forces à nous détrôner, nous autres Montagnards, qu'il salue du nom de Messeigneurs les usurpateurs ! Pour ce cri il n'a que la prison, quand tant d'autres auraient l'échafaud !... Et puis voyez encore comme on s'intéresse à ce malheureux ! A peine son compatriote le docteur Wedekind a-t-il attesté son état de démence, que Laveaux, ami des Allemands, signale la déclaration dans le journal même de la Montagne. Croyez-moi, Lux sera mis à l'hôpital, ou embarqué pour l'Amérique, à moins que, du fond de sa prison, il ne s'avise encore de réclamer l'honneur de la guillotine !...

Et, par contre, Anacharsis signalait à de Cock comme on en usait bien avec les étrangers patriotes. C'était l'Autrichien Junius Frey, dont Chabot n'avait eu qu'à présenter les œuvres aux Jacobins pour qu'aussitôt la société déclarât qu'elle se faisait gloire de garder dans son sein un philosophe aussi distingué que Junius. C'était le savant Forster, député mayençais comme Lux, et qui recevait de la Convention un traitement égal à celui des

(1) *Journal de la Montagne*, — *les Écrits d'Adam Lux* — et *Charlotte Corday*, par J.-P.-F. Richter.

représentants du peuple, comme indemnité de la perte de ses manuscrits à la prise de Mayence. C'était Pio le Napolitain, qui tenait toujours à la mairie le bureau des passe-ports et collaborait même au *Journal de la Montagne*.

Et si de Cock se rejetait sur les Belges et les Liégeois qui remplissaient Paris et qu'on affectait déjà d'appeler hautement des réfugiés, comme si personne ne voulait tenir compte du décret qui réunissait la Belgique à la France :

— Ce sont les voix des pacificateurs-plâtriers que vous entendez là, disait Anacharsis. Le tourbillon diplomatique s'efforce d'accoutumer l'oreille à cette appellation, afin de diviser entre eux les Gaulois. Rassurez-vous, Paris veille, Paris protége les annexés d'hier. Les administrateurs du département de Jemmapes ne tiennent-ils pas séance rue du Cherche-Midi? Et les Liégeois, à qui les magistrats prétendus belges veulent faire la loi, n'en sont-ils pas moins reçus à titre de frères et par les Jacobins et par la Commune parisienne? Oui, la Sans-Culotterie balayera tous les projets des pacificateurs anticiviques. L'idée cosmopolite est aujourd'hui toute-puissante, le nierez-vous encore?

— A table! faisait de Cock en entraînant l'Orateur.

Et c'était, en effet, la seule réponse à lui donner, car la table du Batave était d'enseignement. Autour d'elle, à leur jour, venaient s'asseoir généraux, magistrats parisiens, ministres protestants, députés montagnards : Westermann, ami de Danton et non moins grand ami de de Cock; Hébrard-Vincent, le secrétaire général du ministre de la guerre; Maron, le pasteur hollandais qui, dès 91, à Paris, avait consacré à la patrie le temple

des protestants; le substitut de la Commune, Hébert, qui, en ville, habitait sur la même section que le bel Hollandais; le vieux général Laumur, nommé gouverneur de Pondichéry; enfin l'un des adjoints au ministre de la guerre, le poëte Ronsin, avec qui Maron fraternisait volontiers comme coreligionnaire. Une mère, la citoyenne de Cock, enceinte de quelques mois, présidait à ces repas pendant lesquels tout le mystère d'iniquité se révéla au pauvre idéaliste. Oui, comme en 92, ce fut encore à table bien plutôt qu'à la Convention, qu'Anacharsis eut pleine conscience de la nouvelle intrigue et de sa puissance. A voir les entêtements pacifiques de Westermann, à entendre les emportements alarmistes de Vincent, à recevoir les confidences d'Hébert, Anacharsis comprit enfin le danger: la Sans-Culotterie était sur l'abîme. On voulait la paix, la paix quand même, à tout prix.

En dépit de la levée en masse décrétée, en dépit de l'armée révolutionnaire décrétée, en dépit de l'emprisonnement des suspects décrété, en dépit des cris : Guerre aux tyrans! poussés chaque jour; avec les tyrans on tentait de négocier encore, non pour les tromper, mais en suppliant, et c'était la principale affaire de ce bon diable de Danton, à la tribune toujours si fort en gueule. Il négociait avec d'autant plus d'acharnement qu'il gardait rancune aux vainqueurs sans-culottes du 31 mai... Car si, dans cette grande journée, les Girondins avaient été les vaincus, Danton, lui, n'avait-il pas été la dupe?...

Or, le jeu souterrain des pacificateurs, — quelle influence fatale n'avait-il pas eu déjà sur les affaires intérieures de la république! Anacharsis en fut effrayé. Lui-même déjà comptait comme victime sans se l'imaginer.

Si l'ex-Prussien, aspirant à la république des hommes-unis, avait été prié de ne pas mettre la main à la pâte constitutionnelle, ce n'était pas par crainte des calomnies girondines, comme on le lui avait dit : c'est—qu'on allait négocier.

Si, en outre, l'on avait ajourné l'application de la Constitution acclamée, ce n'était pas par crainte de faire le jeu des aristocrates de l'intérieur : c'est — qu'on voulait plaire aux vieilles puissances avec lesquelles on aspirait à négocier.

Si Hébert, le journaliste-magistrat parisien, héros du 31 mai, n'avait pas été élevé au ministère de l'intérieur, ce n'était point qu'on eût douté de ses talents, qui valaient bien, ma foi, ceux de Paré : c'est — qu'il ne convenait pas d'affirmer la sans-culotterie parisienne quand on avait à tâche de négocier.

Si, enfin, certains députés, comme Bourdon de l'Oise, s'attaquaient déjà au ministère sans-culotte de la guerre, et cherchaient noise aux généraux parisiens qui faisaient, comme Rossignol, leur apprentissage en Vendée, c'est — qu'il était à craindre que les généraux roturiers n'arrivassent bientôt aux grands commandements des frontières d'où on venait de déloger les nobles Dillon, Custine et autres généraux négociateurs. Et alors, plus de paix plâtrée possible, les roturiers feraient leur métier révolutionnairement jusqu'au Rhin.

On négociait donc. Et ce qu'à Bâle Desfieux avait proposé à la fin de mai (1), ce qu'en juillet, à Valenciennes, Pereyra et Dubuisson étaient allés dire au duc d'York, le même Dubuisson courait de nouveau en Suisse le répé-

(1) *Procès des Hébertistes* — et *les Séances du parlement anglais*, 1794.

ter : La paix ! Faisons la paix ! — Mais, s'il vous plaît, à quelles conditions ? — Mon Dieu ! aux conditions dictées ou plutôt conseillées par l'opposition anglaise, les Fox, les Sheridan, les Bedford : Restitution de la Savoie, engagement de respecter la Belgique, etc., etc. Il est vrai qu'en juillet, à Valenciennes, l'Anglais avait répondu de haut à Dubuisson, parce qu'il se sentait à la veille d'acquérir Toulon et qu'il avait l'espoir de posséder Dunkerque; mais aujourd'hui que Dunkerque venait d'échapper à la prise par la bataille d'Hondschoote, l'Anglais faisait entendre, disait-on, qu'un gouvernement jacobin ne serait peut-être pas un obstacle aux négociations. — Hein ! quel progrès ! Et surtout quand on songe qu'il y a quatre mois l'Angleterre, savez-vous, non-seulement rêvait Toulon, rêvait Dunkerque, mais rêvait aussi Marseille, Nantes, Brest et Cherbourg !... Vite ! profitons, traitons ! — Et c'est pourquoi Antoinette d'Autriche restait à la Conciergerie, toujours *près* d'être jugée ; et c'est pourquoi Hérault allait se vantant partout d'avoir écarté déjà par ses négociations une armée de soixante mille Prussiens (1); et c'est pourquoi dans Paris on se répétait : Pitt est le seul qui veuille la guerre pour se maintenir au ministère ; et c'est pourquoi certains journaux n'hésitaient pas d'écrire que Danton, renfermé chez lui, recevait déjà des propositions ; et c'est pourquoi le Comité de salut, qu'on avait renforcé naguère de Collot et de Billaud, deux députés de Paris, était battu en brèche à la Convention même. Enfin c'est pourquoi d'Amsterdam arrivèrent à Anacharsis les trois questions suivantes : 1° La Convention et les Jacobins persistent-ils

(1) *Procès des Dantonistes*, — *les Nouvelles politiques*, journal, — et Cloots, *Diplomatie révolutionnaire*.

dans le projet d'avancer vers le Rhin? 2° Si la France donnait la paix à ses ennemis, nous oublierait-elle dans son traité? 3° Supposé encore qu'elle entrera dans la Belgique, ne pousserait-elle pas vers la Hollande?

A ces questions, à ces rumeurs, à ces révélations : — Quoi! l'idée parisienne cosmopolite serait escamotée dans sa toute-puissance même? — Non, dit Anacharsis; non, dirent les Jacobins; non, dirent les Cordeliers; non, dirent les Montagnards. Aussitôt le ministre de la guerre, le maire et le substitut Hébert de parcourir tous les ateliers d'armes pour hâter la fabrication. Le 21 septembre, par toute la république, tous les célibataires de la première réquisition s'enrégimentent avec l'enseigne : « Le peuple français debout contre les tyrans! » — L'armée révolutionnaire est organisée : six mille hommes pour la plupart pères de famille et des plus honnêtes et des plus énergiques s'apprêtent sous les ordres de Ronsin, général élu, à déterrer les écus des agioteurs et les blés des accapareurs, afin d'approvisionner la ville et les armées pendant la bataille. Ce que Danton a demandé lui-même pour endormir se réalise contre sa politique cachée. En même temps, aux Cordeliers, le secrétaire de la guerre Vincent, effrayé de voir que par un seul vote les tripoteurs peuvent culbuter le Comité de salut et s'emparer du centre d'action, réclame, sinon la mise en jeu de la Constitution, du moins l'organisation du pouvoir exécutif constitutionnel, et s'écrie : « Robespierre, Collot, Billaud sont les seuls du comité qui soient exempts de reproches. Danton veut nous en imposer par de grands mots; cet homme nous vante sans cesse son patriotisme, mais nous ne serons jamais dupes de sa conduite auprès de Dumouriez. S'il ne transige pas avec les principes,

toujours est-il vrai qu'il n'est pas d'accord avec les patriotes connus depuis le commencement de la révolution. Il ne faut pas tant parler, il faut agir. » Or, si Vincent ne peut faire agréer sa proposition, sa voix n'en a pas moins écho dans le Comité de salut, qui, jusqu'alors hésitant, change d'allure. L'idée parisienne-cosmopolite semble soudain l'envahir. Non-seulement, d'accord avec le ministre Bouchotte, il nomme d'un coup trois roturiers aux grands commandements : Jourdan, Delmas, Moreau; mais Barère, qui, hier encore, tripotait pacifiquement, vient proclamer la liberté des mers, au grand dommage de la Grande-Bretagne et des amis de l'alliance anglaise; mais Robespierre, mais les Jacobins, mais les Cordeliers, mais toutes les sociétés populaires demandent qu'on juge les Girondins, qu'on juge la reine, qu'on juge d'Orléans-Égalité : — les Girondins, dont la politique était à l'anglaise, ami Danton; —la reine, qui devait servir d'à-point pour ta paix plâtrée, mon bon diable; — d'Orléans, dont tu n'aurais pu te passer, camarade!... Tes intrigues avortées les poussent à l'échafaud comme elles forcent l'ami Thuriot de déloger du Comité de salut, Hérault de s'en tenir à l'écart. Enfin, si le Comité de sûreté vient, le 3 octobre, requérir l'emprisonnement de soixante-treize membres de la droite, c'est bien encore pour paralyser ton action dans l'Assemblée. Va donc vite faire le plongeon à Arcis-sur-Aube. Tu ne peux rien à cette heure. En Angleterre même, Pitt aide à ton désarmement en ne convoquant pas extraordinairement les Chambres; et c'est, le 5 octobre, aux Jacobins, l'apôtre de la république gauloise qui achève ton désastre en prêchant la diplomatie révolutionnaire.

En effet, du haut de la tribune de la grande société

populaire, Anacharsis vint répondre à la question que lui avaient faite les Sans-Culottes bataves :

« Citoyens opprimés, dit-il, ma réponse sera claire et satisfaisante... Ceux-là seront des membres très-peu recommandables qui, à l'instar de Brissot et consorts, et sous prétexte de la trahison de nos ci-devant généraux et ministres, s'opposeraient au développement d'un plan de campagne qui remet la France dans les limites naturelles de la Gaule. Car, à moins de prouver que notre situation géographique a changé depuis l'année dernière, je ne vois aucun argument plausible en faveur de nos imbéciles et de nos fripons qui prêchent lâchement le système perfide des Roland et des Beurnonville.

« Déjà l'opinion publique a fait justice de quelques individus qui voudraient, aux dépens de la Savoie et de Nice, de Liége et de Jemmapes, nous faire signer une paix plâtrée... Nos Sans-Culottes présument que rien ne sera stable dans la république, tant que la Gaule sera tronquée au Nord par les satrapes du Danube et de la Sprée, ou par un fédéralisme monstrueux. En effet, je le demande au plus habile, comment il terminera notre procès avec l'Europe, si les Français se contentent de rester sur la frontière factice des derniers rois de France... Ce serait donc en vain que Mons et Bruxelles, Liége et Mayence auraient compté sur une réunion solennellement jurée et sanctionnée... Consolez-vous, frères et amis ! Le peuple est debout, il voit par ses propres yeux ; et ceux-là sont les principaux fonctionnaires de la république qui n'ont d'autre volonté que la raison du peuple, la raison éternelle. Quelle est donc la démence des tyrans et de leurs suppôts, de s'imaginer que les déclarateurs des *Droits de l'homme*, oubliant leurs augustes destinées,

signeraient jamais l'arrêt de mort du genre humain? Le philanthrope, après une semblable transaction, se poignarderait lui-même en s'écriant : « Vous avez vaincu, scélérats! »

« Rassurez-vous, Belges et Bataves, et vous, Allobroges... Si tous les hommes sont frères, à plus forte raison tous les Gaulois. Le secret de n'appartenir à personne, c'est d'appartenir à la république des *Droits de l'homme*... Nos généraux ont été jusqu'à présent les munitionnaires de l'Autriche et de la Prusse, et la république existe : donc elle est impérissable. La postérité rangera notre histoire parmi les fables orientales... C'est avec le télescope du bon sens que je prédis depuis 1789 la chute de toutes les factions hypocrites, de tant de sectes traîtresses. Je porte malheur à mes ennemis; ils finissent tous par l'émigration, ou par la déportation, ou par le fer de la guillotine.

« Quant aux fourbes qui voudraient nous faire sacrifier les Pays-Bas à un arrangement quelconque avec le cabinet de Saint-James, *pardonnez-leur, Seigneur, car ils ne savent ce qu'ils disent*... Nous parler de paix! quand nous avons dans Paris les mines du Pérou, les forges des Cyclopes, le levier d'Archimède et le coup de pied de Pompée!... Il est évident qu'aucune puissance de la terre ni aucun sophisme de nos rhéteurs ne sauraient retenir cet élan robuste qui rétablit la Gaule dans ses anciennes limites...

« *Mais*, en nous étendant tout le long du Rhin, cet accroissement de prospérité rompra la balance politique; *mais* rien n'arrêtera le torrent de la sans-culotterie.

« Voilà des *mais* incontestables; cette perspective n'alarmera que les coquins et les idiots... Examinez notre

position géographique, et vous serez convaincus que l'embouchure du Rhin est essentielle à notre bonheur. Et encore, si le peuple souverain s'arrête sur le Rhin, ce sera par condescendance, par pitié pour les sots.

« Nos généraux n'imiteront pas Dumouriez, qui prêchait le fédéralisme dans la Belgique... Nous enverrons aux Belges des commissaires non suspects; nous leur apporterons une charte non équivoque. Nous frapperons les administrateurs feuillants, et tous les administrés seront Jacobins... Nous répandrons les bienfaits et de notre acte constitutionnel et de notre acte de navigation. Ces deux actes ont une force attractive qui ramène toutes les plages commerçantes, tous les pays civilisés vers le centre de l'unité républicaine. La France brisera les chaînes mercantiles dont Cromwell garrotta les deux hémisphères. »

Et alors, rappelant son idéal :

« Nous apprendrons à nos voisins qu'une vaste république est comme une société d'assurances contre les incendies, les inondations, les invasions, les ouragans physiques et politiques. Plus cette république s'agrandit, et plus les citoyens malheureux sont assurés d'une indemnité qui ne coûte presque rien à personne. Il y aura beaucoup de contribuables et peu de contributions. »

Puis, ayant prouvé économiquement que le blocus de la cité française ne serait levé que lorsque les Bouches du Rhin seraient ouvertes aux droits de l'homme :

« Je me résume, frères et amis, en proclamant la volonté du peuple français. Ce peuple magnanime ne veut pas recevoir la paix, il veut la dicter. Car l'homme le moins versé dans la diplomatie européenne prévoit une série d'agitations internes et de calamités universelles dans un désarmement précoce, dans un accommodement qui lais-

serait subsister une puissance aristocratique entre le Rhin et nous. Un traité pareil serait la honte des républicains, la gloire des oppresseurs et le désespoir des opprimés. Non, la France périra avec honneur ou nous dicterons la paix aux tyrans.

« La Belgique sera libre avec tous les départements de la République une et indivisible, avec l'embouchure de nos fleuves nourriciers dont les dominateurs actuels compromettent notre existence politique et physique. Et vous, généreux Sans-Culottes bataves, ne doutez pas qu'aussitôt après la déroute des Allemands, déroute inévitable si nous jetons cent mille hommes dans le pays de Liége, ne doutez pas, dis-je, que nous ne vous aidions à renverser le fauteuil du stadhouter, qui ne se soutient que par une influence étrangère. Il n'y a qu'un pas du département de Jemmapes au département des Bouches-du-Rhin. C'est en Hollande que nous détruirons Carthage sans nous exposer aux caprices des vents et des flots; c'est du Texel que partiront nos escadres révolutionnaires: c'est en ressuscitant les Bataves que nous tuerons tous les tyrans. »

Ah! quel triomphe alors pour Anacharsis! Quel coup porté aux agents des puissances étrangères! La société des Amis de la Liberté et de l'Égalité arrêta, comme elle avait fait au 19 août pour l'Appel à la croisade civique, l'impression de l'Adresse tyrannifuge et son envoi aux sociétés affiliées et aux armées. — « En une heure j'ai détruit le fruit de trois mois d'intrigues laborieuses, » put s'écrier l'Orateur. Oui, mais la cabale ne se laissa pourtant pas égorger sans cri ni lutte. En sortant de la séance, Proly aborda un des secrétaires du club, le brave patriote lyonnais Gaillard, et lui dit avec autorité : « Il est conve-

nable de faire la paix en renonçant à la Belgique! » Et le lendemain la cabale lançait à la tribune le soi-disant homme libre Dufourny, qui, se déclarant scandalisé par une phrase d'Anacharsis, tâcha de faire rapporter l'arrêté de la veille. En exposant au vol que, dans une république, le riche et le pauvre peuvent vivre fraternellement côte à côte, Anacharsis avait dit : « Le riche est le pourvoyeur du pauvre. » — « Quel blasphème d'aristocrate! Quelle maxime anticivique! » s'écriait Dufourny. Mais quelqu'un remarqua bonnement qu'Anacharsis n'avait point voulu prétendre que le pauvre est aux crochets du riche, et l'arrêté fut maintenu. Cependant, quelques heures après, le Cosmopolite avait nouvelle que la cabale s'était manifestée à l'imprimerie de la jacobinière, dans la personne de maître Taschereau, qui avait sommé les imprimeurs de cesser leur travail, de la part même du Comité de salut public. — « Mais... — Mais j'ai Robespierre dans ma manche, » leur avait crié Taschereau. — Cette parole était-elle vérité? — On le pouvait croire. Car s'il avait poussé droit aux diplomates dantonistes, Anacharsis n'avait pas moins mordu au passage le comité sauveur. — Comment! il avait attaqué le comité, qui, à cette heure, criait bataille! et parlait même, aux applaudissements des Sans-Culottes, d'une descente en Grande-Bretagne! — Justement. Tout en écrivant sa réponse aux Bataves, Anacharsis, qui savait combien l'Incorruptible répugnait à la propagande armée, s'était soudain demandé si, par hasard, le comité lui-même, dont étaient Robespierre et Barère, n'avait pas aussi adopté sournoisement l'idée du renoncement à la Belgique, et si, plus habile que Danton, il ne cherchait pas à donner le change à l'opinion sans-culotte en prêchant la folie d'une expédition d'outre-

Manche. — Ah! ce soupçon est d'un esprit malade, qui d'une confiance sans bornes tombe en défiance extrême.— Mon Dieu! à peine né, ce soupçon avait pris pied dans l'esprit du Gaulois Cloots, au récit que les réfugiés bataves lui avaient fait des horreurs commises à Menin et à Furnes par les républicains vainqueurs : ordre avait dû être donné, non plus d'agir fraternellement, mais de piller et de brûler en Belgique comme on faisait en Vendée. Aussi, dans son adresse, Anacharsis s'était écrié par manière d'avis fraternel au comité : « Gardons-nous de faire un désert de la Belgique. Les Belges sont plus dignes de la liberté que beaucoup de nos anciens départements. La Convention a reconnu le bon esprit des Flamands qui ont voté la réunion. Est-ce pour exciter les Pays-Bas à se lever en masse contre nous que l'on insinue à nos soldats de se livrer à la crapule?... Non, nous ne serons pas aussi incendiaires que Louvois! etc., etc. » — Nulle surprise, donc, que le Comité eût dépêché Taschereau pour s'opposer à l'impression de l'adresse en dépit du vote de la société-mère. Mais Anacharsis, sans trop s'alarmer, courut à la Convention, avertit les Montagnards, et fit si bien qu'il obtint d'imprimer chez Beaudoin, par ordre de la Convention même. Alors il s'en revint chez Nicolas, l'imprimeur du Club, le força d'exécuter à son tour l'arrêté jacobin. Et voilà son adresse, qu'on menaçait d'étouffement, doublement publiée, grâce à l'intrigue des pacifiques eux-mêmes. Non-seulement Anacharsis lui donna pour épigraphe un extrait du livre XI des *Annales de Tacite :* « Croyez-moi, pères conscrits, consommons cette union de deux peuples qui ont des mœurs, des arts, des alliances communes... » —mais encore il lui mit en queue une belle petite note où, rappelant aux principes, il disait pour con-

clure : « Nos maladies politiques et religieuses proviennent de la multiplication des êtres sans nécessité. Lis et réfléchis. »

Le succès fut prodigieux. On traduisit l'adresse, on la répandit avec profusion dans la Belgique, dans la Hollande en dépit du stathouder, et les patriotes persécutés recueillirent comme une manne la parole de leur commettant. De toutes parts, des témoignages de gratitude furent prodigués à l'Orateur, comme en 90 à son entrée dans la carrière. — « Je vous remercie sincèrement, écrivit-on d'Amsterdam à de Cock, de m'avoir envoyé l'adresse de Cloots. Elle a été lue avec enthousiasme par un grand nombre de patriotes. Il ne faut que jeter les yeux sur la carte de France pour être de son avis. Je vous promets que cet écrit fera le plus grand bien dans nos provinces, où l'on n'est pas du tout informé de ce qui se passe. » — « Je félicite Cloots, écrivit aussi de Sédan un ex-commissaire du conseil exécutif, J. Dufrenne. Oui, si nous voulons une paix durable, il est indispensable de joindre les Bouches du Rhin à celles du Rhône. Il faut décréter que la réunion de la Belgique à la France subsiste toujours, malgré la retraite de nos armées occasionnée par la défection de l'infâme Dumouriez; qu'en conséquence, les états, les corporations, en un mot tous les priviléges n'en restent pas moins anéantis, etc., etc. » A Paris, les patriotes belges du département de Jemmapes s'empressèrent, a la suite d'Anacharsis, de protester contre les pacificateurs-plâtriers : « Le peuple belge n'est pas mûr pour la liberté, nous dit-on. Si on entre en Belgique, il faut y aller en conquérants et non en amis. Que les Belges payent! — Mais vous voulez donc forcer les Sans-Culottes limitrophes à se joindre à leurs ennemis-nés? »

clamèrent les réfugiés belges. Par ces cris de résurrection, Anacharsis put juger combien le mal était déjà grand.

Cependant les journaux jacobins n'insérèrent pas encore l'adresse. Le *Républicain* de Charles Duval, pris lui-même à l'amorce du comité, ne s'était lassé de dire depuis quelques jours : « Ce n'est pas en Belgique, ce n'est pas en Hollande qu'il faut aller, c'est à Londres. » Or il ne pouvait se déjuger tout à coup. Mais une semaine se passe, la nouvelle éclate : Victoire de Wattignies ! Les Autrichiens battus par le premier général sans-culotte, le brave Jourdan. Et tous alors de s'écrier : « L'Orateur a raison ! poussons jusqu'au Rhin ! » Et la fameuse adresse s'étala dans les journaux revenus au bon sens.

Mais quoi ! ce fut au moment même où la sans-culotterie s'affirma aux frontières, qu'aux yeux d'Anacharsis se manifestèrent enfin sans masque les autres pacificateurs-plâtriers qu'il avait soupçonnés. Oui, à l'heure où le canon de Jourdan témoigna pour Anacharsis, le Comité de salut public protesta contre le cosmopolitisme, bravant ainsi non-seulement l'opinion parisienne, mais la victoire.

Le 10 octobre, la Convention avait décrété que le gouvernement serait révolutionnaire jusqu'à la paix, c'est-à-dire que la Constitution serait suspendue jusqu'à la paix ; et Anacharsis avait applaudi à cette mesure, croyant hâter par la conservation du comité sauveur la prise de possession des frontières rhénanes. Mais, le 16, le rapporteur du comité, Saint-Just, demandait que tous les étrangers nés sujets des gouvernements avec lesquels la république était en guerre fussent détenus jusqu'à la paix ; et la Convention accordait la demande.

Ah ! jusqu'alors Anacharsis avait fait bon marché des

décrets concernant les étrangers, et de celui du 3 août, et de celui du 7 septembre, et de celui-là même qui prononçait la peine de mort contre tout déserteur qui désormais chercherait refuge en France. Dictés par la passion du jour, avec le jour ils s'oubliaient; les comités révolutionnaires de Paris n'avaient garde de les prendre à la lettre, et les certificats d'hospitalité protégeaient bien, du reste, les réfugiés patriotes contre les zélateurs formalistes. Mais, cette fois, comme le rapport, le décret était bref, sec, net. Sauf pour les femmes mariées à des Français et pour les chefs de grande industrie, nulle exception. Des patriotes, pas un mot.—Qu'est-ce cela? Anacharsis, n'osant encore conclure, réunit les patriotes bataves présents à Paris, leur rédige une pétition pour demander une exception en leur faveur, et les lance à la Convention: « Les *Gueux* de la Hollande sont les amis des Sans- « Culottes de France; comme eux, nous avons la liberté « pour dieu, la fraternité pour culte, et pour devoir : Mort « aux tyrans!... Leurs ennemis sont les nôtres. » Ainsi parlent les pétitionnaires, et ils rappellent hautement quels services leurs banquiers ont rendus depuis un an à la république aussi bien que leur légion, qui, hier encore, se couvrait de gloire à Wattignies. Mais la Convention, sans se prononcer, les renvoie par-devers le Comité de salut public lui-même, cependant qu'à leur suite elle déclare sans ambages à des Américains, pétitionnaires aussi, qu'ils ne sont pas soumis au décret, puisqu'ils n'ont cessé d'être les alliés de la nation française. « Allons! c'est certain, fit alors Anacharsis. Non plus que Danton, les mandataires du peuple qui composent le comité sauveur ne veulent qu'on pousse jusqu'à l'Escaut. »

Or, ce n'était pas par scepticisme comme le bon diable

que ceux-là faisaient fi de l'idée parisienne, c'était par doctrine. Ils n'avaient aidé à la culbute de Danton que pour faire le jeu de leur système. Sans souci des voix de la terre, les Robespierre, les Billaud, deux députés parisiens, élevés depuis une heure à peine au pouvoir, gouvernementalisaient déjà tout à leur guise, de concert avec l'ex-président des Feuillants Barère, et un ancien membre du club de la Réunion Carnot, deux anti-parisiens. Les yeux hors frontières, non point vers Londres mais sur Vienne et Berlin, ils rêvaient de rattacher la France au vieux monde européen, non point en mendiant la paix comme Danton, mais en la dictant bel et bien, disaient-ils. La cheville ouvrière du système était un ex-jésuite, ami d'Anacharsis.

« ... Ni la Suède, ni le Danemark, ni la Pologne, ni la Turquie, ni Gênes, ni Venise, ni le Portugal, nos anciens alliés, ne sont nos ennemis. Ils le sont de nos révolutions, mais ils sont les amis, les soutiens de l'indivisibilité de la France et du maintien de sa force politique... Les Girondins ont armé l'Europe contre leur patrie... »

Voilà ce que l'ex-abbé Soulavie avait imprimé après le 2 juin en tête d'une édition nouvelle de ses prétendus Mémoires de Richelieu, ouvrage auquel Anacharsis avait fait en 1791 toutes les politesses imaginables. L'ex-abbé, qui s'était jeté dans la diplomatie, revenait triomphant du Danemark. Agent accrédité de la République en ce pays, il était parvenu à maintenir cette puissance dans la neutralité. Le *Journal de la Montagne* reproduisit le passage susmentionné, l'abbé diplomate fut consulté par le comité de Constitution sur les rapports à établir entre la France et les vieilles puissances; il y avait à Bâle un envoyé de la république, Barthélemy, dont l'oreille

était toute aux tripoteurs Desfieux, Dubuisson, agents de la politique Lebrun-Danton; l'abbé diplomate fut envoyé à Genève, comme résident, afin de surveiller l'intrigue Barthélemiste, de réprimer la propagande du sans-culotte Rotando et de maintenir dans leur neutralité Genève et les Suisses. C'était là l'homme qui ordonnait à cette heure toute la politique du Comité de salut, grâce à l'influence qu'il avait sur Robespierre. On pouvait se rappeler qu'en mars, au moment du désastre de Belgique, le myope s'était écrié assez imprudemment, et à la grande surprise des Sans-Culottes, « qu'il conviendrait d'employer quelque chose de cet art dont le despotisme se sert pour diviser ses ennemis. » A son passage à Paris, Soulavie, trouvant le Jacobin en de telles dispositions, l'avait initié aux premiers mystères de la diplomatie, et continuait par lettres à nourrir son enseignement. Or, par quels contes l'abbé diplomate endoctrinait-il l'incorruptible mandataire parisien, déjà entrepris par Barère et Carnot? Écoutez (1)!...

« Il faut nationaliser la révolution, ne plus voir que la France — et revenir à la politique traditionnelle du pays. — Notre ennemi naturel, c'est l'Angleterre; nos alliés, les petites puissances, — républicaines pour la plupart. — Étouffer l'esprit de propagande. — Expulsion sévère de tous les étrangers. — Meilleure tenue aux Jacobins, plus de dignité à la Convention. — Un gouvernement fort, stable. — Il faut armer, non pour aller au Rhin, — c'est la guerre éternelle, — mais afin de dicter la paix, — paix sans conquête. — Pitt et Kaunitz veulent nous fédéraliser; nous sommes leur jouet. — La paix est facile à cueillir.

(1) *Papiers trouvés chez Robespierre.*

Le roi de Prusse nous tend déjà le rameau. Il a éloigné de ses drapeaux les émigrés. Après la reddition de Mayence, il nous a bégayé presque une reconnaissance, et voilà qu'aujourd'hui il rappelle Hertzberg au ministère; Hertzberg, l'ennemi de l'alliance autrichienne. La coalition va se dissoudre. Ménageons la Prusse! »

Et Robespierre, s'enivrant des secrets du polichinelle diplomatique, transporté dans le ciel des hommes d'État, ne voyant plus que l'échiquier européen, laissait déjà les droits de l'homme pour le jeu des nations: Quoi! la fameuse déclaration? — Invention anglaise.—Le comopolitisme parisien?—Intrigue anglaise.—Mais la philosophie? Toute de contrebande anglaise! aussi bien que l'idée protestante. En se révolutionnant, la France n'a eu qu'un but: se retremper afin d'accomplir sa mission providentielle. C'est l'Angleterre qui, depuis 89, a nourri toutes les factions, pour entraver cette renaissance; c'est elle qui nous a jeté aux jambes tous les réfugiés du continent pour soulever contre nous tous les gouvernements d'Europe. Ces prétendus patriotes sont venus pour brouiller, pour agiter quand il fallait réformer comme eût fait paisiblement un parlement vraiment national. Alors tous les grands actes révolutionnaires du 5 octobre, du 20 juin, du 10 août, du 31 mai... qui, pour le philosophe Anacharsis, avaient eu leur raison d'être dans Paris même, ne s'offrirent plus aux yeux du myope que comme les tristes effets d'une cause purement anglaise. Tous les hommes de la révolution, depuis Louis XVI jusqu'à Danton, et Mirabeau, et Necker, et d'Orléans, et Clavières, et Brissot, n'étaient que des jouets ou des instruments de la perfide Albion. Ah! pauvre peuple, faisait alors l'Incorruptible, et il rêva d'apporter à ce pauvre peuple

l'ordre et la paix, en anéantissant à jamais la noblesse, qui de tout temps s'était montrée antinationale, et en bridant l'idéologie, pour qu'il n'y eût plus en France que des idées françaises (1). C'était faire à l'instar de Louis XI, de Henri IV, de Richelieu, de Louis XIV.

Qu'ils durent rire les rois d'Europe, et le stathouder et Guillaume l'illuminé, et le César d'Autriche, tous enfin, quand ils virent ces révolutionnaires, qu'ils n'avaient pu vaincre de front, prêts à s'apprivoiser d'eux-mêmes et d'aussi bonne grâce dans la personne de l'Immuable ! Ces zélateurs humanitaires qui devaient tout entraîner, tout affranchir, tout renouveler, vont se remettre au pas continental. A l'esprit de propagande, les Jacobins crieront : « Anathème ! » et la ville alors sera muselée, paralysée ; car, pour traiter, vous savez, il faut un gouvernement fort, stable, imposant. Or, il sera d'autant plus fort, que la ville sera d'autant plus muette. Dompter Paris, voilà donc le grand œuvre !... — Que nous n'avons pu accomplir par nos armes, disent les rois d'Europe. — Je la dompterai, moi, par la vertu, dit Robespierre. — Soit, reprennent les compères couronnés.

Non moins que les rois sourit Anacharsis, dès qu'il crut avoir vent du système, mais parce qu'il entrevit, lui, toute la vanité du projet des septemvirs du comité. Rêver, à cette heure, tradition, nationalité !... — Mais vous ne savez donc pas?... — Quoi? — Quelle date avons-nous? — Eh ! nous sommes en octobre ! — Vous êtes en vendémiaire, vous entrez en brumaire, entendez-vous !... Depuis hier, le temps est déchristianisé. La tradition, l'erreur vieille de mille ans s'est évanouie. Le comité créateur, le

(1) *Les discours de Robespierre aux Jacobins et à la Convention.*

comité de l'instruction publique, ce grand comité auquel j'appartiens a fait son œuvre, tout comme l'armée des Sans-Culottes à Wattignies!...

Oui, répétons-le, — le Comité de salut public, comité d'expédients, comité d'un jour, le comité des politiques, enfin, s'avisa de principes, — et il n'en pouvait prendre que de traditionnels, — non-seulement à l'heure où l'armée sans-culotte, commandée pour la première fois par un roturier, écrasait les vieilles bandes disciplinées des vieilles puissances traditionnelles, mais encore au moment où le comité des vrais principes, triomphant aussi de la tradition, rompait avec le passé du vieil homme, aux applaudissements de la ville par excellence.

Aussi on se moque bien de la diplomatie!... Vive la décade! vive les sans-culottides! Les saints de la légende sont délogés, le ciel catholique est à jamais éteint comme son enfer! Que l'instruction selon la nature commence; votons vite les écoles primaires et qu'elles s'ouvrent avec l'ère républicaine!

Et voilà la ville, dont les politiques rêvent l'étouffement, qui ordonne ses voix inspiratrices comme pour l'éternité; dans chaque section une société populaire se fonde; trois fois par décade on y parlera administration, sciences, industrie, beaux-arts, littérature; les Jacobins-Cordeliers auront, eux, cinq séances, cependant qu'à la salle Saint-Jean, dans la Maison commune, le conseil général délibérera publiquement chaque soir, à l'exception pourtant des quintidi et décadi, jours où les municipaux se rendront aux assemblées de section, pour y maintenir les principes de la bonne sans-culotterie.

Les fortes têtes révolutionnaires étaient encore pour la plupart concentrées dans le quartier de l'Idée; elles se

dispersent par la ville afin d'entretenir sur tous les points le feu sacré. De la rue Jacob Anacharsis saute à la rue du Mail, troquant ainsi la section sans-culotte des Quatre-Nations contre la section Lepelletier, qui est à mettre au pas.

Et c'est le journal des réfugiés, *le Batave*, qui renfle son titre et s'affiche désormais comme *Sans-Culotte batave*; et c'est l'ancien journal de Loustalot, *les Révolutions de Paris*, qui ressuscite tout aux droits de l'homme, sous l'inspiration du vice-président du département de Paris, Momoro. Et c'est le conseil communal parisien qui envoie aux communes de France le compte-rendu quotidien de ses séances. Et c'est sur le théâtre le jugement dernier des rois que prononce le savant Sylvain Maréchal. Enfin, c'est la France, — entends, regarde, comité, et résiste si tu l'oses — c'est la France entière qui t'envoie de l'or par millions, de l'argent à pleines charretées pour la bataille, pour le triomphe. Riches comme le Pérou après quatre ans d'épreuves! De surprise l'Europe en sera terrorisée. Avant décembre, avant frimaire, au Rhin! au Rhin! — Mais d'où vient cet or? d'où cet argent? — Des autels du Dieu de la mort! On l'offre à la patrie, à la catholicité des droits de l'homme. — Par quel miracle? — Miracle de propagande, accompli par les pères de la loi, à l'exemple des pères de la foi dans les forêts du nouveau monde!

Certain jour de 92, Claude Fauchet était allé à Boissise-la-Bertrand, près Melun, faire visite à M. Chalumeau, l'agronome. Or, pour fêter l'évêque constitutionnel, il y eut belle grand'messe à l'église, et ce pendant le curé prêcha. Mais, ô damnation! ô scandale! quel sermon tient-on là? Est-ce un homme? est-ce le diable en

chaire? Sa langue n'a rien d'oriental ni de parabolique. Fermez les yeux, et, sur mon âme! vous croiriez ouïr M. Chalumeau lui-même. En effet, le vieux curé prêchait la mère Agriculture. Cultivons tout, cultivons tous, cultivons mieux : c'était le texte du bonhomme. Prenez des bains, lavez votre linge et peignez-vous : c'étaient les conseils qu'il donnait à ses ouailles? Santé est commencement de sainteté: c'était la conclusion du sermon. Fauchet l'apocalyptique frémissait sous son habit d'évêque. « Quel est ce Marat de village? grondait l'homme de la loi d'amour. Car il a bien la taille du monstre parisien, et, comme lui, il branle l'occiput. En vérité, c'est le reniflement du génie de Chabot! » Le Marat de village n'était autre que Parent, premier abonné et principal collaborateur de Cerutti, Grouvelle, Ginguené et Rabaut Saint-Étienne à la *Feuille villageoise*. Au lendemain de la fédération, Anacharsis avait salué l'apparition de ce journal voltairien qui, bible nouvelle, devait humaniser les paysans et ramener les prêtres à la bonne dame Nature. Cerutti mort, Rabaut Saint-Étienne proscrit, Grouvelle et Ginguené n'avaient pas moins poursuivi l'œuvre jusqu'en septembre; et, chaque jour, le sacerdoce avait lâché pied devant les arguments de ces messieurs. Si Fauchet eût poussé jusqu'à Sacy, près Reims, il eût fait rencontre d'un autre Marat non moins tonsuré, le sensible Geruzez, qui prêchait la multiplication des routes, comme dans le Jura, à la Vieille-Loye, un autre, Guérillot, prêchait la pomme de terre : partout s'étaient multipliés les curés philosophes. Les églises se faisaient peu à peu maisons d'éducation selon la terre, et les prêtres, quittant la soutane et prenant femme, en dépit des Fauchet, des Grégoire et autres évêques constitutionnels,

enseignaient d'exemple cette maxime que, dans une république, un toit doit-il au moins abriter une famille. Ah ! que de conventionnels à calotte s'étaient empressés, depuis 92, d'imiter l'évêque Thomas Lindet ! que d'évêques de province avaient fait comme les conventionnels ! que de desservants des campagnes comme leurs évêques ! tous dociles aux conseils des journaux parisiens et aux encouragements des sociétés populaires de leur pays ! Dans l'Hérault, département modèle en patriotisme, il y avait, en juin, cinquante curés mariés. Mais où la nature avait été le plus brillamment reconquise, c'était au cœur même de la France, dans le Cher, dans l'Allier, dans l'Indre, dans la Nièvre, dans la Corrèze. De Bourges, la ville centrale qu'avait rêvée Brissot comme l'antiparisienne, rayonnait l'idée parisienne elle-même, grâce à Pierre-Athanase Torné, ex-aumônier du roi de Pologne, ex-législateur de 91, actuellement évêque de cette métropole du centre. La messe se disait, là, bonnet rouge en tête, pique à la main, cocarde au cœur. Tout le chapitre de la cathédrale était marié, et Pierre-Athanase avait épousé lui-même, en mai, pour fêter le printemps, mademoiselle Bérard, nièce d'un administrateur de Sancerre. A Sancerre même, à Châteaumeillant, à Saint-Amand, à Vierzon, à Aubigny, partout les curés mariés. Si les Fauchet et les Grégoire avaient proscrit de leur diocèse tout tonsuré refait homme, Torné leur avait ouvert tout son département comme terre de refuge. A l'occasion même, Torné ordonnait prêtres des laïques mariés. Ah ! le beau mélange ! Aussi le directoire du Cher était si glorieux d'un pareil retour aux bonnes mœurs, qu'il avait arrêté d'adopter le premier enfant qui naîtrait d'un mariage de prêtre. Comme ils concouraient tous pour l'adoption,

ces nouveaux serviteurs de la nature, fallait voir!... Et dans l'Allier, dans la Nièvre, dans la Haute-Loire et dans la Corrèze, où officiait l'évêque marié Jumel, pseudo-collaborateur d'Hébert, disait-on, et que ses paroissiens saluaient, pour cette raison : le père Duchesne, — même joie, même sacrifice, et quel sacrifice! mariage à double virginité : jamais année n'en avait tant vu! Si les femmes avaient aidé à l'établissement du catholicisme, elles n'aidaient pas moins, cette fois, à la réhabilitation des réprouvés devant la chair.

C'est alors qu'avaient apparu les missionnaires de la croisade civique. Les paysans courent à l'église. Un homme est au prêche; nouvel apôtre, représentant la loi nouvelle. « Donne tes bras, tes chevaux, tes enfants, ton sang à la patrie. » — Et les paysans donnent. — « Des dépouilles de ton ancien culte entretiens le culte nouveau. » — Et les paysans laissent prendre. — « En route pour Paris les saints d'or et d'argent, la vaisselle d'autel et les chandeliers! Que tout cela passe au creuset épuratoire de la Monnaie pour se faire gouttes, pour se faire pièces et revenir en pluie abondante et féconde à qui partout travaille. » — Et les paysans escortent l'envoi. — Lève tes yeux en partant, Sans-Culotte! Ce n'est plus la croix qui domine ton village, c'est le drapeau, nouveau symbole d'union, autour duquel tes fils combattent aux frontières, sous lequel tes filles accourent déjà pour se marier, non plus au son des cloches, voix d'en haut qu'on éteint, mais au bruit terrestre du tambour, instrument national, instrument de marche. Au rappel, aux roulements qu'on entend, les prêtres même ayant femme s'exaltent encore, font le dernier saut, passent la ligne. Hier tout à la chair; aujourd'hui, sains de tête, les voici

tout à la raison; sur les places, au milieu des masses, ils abjurent bonnement l'erreur divine pour confesser pleinement les réalités sans-culottes; le représentant de la loi leur donne le baiser d'union, et les rachetés vont se perdre, enfin, tout entiers, dans la foule, dans la foule des hommes unis. Ah! cette fois, ce n'est plus l'héroïsme de quelques-uns comme en 92. Non! c'est l'organisation! c'est le constitutif! c'est l'à jamais! On ne compte plus par feux, on ne compte plus par âmes : en France, rien que des têtes!

Voilà ce que Chaumette a vu dans son pays natal, à Nevers, où il était allé reconduire son père malade, et ce qu'il rapporte au conseil de la Commune parisienne. Voilà ce que les lettres d'Isoré, de Dumont, de Cavaignac, de Laignelot, de Lequinio, de d'Artigoite et autres apprennent chaque jour à la Convention, aux Jacobins, et que recueille le Comité de l'instruction publique; voilà enfin ce que confirme, le 1er brumaire, la vue des millions qui arrivent. A ces nouvelles, à cette vue, Paris éprouve à son tour la secousse électrique de la raison, qui s'est répandue d'un bout de la France à l'autre. « Ah! dit Anacharsis, on n'accusera pas cette fois la ville d'avoir imposé sa justice. Paris a eu la prudence d'attendre le signal des départements, des communes pour renverser la marmite du diable!

Aussitôt toutes les têtes semblent avoir retrouvé l'enthousiasme de 89. Sur les ruines de la paroisse doit se bâtir la municipalité nouvelle; on le sent! La déroute de la noblesse a fait le triomphe de la nation; la déroute du clergé fera le triomphe de la commune. L'avenir se rouvre! et c'est à qui saluera l'idée qui s'affirme. — Nous n'avions pas d'autre rêve, disent les fédéralistes

dont la justice a confisqué les chefs : Liberté ! — C'est bien cela, disent les tripoteurs dantonistes, qui, désarçonnés au dehors, acceptent vite cette monture toute fraîche pour rentrer en ligne : Vive la liberté ! Vive la bagatelle ! — Voilà bien la logique du siècle, disent les philosophes, disent les hommes de science, disent les riches, disent les sceptiques, disent les hommes du centre : Écrasons l'infâme ! — L'homme s'achève, disent les magistrats municipaux parisiens, qui, comme Momoro, avisent, au loin, les problèmes sociaux qui vont naître : Liberté dans l'unité ! — Et vite Chaumette, à la Commune, requiert contre les idoles ; et vite Desfieux, aux Jacobins, se plaît à lire longuement la correspondance anticléricale ; et vite Proly multiplie les sociétés populaires ; et vite Momoro de poser les principes de la bonne sans-culotterie dans son journal, en même temps que Thyriot, Romme, Bourdon, Anacharsis, Charles Duval redoublent d'activité au Comité d'instruction publique.

Ah ! que va dire Hertzberg ? Que pense Robespierre ? Comment faire jamais fraterniser avec les vieilles puissances d'Europe tous ces trente mille nids de liberté, frais éclos, et qui, réunis, s'appellent Gaule ou France ? Écoutez-les, pendant que Robespierre veille inquiet et qu'on se parle bas à Genève, à Vienne, dans la nuit ; — écoutez-les crier, piailler, de toutes parts, comme moineaux qui sentent le jour : sociétés populaires, sections, directoires, comités, assemblée, et tous leurs cris discords s'harmonisent pourtant par leur nombre, que dis-je ? n'en font bientôt qu'un seul, que Paris va crier : Liberté des cultes ! En ce moment les assignats sont remontés au pair : les hommes libres se croient libres et riches pour l'éternité !

Le 3 brumaire, Laignelot, membre du Comité d'instruction publique, écrit de la Rochelle, où il est en mission, que les protestants et les catholiques se réunissent dans une même église. « Les temps sont venus, dit alors Thuriot aux Jacobins, de prêcher la morale de la République, de la Révolution! C'est elle qui fera de nous un peuple de frères! » — « A Nancy, vient dire, le lendemain, un autre membre du Comité créateur, les catholiques veulent qu'on déporte la *nation* juive, et il y a deux mille juifs aux armées ! Liberté des cultes! » — « L'ancienne consigne, crient les gendarmes à la Commune, était le bon Dieu, le feu, le bruit; qu'on supprime le bon Dieu! et que les prêtres observent le règlement qui proscrit le costume religieux dans les rues! » — Et de toutes parts, et chaque jour : — Qu'on change les drapeaux des sections qui ont encore des saints en effigie!... Qu'on publie un recueil de traits de civisme pour remplacer l'ancien Testament, comme les Droits de l'homme remplacent le catéchisme!... Qu'on empêche les instituteurs de mener leurs élèves à la messe!... Qu'on surveille les professeurs des colléges, qui donnent des versions anticiviques!... Voici mes patentes *in utroque jure,* dit l'avocat licencié Calmet; bonnes à brûler!... Je suis mal baptisé, dit Louis Picard, et il troque l'étiquette de Louis contre celle de Scœvola.— Pour changer de nom, qu'on s'adresse d'abord à sa section!... requiert Chaumette. Et le citoyen Barbe envoie au conseil ses lettres d'instituteur! Et les sociétés populaires viennent crier à la Convention : Qu'on se tutoye!... Et ce sont les reliques et les cloches de Menin qui ont produit dix millions; et c'est le deuxième envoi de la Nièvre, dix-sept malles remplies d'or! — A bientôt le troisième envoi!... Plus de prêtres, rien que

des instituteurs de morale!... Plus d'écus, rien que des assignats! Plus d'indigents! Une commission pour procurer du travail! — De la politesse dans les corps de garde! s'écrie le général Henriot. — Donnons aux places les noms des vertus principales, et aux rues y aboutissant les noms des vertus secondaires. Place de la Halle : place de la Frugalité; rues voisines : rue de la Tempérance, de la Modération. Devant le Palais : place de la Justice; autour du Palais, rues vertueuses : de l'Équité, de l'Impartialité, de la Sévérité... Voici les dépouilles de l'église de Senlis, près Chevreuse; rien que le culte de la liberté! — Qu'on sévisse contre les prêtres, qu'on les contraigne au mariage, ou qu'on les force d'adopter un enfant, un vieillard ! s'écrie-t-on de l'Yonne ; plutôt quakers que catholiques!... Et c'est l'égalité des sépultures ordonnée ; et c'est la fille d'un supplicié adoptée par un citoyen, Bignon; Chaumette et Pache d'embrasser l'enfant en s'écriant : « Voilà l'exemple des vertus douces qui se mêle à l'héroïsme de la liberté ! » Une jeune fille de la section Bonne-Nouvelle s'appelait Reine ; sur le réquisitoire du procureur, le conseil arrête qu'elle s'appellera Fraternité-Bonne-Nouvelle, et aussitôt, sous les drapeaux de la section, au son de la caisse, aux cris de : Vive la République! la jeune fille reçoit le baptême civique des mains de Chaumette : Premier baptême municipal parisien, quatorze brumaire !...

O premiers cris d'éveil à la vie municipale, combien vous êtes sacrés ! Que d'impatiences ! Que d'essais de force ! Quelles naïvetés d'enfant ! Mais comme le Comité créateur vous écoute et s'inspire !

En 1792, Anacharsis avait rêvé une France nivelée en paisibles communes et devenue la cité fraternelle de Phi-

ladelphie; le 10 brumaire, le Comité d'instruction proposait, par l'organe de Romme, la réalisation du rêve, et la Convention décrétait : Sur la terre de liberté, ni villes, ni villages, ni bourgs, ni hameaux, — toutes communes, groupes de consciences rationalisées qui nationalisent, démocratisées qui démocratisent. A même heure, la petite commune de Ris, près Corbeil, qui, la première, en 89, avait organisé sa municipalité, venait dire la première : « Nos cœurs se sont électrisés à la voix du fils du maître d'école. Ce jeune homme nous a parlé de Brutus. Aussitôt nous avons délogé saint Blaise, et nous avons pris Brutus pour patron. Nous n'avons plus d'église. Nous ne vous offrons pas notre curé, ce serait un trop mauvais cadeau, mais nous vous offrons les douze cents livres qu'il coûtait à la nation. » Et la Convention d'approuver la première fermeture d'église.

Quatorze jours plus tard, Romme lisait le projet du Comité sur l'organisation de l'instruction primaire : Entre cinq instituteurs désignés par une commission *ad hoc*, les pères de famille dans chaque commune auront à choisir; et l'instituteur élu sera sous la surveillance d'un des pères. Vivat! Anacharsis! tu as bien su défendre les droits de la famille contre les droits envahisseurs de l'État!... Mais quoi! il y a des murmures!... Qu'est-ce à dire?... Il faut reviser ce travail, dit le Comité de salut public, et ce même comité demande à présenter la liste des membres reviseurs. On accorde. En vérité, le Comité sauveur voudrait-il faire la besogne du Comité créateur? Il a déjà la main sur le Comité de législation; veut-il donc l'avoir sur tous? Dans quel but? — Pour qu'il y ait unité de mesures? — Mais puisque tout le monde va d'ensemble et qu'il y a unité d'esprit...

Voyez plutôt aux Jacobins! Desfieux annonce que la correspondance, interrompue avec le Midi depuis le 31 mai, s'est renouée tout entière, et il lit : Sa lecture n'est encore qu'un tableau des crimes du fanatisme qu'il oppose au tableau des vertus républicaines. Qu'on imprime ce tableau !

Voyez à la Commune! La commission de bienfaisance vient dire qu'elle pétitionnera le 20 brumaire pour que la Convention avise aux soulagements des pauvres. — « Les pauvres! s'écrie alors Chaumette plein de l'esprit municipal, il faut aller à eux avant qu'ils viennent à nous; » et il requiert que toutes les dépouilles des sanctuaires soient envoyées à la Monnaie et qu'on demande à la Convention une avance de cent mille livres par mois pour entretenir les citoyens indigents. « Les sommes avancées, dit le procureur, seront remboursées avec les assignats, que la Monnaie échangera contre les richesses des églises. »

A la Convention! Encore Laignelot, le membre du Comité d'instruction, en mission à Rochefort : « Les prêtres catholiques qui fraternisaient hier avec les ministres protestants dans le même temple se sont déprêtrisés aujourd'hui, à la suite d'une fête en l'honneur de deux pauvres marins morts pour la patrie. A ces prêtres nous avons assuré une pension viagère de douze cents livres. » Bravo! fait la Convention. Puis, après Laignelot, encore un membre du Comité d'instruction, Chénier. Il vient crier : « Régénérons l'espèce humaine! » et il fait un rapport sur les fêtes de l'avenir; toujours bravo, impression décrétée.

Et courez aux théâtres, lisez les journaux sans-culottes ou non, interrogez les sections, sections des Piques, des Tuileries, Poissonnière, Bonne-Nouvelle, Panthéon, des

Gravilliers (celle-ci a déjà pétitionné pour qu'il n'y ait plus de religion dominante), partout même esprit, même désir.

Allez au faubourg Saint-Antoine, chez les artisans : « La section des Quinze-Vingts arrête que désormais le faubourg ne sera plus dit Saint; » allez au lycée des Arts, dans le cirque du Palais-Égalité, où Fauchet le prêtre pérorait autrefois, mais où la science tient aujourd'hui ses cours, — chez les savants, même élan anticatholique. Le 20 brumaire, il y aura fête, fête donnée par les artistes chanteurs de l'Opéra. Comme essai des cérémonies à venir, on exécutera l'hymne à la Raison, musique de Gossec, paroles de Chénier! Car les chanteurs nationaux aspirent à remplacer les chantres d'église. Et déjà courent-ils à la Commune prier Chaumette de les accompagner à la Convention : Chaumette demandera, en leur nom, qu'on fonde une école de musique nationale, le Conservatoire!...

Apprenez, enfin, ce qui se fait au club central des sociétés populaires. On y rédige une pétition, qu'on présentera aux législateurs toujours le 20 brumaire. La ville de Paris tout entière y prie la Convention de rendre une loi, *puisqu'il en faut une encore*, par laquelle un citoyen ne soit plus tenu de contribuer au salaire des prêtres : « L'immortelle déclaration des Droits de l'homme et du citoyen garantit la liberté des opinions et des cultes; par conséquent, elle proscrit toute religion dominante, c'est-à-dire toute secte privilégiée. »

C'est au milieu de ces préparatifs que la nouvelle se répandit que les fanatiques Vendéens avaient passé la Loire, qu'ils se réunissaient aux Bretons, qu'ils allaient sans doute marcher sur Paris et qu'avant huit jours les

Sans-Culottes pourraient être martyrs des sectaires de la croix. — Ah! l'envahissement de la France par les vieilles puissances a décidé de la royauté; du passage de la Loire datera la fin de la religion dominante. On n'attendra pas même au 20 brumaire. Le dix août du catholicisme est aussitôt avancé de trois jours. D'un mot on livre le clergé aux communes comme on avait livré le roi aux faubourgs.

Le 16, il s'agissait de réunir sept paroisses en une seule; Thuriot se lève et demande que la Convention n'ait plus à se mêler des affaires du culte ; que, sur les réclamations des districts, les administrations départementales soient autorisées à statuer définitivement sur la suppression et la réunion des cures. O triomphe! décrété! Aux citoyens d'adopter le culte qui leur plaît! à preuve que les citoyens de la commune de Mennecy, venant crier à la barre : « Qu'on nous débarrasse des saltimbanques tonsurés! » la Convention passe à l'ordre du jour en dépit des croix et des vases dont ils accompagnent leur demande!... Tout est dit! Paris est libre d'agir!... Vite, agissons!... Déchristianisons-nous!

Le soir, la salle des Jacobins était pleine (2). Députations de sections, députations de sociétés populaires, députation du Club central, on y comptait tout Paris. Léonard Bourdon, membre de l'instruction publique et premier instituteur selon la patrie, monte à la tribune et commence ainsi :

« Chaque jour la correspondance de la société et celle de la Convention nationale nous offrent l'exemple de prêtres qui se rendent à la lumière de la vérité. Je viens demander à tous mes frères qui ne sont pas prêtres s'ils n'imiteront pas ces exemples. Des communes, des villes,

des campagnes désavouent, envoient à la Convention les richesses de la superstition en hommage à la patrie... La ville de Paris sera-t-elle la dernière à suivre ces grands exemples? Non, citoyens.

« Respectons les gens abusés, les gens de bonne foi. Ne leur ôtons pas violemment leurs préjugés, mais écrasons la classe dont la superstition n'est que mensonge et tartuferie... »

Alors, ayant rappelé que sa section, — section des Gravilliers, — avait déjà pétitionné pour la liberté des cultes :

« J'espère que dimanche, c'est-à-dire dans quatre jours, elle arrêtera encore que tous ses prêtres seront pensionnés et que tous les vases dits sacrés de son arrondissement seront envoyés à la Convention. Je prie chacun des auditeurs d'inviter sa section à faire de même.

« Remarquez, citoyens, que ce que ne peut la Convention, le peuple le peut. La Convention ne fait que déclarer l'opinion générale et c'est le peuple qui la forme. La nature inculque dans le cœur des hommes ces vérités : Sois heureux, sois vertueux, soit bon époux, bon père de famille. Voilà le vrai culte. Voilà le moyen d'honorer la divinité d'une manière digne d'elle.

« Appelons les prêtres et sommons-les de nous dire s'ils sont des imbéciles ou des fripons. Ils sont fripons s'ils nous enseignent des choses qu'ils ne croient pas; ils sont des imbéciles s'ils nous enseignent des choses évidemment contraires au sens commun... »

Alors Léonard s'écria : « Voilà la grande question de ce mois-ci. Le peuple s'est levé, une voix imposante viendra apporter son vœu à la barre. Elle dira, cette voix :

« Que tous les cultes soient libres; que tout citoyen « puisse adorer à sa fantaisie l'Être suprême; que le ca- « tholique n'ait pas plus de privilége que le protestant; « qu'aucun culte ne soit salarié par la nation; que cha- « cun, pour ses deux sous ou davantage, ait la faculté de « contribuer à la location d'un temple avec ceux qui « veulent prier comme lui; que l'on donne aux prêtres « actuellement salariés des pensions viagères, et que l'on « rende aux veuves qui souffrent le superflu des églises « et des fabriques : alors la Convention pourra sans in- « convénient déclarer que ce cri est celui de la volonté « souveraine. »

« Profitez de ce moment et bientôt le bandeau de la superstition sera déchiré! »

Ainsi dit Léonard, et tous applaudissaient au prêche. Pendant une heure encore ce ne furent qu'éclats de bravos, car les députations se succédèrent à la tribune : section des Tuileries, section des Piques, section Poissonnière, section du Panthéon, etc., toutes venant jurer de suivre l'exemple de la section des Gravilliers. Enfin la députation du club central des sociétés populaires fit lecture de son adresse à la Convention, et des commissaires Jacobins furent aussi nommés pour appuyer l'adresse par leur présence à la barre. — Au 20 brumaire donc! — Non, à demain, plutôt! — A demain? — Oui, rendez-vous général au département. Et chacun déjà se disait bonsoir quand les députés des sections et du Club central se groupent encore dans la rue et partent en colonne. Qui tient la tête? O surprise! non-seulement Léonard, mais Anacharsis, flanqué du juif Pereyra. — Où va-t-on si tard? — Chez l'évêque.

Il était onze heures du soir. L'évêque dormait Peut-

être rêvait-il patriarcat des Gaules, quand : — « Levez-vous! des fonctionnaires publics sont là qui ont des choses importantes à vous communiquer. » Voilà Gobel sur pied, courant au salon et bien saisi de trouver l'ami Cloots et Léonard, tous deux membres du comité d'instruction, et derrière eux juges de paix, artistes, commerçants, c'est-à-dire les députés du club central et les commissaires des sections. Anacharsis souriait : — « Citoyen, le moment est arrivé de se sacrifier pour la chose publique. » — L'évêque regarda le philosophe. — « Nous venons vous demander d'abjurer... » — Abjurer! — Le vieillard bondit : — « Mais je ne connais pas d'erreur dans ma croyance, et je m'y tiendrai collé. » — Le philosophe reprit impassible : — « Nous venons vous demander d'abjurer... d'abjurer votre ministère. » — A cette malice, l'évêque devint plus calme. — « Il ne s'agit pas, dit l'Orateur, de discuter si vos principes religieux sont ou non fondés. Élu du peuple, cessez vos fonctions. Paris le demande et c'est son droit. » — Alors chacun de la troupe de raconter à Gobel ce qui se passait. L'évêque connaissait le décret de la Convention; il savait bien l'arrêté de la Commune relatif aux richesses des églises; voici maintenant ce qui vient d'avoir lieu aux Jacobins : on se rend demain à la Convention. — « Puisqu'il en est ainsi, dit Gobel, j'adhère volontiers à votre demande. Le peuple m'a élu, le peuple me renvoie; c'est le sort du domestique aux ordres de son maître. » — Anacharsis allait embrasser l'évêque! — « Cependant, poursuivit Gobel, je demande à ceux qui sollicitent ma démission le temps de consulter le conseil épiscopal, et je promets de faire ce qu'il décidera à la majorité. » — On ne pouvait mieux dire : nul ne répliqua. Mais pourtant

on ne va pas se séparer encore : la nuit est si avancée, les têtes si échauffées ; comment dormir ? — Au Panthéon, alors ! — Au Panthéon ? — Oui, pour purifier le temple de Voltaire, — grand homme notre patron, — en délogeant la patronne légendaire, sa voisine, qui lui fait ombre. Soyons logiques ! à bas Geneviève avant Gobel ; à bas la sainte avant l'évêque ! Au reste, sa châsse est un oracle ! Si elle descend avec nous qui ne sommes point le parlement, le ciel abdique tout de lui-même ! Et les voilà courant, Anacharsis, Léonard et les autres, courant au Panthéon, prenant la châsse. — Elle descendra ! Elle ne descendra pas ! — O miracle de la raison ! elle descendit, et le jour se levait qu'elle était déjà à monnayer. — « Le ciel abdique ; et toi, Gobel ? » — A cette question matinale que vint lui adresser l'Orateur, Gobel, entouré de ses vicaires, accueillit Anacharsis à bras ouverts. Gobel n'avait dormi non plus ; il avait déjà réuni son chapitre, recueilli scrupuleusement les avis. A la majorité de quatorze voix contre trois, le conseil s'était prononcé pour la démission, tout comme le ciel. Oui, l'évêque est de la fête ; il ira à la barre avec les sections. — Où le rendez-vous ? — Au département ! — Ainsi donc allait s'accomplir encore le premier rêve de jeunesse qu'avait eu le philosophe, à la production de son grand argument : voir abjurer les prêtres aux mains du souverain. — « Ne dites qu'abdiquer ! — Eh ! pour moi c'est tout un ! » — Et l'Orateur courut à la Commune.

« — Qui demandes-tu, citoyen ? Ton ami, sans doute ; le citoyen greffier Dorat-Cubières ? — Non, le citoyen procureur. — Anacharsis me demande ! fit Chaumette ; par quel hasard ? » — Il ne connaissait pas l'Orateur, mais il estimait ses principes. Anaxagoras se hâte : —

« Qu'est-ce qui me procure le plaisir d'une visite aussi imprévue? — J'ai décidé Gobel à abdiquer ses fonctions épiscopales. — En vérité? — A ne reconnaître d'autre culte public celui de la raison. — O bonheur! » — Et voilà l'élève de Jean-Jacques dans les bras du disciple de Voltaire. A l'avénement de la raison, ils fraternisent! Comme ils causent, comme ils raisonnent, comme ils bavardent, sans se lasser, tantôt sérieux, tantôt plaisants! Cesseront-ils donc? Miracle! ils parlent la même langue, le municipal parisien et l'Orateur du genre humain; l'homme de la commune et l'homme de l'univers; le fils du vigneron de la Nièvre et le fils de monsieur le conseiller privé de Sa Majesté Prussienne; le pauvre mousse d'hier et le millionnaire de naissance; le rêveur, or c'est le Voltairien; et l'homme d'application, or c'est le Jean-Jacquiste; Anaxagoras et Anacharsis, les deux débaptisés.

Bras dessus, bras dessous, ils se rendent au département; Momoro et Lhuillier attendaient. La Commune arrive, les députés de la Nièvre arrivent, Gobel et son clergé sont en route. — Dans une heure à la Convention! — Quand le philosophe, député de l'Oise, prit place à son banc, la séance, ou plutôt la fête avait déjà commencé sous la présidence de la Loi elle-même, ou plutôt de la Loi lui-même. Car Laloi est le nom du représentant obscur que les Législateurs ont porté au fauteuil, tant ce nom, nom symbolique, leur paraît d'éclat et d'enseignement à cette heure anticatholique. Déjà en 92, les Allobroges, lorsqu'ils avaient voté leur réunion à la France, n'avaient-ils pas voulu être présidés par M. Décret?...

De la Nièvre, Fouché annonce le quatrième envoi d'or et d'argent, plusieurs millions; de l'Oise, ton département, Anacharsis, on apporte plus de soixante mille livres.

Bonnes nouvelles des armées de la patrie! vient dire le Comité de salut public ; victoire! — A son tour, le comité d'instruction : Bonnes nouvelles de l'armée sacerdotale! à Paris et autres lieux, déroute complète! Écoutez plutôt.

C'était une lettre en date du 14 brumaire : « Citoyens représentants, je suis prêtre, je suis curé, c'est-à-dire charlatan. Jusqu'ici charlatan de bonne foi, je n'ai trompé que parce que moi-même j'avais été trompé. Aujourd'hui je suis décrassé. Plus de prêtres! Une pension pour ceux qui se déprêtriseront! Plus de prêtres ne veut pas dire plus de religion, mais plus de neuvaines, de sacrements, de cent mille dieux! » Ainsi disait la lettre! Quel Meslier l'avait signée? Un Meslier, en effet, un curé de campagne, la bête noire de Fauchet : Parent de Boissise-la-Bertrand Le vieux prêtre ouvrait la danse sous la protection du président de la société populaire des Tuileries, Grouvelle, frère de Grouvelle le journaliste, ambassadeur actuel de la république en Danemark. Mais à peine l'Assemblée a-t-elle pris en considération la demande du curé qu'arrive l'évêque Gobel en personne, précédé des autorités de Paris et suivi de ses vicaires, tous bonnet rouge en tête, signe de l'affranchissement individuel. — « La république française ne veut plus avoir d'autre culte que celui de la liberté, de l'égalité et de la vérité, » dit Momoro, car l'imprimeur précède l'évêque. — « La révolution amène toutes les opinions à un seul centre politique, dit Gobel; le souverain le veut ainsi. Je renonce à exercer mes fonctions de ministre du culte catholique. Les citoyens mes vicaires, ici présents, se réunissent à moi. Puisse cet exemple servir à consolider le règne de la liberté et de l'égalité! Vive la république! » Et Gobel dépose sur l'autel de la patrie sa croix et son anneau, et ses vicaires des

boîtes gothiques. Le curé de Vaugirard se déprêtrise aussi, et Télamon et Nourmaire. Alors Chaumette : « Que la Convention, s'écrie-t-il, charge son comité d'instruction publique de donner dans le nouveau calendrier une place à ce jour, jour de la Raison! » Alors Laloi, représentant symbolique de la loi : « Citoyens, vous venez de vous élever, au nom du libre exercice de tous les cultes, à cette hauteur de la révolution où la philosophie vous attendait. Oui, le culte de l'Être suprême n'exige que la pratique des vertus sociales et morales; telle est sa religion. Il ne veut de culte que celui de la raison : ce sera désormais la religion nationale. » — Laloi bredouillait d'émotion, mais l'émotion aussi empêchait l'assemblée de sourire au galimatias présidentiel : — « L'accolade à l'évêque! criaient-ils tous. — L'évêque est un être de raison, fit Laloi bredouillant toujours, mais je vais embrasser Gobel. » — Et voilà le déprêtrisé sur le sein de Laloi lui-même.

Aussitôt la tribune est envahie par les prêtres conventionnels. — C'est Coupé, député de l'Oise et membre du comité créateur, comme Anacharsis : « Curé de Sermaise, j'ai renoncé à mes fonctions, je renonce aujourd'hui à ma pension. » — C'est l'évêque de l'Eure, Thomas Lindet, membre aussi du comité : « J'abdique mon évêché. Rien que la religion de la loi, et que le comité organise des fêtes nationales. » — C'est Julien de Toulouse, ministre protestant, ami de Thuriot : « J'imite l'exemple de Gobel le catholique, au feu mes titres! » Et le ci-devant-ministre embrasse Coupé le ci-devant curé. — C'est Gay-Vernon, évêque de la Haute-Vienne : « Je déclare, avec la joie d'un cœur pur, que je ne veux être que citoyen. Rien que la loi! » — Puis le curé Villars, membre aussi du comité

d'instruction : « Rien que la loi! » — Puis l'évêque de la Meurthe : « Rien que la loi! »

« Ce jour, c'est la nuit du 19 juin du clergé, disait Anacharsis radieux, et j'y ai part encore! Séance sublime!... »

« Oui, séance sublime! va crier Chaumette à la Commune. Le fanatisme expire, tous les titres du charlatanisme en religion sont déposés sur la tribune. Tous les ministres de tous les cultes abjurent leurs erreurs, s'embrassent fraternellement. Nous sommes régénérés. Rien que la loi! »

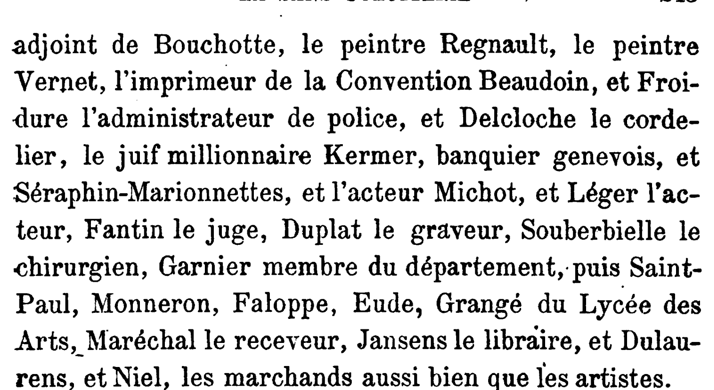
« Séance sublime! vont crier Momoro et Lhuillier au département; il faut que la fête civique, qui devait avoir lieu décadi prochain, au Lycée des Arts, se célèbre le même jour, mais dans l'église métropolitaine. Les musiciens de la garde nationale y chanteront des hymnes patriotiques, et la statue de la liberté y sera élevée en place de la ci-devant sainte Vierge! Rien que la loi! »

« Séance sublime! » va crier Léonard à la section des Gravilliers; et il annonce que ses élèves, élèves de la patrie comme seront désormais tous les enfants, se présenteront le lendemain à la Commune pour demander un drapeau, nouveau symbole.

Non-seulement au club central on s'entretient de la séance sublime, mais dans chacune des quarante-huit sociétés populaires (1). A la société des Tuileries, rue Saint-Nicaise, Thuriot se présente. Il n'est pas membre du club, on le reçoit d'emblée, on le porte au fauteuil : qu'il raconte la séance sublime! Thuriot raconte, et tous de vouloir être embrassés par lui : Vilain d'Aubigny,

---

(1) *Procès-verbaux manuscrits de la société populaire des Thuileries.*



adjoint de Bouchotte, le peintre Regnault, le peintre Vernet, l'imprimeur de la Convention Beaudoin, et Froidure l'administrateur de police, et Delcloche le cordelier, le juif millionnaire Kermer, banquier genevois, et Séraphin-Marionnettes, et l'acteur Michot, et Léger l'acteur, Fantin le juge, Duplat le graveur, Souberbielle le chirurgien, Garnier membre du département, puis Saint-Paul, Monneron, Faloppe, Eude, Grangé du Lycée des Arts, Maréchal le receveur, Jansens le libraire, et Dulaurens, et Niel, les marchands aussi bien que les artistes.

Mais paraît Lhuillier. Qu'il soit aussi de la société! Et le procureur du département les convoque tous à la fête du 20 brumaire. « Ah! qu'à l'avenir, s'écrie Thuriot, tous les jours de décade, à dix heures précises du matin, on célèbre pareille fête de la vérité dans la salle de cette assemblée, et par des hymnes à la patrie, et par des discours de morale. Ecrasons la superstition et le fanatisme sous les principes de la Nature! — Écrasons! » répète l'assemblée. Et l'on adopte que, pour convoquer à la célébration de la décade prochaine les citoyens et citoyennes, un appel au tambour remplacera le son des cloches.

Ainsi dans toute la ville. Mais Anacharsis, où donc est-il? A quelles oreilles a-t-il couru chanter la séance sublime? Chose étrange! au rebours des autres ce soir-là, soir même du jour de la résurrection, on le rencontre, mais seul, mais causant bas; visage éteint, il marche replié sur lui-même. Cuverait-il déjà toutes les joies qu'il a bues? En était-ce trop pour lui d'un seul coup? Au moins aurait-il dû nourrir son ivresse quelques heures encore, en allant soit au Département, soit à la Commune ou dans une société populaire quelconque. Ah! pour se tenir en haleine il a bien couru aussi, et, le seul des

membres du comité de l'instruction publique, il a couru, comme avant l'événement à la Commune, — après l'événement vers d'autres encore qui, les premiers, devaient s'éjouir, — au Comité de salut public. Or, l'en voilà dehors!...

Il s'était précipité criant que désormais on n'avait plus à craindre ni le massacre ni la disette, ni le complot ni la défaite; qu'à Paris on avait vaincu la Vendée, — quand, à peine entré au pavillon : Dieu! c'est comme une cave où les dévots, à cette heure, enterrent leurs saints! — tout aussi froid! Il semble que les cris de joie d'à côté, quoique unanimes, n'en ont pu percer les murs. Robespierre est là. Même masque de commandeur qu'à la veille de la réquisition. Anacharsis, qui avait aux lèvres un eh bien! d'enthousiasme, — glacé soudain, bégaye à peine, ne sait pourquoi. — « Eh bien? articula mieux que lui Robespierre? — J'ai... j'ai amené Gobel à l'abdication! — Bel exploit! — Que dit-il?... L'Orateur n'a pas compris!... Un silence. — Alors, prenant l'accent d'un juge se jouant avec un coupable qu'il doit par forme tenir quelques minutes pour accusé : « Mais vous m'aviez dit dernièrement, fit l'Incorruptible, qu'il fallait entrer dans les Pays-Bas, leur rendre l'indépendance et traiter les habitants comme des frères?... Pourquoi donc cherchez-vous à nous aliéner les Belges en heurtant des préjugés auxquels vous les savez fortement attachés? — Qu'est-ce? Comment? Hein?... Se moque-t-il? Je cherche à nous aliéner les Belges! je suis cause qu'on n'entrera point dans les Pays-Bas! Ai-je bien ma tête? Trahirais-je ma cause sans le savoir? La liberté des cultes serait-elle moins acceptable que la Constitution civile? Est-ce lui qui est le cosmopolite, moi qui suis le myope? Assurément il me gouaille... »

Et, voulant savoir : « Oh! oh! voyons! dit-il avec assurance; le mal était déjà commencé. On nous a mille fois traités d'impies. — Oui, riposta sèchement Robespierre, mais il n'y avait pas de faits. — Pas de faits! Comment, pas de faits, légiste? Mais 92, mais 89, mais le dix-huitième siècle?... — Les vrais amis du peuple ne seront pas dupes de vos mascarades. » — Et Robespierre lui tourna le dos; et l'Orateur, se retrouvant dehors, se demandait encore, au bout d'une heure, ce qu'il avait ouï, et toujours répétait : « Mascarades! Pas de faits! Il n'y avait pas de faits! » — n'osant comprendre!

Était-ce croyable? l'élan parisien n'avait en rien affecté le comité sauveur! La toute-puissance de l'opinion, qu'on voulait diriger et non point subir, — on la bravait encore. Que dis-je? voyant leur système traditionnel en péril, Robespierre-Barère avait déjà, par rage, jeté quelques pierres dans cet océan de consciences, comme pour dire : « Nous le comblerons, nous les ferons taire! »

Le matin même du 17, à leur souffle, le *Journal de la Montagne*, que rédigeait le robespierriste Laveaux, s'était scandalisé de voir Roussel, dans la feuille quasi-officielle du comité, renier l'idée de Dieu comme lien social. — Mais voix solitaire!... Toutes les feuilles parisiennes s'étaient faites l'écho de Roussel. Quand, à la Convention, on avait lu la lettre du vieux Parent, un membre robespierrisé, Sergent, avait voulu protester; — mais voix solitaire!... Léonard, Thuriot, la Montagne et le Marais, et les tribunes l'avaient foudroyé de leurs cris. — Après l'abdication de Gobel, une main cachée avait lancé à la tribune Grégoire le janséniste, qui s'était écrié : « Je ne me déprêtrise pas, moi! » — Voix solitaire encore!... — « On ne veut forcer personne, avait-on ré-

pliqué en riant à l'aspirant au martyre. » — Enfin, un autre trouble-fête, Amar, du Comité de sûreté, était accouru, lettre anonyme en main, pour arrêter par la terreur l'épanouissement des âmes : « Fermez les portes! il s'agit d'un traître! Lecointe-Puyraveaux... » — Mais voix solitaire toujours!... l'Assemblée entière avait fait fi d'Amar et de sa dénonciation. Non, rien n'arrêtera le déluge de la sans-culotterie. Nous irons au Rhin, et nous serons libres chez nous! Et le lendemain la folie de la raison redoublait encore. Partout de l'or; partout de la gaieté! A la commune! A la tribune! — C'est un jeu que ce déménagement! C'est une ivresse que ce renoncement! Et si Grégoire, tout en grâce, répugne à l'enthousiasme, voici un prêtre d'une bien autre étoffe, Sieyès le départementalisateur, qui, après quatre ans de silence, reprend langue, sort du Marais — pour sacrifier logiquement à la raison.

Or ce fut en ces pleines renaissances que, répété, commenté, le mot de Robespierre à Cloots : « Mascarades! » fit éclat dans la ville insultée par son mandataire. Le Comité de salut public va-t-il être de danger public, puisqu'il ne veut se mettre au pas? — Aussitôt les magistrats parisiens Hébert, Chaumette verbalisent à la jacobinière. Hébert signale un esprit de coterie et même de népotisme qui s'empare de certains représentants. Chaumette, lui, passant la frontière, met tout à plat la main sur le jeu diplomatique et demande sans ambages qu'on rappelle de Suisse l'ex-jésuite Soulavie. Est-il convenable, dit-il, que nous ayons des ambassadeurs auprès des autres puissances tant que nous sommes en révolution? — Et, à sa suite, Brichet le Cordelier dénonce qu'un ex-feuillant, secrétaire du conseil exécutif, J. Fauchet, doit aller en Amé-

rique prendre la place de Genest, qui cosmopolitise. C'était tout dire. Aussi le lendemain, 19, Robespierre, furieux comme un démasqué, riposte avec aigreur, avec violence, avec mépris. Il personnalise, il s'écrie : « Je voudrais les voir, ces hommes qui nous calomnient et qui se prétendent plus patriotes que nous. Ils veulent nos places? Qu'ils les prennent! — Eh! non, restez à votre poste, » répondent-ils tous. Mais pour lui faire comprendre ce qu'ils veulent...— Eh bien? — Non-seulement ils applaudissent encore Hébert, qui demande que la rédaction du *Journal de la Montagne* soit confiée au brave sans-culotte montagnard Charles Duval, qui naturalise, celui-là; mais, comme l'heure est venue de renouveler le bureau, de nommer un président, tous les Jacobins acclament... Qui l'eût cru?... Où est le myope?... Il a fui. — Ils acclament Anacharsis Cloots. Oui, l'Orateur du genre humain, le Parisien cosmopolite, le représentant des souverains opprimés, le Clévois, le Prussien de la rive gauche du Rhin, au fauteuil! — Philosophe, quel couronnement! L'aurais-tu jamais rêvé? En 1792, à la face même des vieilles puissances en armes, on te saluait Français : protestation contre la force brutale! — cette fois, au nez même des pacificateurs-plâtriers, on t'élève à la présidence jacobine : protestation contre la tradition, contre le passé! L'exaltation de Marat sur le même fauteuil, en avril 93, ne fut pas plus grand événement! Ah! comme Anacharsis-Droits de l'homme aux Jacobins s'harmonise bien avec le Laloi symbolique de la Convention!

Sur l'heure, reprirent espoir les Belges, les Liégeois qui ne savaient plus où s'abriter, les Mayençais qui mouraient de faim, et les patriotes Hollandais, plus menacés que personne, puisque le stathouder annonçait déjà, dans

les journaux de la Haye, leur abandon comme une victoire (1).

Aussi de Cock dans *le Batave :* « Les Jacobins, l'effroi des tyrans, viennent de prouver par le choix de leur nouveau président qu'ils savent apprécier les vertus de tous les hommes de quel pays qu'ils soient, qu'ils récompensent et honorent les vrais amis de la liberté en même temps qu'ils sévissent avec une juste rigueur contre les suppôts des tyrans coalisés qui abuseraient des droits sacrés de l'hospitalité... Qu'ils se taisent donc à jamais, ces vils détracteurs de la nation française qui répandaient avec tant de complaisance, dans les pays étrangers, les plus noires calomnies sur la loyauté de ce peuple généreux et puissant. »

Or, comme *le Batave* disait ainsi, un encens de parfums et d'harmonie monta de la ville par excellence : l'avénement d'Anacharsis concordait avec celui de la Raison.

Ah! le beau jour que le 20 brumaire! Ah! la bonne fête (2)! Comme il se précipita, le nouvel élu, dans la ci-devant église-cathédrale avec les ministres, avec les Montagnards, avec les autorités constituées, avec les Jacobins et les Cordeliers, avec tous les enfants de la liberté, bonnet rouge en tête! Ces sombres voûtes, où l'on n'avait jamais entendu que le croassement des chantres d'église, psalmodiant sur un ton monocorde des litanies, des antiennes, des cantiques antédiluviens, s'emplissent comme d'une lumière soudaine, aux éclats d'un chœur de voix jeunes et pures que toutes les puis-

(1) *Le Batave.*
(2) *Le Père Duchesne.*

sances magiques d'un orchestre soutiennent et entraînent :

Descends, ô liberté! fille de la nature,
Le peuple a reconquis son pouvoir immortel :
Sur les pompeux débris de l'antique imposture
Ses mains relèvent ton autel.

Venez, vainqueurs des rois, l'Europe vous contemple ;
Venez, sur les faux dieux étendez vos succès ;
Toi, sainte liberté, viens habiter ce temple ;
Sois la déesse des Français!

Et ces chants partent de l'endroit même où, la veille, le Dieu du mystère descendait par ordre et sur un mot. Mais l'autel n'est plus là. En son lieu se dresse une montagne élevée à la Philosophie. Et sur la cime est placée, non plus une statue morte, mais une femme, une jeune fille, chef-d'œuvre de la nature, manteau bleu, robe blanche et bonnet rouge, les couleurs nationales, — pique dans une main, flambeau de vérité dans l'autre, — et c'est à ses pieds toutes les jolies damnées de l'Opéra, qui, à leur tour, excommunient la calotte en chantant mieux que des anges l'hymne à la liberté. Oui, les magistrats parisiens ont requis pour la fête non-seulement la musique nationale, mais l'Opéra tout entier. Cette merveille parisienne du dix-huitième siècle, aux jouissances multiples de laquelle tous les aristocrates du monde aspirent encore et dont la Commune n'a jamais cessé d'être glorieuse, — la voici qui verse la rosée céleste de ses accords dans des âmes sevrées jusqu'alors de toutes ces joies humaines, l'âme du pauvre artisan. A la fête du 10 août, on les initiait à la peinture, à l'histoire; aujourd'hui, c'est aux ivresses de la musique. Non, ce n'est plus un rêve salentin que cette société future de travail-

leurs libres, d'où l'art se dégagera non moins sacré dans son essence qu'au temps de la prétendue société à esclaves de l'aristocratique Athènes. Car voyez comme ils écoutent! avec quelle émotion! avec quelle religion! Jamais leur imagination n'a tant idéalisé. Aussi comme ils s'écrient avec enthousiasme, avant même que le compère Chaumette ait parlé : « Plus de prêtres! Rien que la Nature pour Dieu! » — Et vantez-leur maintenant, pour voir, les pauvres mystères de la passion et la fête de l'âne dont les prêtres égayaient leur troupeau! Les saucissons que la vieille monarchie en liesse jetait au rassemblement humain, offrez-les donc à ces Sans-Culottes — aujourd'hui réunis en famille autour de l'élément vraiment conservateur de la société, la femme! C'est elle, en effet, qui doit tenir désormais la place du prêtre-dieu! C'est elle, seul être adorable qu'on adore enfin, non plus comme vierge-mère ni comme maîtresse de roi, mais selon la nature — et dans sa grâce intellectuelle et dans ses vertus morales. Glorifiez aujourd'hui l'artiste, la citoyenne Aubry, demain vous honorerez l'épouse-mère en acclamant la citoyenne Momoro!... Mais les chants, les discours ont cessé; les cris recommencent, se prolongent. On sort du Temple. On se rend en procession civique à la Convention. Au milieu d'une foule qui reflue jusque sur le toit des maisons, les canonniers ouvrent la marche. Ils portent au bout d'une pique la chape cousue d'or et la mitre de l'archevêque. Les dépouilles du prince de la calotte font bannière. Les ministres, les magistrats parisiens défilent. Puis des jeunes filles, cheveux flottants et couronnées de roses, toutes enlacées par des guirlandes. On dirait, à les voir, que c'est la Fête-Dieu; mais, au lieu du Sacrement sous le dais, apparaît, sur un siége de verdure que

soutiennent quatre hommes de la halle, la reine de l'Opéra : — Vivat ! — sa mère à côté d'elle. O citoyenne Aubry, ouvre hardiment tes yeux sur cette foule ! Ne crains pas l'effronterie des regards ! Depuis tantôt vingt jours, les prostituées et les célibataires par état sont proscrits des rues : jamais ville ne fut plus sainte. Autour de toi, dans cette communauté laïque, tout est famille. Et les jeunes gens qui t'admirent, — défenseurs de la patrie, — n'attendent que ton sourire, rayon céleste qui électrise, pour voler aux frontières, y combattre et mourir, pensant à toi :

Est-ce bien vous, vous que je vis si belle,
Quand tout un peuple entourant votre char
Vous saluait du nom de l'immortelle
Dont votre main brandissait l'étendard ?...
De nos respects, de nos cris d'allégresse,
De votre gloire et de votre beauté,
Vous marchiez fière ; oui, vous étiez déesse,
Déesse de la liberté (1) !

Et sous les yeux de la déesse, ex-constituants, fédéralistes, Jacobins, Cordeliers fraternisèrent ce jour-là.

A voir cette unanimité soudaine des cœurs, le nouveau président des Jacobins admira ce miracle de la Raison. Il crut encore une fois que la régénération sociale allait faire oublier le vieux jeu politique, et il rêva une conversion universelle. C'est pourquoi, pendant la cérémonie, pendant la marche, pendant l'accueil à la Convention, on vit Anacharsis aller de ci, de là. Aux ex-constituants : « Abjurez, murmurait-il, votre haine pour les Jacobins, et demain je vous présente au club ; » — aux fédéralistes : « Plus de divisions ! Au nom de la Raison, suivez-moi ! » —

(1) Béranger.

aux royalistes par accommodement : « Dieu s'est retiré de vous : ne royalisez plus. Vite ! à la jacobinière ! » — Et, ma foi, s'ils ne disaient pas oui, ils ne faisaient pas fi non plus, les sceptiques. Quelques-uns même lui répondaient : « Comme il vous plaira ! »

Sa fête, pourtant, ne fut pas sans nuages. Comme il se félicitait dans le jardin des Tuileries avec Fabre et Gobel de toute cette transfiguration, voilà qu'il entend : « Vous êtes de mauvais citoyens ! Vous n'êtes pas de bonne foi ! » Il se retourne et voit, sinon Robespierre, du moins une de ses ombres, qui les avait écoutés et qui se nommait : Renaudin, luthier juré au tribunal révolutionnaire. Anacharsis eut pitié de Renaudin, croyant que le luthier était le seul qui osât, à cette heure, par ordre de son chef de file, blâmer l'accord universel sur le terrain de la raison, — mais quelqu'un accourt lui apprendre que certains politiques dans la Convention venaient de bégayer tout au rebours de lui : « Divisons-nous ! » et le lendemain ces politiques répétaient le blasphème plus haut encore. C'étaient des amis de Danton, qui, sachant que le Comité de salut répugnait toujours et malgré tous à l'opinion parisienne, tentaient de ressaisir la corde dans l'Assemblée en s'autorisant de la Raison même. Le Comité de sûreté, chargé de la surveillance intérieure, avait arrêté le député Osselin comme protecteur d'émigré. Aussitôt Basire accuse le tribunal révolutionnaire de faire des boucheries de députés ; puis son ami Chabot demande qu'on forme un côté droit, puis Thuriot applaudit à Chabot en se vantant d'avoir provoqué le mouvement du culte. — « C'est Paris tout entier, c'est tout le monde qui a culbuté la marmite du Diable, » répliqua, le soir du 21, la jacobinière indignée non moins qu'Anacharsis. Et,

comme la Convention s'était laissé entraîner à la parole de Thuriot et des autres, voici les Jacobins qui chargent le procureur de la Commune, Chaumette, de rédiger une pétition que plusieurs milliers de citoyens, tant de Paris que des départements, iront présenter, et par laquelle, tout en menaçant de jeter l'épervier comme au 31 mai, sur les députés conspirateurs, ils demandent que tout membre qui voudra former un parti soit réprimé, et réclament, pour le Comité de sûreté générale, la plénitude des pouvoirs : — manière de blâme à l'adresse du Comité de salut, dont la politique extérieure embarrasse et alarme. Ah! comme cette pétition traduisait bien l'âme d'Anacharsis, qui, à cette heure, présidait!

Oui, à la face de l'Europe, il est au fauteuil jacobin le représentant des souverains opprimés ; — rayonnant, glorieux, confiant! — avec Brochet pour vice-président, et le chimiste Fourcroy, Delcloche, Froment, Quentin, Jay, Dubosq pour secrétaires. Que dis-je? il trône non-seulement en compagnie d'hommes, mais encore avec une femme à ses côtés, et qu'il a embrassée, dà, dès l'ouverture : la citoyenne Mary, veuve Guillot, qui, en 92, faisait le service de canonnier dans Lille, qu'assiégeait une autre femme, l'architigresse d'Autriche. Pour honorer son civisme, les Jacobins l'ont fait asseoir à la droite de leur président.

Or il était écrit, sans doute, que l'Orateur du genre humain aurait à saluer tous les héroïsmes de la révolution. Car son second baiser, et le même soir, fut, quelle fortune! pour le premier général sans-culotte, Jourdan, le vainqueur de Wattignies. Jourdan, appelé des frontières par le Comité de salut, venait rassurer les Sans-Culottes sur les intentions du comité. « Nous avons pris ensemble

les moyens les plus propres à accélérer la perte des tyrans, » disait-il. Et mettant la main sur la garde de son épée : « Ce fer ne me servira jamais, soyez-en sûr, que pour combattre les rois et défendre les droits du peuple ! » Anacharsis alors, au milieu des applaudissements : « Les armées de la sans-culotterie seront toujours invincibles, lorsqu'elles verront des généraux sans-culottes les conduire aux combats. Après de longues trahisons, nous avons enfin trouvé un général de bonne volonté ; le vainqueur de Cobourg, le libérateur futur des Bouches de l'Escaut et du Rhin, c'est toi, Jourdan ; la société, satisfaite de te voir, t'invite à sa séance. » Et il tombait dans les bras du général, et il était bien sûr de ne pas embrasser un nouveau Dumouriez.

Un autre jour, Anacharsis donnait l'accolade au dernier président des Jacobins de Lyon, un échappé de guillotine, l'acteur Saint-Amand : « Châlier, mon ami, disait Saint-Amand, eut dix boules pour la guillotine, et je n'en eus que neuf : j'échappai. Mais je voudrais avoir donné ma vie à ma patrie et que ma mort eût pu lui être utile. Jacobins, vous continuerez vos généreux efforts. Rendez la ville de Lyon à la liberté ! » — Alors Anacharsis : Je vais répéter à la société la phrase sublime qui a valu à ce citoyen des persécutions. « Un jour tous les patriotes s'uniront pour concourir au maintien de la république universelle et au bonheur de leurs frères. Que dis-je ? ils seront tous frères. Et l'univers ne sera qu'un temple qui aura pour voûte le firmament. »

Une autre fois, c'était un jeune chasseur du 18e régiment du Cantal qu'il saluait. Dandurand avait reçu trente blessures et tué quatre hommes dans un seul combat. « Tes trente blessures, lui disait Anacharsis, sont trente

certificats de civisme. La République n'oubliera jamais les actions de ses héros. Mourir pour la patrie, c'est un brevet d'immortalité. Mourir pour les tyrans, c'est une cartouche jaune dans les enfers. Nos généreux soldats peuvent s'appliquer ce que Tacite disait des Romains : Tout en mourant ils songeaient à l'honneur de leur mort! » Et il accolait Dandurand (1).

Mais l'embrassade n'était pas ses seules joies présidentielles. Il avait bien d'autres surprises, d'autres gaietés. On lui remettait un chiffon de papier. La lecture du chiffon, au dire des charlatans dévots, frappait de mort les bons Sans-Culottes, s'ils ne se convertissaient pas. Anacharsis lisait le papier, on riait, et le papier était brûlé sans avoir converti ni tué. Ou bien c'était la correspondance jacobine qu'on dépouillait, et Renouf, commissaire du pouvoir exécutif dans l'Oise, avait écrit : « Partout dans ce département les jeunes soldats s'enorgueillissent de pouvoir concourir à l'établissement de la république universelle de Cloots, à laquelle on croit ici volontiers ; surtout ceux de Clermont et ceux de Crépy ! » Ah ! comme elle allait bien au cœur d'Anacharsis, cette nouvelle! Ses mandataires approuvaient donc toujours son apostolat! A l'exemple de Paris, le département de l'Oise ne voulait pas de paix plâtrée! « La ville de Crépy, disait encore Renouf, a fourni déjà près de cinq mille quintaux de farine au delà de son contingent, et elle a encore cent cinquante mille quintaux au delà de sa subsistance en attendant la moisson. » Quelle richesse! Quelle fertilité! Quel civisme! Et Anacharsis applaudissait comme pas un à la ville de Crépy, oubliant tout à fait que c'étaient plutôt

(1) *Journal de la Montagne.*

ses fermes que la ville elle-même qui alimentaient ainsi la patrie. Car au salut de tous il avait consacré son blé jusqu'au dernier grain, — tout comme sa vie!

Or, pendant qu'il présidait ainsi tout gauloisement dans la jacobinière,— aux entours de cette jacobinière, dans Paris, hors Paris, dans la France, c'était un joyeux branle que le cosmopolite, du haut de son fauteuil, semblait mener; branle des ressuscités à la raison, et non plus des morts, comme le branle papal: on dansait, on chantait! En 89, autour des chartres et des blasons en flammes, on dansait; aujourd'hui, autour des bûchers de saints et de croix on danse. Comme Clovis, on brûle ce qu'on a adoré, mais en dansant. On danse sur les routes en apportant aux pères de la nouvelle loi les trésors du vieux culte; et c'est en dansant qu'on entre dans l'Assemblée, et c'est en chantant qu'on lui parle. Que dis-je? voilà les représentants eux-mêmes qui dansent et qui chantent! comme jamais diplomate n'a dansé à un congrès ni courtisan à mariage de roi! Ah! Hertzberg! Ah! Robespierre! comment traiter avec des hommes qui dansent? comment parlementer avec des hommes qui chantent, — qui chantent la *Marseillaise*, qui dansent la carmagnole tout comme les diables de Valmy? Sans aigreur et sans rage ils enterrent le passé. On vide le sac, et c'est en lançant en avant le pied pour la danse qu'on foule et qu'on souille les yeux en poix de résine des douze apôtres, la chemise de femme de Saint-Louis, le grand Suisse de paille de la rue Aux-Ours, la vierge noire de messieurs les Anglais, et la chape de Moïse, et la verge d'Aaron; car ils sont de la fête les juifs: ils ont nettoyé leur synagogue de la rue des Boucheries. Et ils sont aussi de la danse, les protestants, car Maron, leur pasteur, est

venu dire à la Commune : « Voici les pièces d'argenterie de nótre culte. Dans ma patrie adoptive, dans la France, dont la persécution sacerdotale avait banni mes ancêtres, jamais le sort de personne ne fut plus étroitement lié à la révolution que le mien. Recevez mon serment de concourir à étendre le règne de la Raison! » — Donc, tous sont en humeur. Nulle étiquette, plus de dignité ! — Plus de dignité? — Si bien! Mais elle est toute en eux. Chaque humain qu'on rencontre, en cette double décade, a son sourire, a sa lumière, une auréole, et cette lumière dit bien sa force : l'idée lui flambe au cœur.

Au cri de : « Vive la patrie! » trente mille Parisiens s'élancent encore vers les frontières, — avides qu'ils sont de tenir le Rhin.

Au cris de : « A bas l'erreur! » le collége de France ressuscite, le lycée des arts reprend vie, la bibliothèque nationale s'ouvre, non plus deux heures par semaine, comme sous la monarchie, mais bien six heures par jour ; Hébert dans sa section installe même la première bibliothèque de quartier ; et l'Opéra va jouer désormais un jour sur deux. Savants, poëtes, hommes de lettres, artistes, tous sont en éveil. La Harpe pérore en bonnet rouge ; Lalande discourt au Panthéon, Monvel prêche à Saint-Roch ; d'autres, six fois par décade, récitent, improvisent, déclament dans les sociétés populaires où les femmes et les enfants doivent toujours avoir place. Et les architectes s'associent pour se secourir, et les peintres aussi, et le jury des arts est institué : Fragonard, David Leroi, Monge, Naigeon, Gérard, Lesueur, Prud'hon, Laharpe, Ronsin, Fleuriot-Lescot, Chaudet, Laïs, Hébert, Pache, Ramey, Talma, Michot, Vicq d'Azir, Dufourny, Dupré, etc., tous pêle-mêle. Non, jamais tant de voix n'ont clamé la

vérité ! jamais tant d'applaudissements n'ont été prodigués à l'intelligence ! jamais l'idéal ne s'est vu tant d'adorateurs ! Que l'organisation des écoles primaires s'achève à la Convention, et l'Infâme est à jamais écrasée dans les Gaules !

Oui, écrasée jusque dans sa charité même. Car il a d'autres entrailles, l'esprit laïco-municipal, que l'esprit divino-paroissial : entrailles tout humaines. Quelle trinité providentielle que ces procureurs-syndics de la grande Commune : Chaumette, Hébert, Réal ! Si Réal est dehors battant les campagnes pour requérir le pain du corps ; si Hébert, prêchant toujours d'exemple par ses gueuleries aux frontières, court les savants pour qu'ils fournissent aux Sans-Culottes un pain de l'esprit qui soit d'égalité,— Chaumette, lui, dans le conseil, ne cesse de requérir pour les malades, pour les convalescents, pour les morts, pour les tués, pour les pauvres, pour les femmes en couches. Pour les malades, les charitables par grâce les entassaient trois, quatre et cinq sur le même grabat. — « A chacun son lit, » requiert le justicier municipal. Pour les morts, les charitables par grâce jetaient tout cadavre sans nom, à la Morgue, sur de la paille comme pourriture. « Que l'on étende avec respect les corps sur des tables de marbre, » requiert le justicier municipal. Et c'est pour les convalescents des hospices de campagne ; pour les mendiants infirmes, des maisons de refuge ; pour les femmes en couches, des asiles de maternité. La transfiguration sociale est complète. Aussi les poëtes chantent-ils aux accords des Méhul, des Gossec, des Grétry :

Rendus à la nature entière,
Combien sont plus grands nos destins !
Nous voyons partout notre mère ;
Nos frères sont tous les humains.

Et cependant Anacharsis, du haut de son fauteuil jacobin, battait la mesure.

Depuis tantôt soixante-douze heures il la battait, quand, ne sais pourquoi, on dit : « Mais on ne voit plus Robespierre?... » — Puis naît un bruit : « Il se prépare quelque chose au pavillon de Flore. » — Puis Charles Duval écrit : « On parle d'un manifeste de l'impératrice de Russie à ses esclaves, dans lequel elle raconte sa gloire... Ce manifeste pourrait bien avoir été fait à Paris. » Quel est ce langage énigmatique? Bientôt des voix murmurent dans les groupes : « Il faut une religion pour le peuple! » et ces voix, qui se disent sans-culottes, ajoutent : « Nous ne voulons pas de révolution nouvelle. » Enfin, l'un des partisans de la paix plâtrée à l'anglaise, Dubuisson, accourt vers un ami d'Hébert : « Prévenez Hébert qu'on doit l'arrêter! » Puis c'est à Chaumette : « Vous, Pache, Hébert, vous allez être pris comme agents de Pitt. Robespierre a lâché le mot. — Qu'est-ce à dire? — C'est-à-dire que le comité veut se faire décréter : Gouvernement provisoire. — Comment? — Ainsi se permet-il aujourd'hui d'interpréter le décret du 10 octobre qui, pour justifier la suspension de la Constitution, a déclaré le gouvernement révolutionnaire jusqu'à la paix. — Mais cette interprétation?... — Hé! vient en réplique à la ville qui veut se faire entendre et dont on ne veut rien entendre. L'opinion publique a parlé haut et compromis le système de pacification du comité. On se fortifie d'autant contre elle. — Mais nous ne laisserons pas... — Allons donc! leur siége est déjà fait. Et d'abord le comité tient la Convention, plus que jamais, par la terreur et la reconnaissance. »

En effet, le jour où la grande députation parisienne-

départementale s'était présentée à la barre avec prière impérative, le Comité avait su soustraire l'Assemblée à cette pression de l'opinion publique, en empêchant les pétitionnaires d'être reçus ce jour-là ; et si, le lendemain, on les avait accueillis, c'était pour leur dire que le Comité avait devancé leurs vœux de quelques heures, et qu'à sa demande, la Convention venait de voter justement ce qu'on réclamait. Indigné de cette jonglerie, le Montagnard Montaut requit que le rapport sur les soixante-treize députés fût fait avant huit jours ; et, terrifiée, la Convention décréta ; mais ce décret devait être encore tout profit pour le Comité de salut, qui pesait déjà de tout son poids sur le Comité de sûreté : s'il n'obtient pas de la Convention ce qu'il veut pendant ces huit jours, la mort des soixante-treize est au bout ! — Non moins bridés étaient les amis de Danton absent. Le 26, à la Jacobinière, sous les yeux mêmes d'Anacharsis, une scène étrange avait eu lieu. Dufourny avait reproché à Chabot d'avoir épousé une *Autrichienne*, la sœur du philosophe Junius Frey, qu'il présentait aux frères et amis comme un banquier. Et, le 27, à l'ouverture de la Convention, on apprenait que Chabot, que Basire avaient été arrêtés la nuit même, comme prévaricateurs, disaient les uns, comme dénonciateurs, disaient les autres. Nouvelle terreur !

Donc, cedit jour, et comme on attendait les explications du Comité de sûreté sur l'arrestation nocturne des deux députés, — au lieu d'Amar, Robespierre apparaît. Il vient exposer aux yeux de la Convention ébahie un splendide tableau de politique étrangère : Respect à tous les gouvernements d'Europe... Grâce au Comité nous sortons du chaos. Il faut rendre la république acceptable

au continent. Les États-Unis, la Suisse, la Turquie sont les fidèles alliés de la France. Mais guerre à l'Angleterre! Jusqu'à ce jour, nous avons été le jouet de Pitt... Comme Anacharsis, il dit bien : « L'univers est intéressé à la conservation de la France ; on ne peut nous partager, » mais, au rebours d'Anacharsis, il s'autorise de cette vérité pour conclure qu'on doit se montrer sage au dehors comme au dedans. Et il annonce le rappel de l'envoyé de France aux États-Unis, Genest, qui avait poussé les Américains à prendre parti pour la Révolution; et il signale avec mépris, avec indignation, un club de Jacobins qu'on avait ouvert à Constantinople! Et il flétrit sous le nom d'esprit girondin le sans-culottisme, et il parle d'une conspiration de l'étranger; enfin il s'écrie : « Nous sommes placés entre la lâcheté hypocrite et la fougue imprudente du zèle, mais nous nous dévouons! » Du Rhin, de ses Bouches, de l'Escaut, de la Belgique, il ne sonne mot. Or, à cette résurrection de la diplomatie, la Convention coasse d'aise, oublie soudain Paris, le dix-huitième siècle et les Droits de l'homme pour le droit des gens et l'équilibre européen, applaudit, vote l'impression et la traduction de l'adresse en toutes langues; un courrier même va partir pour la Suisse, l'adresse en poche. Alors Barère prenant la parole : « Demain, Billaud-Varennes vous présentera l'idée d'un gouvernement intérieur *afin d'organiser surtout nos relations diplomatiques*, et ce gouvernement sera énergique et révolutionnaire! » Mais Barère venait à peine de dire qu'une voix se fit entendre : « Permettez, citoyens collègues, que je vous mette à même de réparer un outrage fait à la raison par l'Assemblée législative, qui, sur les observations très-chrétiennes de l'évêque du Calvados, *de guillotineuse mémoire*,

ajourna la réception d'une de mes productions philosophiques, le fruit de quinze heures de travail par jour, durant quatre années consécutives... » Qui parle ainsi? Est-ce croyable? Le philosophe cosmopolite, membre du Comité d'instruction publique et président actuel des Jacobins, Anacharsis Cloots. Il est fou? Que nous veut-il, à pareille heure, avec son livre? et quel livre! *la Certitude des preuves du Mahométisme*. C'était, en effet, le premier fruit de ses veilles qu'il offrait à la Convention, comme il l'avait présenté, mais vainement, en 92, à l'Assemblée législative. — Mais, silence! Écoutez donc! Quelle malice! — Armé de son livre, il rappelle soudain l'esprit des conventionnels déjà noyés dans les rêves diplomatiques à la question intérieure qu'ils venaient d'oublier. En disant les Girondins, Robespierre a mordu les Sans-Culottes parisiens; Anacharsis égratigne, dès le premier mot, Robespierre, en signalant aussi un Girondin, mais ennemi né de la raison celui-là, Claude Fauchet, et qui est aujourd'hui — entends-tu, Robespierre? — de guillotineuse mémoire. Puis il dit comme en se jouant: « L'explosion philosophique qui frappe nos regards révolutionnaires est le résultat de cinquante ans de travaux et de persécutions... La conversion d'un grand peuple nous prouve que les philosophes n'ont pas semé sur un sol ingrat. » Et le voilà qui vante son cosmopolitisme: « C'est la liberté, non le lieu, qui fait le citoyen, comme l'a fort bien dit Brutus, et comme l'a très-fort oublié notre rapporteur sur la loi contre les étrangers (Saint-Just). » Et il prêche sa doctrine, qui est l'effacement de tout gouvernement. Et il s'écrie: « La religion est le plus grand obstacle à mon utopie. » Et il rappelle que la constitution montagnarde existe, qu'elle ne laisse aux

prêtres que des momeries, car elle leur fait restituer et notre morale et notre argent, et il remarque que la réquisition des hommes et des choses dirige tous les esprits vers le théâtre de la guerre libératrice. « Je ne réfuterai pas, ajoute-t-il enfin, les déraisonneurs qui verraient dans le mouvement du culte des intrigues contre-révolutionnaires, et qui s'imagineraient qu'on mène le peuple dans un précipice. Rassurez-vous, bonnes gens, le peuple ne se laisse plus mener, il a brisé ses lisières, il en sait plus que tous les docteurs. Quant aux aristocrates déguisés qui répètent leurs vieilles calomnies contre la Commune centrale, en ajoutant que les départements ne sont pas mûrs, je les enverrai dans la Nièvre, dans la Somme, à Rochefort, etc., à moins qu'ils ne préfèrent le séjour de la Vendée... Il est donc reconnu que les adversaires de la religion ont bien mérité du genre humain. » Et, sur ce, Anacharsis demande une statue dans le temple de la Raison pour le premier ecclésiastique abjureur, — l'intrépide, le généreux, l'exemplaire Jean Meslier. « La mémoire de cet honnête homme, flétri sous l'ancien régime, doit être réhabilitée sous le régime de la nature. »

O surprise! comme on avait applaudi Robespierre on applaudit Anacharsis. Que dis-je? non-seulement la Convention accepte l'hommage de la *Certitude*, non-seulement elle renvoie au Comité de l'instruction publique la proposition d'ériger une statue à Jean Meslier, mais elle décrète l'impression et l'envoi aux départements du discours philosophique de l'Orateur, comme elle avait fait pour l'adresse politique de l'Incorruptible. En vérité, que vont comprendre les Sans-Culottes à la lecture de ces deux discours contradictoires, et tous les deux expédiés le même jour? L'un est du grand maître du Comité, oui, —

mais l'autre est du président des Jacobins; l'un dit la tradition française, oui, mais l'autre nous montre la logique révolutionnaire du siècle. D'une part, ce ne sont qu'histoires d'obscures intrigues; de l'autre, principes régénérateurs. — Ah! plutôt cet autre! Vive l'œuvre d'Anacharsis! Aussi l'embarras du myope ne fut pas de peu, en apprenant le triomphe obtenu derrière ses talons mêmes par le Cosmopolite. Il dut se demander si vraiment la Convention accepterait une paix tissée de ses mains, si même elle voulait bien la paix, car le passage le plus applaudi de son discours avait été celui-là juste où il s'était écrié vaguement pour plaire aux tribunes : « Au lieu de demander aux tyrans des fers et du pain, nous irons, s'il le faut, chercher du pain chez eux et leur porter la mort. » A ce mot, tous les Conventionnels s'étaient levés, chapeaux en l'air, et la salle avait retenti des cris foudroyants de : « Mort aux tyrans! » — Et dire que c'est demain que Billaud doit lire son projet de gouvernement! Ah! coûte que coûte, il faut pourtant qu'il passe.

C'est pourquoi, le 28, Amar, du Comité de sûreté, précéda de quelques instants le rapporteur du Comité de salut. Amar venait annoncer enfin l'arrestation des députés Chabot et Basire : « Sous peu cette affaire sera étalée à vos yeux. » Puis il ajouta (1) : « Vous avez chargé votre Comité de vous faire, le 1er frimaire, un rapport sur les soixante-treize députés détenus. Leur affaire peut toucher par quelques points à la conspiration qui vient de se découvrir. Laissez à votre comité le temps de réunir toutes les pièces et de mûrir un rapport d'après lequel vous vous déciderez à l'indulgence ou à la

(1) *Journal de Perlet* — et *Nouvelles politiques*.

sévérité, ou à toute autre mesure que vous pèserez dans votre sagesse. » — Ah! qui a soufflé cette parole à Amar? Le Comité de salut? Oui. Il fera la pluie ou le beau temps, à sa guise. Votez donc son omnipotence, ou sinon... Chut! Malade, épuisé, s'évanouissant, Billaud montait à la tribune, lisait le projet : « La Convention est le centre du gouvernement. Le Comité de salut public surveille toutes les autorités. Il est chargé seul de la diplomatie. Les autorités constituées ne peuvent se réunir ensemble pour délibérer. Les fonctions du conseil exécutif (les ministres) seront restreintes d'après les bases de ce décret, etc., etc. — L'impression du rapport! crièrent des voix. — Comment? — On n'entend pas! — Oui, ajournons la discussion. » Et la Convention, en effet, quoique terrifiée par Amar, ajournait, afin de mieux discuter ce projet que le Comité espérait faire décréter de confiance, c'est-à-dire par terreur. En vérité, la Convention se montre aussi rétive au frein que Paris.

Ah! Paris! — Les Sans-Culottes de la ville hésitèrent de honte à se prononcer tout d'abord sur le discours de Robespierre et sur le rapport Billaud. — « Attendons l'impression. » Et ils affectaient de ne rien comprendre. Cependant les filles publiques, dont Chaumette avait réprimé le jeu, flairèrent sur l'heure une attaque à la Commune, et, comme pour aider au Comité, les voilà qui s'ameutent au nom de la religion apostolique et romaine avec les célibataires par grâce. En même temps, les agents de la paix plâtrée dantoniste vont dire aux Communaux : « Eh bien! êtes-vous convaincus? N'êtes-vous pas attaqués sous la dénomination girondine? Et la conspiration de l'étranger, conspiration non moins légendaire que la descente en Angleterre, qu'en dites-vous? On vous y en-

veloppera, camarades, comme nous, comme les soixante-treize, comme tout le monde. » — Mais les municipaux : « Eh ! laissez-nous avec vos contes ! Justement le Comité prie les Jacobins de choisir parmi eux les fonctionnaires du gouvernement provisoire. Est-ce là faire acte de traîtres ? Les réfugiés belges, liégeois, mayençais montrent quelque inquiétude ? Qu'ils aillent à la barre ! La Convention leur votera des secours. » Et nul ne voulait voir les articles pacifiques que les journaux du Marais inséraient par ordre ; et l'on fermait l'oreille aux bruits de conspiration que le Comité, disait-on, se plaisait à semer, et l'on niait que les Comités révolutionnaires des sections arrêtassent à l'aveuglette sur l'avis du prétendu complot. Enfin, quand, le 1er frimaire, ce fut nouvelle que Danton était de retour, avait reparu : « Ah ! nous y voilà ! dirent les municipaux. Les tripoteurs voulaient nous diviser, Commune et Comité de salut, pour préparer la rentrée de leur chef !... » Hélas ! ce qu'ils disaient là, ils ne le pensaient guère, les municipaux sans-culottes. Non moins que les gouailleurs diplomates, ils touchaient des yeux la chose. Mais comment avouer net leur duperie ? Comment consentir à reconnaître, dès la première montre, que leur Robespierre, le premier des mandataires parisiens, l'homme à principes, à professions de foi, l'incorruptible, l'immuable, l'immaculé ! faisait girouette tout comme Danton, dès son exaltation ? Quoi ! au lendemain du haro sur les Girondins, nous crierions sus à l'unitaire ! nous clamerions aux Lyonnais, Bordelais, Marseillais : « Vous savez, notre bien-aimé patriote ? il ne veut de la ville, non plus que Louis XVI, non plus que ceux des vôtres qu'on a fait mourir. Il n'a nulle foi dans le sans-culottisme, cette vitalité interne de la nation.

Et jamais la politique extérieure n'a pesé d'un plus grand poids sur la marche de notre révolution. En un mot, Robespierre est la proie de Barère !... Non, nous n'avouerons point pareille honte. Tâchons plutôt de l'avertir, de le ramener, de le reconquérir... — Au nom des Droits de l'homme, fit alors Anacharsis, que l'écart robespierriste n'étonnait guère.

Le soir même du retour de Danton, l'Orateur-président fit donc appendre aux Jacobins le tableau montagnard des Droits qu'on y avait, dit-on, oublié d'exposer (1). « Offrir à la société le tableau des Droits, observa Anacharsis au graveur, c'est lui rappeler l'objet de toutes ses affections, le prix de tous ses travaux ! » Puis, minute après, les magistrats parisiens, Hébert et Momoro, gardant toujours le masque de la confiance, racontèrent, comme de gaieté de cœur, aux frères et amis, les infâmes propos qu'on leur tenait en ville.—Est-ce qu'il y a encore une commission des Douze ? Est-ce qu'on veut s'emparer de l'autorité ? faisait en riant Hébert. — Mais qui dit cela ? — Qui ? Dubuisson, les diplomates, faisait naïvement Hébert. — Et les prêtres, » ajouta Momoro. Les prêtres ! c'était servir tout de suite la grosse pièce. Mais Robespierre, sans y répugner : « Vous craignez, dites-vous, les prêtres ! Hé ! le fanatisme n'est pas votre plus cruel ennemi ! On veut entraîner les patriotes à de fausses mesures. La Convention n'a pas aboli le culte catholique. Celui qui veut empêcher la messe est plus fanatique que celui qui la dit. » Et le voilà pendant une heure insultant sournoisement à Gobel, lâchant un mot à l'adresse de Cloots qui préside : « Ce faiseur de livres, cet auteur de systèmes métaphysiques qui veut faire une religion de l'athéisme lui-même. » Et il affiche son système traditionnel en disant : « La

Convention, corps politique, non-seulement fera respecter les droits, mais le *caractère* du peuple français. » Puis, s'étant écrié : « L'athéisme est aristocratique, » il entame une longue profession de foi déiste, comme en 1792. Enfin, il parle d'une conspiration d'agents étrangers : « Ce sont eux qui machinent contre le culte, afin de nous rendre odieux et d'empêcher les nations neutres alliées de la France de se déclarer pour nous, » et il demande qu'on chasse de la société Desfieux, Pereyra, Dubuisson, amis de Proly, et qu'on fasse un scrutin épuratoire à la tribune « pour chasser également les agents des puissances étrangères qui, sous leurs auspices, se seraient introduits dans cette société et dans ses comités. » Ce soir-là, pour la première fois, Robespierre s'avoua publiquement l'ennemi de la sans-culotterie, tout en prenant conclusion contre les ennemis des Sans-Culottes. — Paris était vraiment menacé. Aussi, le lendemain, les magistrats parisiens Hébert et Chaumette couraient au Comité de sûreté afin de savoir qui, vraiment, les avait accusés de conspirer avec l'étranger et d'être des agents de Pitt. « Laissez donc, dirent Amar, Vouland, Vadier, c'est Chabot qui s'est permis cette calomnie. » Et comme Robespierre est là par hasard, il prend sans broncher la défense des calomniés. Cependant Hébert et Chaumette n'en déclarent pas moins qu'ils poursuivront l'affaire et qu'ils reviendront demain encore.

Ce lendemain-là, 3 frimaire, on commença à la Convention la discussion sur le projet de gouvernement (1). Or Danton, retrouvant sa voix, déclara que le plan manquait de nerf et proposa de créer par toute la France

(1) *Journal de Perlet*, — *Nouvelles politiques.*

des commissaires nationaux à poste fixe pour faire exécuter les lois. — « Je repousse la proposition de Danton et je demande la suppression des procureurs syndics des communes ; ils sont inutiles, dit Thuriot qui avait naguère applaudi au rêve fait par Chabot d'un côté droit, et qui voulait tuer à la fois et le Comité de salut et la Commune parisienne. — L'opinion de Danton et celle de Thuriot sont contraires à la souveraineté nationale, cria Billaud-Varennes au nom du comité.—A l'examen toutes ces propositions ! » fit l'assemblée.

Ah! quel trouble dans Paris quand on connut ces débats ! Les tripoteurs ont osé parler de la suppression des procureurs syndics, ces défenseurs des communes. Ils ont demandé des commissaires à poste fixe pour établir un gouvernement provisoire, n'émanant en rien du peuple, échappant à tout contrôle, et qu'un vote pourra culbuter. L'audace est telle que le comité lui-même a dû s'en indigner ! Qu'est-ce à dire? — Les têtes s'y perdaient. Aussi, le soir, le conseil de la commune était en feu. En même temps on apprend que dans la ville les femmes publiques, toujours excitées par les paroles de Robespierre, font encore scandale dans les temples de Raison et qu'en Vendée les brigands catholiques ont jeté des patriotes prisonniers dans le feu. Aussitôt Chaumette requiert que tous les prêtres soient incarcérés en cas d'émeute ; mais le conseil va plus loin : il arrête sur l'heure que tous les temples de toutes les religions seront fermés à Paris et qu'on priera la Convention d'exclure les prêtres de tout emploi, de tout travail fourni par l'État. — Et voilà que, par ce simple arrêté, sans scandale ni débats, avec enthousiasme est improvisée sur les ruines de la paroisse cette commune toute laïque souhaitée depuis

un demi-siècle par tous les philosophes. Et cela, le jour même où des légistes égarés tentaient, nouveaux prêtres, de confisquer par un seul vote toute la vie municipale de la nation, c'est-à-dire son âme même. « Ce que la Convention ne peut faire, le peuple le fait, » avait souvent répété Chaumette. Ainsi faisaient donc ces notables commerçants, ces industriels, ces artistes, ces hommes de science qui composaient le conseil de la grande commune. L'athéisme social est par eux appliqué. A Paris, les croyances sont désormais choses individuelles.

Si la proposition Thuriot-Danton du 3 frimaire avait mis aux champs les Communaux, le Comité de salut dut être stupéfié, le 4, de la réplique. Sa politique en pouvait culbuter. En effet, le tourbillon des diplomates anglomanes, qu'on avait expulsés de la jacobinière et qu'on arrêtait de tous côtés, se reprennent aussitôt d'audace; ils écrivent sous l'anonyme à Robespierre pour le gouailler comme nouveau pape, et sèment la rumeur que le comité s'apprête, pour avoir la paix, à céder au Piémont toute la Provence. Enfin, comme au théâtre on joue la tragédie d'Arétaphile, œuvre du commandant de l'armée révolutionnaire Ronsin, c'est à qui des spectateurs applaudira au cri dont l'héroïne écrase le tyran :

Sans toi le peuple est tout, et tu n'es rien sans lui !

Eh bien! qui le croirait? pour avoir raison de tout cet orage, les politiques du comité s'avisèrent d'une simple finesse. Il fallait que la Commune se rétractât. La *Feuille du Salut public* falsifia l'arrêté communal. Au lieu de l'article portant que les prêtres seront exclus de tout travail fourni par l'État, on imprime que Chaumette a

requis d'exclure les prêtres de quelque classe d'ouvrage que ce soit. Si bien que Chaumette doit se récrier : « Mais je n'ai rien proposé; mais la Commune n'a rien dit de pareil. » — Cependant le comité n'en fait pas moins répéter que le procureur a voulu affamer les prêtres pour les ameuter. — Mais c'est vous qui, par vos calomnies, excitez les fanatiques! — C'est plutôt vous par vos arrêtés. — Mais que voulez-vous donc? — Hé! que vous censuriez le conseil!—Et, comme Chaumette résiste alors, on voit Danton, le 6, en pleine Convention, flétrir à son tour du mot « mascarade religieuse » l'enterrement du catholicisme paroissial et s'offrir en aide au Comité de salut. — Quoi! cet homme dont les amis ont le plus poussé à la déprêtrisation?...—Oui, il culbute leur œuvre qui les rattachait à la Commune et il tend la main au comité même qui, à cette heure, emprisonne ses agents. Car il n'a qu'un but : obtenir ce qu'il a demandé le 3, — suppression des procureurs syndics, étouffement de la vie communale afin de créer un pouvoir fort, — mais tout à sa main. A la vue de ces avances dantonistes, Chaumette craignit que sa persistance n'entraînât le comité à se jeter dans les bras qu'on lui tendait; il dut se soumettre. Le 8 frimaire il s'avoua donc coupable d'excès de zèle; il requit le rapport de l'arrêté au milieu du conseil qui s'insurgea presque. — Et qu'ils avaient raison, ces marchands! La soumission de leur procureur était folie! car, au moment même où le magistrat s'humiliait, Robespierre, triomphant de sa dupe, se moquait aux Jacobins de la manie philosophique du magistrat parisien, et cette même nuit, Billaud, remaniant son projet de gouvernement, y inscrivait, pour plaire à Danton, que les procureurs syndics ne seraient plus inamovibles.

Quand on apprit, le 9, que cet amendement avait été produit à la Convention et que la Convention, sans s'indigner, l'avait encore renvoyé à l'examen, les soupçons qui germaient firent explosion dans toutes les têtes : « La Constitution n'est pas suspendue pour un temps; mais pour toujours; on veut autre chose que l'acte solennellement accepté. Il y a conjuration! » Et, pour la première fois, les Sans-Culottes, oui, eurent peur. Au comité, la place de Collot d'Herbois, le seul qui eût pu les défendre, était vide depuis deux décades: — C'est certain, on l'a envoyé justicier Lyon pour faire en son absence justice de Paris. — Une partie de l'armée révolutionnaire était expédiée, son général en tête, à la suite de Collot : — Plus de doute, on a imaginé cette expédition pour désarmer la grand'ville. — La Montagne, au nom de laquelle on disait gouverner, était dépeuplée non moins que la droite de toutes ses énergies : — Oh! connu! on a jeté, système girondin, les grands Montagnards dans les départements pour s'en défaire. — Enfin, les trente mille réquisitionnaires se déversaient depuis dix jours en plus grandes masses vers les armées; — les Sans-Culottes crièrent : On a résolu de nous saigner des quatre membres pour mieux nous étouffer!. — Or les magistrats parisiens n'osaient répliquer à ces découragés : Non! on n'a rien imaginé! mais on profite du vide que le jeu des dévouements a fait! — Ils n'osaient dire cela, car l'œuvre des politiques eût paru plus monstrueuse encore.

A ces rumeurs s'ajoutèrent enfin un orage de cris : Ayez pitié! Délivrez-nous!... — Sur ce, Anacharsis lui-même s'éveilla comme en sursaut de sa confiance en la force de la ville.

Le président cosmopolite des Jacobins n'avait pas cessé

jusque-là de poursuivre sa tâche sans se laisser distraire. A ses yeux l'opinion publique, toujours grossissante, devait assurément engloutir la barque des factieux gouvernants. Aussi était-ce avec le même calme, le même cœur, la même langue qu'il avait présidé la jacobinière depuis le 21 brumaire. Un curé converti se présentait-il sa femme au bras, le président cosmopolite s'écriait : « On peut dire maintenant avec vérité que la république est indivisible; car un peuple sans superstitions est nécessairement un peuple sans divisions. Les ornements de la vérité sont aux frais de la nature, mais le fastueux accoutrement du mensonge coûte cher à une nation. Le peuple français hérite de la dépouille du mensonge pour exterminer les ennemis de la vérité. Citoyen ci-devant prêtre, tu rends hommage aux principes éternels ; la société te souhaite, à toi et à ta famille, joie et prospérité. » Et au milieu des applaudissements, il embrassait le prêtre et aussi sa femme, qu'il faisait asseoir à ses côtés.

Deux époux, mariés du matin, demandaient-ils à être admis le soir à la séance, — préférant aux clauses qui terminent ordinairement les mariages le plaisir d'assister aux délibérations des Amis de la liberté et de l'égalité : — « Élevez vos enfants futurs dans les principes de cette Société, les Droits de l'homme, » haranguait le président ; et il les accolait tous deux encore. Enfin c'était avec un cri de triomphe qu'il annonçait avoir reçu mille exemplaires d'un décret déclarant que les Jacobins n'avaient pas discontinué de bien mériter de la patrie.

Mais qui s'en douterait? Les Jacobins arrêtèrent un jour que leur président aurait à louer, par lettre, le Montagnard Châsles, dont une blessure reçue devant Lille venait d'attester le courage; — Anacharsis, se rappelant que

Châsles, ennemi des prêtres, n'en croyait pas moins à un Être suprême, le congratula au nom de l'Être suprême, comme eût fait Robespierre en personne, — tant l'Orateur, malgré son élévation, était resté d'humeur complaisante pour l'humeur d'un chacun.

Il n'avait pas non plus borné son action présidentielle aux quatre murs du ci-devant cloître. Sans se dépouiller de son titre, il s'était fait voiturer presque chaque jour dans les villages des environs de la ville (1). Là il avait prêché fraternellement aux patriotes campagnards l'anéantissement de la paroisse, l'avénement des municipalités, et à la suite de ce président sans pareil, les paysans avaient pris en dansant la route de Paris, leurs ânes portant le blé au marché et les dépouilles de leur église à la Monnaie.

Enfin il n'en avait pas moins fréquenté le comité d'instruction publique, où il tenait tête à la commission que le comité de salut y avait fait adjoindre pour en changer l'esprit.

Bref, en face du myope incorruptible, qui de plus en plus s'isolait, le philosophe semblait avoir pris à tâche de se communiquer, de se mêler, de se multiplier. Au club même des Cordeliers il s'était maintefois aventuré, afin d'applaudir aux efforts de ces Sans-Culottes parisiens, doués comme lui d'une éternelle jeunesse parce qu'ils ne divorçaient pas avec l'idée, ceux-là!... Mais, hélas! est-ce croyable? ce fut justement en pleine Cordelière qu'il fut tiré de son ivresse, que le charme se rompit, qu'il redescendit sur terre, et que le chœur harmonique qui le berçait devint plaintes, devint cris, devint pleurs. —

(1) Beaulieu, *Révolutions...*

« Que se passe-t-il à Paris? Que faites-vous donc? Vous êtes plus que jamais vainqueurs; et un vent qui nous glace nous en arrive. Les royalistes, les modérés reprennent audace. On nous martyrise, on nous emprisonne! » Ainsi écrivent les patriotes de Lille, de Nancy et autres lieux aux gardiens des Droits de l'homme. Les Montagnards missionnaires aussi demandent explication aux Cordeliers : « Quels discours tient-on aux Jacobins! Ils contredisent nos arrêtés!... » Et, dès que les oreilles d'Anacharsis ont perçu ces lamentations départementales, voilà qu'elles s'ouvrent encore à des cris tout voisins, appels parisiens qui l'enveloppent, mais chœur de détresse, cette fois : « A l'aide! Délivrez-nous! » clamé par quatre mille suspects emprisonnés dans la ville.

Oui, depuis dix jours et pendant qu'Anacharsis chantait l'émancipation des consciences, d'autres avaient murmuré sourdement : « Arrêtez! Emprisonnez! » — Et ces autres n'étaient encore que ce même Comité de salut qui se masquait derrière le Comité de sûreté, lequel donnait ses ordres aux quarante-huit comités révolutionnaires parisiens qu'on excitait, qu'on menaçait (1).

Pour justifier aux yeux des patriotes l'établissement d'un gouvernement provisoire, il fallait une conspiration. Pour justifier cette conspiration, il fallait des arrestations. Le nombre des arrestations dit l'importance d'une conspiration. Or, plus la conspiration paraîtra grosse, plus le gouvernement que nous obtiendrons sera fort. On faisait donc arrêter au hasard, à outrance; car la loi des suspects permettait, quelle fortune! d'arrêter sans con-

(1) Pache, *Sur les factions et les partis.*

trôle. En vertu de cette loi, les comités révolutionnaires prétendaient échapper à la surveillance de la Commune et ne relever que du Comité de sûreté, qui, soufflé par le Comité de salut, ne voulait qu'embastillements, nul élargissement. Aussi voilà le Luxembourg plein, Saint-Lazare plein, Pélagie plein, Port-Libre plein. Il faut improviser de nouvelles prisons, et cela chaque jour. Au département, Momoro s'est ému; il a requis la visite des bastilles (1). Chaumette, lui, a protesté contre les arrestations pour attaque aux personnes, en faisant relâcher Saucède, qui l'avait insulté (2); — mais vains efforts! les incarcérations redoublent encore. C'est la conséquence, paraît-il, de la lenteur de l'Assemblée à décréter le gouvernement. Et c'est pourquoi les cris : « Pitié! Délivrez-nous! » jetés aux quatre vents.

Quand ces tristes voix mirent en éveil Anacharsis, on était au 10 frimaire. Le philosophe avait tenu, la veille, sa dernière assise jacobine, la dixième. Fourcroy le chimiste devait, le 11, s'emparer du fauteuil. Sur l'heure, le Cosmopolite résolut de couronner sa présidence en sauvant la ville du suicide auquel les politiques du comité la poussaient pour arriver à leurs fins.

Après avoir, en bon patriote, assisté au prêche du citoyen Monvel dans la ci-devant église Saint-Roch, il court à la mairie, il veut voir Pache, le maire. « Il n'y a pas de temps à perdre, il y a péril!... » O bonheur! il n'eut que faire d'achever. Non-seulement Chaumette qui était là, mais *papa* Pache s'inquiétait aussi de la ville minée sourdement; tous deux délibéraient sur son sort.

---

(1) *Nouvelles politiques.*
(2) *Catalogue Charavay.*

Comme il avait eu l'œil sur Dumouriez, comme il avait guetté les Girondins, *papa* Pache n'avait cessé non plus de veiller sur ce comité, coalition d'hommes très-divers sous tous les rapports intellectuels et moraux, opposés même sous tous les rapports sociaux et politiques. « Ils veulent se prolonger au pouvoir. C'est un désir naturel chez des hommes trentagénaires, » avait dit philosophiquement le vieillard, qui comptait bien sur leur division prochaine (1). Mais quand il remarqua qu'ils cessaient de s'épiloguer, de se contrarier au moins en face, et qu'ils mettaient tous en commun leur ambition et leurs moyens, il prit ombrage; enfin, quand il les vit augmenter à dessein par les emprisonnements le vide fait dans Paris par les dévouements, sa conscience en révolte lui cria d'intervenir : on touchait à ses entrailles, à ses enfants. Juste en ce moment Anacharsis, non moins indigné, accourait vers lui : « Il y a anarchie dans la ville. Les citoyens s'emprisonnent sans contrôle. On nous divise. Magistrats parisiens, que faites-vous donc? » Et l'Orateur proposait de convoquer au plus vite les comités révolutionnaires pour les admonester fraternellement. « Il faut requérir! » — Oui, fit aussi le maire. Le lendemain, donc, Chaumette requérait en disant : « On agite le peuple! D'une part, on nous accuse de vouloir dictatoriser; de l'autre, on vient nous dire qn'on doit nous opprimer. Obéissons à la Convention ! Il faut que la justice règne et que l'arbitraire cesse! — Oui, que l'arbitraire cesse, clama tout le conseil à l'adresse du Comité de salut. — Ah! poursuivit Chaumette, peut-être demain pour ce que je dis je serai calomnié. Mais rallions-nous autour de la

(1) Pache, *Sur les factions et les partis.*

Convention, de la Montagne. Déclarons que nous ne voulons plus d'arbitraire. Nos ennemis eux-mêmes appartiennent à la patrie et non à l'arbitraire! Convoquons les comités révolutionnaires pour quartidi prochain, 14 frimaire! » Et à l'unanimité, le conseil arrêtait la convocation. — Mais, demi-heure après, papa Pache était déjà mandé au pavillon de Flore.

Le Comité de salut et celui de sûreté sont réunis. Les espions que le Comité de salut entretient à la Commune ont donné avis de l'arrêté qu'on vient de prendre : — Vous voulez donc empêcher les emprisonnements? Vous êtes donc le jouet des contre-révolutionnaires? Et l'on parle d'usurpation de pouvoirs, de violation de la loi. Le maire déclare qu'on ne veut prévenir que des abus qui lui sont dénoncés. On lui cite alors la loi des suspects, qui porte que les comités révolutionnaires doivent communiquer avec le Comité de sûreté pour tout ce qui concerne les arrestations. Le maire répond que cette loi n'interdit pas formellement auxdits comités de s'entendre aussi avec la Commune; qu'elle ne peut même faire cette défense: les Droits de l'homme s'y opposent; c'est anéantir la municipalité, sectionniser la ville comme ne l'a jamais rêvé la Constituante elle-même. A la voix de l'honnête vieillard, déjà les politiques se modéraient, quand l'un d'eux, Carnot, revenant à la charge : « Il y a attentat! Vous vous immiscez sans droit dans les arrestations; vous voulez ralentir l'ardeur des comités révolutionnaires. Nous ferons rendre un décret de blâme contre la Commune. » Les larmes aux yeux, Pache s'éloigna en disant : « Ah! ils tueront les patriotes! »

Si, en effet, Carnot avait ainsi tranché, c'est que le comité avait pris déjà une détermination fatale à la ville.

Depuis quelques heures, l'alliance de tous les partisans de paix plâtrée était consommée. On avait eu nouvelle au comité que des conférences entre les coalisés allaient s'ouvrir à Vienne; on prétendait en outre que le Grand Turc reconnaissait la république; il fallait donc précipiter l'installation du gouvernement. Or, pour l'avoir vite et fort, force était de le prendre comme Danton le proposait. Et Robespierre le Continental avait enfin dit : « Soit! » — tant pis si l'avenir peut lui être escamoté par un seul vote. Le présent commande. — Comment! les procureurs syndics des communes seront supprimés? — Oui. — Des agents nationaux vont être créés? — Oui. — Et cela après la protestation si énergique de Billaud? — Oh! par pudeur, les rectilignes, les immuables savent si bien masquer leur changement de front que les Sans-Culottes naïfs n'en pourront juger. Ces procureurs-syndics que l'on anéantit, on déclarera les conserver sous le nom d'agents nationaux, et le tour sera fait : de magistrats les voilà fonctionnaires, c'est-à-dire instruments du pouvoir; mais au coup d'œil rien n'est changé. — Mais croyez-vous donc que les magistrats parisiens... — Quoi! muets à la Commune, dominés aux Jacobins, ils ne règnent plus guère qu'aux Cordeliers, où ils ont toute leur langue? Eh bien! ce dernier noyau parisien qui, à leur souffle, pourrait germer et se faire arbre, on le divisera, et même à l'avance. Camille est déjà prêt.

Camille? — Oui, bien; l'enfant terrible du quartier de l'idée et qui se moque bien de l'idée; ami de Danton, ami de Robespierre, ami de Dillon, de Richer-Serisy, de Peltier, de Marcandier, ami de tout le monde, mais aussi prêt à mordre tout le monde, — ce gamin, à qui la calomnie ne pèse rien, qui de sa plume tue les

hommes comme il ferait une mouche et qui naguère griffait à mort Brissot et compagnie ; — c'est celui-là qui, pour plaire encore à Danton-Robespierre, houspillera les municipaux mauvaises têtes, ses anciens camarades, ses ex-complices, ses ci-devant défenseurs. Cette nuit même, esquissant son programme, il écrit le plus gaillardement du monde qu'ils ne sont tous que des patriotes de fraîche date, tandis que lui, Camille, est le Doyen des Jacobins, le Nestor des Cordeliers, — qu'il est le Vieux. Et Robespierre, que cette bourde ébahit plus que toutes les gasconnades de Barère, d'applaudir à la tactique. Ah ! ça ira !

Voilà donc pourquoi, le 11 frimaire, Carnot le médiocre avait le verbe si haut ; pourquoi le lendemain, à la Convention, l'antiparisien Bourdon de l'Oise demandait d'urgence le vote du gouvernement provisoire ; pourquoi Camille voulait lire à la tribune un ouvrage, — c'était son prospectus, — qui prouvait que la patrie était en danger (— Il n'y a de danger que pour les aristocrates, lui cria un Sans-Culotte montagnard. — Je ne suis pas un modéré (1), bégaya Camille qui dut se rasseoir ; pourquoi, le 12, la Convention décrétait à la diable — Anacharsis écoute ! — « qu'aucun déserteur étranger ne sera plus admis à servir dans les armées, que les lois des 2 et 27 août, relatives aux avantages accordés aux déserteurs, sont considérées comme non avenues, et que le Comité proposera les moyens d'occuper utilement ces militaires ; » pourquoi aussi, le 13 frimaire, Danton se faisait voir de nouveau aux Jacobins, parlait d'*ultra-révolutionnaires* mais au milieu des murmures, et que

(1) *Nouvelles politiques.*

Robespierre prenait sa défense; enfin voilà pourquoi, le 14, dès l'ouverture de la Convention, le décret interdisant toute convocation des comités révolutionnaires était rendu, puis expédié par des ordonnances à la Commune. Or, pendant qu'à travers la ville les membres des comités dont on défend la réunion vont et viennent tout déroutés, l'attentat à la souveraineté du peuple s'accomplit dans l'assemblée!... Malgré les cris et les protestations de la pauvre Montagne aux trois quarts dépeuplée, le gouvernement provisoire est décrété, — et c'en est fait de la volonté communale en France.

« Le Comité de salut public est particulièrement chargé des opérations majeures en diplomatie; il traitera directement ce qui dépend de ces mêmes opérations ; » ainsi s'exprimait le premier article de la troisième section du décret; et ces seules lignes impliquaient, en effet, l'entière confiscation des consciences clubées de la grand'-ville et l'étouffement des vingt-quatre millions d'hommes départementalisés à l'entour. Pays d'égalité dans la mort, la France ne va plus effrayer l'Europe féodale. On devra s'entendre.

— Oui, si le gouvernement improvisé fonctionne! — Ah ! c'est vrai ! A l'appel des magistrats parisiens, n'est-ce pas, la ville s'insurge? — Non, Paris ne bouge; ses magistrats se taisent; tous se courbent, acceptant la loi. — Comment ! ils abdiquent soudain en face des usurpateurs ? — Oh! point, mais ils croient que leur soumission sera plus efficace que tout cri d'alarme. L'intronisation du Comité de salut n'est que le résultat de la coalition des tripoteurs et des pacifiques à principes. Laissons-les seuls en présence, et vous verrez bien leur malaise. A la moindre pique, Danton jettera le masque, Robespierre

ouvrira les yeux, et l'idée parisienne-cosmopolite aura sa renaissance.

En effet, dès les premières heures il y eut embarras. Pour faire, au plus vite, acte de gouvernement, Robespierre prend occasion de je ne sais quelle proclamation anglaise affichée dans Toulon : « Je vais lire, phrase-t-il autoritairement, la réponse de la France aux libelles des tyrans coalisés ; » et le voilà qui prêche Dieu. On le laisse aller, on applaudit même ; mais Barère, à sa suite, vient demander qu'on décrète la liberté des cultes. — La déclaration des Droits la proclame, crie la Montagne. Pourquoi donc un décret ? Quelle est cette comédie ? — Mais Robespierre aussitôt : « Il faut réprimer le fanatisme ; » et il donne pour rime à ce mot : philosophisme, protestantisme, et il déclare que c'est le proscrit Rabaut Saint-Etienne qui, en haine du culte catholique, a conspiré les fêtes de la Raison ; — rappelant ainsi le beau projet de fêtes communales imaginé par l'antiparisien en 1792 et appliqué par le Parisien Chaumette en ce moment même. Or ce rappel était une menace ; il signifiait encore : « Les philosophes, les Sans-Culottes seront pour nous des Girondins : prenez-y garde !... » Aussi, quoique ce soit coutume d'accepter en tout aveuglement les premières mesures d'un gouvernement nouveau, cette menace fit réfléchir les amis de Danton et Messieurs du Marais, qui marchandèrent leur note pendant un jour entier.

Autre signe néfaste. Le Comité a dépêché en Suisse vers Soulavie un agent secret pour annoncer à l'ex-jésuite la bonne nouvelle gouvernementale. C'est l'ancien hôte de Robespierre, Humbert, qui a été choisi. Les Jacobins départementaux, étonnés des discours que tient sur

son passage l'agent de la paix plâtrée, arrêtent l'homme comme mauvais patriote.

Autre symptôme de mal. Des aristocrates de Lille comparaissent devant le tribunal révolutionnaire de Paris. Les jurés, dont les consciences s'affolent, acquittent ces conspirateurs; si bien que Robespierre est contraint de protester lui-même contre cet arrêt.

Enfin, comme les Montagnards présents à Paris ne cessent de gronder, l'Incorruptible leur souffle à l'oreille qu'il rabattra de ses idées premières, et s'il dit ainsi (1), c'est qu'il est bruit soudain que Danton prépare déjà son coup pour le 22 frimaire : renouvellement du Comité!

Donc, en dépit du décret contre les déserteurs et de l'annulation des lois des 2 et 27 août, le philosophe cosmopolite se montrait non moins calme que les magistrats parisiens. Comme eux il s'attendait à voir la machine gouvernementale se détraquer au premier choc. Mais vingt-quatre heures s'écoulaient à peine que des officieux du Comité de salut vont droit au philosophe, et de la meilleure grâce du monde ils lui disent : « Vous savez?, on n'attend que votre démission? — Comment? Qu'est-ce? — Votre démission de député. Pas plus à la Convention qu'aux armées, nous, Français, nous ne pouvons souffrir d'étrangers. »

Dire ce qui se passa dans l'âme d'Anacharsis à cette effronterie, est-ce possible?... Il y eut étourdissement, puis anéantissement. Il se fit répéter. On lui répéta donc: « Il faut donner votre démission. » On ajouta même : « Faites vite, ou sinon nous vous ferons expulser par décret. »

---

(1) *Lettre inédite de Robespierre à Hentz.*

Non, jamais cet homme, à ses heures d'alanguissement, n'avait imaginé qu'un autre homme, son semblable, pût un jour se permettre pareille insulte à sa raison, pareil mépris pour son passé, pareille négation de son être. Vingt ans de travail et quatre ans de lutte, le vœu des électeurs de l'Oise et celui des électeurs de Saône-et-Loire, le décret qui légitimait Français le Prussien Cloots, et enfin l'élévation du philosophe à la présidence jacobine, — de tout cela, les gens qui lui parlaient ne semblaient avoir conscience. Ma foi! en face de ce cynisme gouvernemental, il eut vraiment peur; et le voilà criant : « A moi, les Montagnards! A moi, les Jacobins-Cordeliers! A moi, les philosophes! A moi, les réfugiés!...

Au cri de détresse, tous accoururent, et, cette fois, tous clamèrent autour du Parisien cosmopolite, — les Montagnards : « T'expulser! Nous te nommerons plutôt président de la Convention! » — les Cordeliers : « Nous te soutiendrons au club! » — les philosophes : « Votre cause est la nôtre, nous allons voir! » — et les réfugiés belges, liégeois, bataves : « Protégez-le! Le protéger, c'est nous défendre!...

Anacharsis reprit tout son courage. En vérité le Comité va réfléchir.

Mais, le lendemain, 17 frimaire, les Vandenhyver, qu'on avait arrêtés depuis quinze jours pour la troisième fois, comparaissaient devant le tribunal révolutionnaire, comme complices de la Dubarry. — Eh bien?...

Le 18 frimaire, on les guillotinait. — Et puis? — Anacharsis n'a pas quelque inquiétude? — Pourquoi? —

Le 19, Charles Duval annonçait dans le *Journal des hommes libres*, sous la rubrique, Besançon qu'une vaste conspiration était ourdie à Paris même contre les

magistrats parisiens; et, le soir, à la Jacobinière, on décidait que, le 22, il y aurait séance extraordinaire pour épurer les conventionnels Jacobins, dont Anacharsis. — Après? — Le philosophe ne soupçonne rien? — Quoi donc?

Le 20, on donnait nouvelle que les Suisses avaient acclamé avec enthousiasme le discours de Robespierre sur la politique toute d'abstention du Comité à l'extérieur. — Mais enfin?...

Enfin, le 21, était crié dans les rues un nouveau numéro du *Vieux Cordelier!* — Oh! lisez et vous comprendrez!... Camille insulte, à la fois, et le magistrat parisien Anaxagoras Chaumette, et le Gaulois cosmopolite Anacharsis Cloots. « Ah! ces deux grands philosophes qui vont à la conquête des sacristies! Ah! le savant Cloots qui croit pousser à la roue de la raison et c'est à la roue de la contre-révolution! Ah! le Prussien! Ah! les deux pensionnaires de Pitt!... »

Eh bien! Charles Duval n'avait-il pas bien dit? Oui, tous les pacificateurs-plâtriers sont coalisés pour quelques heures encore afin d'achever l'étouffement de l'idée révolutionnaire. Danton a requis la confiscation de la vie municipale en France; à Robespierre le soin de réprimer l'élan cosmopolite. Demain, 22 frimaire, le myope expulsera Cloots de la Jacobinière. — Comment! les frères et amis vont se laisser escamoter leur président de la veille? Impossible de croire à pareille aventure! Et la preuve que non, c'est que, le même soir, par manière de protestation contre les coquineries de Camille, ils saluent de toutes leurs voix le substitut-journaliste parisien Hébert, qui se présente pour l'épuration. Donc, ils ne lâcheront pas Cloots!... Mais alors le comité gouverne-

mental ne pourra s'installer, et l'Europe ne voudra pas traiter. — Hé ! nous y comptons bien !...

C'était, en effet, sur la ruine de l'Orateur du genre hnmain, représentant des souverains opprimés, qu'on allait asseoir le gouvernement dit révolutionnaire, prototype de tous ceux que l'Europe féodale acceptera désormais dans la France départementalisée.

Dès le matin du 22 Robespierre avait pris position, choisi son terrain. Les nouvelles étrangères du *Moniteur*, qu'on commençait à prendre pour organe, sortaient bien, ce jour-là, du Comité. A la première page, en tête même, on lisait sous la rubrique *Prusse :* « Le marquis Lucchesini est parti de Berlin pour Vienne ; le comte de Lehrbach est parti de Vienne pour Berlin ; » et suivaient l'éloge (est-ce croyable ?) de l'Autrichien Kaunitz, l'éloge du Prussien Hertzberg, oui, d'Hertzberg qui a recouvré la confiance de son roi ! Puis, sous la rubrique *La Haye :* « Le Comité de salut public de la République française s'acquiert un nom redoutable en Europe. Notre aristocratie ministérielle se trouble... » L'annonce des entrevues entre les coalisés qui vont mettre l'hiver à profit, le Comité faisant trembler les cabinets ; et l'éloge d'Hertzberg au nom des intérêts français, d'Hertzberg encore une fois fidèle à son roi !... Mais te voilà jugé d'avance, Prussien renégat sans religion ni nation ! Cache-toi, tais-toi, fais le mort, cosmopolite Sans-Culotte ! Courbe-toi à l'exemple d'Hébert et de Chaumette ! Ton expulsion des Jacobins est de salut public puisque le nom d'Hertzberg est de bénédiction publique.

Tout beau ! Anacharsis ne se tait pas. Il parle aussi, lui législateur et non point municipal. Dès le matin il a position prise tout comme l'Incorruptible, son

collègue. — Où donc? — Non seulement dans le journal montagnard des *Hommes libres*, mais dans ce même *Moniteur* où Robespierre gouvernementalise. — L'effronté ! — Ni les injures de Camille, ni les jugements du tribunal, ni les habiletés des gouvernants, ni l'étranglement des voix parisiennes, rien ne peut l'abattre. Aussi indomptable que l'autre est incorruptible, il a toute sa verve, toute sa franchise, toute son indignation rayonnante.

Ah ! l'homme du Comité français s'inspire des cabinets prussien et stathoudérien! Eh bien! lui, le soi-disant Prussien, ce n'est pas en Prusse qu'il demandera appui; l'esprit du Cosmopolite ne sort pas même de France. Sans aller plus loin que frontières, Anacharsis se présente entouré des mêmes hommes qu'au 19 juin 1790 : les ambassadeurs des souverains opprimés. Le 27 brumaire, le comité des insurgents bataves, affilié aux Jacobins et séant à Saint-Omer, lui avait adressé l'expression de leur reconnaissance pour sa harangue révolutionnaire du 6 octobre. Le 22, au *Moniteur* et dans le *Journal des Hommes libres*, apparut tout au long la réponse d'Anacharsis, sorte de manifeste dont le Sans-Culotte batave seul avait eu l'étrenne quelques jours auparavant.

« Citoyens,

« L'estime des patriotes est la plus belle récompense de l'homme vertueux ; la gloire de propager des principes vrais et salutaires est au-dessus de toutes les gloires. Je ne donnerais pas un canton de ma République universelle pour toutes les couronnes de la terre et du ciel.

« Citoyens, vous êtes mes interprètes, vous me tradui-

sez, vous me multipliez par la voie de l'impression; vous opérez sur moi le miracle de la *présence réelle*. La France applaudit au zèle qui nous dévore pour la maison du *Seigneur Genre humain*, le souverain unique, indivisible, impérissable.

« Vous me recommandez la persévérance et du courage; cela n'est pas difficile quand on touche au port, quand on a bravé tous les forbans et toutes les bourrasques. Mes chers amis, en vérité, il n'y a plus de mérite à poursuivre une carrière qui s'élargit et s'aplanit majestueusement. Je me nourris de l'orgueil d'avoir marché cinq années dans un sentier scabreux, entre la potence des rois européens et la guillotine des fédéralistes français.

« Enfin me voilà libre avec les Sans-Culottes reconnaissants; comment aurais-je l'ineptie de renoncer au fruit de mes veilles, aux charmes de nos fêtes sans-culottides, aux jouissances de notre franc-parler philosophique, pour servir des rois toujours ingrats, persécuteurs et rancuniers !

« J'ai fait sauter la tête d'un monarque : mon caractère de régicide est indélébile. C'est avec le sang du dernier tyran de l'Europe que je laverai mes mains teintes du sang de Louis XVI.

« Homme indépendant toute ma vie, mon premier salaire, ce sont les 18 francs du peuple libérateur. Renoncerais-je au plus honorable des services, à des récompenses inappréciables, à nos triomphes immortels, pour accompagner les tyrans et les traîtres à la lucarne de la guillotine? Cela serait plus fou que perfide.

« Je suis ce que j'ai toujours été, et je finirai comme j'ai commencé, en dépit de tous les émissaires qui calom-

nient les orateurs dont la loyauté montre au peuple les abîmes d'une paix plâtrée. Les tyrans aux abois veulent terminer la guerre adroitement, et sans évacuer la Gaule-Belgique ; or, pour que cette pacification réussisse, il faut avant tout arracher la langue et la plume au Gaulois Cloots, natif de Clèves, en deçà du Rhin, et, par conséquent, Prussien comme les Gaulois d'Avignon étaient Italiens. Salut et fraternité. »

ANACHARSIS CLOOTS,

Député à la Convention nationale par le département de l'Oise.

Tel fut le chant du coq d'Anacharsis au matin du 22. Ainsi opposait-il l'intérêt de la maison du Seigneur Genre humain aux intérêts des maisons d'Orange,. de Brandebourg et autres que voulait ménager Robespierre. Ainsi rappelait-il son caractère indélébile à ceux qui l'incitaient à reprendre son masque honteux de Prussien. Ainsi posait-il bien la question qui, le soir, allait se résoudre aux Jacobins par son épuration : la France indépendante et libre, c'est-à-dire sans-culottisée avec le Rhin pour barrière, ou la France dictatorisée, grâce à la paix plâtrée de Robespierre. Oui, pour que cette pacification réussisse, il faudra lui arracher la langue et la plume ! — Allons ! l'affaire sera chaude ce soir, disait un chacun après lecture faite. Jamais Anacharsis n'avait paru moins fou ! On sentait l'héroïsme. Ses amis s'exaltèrent. Chaumette le municipal, obligé d'obéir à la loi dans son conseil, jura bien de venir en aide au camarade, en allant le même soir chez les Cordeliers prêcher l'idée parisienne-cosmopolite. Pendant sa passion à la Jacobinière, Anacharsis songera qu'on le glorifie dans le quartier de l'idée, et il aura consolation.

Ceux des députés mitoyens-modérés qui se piquaient de philosophie s'intéressèrent également à leur collègue, en lui voyant si ferme attitude. Ces messieurs voulaient bien la paix, oui; mais si l'escamotage d'Anacharsis y pouvait aider, il était assurément tout profit pour les idées sacerdotales de Robespierre : ce qui les fâchait. En cas d'échec ou de victoire, le Comité allait donc perdre l'oreille de la Convention. — « Mon tour est venu, » put se dire Danton.

Mais, si avant l'ouverture de la séance conventionnelle on s'écriait : « Quel homme ! » en parlant de Cloots, — chacun, à peine assis, se prit à dire : « Quel homme ! » à l'adresse de Robespierre.

Le myope, aussi, avait vu l'article-Cloots au *Moniteur*, et dès le matin. Ne pouvant pas laisser croire tout ce jour que le Prussien serait, le soir, de résistance, vite aussi il ripostait. Sa gibecière gouvernementale était, grâce à Barère, inépuisable. Il ripostait comme Anacharsis par une lettre qu'il faisait aussi venir des extrémités de la France et qu'il avait glissée dans la correspondance.

C'était une proclamation envoyée, disait-on, de Marseille et signée des représentants en mission : Barras, Fréron, Robespierre jeune et Ricord. Miracle ! Cette proclamation faite, paraît-il, pour la Commune marseillaise convenait aussi bien à la Commune parisienne. Au lieu des signatures : Robespierre jeune et Barras, le secrétaire eût pu lire : Robespierre aîné et Barère (1). — « Braves républicains ! des intrigants, dont nous aurons bientôt fait une justice éclatante, cherchent à nous replonger dans de nouveaux malheurs, en excitant de nouveaux troubles.

(1) *Moniteur*.

Voudraient-ils donc en provoquant des actes de désobéissance à la Convention nationale et aux représentants du peuple qui ont reçu d'elle des pouvoirs illimités (c'est dire le comité lui-même), voudraient-ils ressusciter le monstre du fédéralisme et rallumer les torches de la guerre civile ? Il est de notre devoir de vous éclairer sur les piéges qu'on vous tend. Nous avons sauvé une fois le Midi, nous le sauverons encore, nous conserverons notre courage...

... Doutez-vous, citoyens, que les Anglais n'aient des intelligences dans notre cité ? On parle de République une et indivisible (entendez universelle), et le fédéralisme est enraciné dans les cœurs ! On parle de soumission aux lois, et on se permet de discuter si on les exécutera ! On parle d'obéissance à la Convention nationale, seul centre (et non Paris) de l'unité républicaine et de tous les pouvoirs qu'elle tient du souverain, et on élève sans cesse une lutte criminelle des volontés particulières contre la volonté générale ! On ne veut voir que Marseille (Paris !) dans toute la République ! Eh ! que deviendrait aujourd'hui cette même Marseille (Paris !) si les autres départements ne la nourrissaient pas ? Elle périrait dans les convulsions de la famine. (Isnard le Girondin n'eût pas dit mieux).

« *Le Comité de salut public de la Convention nationale nous a ordonné de mettre cette commune en état de siége.* Il n'y a que des citoyens profondément pervers ou égarés qui aient pu calomnier les motifs du Comité de salut public. Que pouvez-vous craindre ? Quatre représentants du peuple, qui, certes, ont fait leurs preuves (nous Barère, Robespierre, Billaud, Carnot), sont dans vos murs et veillent à votre tranquillité.

« Quelle est donc cette autorité rivale qui oserait se mesurer dans Marseille (Paris) avec l'autorité nationale? Qu'elle paraisse et elle sera écrasée!

« Peuple, magistrats, autorités militaires, sociétés populaires, qui vous êtes ralliés hier autour des représentants du peuple, ne laissez point propager de vaines alarmes. Reposez-vous sur nous!... Soyez calme!... Laissez aux tribunaux le soin de frapper. Le sol de la liberté sera purgé de tous les conspirateurs et de tous les traîtres; nous allons prendre à leur égard de grandes mesures qu'on cherchera peut-être à calomnier; mais cette nouvelle trame sera déjouée... Notre résolution imperturbable est d'arracher le masque des intrigants qui veulent égarer le peuple, etc... Marseille, 14 frimaire! »

Telle fut la sinistre lettre dont la Convention écouta la lecture, sans oser comprendre. Robespierre, d'une bouchée, avalait Paris; et, sous le nom de Marseille, la ville sans nom, il menaçait la ville par excellence de l'état de siége! Que dis-je? cauchemar affreux! on pouvait déjà s'imaginer l'état de siége décrété à Paris, puisqu'il était déjà décrété à Marseille, et sur un simple ordre du Comité encore! Mais cette pièce n'était qu'un lever de rideau. Dans la journée, en effet, Barère lui-même monta à la tribune, fit appel au bon esprit des sociétés populaires et obtint un décret déclarant qu'on ne cesserait de poursuivre les fédéralistes, les intrigants, les agents déguisés des puissances étrangères, les fonctionnaires publics qui trahissaient la confiance du peuple, etc.! Hein! que d'habiletés, que de manœuvres! que de mesures vagues! et surtout que de flatteries à l'adresse des sociétés populaires, ces voix de la ville, dont l'étouffement est le rêve du Comité... Toutefois, quand Barère, cherchant encore une force

pour le soir, annonça, à la fin de la séance, que les pouvoirs des gouvernants étaient expirés depuis deux jours, l'abîme s'ouvrit soudain pour le Comité même (1). Une voix demande la prorogation. — « Non, le renouvellement! s'écrie Bourdon de l'Oise. Certains membres de ce Comité ne plaisent pas à toute la Convention. » — « Oui, le renouvellement par tiers, » formule Merlin. — « Mais la loi prescrit que le Comité doit être renouvelé en entier tous les mois, observe Cambacérès. Je demande que demain on procède à cette mesure. » — En vérité Robespierre dut bénir le jurisconsulte. Ce rappel à la loi et l'ajournement de son application sauvaient le comité du coup de main dantoniste. Qu'on triomphe ce soir à la Jacobinière, et la prorogation des pouvoirs est assurée.

Aussi quelle queue, quelle foule, deux heures après, rue Honoré, à la porte de la société mère! — « A quinze livres tournois la place! Venez voir si le politique va triompher du philosophe! si l'homme de haute main escamotera le conventionnel Sans-Culotte! si les Jacobins feront bon marché de leur président de la veille! — A quinze livres, vingt livres, vingt-cinq livres tournois la carte!... — Oui, l'idée cosmopolite va faire le plongeon! — Non! répliquait l'autre, la politique de tradition ne peut avoir raison de l'idée révolutionnaire. L'homme de l'Univers tiendra bon! — Et l'homme de secte donc! Et l'on entrait, philosophes, Jacobins, Sans-Culottes, fédéralistes, amis de Danton. A peine entré, chacun de chercher des yeux les jouteurs. Anacharsis était là debout, qui envoyait maints saluts fraternels aux Sans-Culottes des tribunes. Des députés montagnards, tels que Léonard Bourdon et

(1) *Journal de Perlet.* — *Nouvelles politiques.*

Charles Duval, des Jacobins-Cordeliers, tels qu'Hébert et Momoro, faisaient groupe autour de sa personne. Robespierre, lui, était au pied de la tribune, assis.

Cependant la séance s'ouvrit et l'épuration commença. Tous les conventionnels appelés se succédaient à la tribune, ceux-ci admis, Bourdon de l'Oise, Billaud, Bentabole, comme patriotes rectilignes; ceux-là exclus, Coupé, Casabianca, Duhem, l'un comme désapprouvant le mariage des prêtres, l'autre comme n'ayant pas voté la mort du roi, le troisième parce qu'il détestait Pache et avait voulu diviser la Montagne. « Bon cela! » disait Anacharsis. Enfin ce fut au tour de Robespierre d'être épuré; mais au milieu des applaudissements, sans être même interrogé, il monta, parut, descendit et revint s'asseoir au pied de la tribune. Puis les amis d'Anacharsis, Léonard Bourdon, admis; Charles Duval, admis; puis l'ex-marquis d'Aoust, exclu comme ex-noble. Et Anacharsis disait : « On ne s'avisera pas, j'espère, de m'accuser d'avoir la tache originelle, moi qui, par mon ambassade, ai provoqué... » quand — c'est à son tour! on appelle Anacharsis Cloots. Tous les silences se fondirent en un seul. Chacun regarda monter à la tribune le célèbre orateur. Anacharsis, embrassant d'une vue toute cette salle qui n'était qu'yeux et oreilles, se rappela Jean Hus au concile de Constance, Luther à la diète de Worms. — Le président Fourcroy, le chimiste, qui se plaisait tant à parler de son père sans-culotte, de ses sœurs sans-culottes, commença l'interrogatoire (1) :

— Ton nom?

— Anacharsis Cloots.

(1) Cloots, *Appel au genre humain.*

— Le lieu de ta naissance?

— Clèves, dans le département futur du Rhin-et-Meuse. Voilà pour ma naissance physique. Quant à mon berceau moral, c'est l'université de Paris, où je suis venu à l'âge de onze ans. Or j'en ai trente-huit; il y a donc vingt-sept ans que je suis Parisien.

— Que faisais-tu avant la révolution?

— J'étais homme libre, indépendant, cosmopolite, citoyen de l'Univers. J'étais en horreur aux maîtres de la terre et du ciel.

— Et depuis la révolution?

— Législateur.

— Depuis quand Jacobin?

— Depuis l'an 1789.

— Comment as-tu voté à la Convention?

— Dans le sens de la Montagne.

Tête haute, voix ferme, beau d'attitude, ainsi dit le Parisien-cosmopolite Anacharsis. Toujours le grand silence. Le président consulte la société et les tribunes... Où donc Robespierre? Immobile encore. Cependant on le sent, on l'attend... Mais qu'est-ce? là-bas quelqu'un s'est levé. Une voix, voix anonyme traverse la salle. Attention! le drame se noue. On prépare l'entrée de l'Incorruptible :

« — J'aime beaucoup Anacharsis, j'ai la plus haute idée de son civisme; mais je voudrais m'éclairer sur ses liaisons avec les Vandenhyver. Je suis un peu *mouchard* de mon métier!... »

Ah! la corde est passée. — A cette voix, à ce souffle les lumières ont baissé, la salle devient caverne, et l'accusé n'est plus qu'un patient sous les pieds duquel la tribune va céder comme ferait une trappe. Le grand inquisiteur s'est remué. Il se prépare.

Mais imperturbable, souriant même, Anacharsis se tourne vers l'interrogeant, et, de l'accent le plus sonore : « — Citoyen, nous faisons le même métier, car j'espionne pour les Sans-Culottes. Les Vandenhyver étaient mes banquiers. Il me fallait un correspondant pour payer ma pension au collége. J'ai conservé les mêmes relations dans le courant de mes voyages ; ils touchaient mes rentes sur l'Hôtel de ville. Des contestations religieuses et politiques interrompirent nos rapports de société. Je ne les voyais que très-rarement pour mes propres affaires, lorsque j'appris leur première arrestation. J'aurais juré qu'ils n'étaient pas criminels, car il y a de la différence entre un modéré, un peureux, un dévot et un coupable de lèse-nation. Je m'informai de l'objet de la dénonciation, où il n'était pas plus question de la Dubarry que de la Vierge Marie. Les deux autres arrestations m'auraient paru aussi insignifiantes que la première, si mes collègues du Comité de sûreté générale ne m'avaient pas désabusé. »

« — Pouvons-nous regarder comme patriote un baron allemand ?... (Hein! qui parle? Ecoutez, c'est lui! c'est la voix de l'oracle. Il est au pied de la tribune, debout cette fois!... Silence! le sacrificateur tient le couteau!...) Pouvons-nous regarder comme Sans-Culotte un homme qui a plus de cent mille livres de rente? Pouvons-nous croire républicain un homme qui ne vit qu'avec les banquiers et les contre-révolutionnaires ennemis de la France? Non, citoyens, mettons-nous en garde contre les étrangers qui veulent paraître plus patriotes que les Français eux-mêmes. Cloots, tu passes ta vie avec nos ennemis, avec les agents et les espions des puissances étrangères ; comme eux, tu es un traître qu'il faut surveiller!... (Quel

début! quelle tempête! Baron allemand, cent mille livres de rente, banquiers, contre-révolutionnaires, étrangers, espions, tu es un traître!... Les oreilles jacobines n'ont jamais été si grandes ouvertes. Et celles d'Anacharsis, donc!...)

« Citoyens, Cloots vient de tout vous expliquer; il connaissait les Vandenhyver (les Vandenhyver!) et les connaissait pour des contre-révolutionnaires! (bonne consonnance!...) Il nous assure qu'il a cessé de les voir, mais c'est encore là une fourberie de Prussien. (Prussien!...) Pourquoi donc, Cloots, si tu connaissais les Vandenhyver (Encore?...) pour des contre-révolutionnaires (Toujours?...) es-tu venu solliciter leur élargissement au Comité de sûreté générale. Qu'as-tu à répondre? »

Anacharsis allait répondre, mais Robespierre, dont l'interrogat n'était qu'une figure de rhétorique, poursuivit sa harangue sans se laisser interrompre, et, d'indigné qu'il était, devenant soudain ironique :

« Mais ces inculpations sont peu de chose, quand il est question de monsieur Cloots (Monsieur Cloots! comme jadis il disait Monsieur Brissot!...); ses trahisons tiennent à un système mieux ourdi!

« Citoyens, vous l'avez vu tantôt aux pieds du tyran et de la cour, tantôt aux genoux du peuple... Lorsqu'une faction liberticide dominait au milieu de nous, lorsque tous ses chefs tenaient les rênes du gouvernement, Cloots embrassa le parti de Brissot et de Dumouriez. Lorsque ces derniers servaient les puissances étrangères (Notez bien!) et nous faisaient la guerre, le Prussien Cloots (Notez bien, le Prussien!...) appuyait leurs opinions avec frénésie; il faisait des dons patriotiques (O le misérable!), vantait les généraux (O le traître!) et voulait qu'on at-

taquât tout l'univers... (Ruinez-vous donc pour l'Humanité!...)

« Sa conduite ne lui en attira pas moins le mépris de la faction. L'amour-propre lui fit publier un pamphlet intitulé : *Ni Marat ni Roland*... Il y donnait un soufflet à ce dernier, mais il en donnait un plus grand à la Montagne. (C'est faux!...)

« J'accuse Cloots d'avoir augmenté le nombre des partisans du fédéralisme. Ses opinions extravagantes, son obstination à parler d'une république universelle, à inspirer la rage des conquêtes (C'est faux!) pouvaient produire le même effet que les déclamations et les décrets séditieux de Brissot et de Lanjuinais.

« Et comment monsieur Cloots pouvait-il s'intéresser à l'unité de la république, aux intérêts de la France? (Voilà le politique!) Dédaignant le titre de citoyen *français*, il ne voulait que celui de citoyen du monde. Eh! s'il eût été bon *Français*, eût-il voulu que nous tentassions la conquête de l'univers? Eût-il voulu que nous fissions un département *français* du Monomotapa? (On rit!) Eût-il voulu que nous déclarassions la guerre à toute la terre et à tous les éléments? (On rit plus fort!) Ces idées ***prétendues*** philosophiques pouvaient-elles entrer dans la tête d'un homme sensé, ni même dans celle d'un homme de bien?... (Applaudissements.)

« Il est une troisième crise dont monsieur Cloots pourra se vanter (Attention! Robespierre devient tigre...), mais ce ne sera que devant des imbéciles ou des fripons. (Philosophes, le prêtre de l'État vous renvoie la balle!) Je veux parler du mouvement contre le culte, mouvement qui, mûri par le temps et la raison, eût pu devenir excel-

lent (Ah!...), mais dont la violence pouvait entraîner les plus grands malheurs, et qu'on doit attribuer aux calculs de l'aristocratie. (Bonne chute!...)

« Gobel, dont vous connaissez tous la conduite politique, était du nombre de ces prêtres qui se plaignaient de la réduction de leurs traitements et dont l'ambition voulait ressusciter l'hydre du ci-devant clergé!!!... Et cependant nous avons vu cet évêque changer subitement de ton, de langage et d'habit, se présenter à la barre de la Convention nationale et nous offrir ses lettres de prêtrise. Eh! Cloots, nous connaissons tes visites et tes complots nocturnes. Nous savons que, couvert des ombres de la nuit (O le tragédien!), tu as préparé avec l'évêque Gobel cette *mascarade philosophique*. Tu prévoyais les suites funestes que peuvent avoir de semblables démarches; par cela même, elles n'en plaisaient que davantage à nos ennemis!...

Et Robespierre de raconter son entrevue avec Cloots, le jour de l'abdication de Gobel. Il avait confondu Cloots, qui avait pâli, qui n'avait osé répondre. Et chacun de regarder Cloots, pâle à cette heure encore. Alors, précipitant ses mots, accentuant plus sa phrase : « Citoyens, reprit Robespierre, regarderez-vous comme patriote un étranger qui veut être plus démocrate que les Français, et qu'on voit tantôt au Marais tantôt au-dessus de la Montagne? Car Cloots ne fut jamais à la Montagne : il fut toujours au-dessous ou au-dessus. Jamais il ne fut le défenseur du peuple français, mais celui du genre humain. (Oui, c'est là sa gloire!...)

« Hélas! (Robespierre va pleurer) hélas! malheureux patriotes, que pouvons-nous faire, environnés d'ennemis qui combattent au milieu de nos rangs! Ils se couvrent

d'un masque, ils nous déchirent, et nous sentons les plaies sans savoir d'où partent les traits meurtriers. Nous ne pouvons plus rien faire, notre mission est finie... (L'auditoire est ému.) Les lois les plus sages, par le moyen des traîtres qui sont répandus dans tous les comités de l'Assemblée! dans toutes les administrations! dans tous les bureaux! tournent au désavantage de la République. Nos ennemis, élevés au-dessus même de la Montagne, nous prennent par-derrière pour nous porter des coups plus mortels. Veillons, car la mort de la patrie n'est pas éloignée. Eh! non, je ne compte pour rien celle des patriotes; ils doivent en faire le sacrifice. Mais, hélas! celle de la patrie est inévitable, si les lâches ne sont reconnus. » (A ces mots toute la Jacobinière éclate en cris, en serments, en menaces. Puis : Silence! Robespierre continue.)

« Citoyens, je vous prie de faire une réflexion : quand nous avons décrété des lois rigoureuses contre les nobles, Cloots a été excepté; quand nous avons décrété l'arrestation des étrangers, Cloots a encore été excepté; que dis-je? excepté! dans ce moment-là même Cloots fut élu président des Jacobins : donc, par une conséquence infaillible, le parti étranger domine au milieu des Jacobins. (Tout le monde se regarde.)

« Oui, les puissances étrangères ont au milieu de nous leurs espions, leurs ministres, des trésoriers et une police. Mais nous, nous avons le peuple qui veut être libre et qui le sera... (Nouvelle tempête dans la Jacobinière!) Les banquiers conspirent impunément; ils ne font remonter nos assignats au pair que pour accaparer notre argent; quand ils veulent des attroupements aux portes des boulangers, elles sont assiégées. (Oui, mais Cloots?...) Ils disposent de la paix dans cette ville, et les patriotes intré-

pides, les amis de la République sont exposés à mille dangers. (Mais Cloots?...) Paris fourmille d'intrigants, d'Anglais et d'Autrichiens. Ils siégent au milieu de nous avec les agents de Frédéric. (Ah! nous y revenons!...) Cloots est un Prussien!... cria alors Robespierre. Je vous ai tracé l'histoire de sa vie politique... Prononcez!... »

Et ce fut tout. Robespierre s'était rassis. En ce moment ce qu'on vit à la tribune était affreux. Il y avait en montre un corps roide, allongé, regard vide, bouche tombante : un noyé. Tout en parlant, le myope écumant s'était mis à tourner autour de sa victime, qu'il avait éclaboussée de toute sa rage, en avant, en arrière, de toutes parts (1). A chaque jet d'injures, le philosophe avait perdu de sa vie et s'était senti comme engloutir. Cependant des idées singulières venaient en tête à ce patient pendant son agonie. « — En vérité, c'est Mahomet qui parle, se disait-il, mais est-ce bien de moi qu'il parle?... » Et il éprouvait le même doute que le fameux circoncis Balthazar Orobio, qui, plongé dans les cachots de l'inquisition à Valladolid, s'interpellait lui-même : « Orobio, est-ce toi? Non, je ne suis pas moi. Anacharsis, est-ce toi? Non, je ne suis pas moi (2)! »

Cependant, quoique Robespierre eût crié : « Prononcez! » l'Assemblée ne se prononçait guère. Si quelques applaudissements éclataient encore, c'était moins à la gloire du myope que pour dire au mort : « A ton tour, parle donc, ressuscite! » Et, miracle! en effet, sous l'influence des regards qui convergeaient sur lui, Cloots se ranimait, Cloots ressuscitait, il reprenait vie, il va reprendre

(1) Tissot, *Révolution française.*
(2) Cloots, *Appel au genre humain.*

langue... Quand une voix encore fend la salle : C'est une proposition qu'on fait ! On demande de rayer du tableau tous les nobles, tous les prêtres, les banquiers et les étrangers ! Quoi ! exclure en bloc non-seulement les banquiers, les étrangers, les nobles, mais aussi les prêtres ! Est-ce possible ! Ah ! le beau coup de filet ! Tous les chapeaux se lèvent, et, ma foi, c'est voté ! — Eh bien ? — Eh bien ? — Mais Cloots ? — Cloots n'a plus à répliquer. — Comment ? — Il est compris dans la mesure générale. On n'a que faire de ses explications personnelles. Qu'il descende de la tribune ; à la porte ! et sur-le-champ. — Mais à quel titre ? Est-ce comme noble, lui qui a provoqué l'abolition des titres de noblesse ? Est-ce comme étranger, lui qui, décrété Français avec tous les philosophes du monde, a été pendu en effigie dans son pays natal ? Est-ce à titre de prêtre, enfin, lui que Robespierre vient justement d'accuser comme antiprêtre. Qu'on s'explique !... — Pas d'explications ! — Mais les mensonges de Robespierre... — Acquis sans réplique à l'Europe et à la postérité. Et un gros de Jacobins, en effet, entoura la tribune et se mit en devoir d'appliquer aussitôt la proposition décrétée à la personne d'Anacharsis. Par ce tour de passe-passe parlementaire, le philosophe était escamoté. Ce ne fut qu'en le voyant descendre de force de la tribune que l'assemblée eut conscience du vote qu'on venait de lui surprendre. Quand Anacharsis traversa la salle, il y eut des murmures aux galeries. C'était préparé d'avance, disaient les voix. Aucune huée n'aggrava le malheur du banni sur son passage, au milieu de ses ex-frères jacobins, dupés eux-mêmes. Anacharsis remit la carte qu'il avait à sa boutonnière. Puis, en sortant : « On ne m'arrachera qu'avec la vie, dit-il, l'empreinte jacobine gravée dans

mon cœur. » Ce cri-là, il l'avait poussé quatre ans auparavant, à son entrée dans la société-mère.

Au dehors, cependant, il retrouva toute sa langue. Les plus ardents Jacobins l'avaient suivi (1) : « Ah! leur dit-il, après le roman de Robespierre, je ne suis plus étonné du succès des dictateurs avant l'invention de l'imprimerie. Ce discours m'eût hissé deux ans plus tôt à la lanterne; il n'est pas très-dangereux à l'époque de la Sans-Culotterie organisée. »

Et comme tous le consolaient : « Bah! reprit-il, la tuile qui m'est tombée sur la tête ne m'a pas abattu. Robespierre m'eût tué à Venise ou à la Mecque, mais il n'a fait que m'égratigner à Paris. Non. Les Sans-Culottes ne sont pas des sénateurs ni des idolâtres : Ils n'ont aucun intérêt à tromper ni à être trompés. »

Et comme on l'embrassait : « Vous êtes mes chirurgiens, disait-il encore. Mon aventure augmente l'énergie de mes sentiments démocratiques. Un vrai républicain est optimiste. Il aime le gros bon sens des groupes et la grosse joie des Porcherons. »

Si bien que, lorsque Chaumette arriva avec ses Cordeliers pour s'enquérir, Anacharsis avait reconquis toute sa sérénité : « Ah! fit-il alors, confondre toutes les époques et commenter malignement toutes les expressions, c'était la méthode du cardinal de Richelieu, qui ne voulait que deux lignes en ouvrant un livre pour faire pendre l'auteur *très-légalement*. Autant vous en pend à l'oreille, mes camarades. »

Et il ajouta aussi : « Ma faute capitale, la cause de tous mes malheurs, je m'en confesse sincèrement, c'est

(1) Cloots, *Appel au genre humain.*

d'aimer trop le genre humain et pas assez les *cliques* et les *personnages*. Beaucoup de têtes étroites ressemblent au locataire d'un appartement qui dirait à son propriétaire : « Tu n'aimes pas ma chambre, car tu n'aimes que « ta maison. » France ou Gaule, tu seras heureuse lorsque tu seras guérie enfin des *individus*. Sois libre et moque-toi des joueurs de rôle. Je ne désespère de rien : déjà les choux et les raves remplacent les saints de notre calendrier. »

Enfin il leur promit à tous d'en appeler au genre humain de la sentence jacobine. « Si Robespierre est représentant du comité sauveur, je suis, moi, représentant du peuple sauveur. Attendez huit jours!... »

Le Comité, lui, n'attendit pas huit jours les profits de sa victoire. Le lendemain, 23 frimaire, quelques amis de Danton ayant rappelé le vote de la veille sur le renouvellement, le conventionnel Granet s'écria (1) : « Je demande qu'on remette aux voix cette question. Et si l'affirmative est décidée, je demanderai alors l'appel nominal pour savoir ceux qui veulent ce renouvellement. » Chose étrange ! à ces mots il y eut terreur d'une part, applaudissements de l'autre. Le Comité, si petit encore le 22, apparut soudain comme une toute-puissance : c'était le grand vainqueur de la Sans-Culotterie. Aussi fut-ce avec enthousiasme qu'on accueillit un discours amphigourique du robespierriste Jay-Sainte-Foix : « Renouveler le Comité sans motifs, dit-il, c'est faire supposer (il sous-entendait : à l'Europe) que le Comité a cessé de mériter votre confiance. C'est vouloir suspendre les opérations commencées (il sous-entendait : diplomatiques). En con-

(1) *Journal de Perlet.* — *Nouvelles politiques.*

servant le Comité, la Convention le recrée continuellement. Conservons-le donc ! — Oui, conservons-le, » crièrent tous les messieurs du Marais, quoiqu'ils eussent préféré à coup sûr la politique extérieure dantoniste. Mais, comme avant tout il fallait étouffer le sans-culottisme sans ameuter les Sans-Culottes, et que Danton était trop compromis pour cette besogne : — « Conservons Robespierre ! »

Ce fut donc réellement ce jour-là, 23 frimaire, que fut constitué le gouvernement provisoire de Robespierre-Barère. Et pourtant le triomphe jacobin auquel ces politiques étaient redevables de leur triomphe conventionnel n'avait été qu'une rafle; encore, pour enlever le vote, avait-il fallu comprendre les prêtres dans la mesure générale d'exclusion. Or cette concession faite à l'esprit philosophique entamait la politique du Comité. C'est pourquoi Robespierre vint effrontément déclarer, quatre jours après, à la Jacobinière, que les prêtres n'avaient pas été compris dans la proscription. Et les Jacobins, éblouis à leur tour par son triomphe conventionnel, ne répliquèrent pas.

Cependant, si avant d'accuser Cloots Robespierre avait dû diriger l'opinion par la plume de Camille, il lui fallut encore, après la sentence, diriger l'opinion pour qu'on goûtât l'affaire. Les journaux n'applaudissaient pas. Le *Journal des Hommes libres* n'eut qu'une demi-colonne de séance, où se lisait : « Robespierre a vivement scruté dans les détails de la conduite et des écrits de Cloots. Partout Robespierre a vu en lui un fourbe, un traître, un émissaire de la Prusse. Il a généralisé son opinion à tout ce qui est étranger parmi nous, nobles, prêtres, banquiers, financiers, étrangers. » Et rien autre. Ainsi Charles Duval

distinguait habilement Robespierre des Jacobins et signalait déjà le système de l'Incorruptible : généralisation, amalgame.

Si le *Moniteur*, lui, vu ses relations officielles, jugea prudent, le 25 frimaire, de cracher un mot sur Cloots, — du moins la *Gazette nationale* emprunta l'injure à sa voisine, la *Gazette de France*. Elle racontait qu'en Prusse (toujours la Prusse), le parti de la paix, dit le parti français (c'était Hertzberg, le prince Henri, Lucchesini), gagnait chaque jour sur le parti de la guerre, que représentait Brunswick ; et elle ajoutait : « Brunswick et Wurmser sont fort en peine, et partant George et Pitt sont aussi fort en peine ; d'où il résulte que Cloots et le genre humain sont aussi immanquablement fort en peine. »

Ah ! plût à Robespierre que le Comité n'eût pas exigé davantage du journal sans-culotte *les Révolutions de Paris*. Mais point. Il fallait pour bien faire, comme on dit, que, dans la feuille même rédigée par Momoro le Cordelier, Anacharsis le Cordelier eût sa flétrissure, — afin de donner à croire aux Sans-Culottes que le club de la rue Thionville applaudissait à la décision des frères jacobins. Or, ce même 25 frimaire, Prudhomme, le propriétaire de la feuille, recevait une lettre, — lettre anonyme, bien entendu, — et que, tremblant, il se hâta d'insérer (1). Tout en se félicitant de l'épuration jacobine, tout en appliquant même, comme sans y voir, un soufflet aux Cordeliers, l'auteur de la lettre présentait Anacharsis en compagnie de Proly et d'Aoust ; — Proly le pacifique devant ; — d'Aoust, l'ami prétendu de l'évêque de

(1) *Révolutions de Paris.*

Liége, derrière. — On pouvait donc penser que Cloots n'avait été chassé de la Jacobinière que parce qu'il intriguait pour la paix comme Proly, et contre les réfugiés liégeois comme d'Aoust. Aussi, pour donner à cette fable un dernier coup de brosse qui la couvrît du plus beau lustre de vérité, l'anonyme écrivait :

« Il résulte, d'après plusieurs données que nous *avons*, que la tactique des puissances coalisées est d'avoir en France pour émissaires quelques notables de leurs sujets qui, sous les dehors d'un patriotisme affecté, déclament contre leur patrie, où ils se disent avoir été persécutés; *telle est l'intrigue dont Robespierre a montré le fil*, le 22, à la société des Jacobins, où, dans un discours, il a violemment inculpé Anacharsis Cloots, *gentilhomme*, né sous la domination prussienne. Après avoir *prouvé* que l'orateur du genre humain était un traître, payé par l'étranger, il a conclu par demander que tout noble fût exclu de la Société. En *conséquence*, le seigneur Guedro-Prussien a été rayé de la liste des membres, ainsi que les nobles d'Aoust, Casabianca et autres. Aux faits *allégués* par Robespierre on pourrait ajouter qu'Anacharsis Cloots possède, près de Clèves, une terre dont il a porté le nom et qui, *je crois*, est toujours intact, quoique sous la griffe rapace du lion prussien, contre lequel les sujets de sa domination ne dirigent jamais impunément des déclamations politiques. Le même Cloots a encore près de Clèves un oncle, nommé Pauw, auteur de plusieurs écrits, lequel, par la protection du feu roi de Prusse, a obtenu un canonicat à Xanten, où il n'est nullement inquiété, quoique oncle de l'Orateur du genre humain, qui passe pour ennemi de la Prusse. »

Hein! qu'en dites-vous? Est-il plus gros entassements

d'infamies! plus bel affichage d'impudences! Et notez l'oncle de Pauw, qu'on ne s'attendait guère à voir en cette affaire. Philosophes, garde à vous!

C'est en vain que Momoro indigné avait dans le même numéro un article qui démasquait la politique du Comité: — la lettre accusatrice de Cloots était là tout entière! En vain le Sans-Culotte disait: « Ce sont les rois qui veulent la paix, qui veulent tuer la révolution; la France n'a que faire d'entrer dans la balance politique de l'Europe... » —les patriotes, lisant ensuite la lettre, oubliaient volontiers l'article. En vain Momoro terminait en disant: « La France sera libre, l'Europe sera libre, ne formerions-nous qu'un bataillon sacré de 500,000 Sans-Culottes. Quant au roi de Prusse et autres coalisés, ce sont des voleurs de grands chemins qui assaillent une famille en voyage! » — les Parisiens, ayant lu la lettre, croyaient que Robespierre avait *prouvé*, et confondaient Cloots et le roi de Prusse dans leurs malédictions. Que dis-je? ils purent même s'imaginer que la lettre était dudit Momoro, car l'anonyme avait eu soin de la signer d'un M...!

Cependant le chef-d'œuvre du coquinisme gouvernemental fut le compte rendu officiel de la séance. Ah! quels yeux fit Anacharsis en voyant dans le journal jacobin le discours de Robespierre tout au long, dans sa hideur; et les quelques mots qu'on lui avait permis de dire, à lui, — son interrogatoire! — tronqués, falsifiés pour l'usage du roi de Prusse et du Comité!

« ... On lui demande où il est né. — R. Je suis de la Prusse, *département futur de la République française!* (Est-ce bien trouvé!)

« Un citoyen lui demande s'il n'a pas eu des liaisons intimes avec les banquiers Vandenhyver, s'il n'a pas solli-

cité leur élargissement quand ils furent arrêtés. — R. Arrivé à Paris, dès l'âge de onze ans, au collége, éloigné de tous mes parents, il fallait bien que j'eusse des banquiers avec lesquels je *correspondisse* pour payer ma *pension*. Depuis, *ayant voyagé presque toute ma vie, les Vandenhyver me faisaient passer des fonds dans les endroits où je me trouvais; voilà comme je les ai connus; mais j'ai cessé de les voir du moment où je me suis aperçu qu'ils ne partageaient point mon amour pour la liberté. On m'objectera sans doute l'intérêt que j'ai pris à leur première arrestation. Alors ils n'étaient pas coupables, alors ils furent reconnus innocents.* »

Comme les Jacobins durent se sentir réconfortés par cette lecture ! Ce que voyaient là leurs yeux était bien fait pour les mettre en doute sur ce qu'avaient entendu leurs oreilles, le 22 frimaire. L'ex-président qu'on leur avait escamoté n'était plus le Gaulois Cloots, rêvant la rive gauche du Rhin pour frontière, afin d'affranchir la jeune France de la vieille Europe; fi donc! c'était Cloots le Prussien, jouant le fou, brouillant les cartes pour faire le jeu de la coalition! Ce n'était pas d'un pensionnaire au collége du Plessis que les Vandenyver avaient été les correspondants, mais bien d'un pensionnaire du roi de Prusse; lisez plutôt! Non, Cloots, Parisien depuis vingt-sept ans, comme nous avions cru entendre l'autre soir, n'est qu'un vagabond, qu'un agent secret, un drôle chez qui l'amour de la liberté n'est que la haine de tout principe social, et qui déclare hautement, à propos de banquiers convaincus de traîtrise : Ils n'étaient pas coupables!...

Quant aux journaux du marécage, la plupart pensionnés par Necker ou Calonne, et qui n'arrivaient pas aux mains des badauds patriotes, on leur permit d'apprendre à leurs

lecteurs la signification toute diplomatique de l'expulsion de Cloots. La *Feuille du Salut public* même inséra à leur intention une petite note qu'ils n'eurent qu'à reproduire :

« L'expulsion des étrangers de la Société des Jacobins doit naturellement faire de la peine aux puissances coalisées. Ils ne pourront plus nous présenter aux États neutres comme des ambitieux qui ne tendent à la république universelle que pour faire le chef-lieu de la commune de Paris. Cette extravagance, qui n'a jamais été partagée par la nation française, servait cependant de base à d'insidieux commentaires. Nous voulons conserver nos droits au prix de notre sang, mais nous savons aussi respecter ceux des nations. Notre profession de foi, à cet égard, est invariable comme notre amour pour la liberté. »

Mais un journal, bien cher aux modérés, *les Nouvelles politiques*, — rédigé par ce bon M. Suard, qui, en juin, n'avait cessé de dénoncer Carra, par vengeance ! et qui, un jour, devait fermer sa porte au grand proscrit, Condorcet, par prudence ! — ce journal, dis-je, ne put se contenter des quelques lignes de la feuille semi-officielle. Il crut sage d'ajouter : « *A Athènes on punissait de mort tout étranger qui se mêlait dans l'assemblée du peuple, parce que, disait la loi, il usurpait ainsi les droits de la souveraineté.* »

Le cri sanglant ne se fait donc pas attendre, ô mon cosmopolite ! — Vite ! ton appel au genre humain !... la coupe est trop amère !...

Mais, sous un pareil orage, aura-t-il assez de force pour mener à fin sa protestation ? C'est à douter ; car le *Batave*, son journal, ou plutôt celui des réfugiés, souffle à peine mot. Le lendemain de l'expulsion du Cosmopolite, il a seu-

lement osé rappeler qu'Anacharsis était l'antiprêtre, et qu'il avait recommandé à la reconnaissance de la nation le curé Meslier. Aujourd'hui, 26 frimaire, il s'avise bien de soupirer à nouveau, mais c'est encore sous le masque le plus épais. En 1784, Dorfeuille, président actuel du tribunal populaire à Lyon, avait publié une épître en vers aux comédiens italiens excommuniés par l'Église. Le *Sans-Culotte Batave* réimprimait la pièce, qui convenait en tous points à Cloots et autres proscrits de l'Église jacobine :

> ... Allez au ciel par vos vertus
> Et laissez clabauder l'Eglise !
> Oui, malgré Rome et ses abus,
> Vous êtes au rang des élus
> Quand le pauvre vous canonise !...

En vérité, ces vers de huit syllabes ne sont guère propres à étouffer l'éclat du compte rendu officiel, et surtout quand les commis des bureaux du Comité de salut mêlent déjà leurs gasconnades aux voix autoritaires de leurs chefs. Un de ces mêmes jours, en effet, on lut dans la *Feuille du Salut public* :

« Un de nos abonnés nous mande de Dieppe (21 frimaire) qu'il a déterré dans la boutique du libraire Dubuc un ouvrage intitulé : *Certitude des preuves du mahométisme.*

« Il nous demande si cet ouvrage imprimé depuis dix ans est le même que celui qu'Anacharsis Cloots vient d'achever; auquel il a consacré pendant cinquante ans quinze heures de travail par jour, et dont il a fait hommage à la Convention. Nous demandons à Anacharsis Cloots si, par hasard, il n'aurait fait hommage à la Convention que d'une seconde édition. »

Ah! on ne pouvait mordre plus au vif l'excommunié



d'hier. C'était atteindre l'homme jusque dans ses vingt ans. Aussi, le Payan, qui avait rédigé la pasquinade, eut sur l'heure cette réponse :

« Citoyen, mon livre de la *Certitude des preuves du mahométisme* a été imprimé à Amsterdam en 1779, sous l'étiquette de Londres, 1780. Votre correspondant de Dieppe ignore mes démarches infructueuses auprès de l'Assemblée législative. La mention honorable de la Convention nationale est le prix d'un travail de quatre ans et non pas de cinquante années; je ne suis vieux que de trente-huit ans. La rive gauche du Rhin m'a vu naître en 1755, et les rives de la Seine m'ont vu *croître* et *embellir*.

« En attendant ma grande justification *qui est sous presse*, je vous salue fraternellement.—Anacharsis Cloots. »

Ainsi, Anacharsis n'est donc pas abattu comme on aurait pu croire! Il a écrit; l'œuvre est sous presse! elle va paraître! et l'Orateur, plus vivant que jamais, sourit toujours! O myope incorruptible, comme le philosophe se joue de ta puissance!

Mais, s'il parle, de qui va-t-il être écouté? comment entendre sa voix au milieu des cris qui s'élèvent!... Quels cris donc?— Oh! malheur! N'a pas quatre jours qu'il est par-dessus bord, à la mer, que tout est révolte et tempête; le navire de la Sans-Culotterie, le vaisseau parisien fait eau de toutes parts.

Il y a que les intrigants dantonistes, sur qui Robespierre s'est appuyé pour étouffer l'idée parisienne, tentent un nouveau coup, et que l'instrument qu'il a forgé, Camille, lui échappe pour revenir aux mains des tripoteurs! Il y a que le prétendu Vieux Cordelier mord aujourd'hui le Comité sauveur lui-même, et qu'il s'écrie : « Qu'on ouvre

les prisons aux aristocrates, » en même temps que l'ami d'Eglantine demande qu'on séquestre les révolutionnaires! Il y a que la nouvelle arrive de la prise du Mans sur les Vendéens, et que tous les amis de Danton vont disant : « C'est Westermann, c'est nous qui avons vaincu; » comme ils disaient hier : « C'est nous qui, à Paris, avons culbuté la marmite cléricale! » Il y a que Phelippeaux, tout bouffi d'amour-propre, répète ses accusations contre le général-orfévre Rossignol et contre le général-poëte Ronsin! Il y a que l'autre poëte, Fabre le comique, fait enfin décréter d'arrestation Ronsin le tragique, et Vincent le secrétaire de la guerre, et Mazuel, le lieutenant de Ronsin, et Maillard, l'agent du Comité de sûreté, tous les tape-durs, dit-il, — si bien que l'armée révolutionnaire, que la commune centrale, que le Comité sauveur, que le ministère de la guerre, que toutes les forces de la révolution, enfin, sont ébranlées, entamées, mi-dissoutes. Dans les prisons, on entasse fédéralistes et royalistes, tape-durs et diplomates, étrangers et patriotes. C'en est fait, on enfonce, et toutes les têtes s'égarent!...

Quelle décade! plaintes, prières, rage, menaces, tout y éclate et se confond, écume et pleurs. Partout, dans les journaux, à la barre, sur les murs; — de toutes manières : pétitions, lettres, affiches, brochures. Paris semble un enfer : l'enfer des damnés de la liberté!...

... Affiche de Pereyra (1) : « Voilà un mois que je suis provisoirement enfermé à Sainte-Pélagie. Prime à accorder. Trois cents livres de tabac de Virginie pour celui qui prouvera une seule action de Pereyra tendante à arrêter la révolution depuis le 14 juillet!... » Affiche de

(1) *L'Abréviateur*, journal.

Maillard : « Tape-cul, tape-dur et tape-dru, appelez-moi comme vous voudrez, je m'en fous! je suis le Maillard du 14 juillet et du 10 août ! » et il se disculpait des faits avancés par d'Eglantine, et il reprochait à Vincent de ne pas faire avec lui cause commune! — Lettre-affiche de Ronsin, écrite de Lyon pour terroriser les tartufes de la clémence : « Le Rhône roule des cadavres (1)!... » Lettre du missionnaire montagnard Carrier, écrite de Nantes, à l'adresse aussi des modérantins corrompus : « Quel torrent révolutionnaire que la Loire!... » Et c'était à la barre de la Convention, les Cordeliers venant crier, chapeau sur tête, aux représentants monseigneurisés : « Qu'on délivre les patriotes incarcérés !... » Et c'était au Luxembourg, Hilarion Chabot pleurant : « Qu'on épargne ma femme et mes amis, et ma sœur, mère de onze enfants!... » Et c'était Hérault, un membre du Comité de Salut public, qui accourait du Rhin pour renier ses ex-diplomates, Proly, Pereyra, Dubuisson, et qui s'écriait : « O Lepelletier! » évoquant l'ombre protectrice du martyr!... Enfin, c'était Chaumette, à la Commune, qui en appelait de la moralité de sa vie à ses compatriotes de la Nièvre !...

Ah ! est-ce donc la ville aux mille tribunes que cette cité gémissante? Sont-ce des voix d'hommes libres que ces cris d'esclaves? La liberté ne consisterait-elle plus qu'à ne pas être en prison? Quoi ! voilà ces humains, ces bien vivants d'hier qui sacrifiaient à la raison même! Comment les reconnaître dans ces hallucinés ? Qu'est-ce qui ébranle vos cerveaux, malheureux? Quel spectacle vous donnez à l'Europe? Clubez-vous vite, au nom de l'idée!

(1) *Révolutions de Paris.*

afin de vous avertir, d'articuler encore, de retrouver tête et de vous embrasser! — Hélas! au nom de quelle idée? à quels signes nous reconnaître? Elle n'est plus là l'idée parisienne! on nous divise, on nous surveille, on nous mire, on prend des notes; mais nous ne pouvons atteindre à la main; et, cependant, devant nos faces, dans la nuit, c'est comme le vent froid d'un glaive qui oscille entre tous!...

Mais nul cœur ne saignait plus que celui d'Hébert. Tous les coquins aboyaient après les chausses du magistrat-journaliste, qui avait reçu mandat de la ville même de la défendre et d'en traduire les cris au dehors comme faisait Chaumette au dedans. Après avoir roulé les quatre coins de Paris, il rentrait le cœur gros des sottises qu'il avait entendues (1). Seul, le gros caniche d'Hébert-Duchesne, son fidèle compagnon, son dragon, restait avec lui, s'étendait à ses pieds. — « Pauvre animal! disait alors Hébert, toi et tes semblables vous êtes mille fois plus heureux que les hommes. Vous vivez au jour le jour; vous ne vous tourmentez pas la veille sur ce qui doit arriver le lendemain. Si par-ci par-là il survient des querelles entre vous autres, le combat s'engage bravement, et le battu en est quitte pour quelques coups de dents; presque jamais il ne s'ensuit mort de chien. Jamais, foutre! on ne vit tous les chiens d'un canton se réunir et former des armées pour aller livrer bataille à leurs voisins... » Et alors, arrachant son chiendent: « Tremble, scélérat! » criait-il; et sourdement: « Il faut renverser ces vieux arbres qui ne rapportent aucun fruit, qui étouffent avec leur tête énorme les jeunes arbrisseaux, et qui les empêchent de naître et de

(1) *Le Père Duchesne.*

profiter. » Puis, ramenant encore ses regards sur le caniche : « L'envie de dominer est aussi naturelle à l'homme que la faim et la soif. Le dernier caporal est plus despote dans sa compagnie que le général à la tête de son armée. Celui qui n'a qu'un chien au-dessous de lui est encore un petit despote. Quoique la nature ait fait le pauvre animal pour marcher à quatre pattes, il faut qu'il se juche sur ses deux ergots de derrière, qu'il danse, qu'il fasse l'exercice ou le mort, qu'il rapporte, qu'il aille à l'eau quand il plaît à son maître. C'est ainsi que tous les hommes tyrannisent tout ce qui les environne. Ils ont l'esclavage en horreur et ils veulent que tout soit esclave autour d'eux. Ils aiment la liberté, ils l'adorent, et autant qu'ils peuvent ils veulent en priver leurs semblables. Cependant ils naissent tous avec l'amour de la justice, ils plaignent ceux qu'on opprime, ils pleurent avec ceux qui souffrent, ils ne peuvent pardonner le mal, — excepté celui qu'ils font ! »

Tel était l'état de l'âme des hommes libres à Paris, et c'était là le cri du foyer parisien que le journaliste envoyait aux Sans-Culottes armés des frontières. Mais cependant qu'Hébert ruminait, que Cloots écrivait, que les victimes clamaient,—Robespierre, lui, filait sa trame gouvernementale. Ce n'était que circulaires aux généraux, aux représentants en mission, aux directeurs, aux communes, pour leur prêcher, non plus comme la commune centrale : expansion, liberté ! mais : concentration, obéissance ! tout vient d'en haut ! — Quand soudain la voix municipale d'Hébert s'écrie : « Il arrive le géant qui va terrasser les pygmées !... »

Les pygmées signifiaient Fabre, Camille, Phelippeaux, c'est-à-dire la faction parlementaire coalisée contre Paris avec ou sans Robespierre ; le géant désignait le membre

du Comité de salut public qui arrivait de justicier Lyon, la Rolandine, Collot d'Herbois. C'était une tête à la main qu'il rentrait dans la commune centrale : la tête-relique de Châlier, ce municipal victime des modérés lyonnais. Montrant cette chose sanglante, Collot venait hurler aux Jacobins qui s'épuraient : « Voyez et veillez ! C'est le sort que réservent aux Sans-Culottes les tartufes de la clémence ! » et murmurer aux politiques du Comité : « Ouvrez les yeux ! votre alliance avec les tripoteurs fait le désespoir des patriotes ; Gaillard, l'ami du martyr, s'est suicidé !... »

Or, le même jour, 30 frimaire, que cette tête était solennellement promenée dans Paris, l'appel au genre humain d'Anacharsis se fit entendre ! Double avertissement pour Robespierre ! Et la voix du cosmopolite n'a pas moins d'éloquence, ma foi, que l'exhibition théâtrale de la tête. Car, miracle ! au milieu de toute cette cuvée de colères et de désespoirs, elle est toute sereine encore cette voix déjà proscrite et d'autant plus touchante :

« Le chef-d'œuvre de Pitt, l'ennemi du genre humain, publiait Anacharsis, ce sera de dépopulariser l'Orateur du genre humain... Les plus fins scélérats de l'Europe ont eu l'art de circonscrire indirectement un homme incorruptible, et d'autant plus aisé à tromper qu'il vit *isolé*. Ils ont réveillé très-adroitement dans l'irascible Robespierre le souvenir de nos altercations sur la guerre avec l'Autriche. »

Et alors, avec la plus douce des ironies, il se mit à réfuter l'homme qui l'avait attaqué, calomnié et sali de sa bile la plus noire :

« On dit que je suis un ci-devant noble, je ne m'en rappelais plus ; mais un noble est un valet, et je n'ai

jamais servi personne. J'étais noble comme on est prêtre en ne disant pas la messe, comme on est catholique en refusant de faire sa première communion. Au reste, Lepelletier fut *marquis*, Ankastroem fut *comte*, et, qui pis est, *étranger* comme Brutus. Sa majesté le genre humain, dont le peuple français exerce les pouvoirs, est ma première pratique! »

Et Anacharsis parlait de sa fortune : le millionnaire de naissance n'avait plus que douze mille livres de rente!... Et il en arrivait à ses principes latitudinaires : « Avons-nous promulgué les droits de l'homme ou simplement les droits du Français? Robespierre lui-même n'a-t-il pas réfuté les prétendues considérations diplomatiques des constituants de Versailles, qui disaient d'un air effrayé que ce serait faire la guerre à toute l'Europe, si nous faisions une déclaration des Droits de l'Homme, du véritable souverain? Robespierre n'a-t-il pas approuvé hautement la constance de mon caractère universel, et, dans sa déclaration des Droits, n'a-t-il pas adopté formellement la souveraineté du genre humain? »

Et il citait littéralement les expressions de *l'homme incorruptible*, comme il se plaisait à le qualifier (1) : — « Art. 38. Les rois, les aristocrates, les tyrans, quels qu'ils soient, sont des esclaves révoltés contre le souverain de la terre, qui est le genre humain, et contre le législateur de l'univers, qui est la *Nature*... » Et le philosophe, après avoir souligné la *Nature*, poursuivait : « Mon disciple Robespierre oublie lestement les leçons de son professeur de philosophie politique et religieuse. J'en appelle du Robespierre *actuel* au Robespierre *passé*, en lui ob-

(1) *Appel au genre humain.*

servant qu'on ne se joue pas impunément de la vérité chez un peuple libre, dont la sagacité est le salut de l'homme candide. »

Puis venait la question religieuse : « Je crois la religion très-nuisible à notre propagande humaine. Le clergé constitutionnel est en horreur au clergé papiste. Les Belges s'accoutumeront bien mieux à nous voir sans croix ni rois que si nous leur faisions payer une messe hérétique. L'existence d'un roi-Dieu est une spéculation métaphysique dont un peuple libre et laborieux ne s'embarrassera guère. »

Alors du mouvement du culte il disait : « Nous avons attendu le signal de la France. » Et de la paix projetée il répétait : « Une paix plâtrée mène les pacificateurs à la dictature et le peuple au tombeau... Avant les préliminaires, il nous faut le Rhin. » Et — après avoir montré que la politique de Robespierre se liait, ou plutôt semblait se lier, par l'intermédiaire de Taschereau, à la politique de Desfieux, de Proly et de Pereyra, il ajoutait: « Ce n'est pas en faisant un désert de la Belgique, ce n'est pas en abandonnant les Belges aux fédéralistes ou à leurs vice-rois du Danube et de la Sprée que nous ferons rien qui vaille. Pour entrer dans ce désert, nous aurions à traverser une Vendée inexpugnable; et ce désert en exigerait un autre au delà du fleuve ; car, sans cela, les Allemands rentreraient bientôt dans la Gaule, à moins que nous ne détournions le Rhin vers les fossés de Lille et de Saint-Omer. Un peu de géographie, mes amis, un peu de géographie, et vous reconnaîtrez qui de Cloots ou de Taschereau est l'émissaire des rois coalisés! » Taschereau, là, signifiait Robespierre.

« Ah! disait-il encore, mes plus puissants ennemis ne

sont pas en France. Il y a plusieurs personnages derrière la toile qui détestent l'intégrité de mes principes politiques et moraux. Si je portais un masque, les gens masqués me feraient bon accueil; nous nous entendrions ensemble comme larrons en foire. Nos bals seraient brillants, et le peuple payerait les violons; mais il faut dissimuler pour bien danser à ces bals-là. La vocation du coquinisme me manque!... »

Et il rappelait qu'en 92 il avait rendu la voix à Danton et à Robespierre, qui n'osaient s'énoncer sur Marat, et c'était vrai. Et il revenait encore aux projets du Comité : « Si les royalistes ou les fédéralistes conservent la Belgique, tout est gagné pour eux; si nous délivrons le Rhin et l'Escaut, les Droits de l'homme font le tour du monde sans tirer un coup de fusil... Les Français sont émigrés et guillotinés. Les Gaulois sont devenus hommes en écrasant leurs conquérants sous les ruines de la Bastille. C'est en partant d'un principe aussi grandiose que j'écouterai en souriant le reproche qu'on me ferait de refuser le titre de citoyen français. »

Alors il termina :

« Je laisse au public, à la raison pure et sans tache, de prononcer entre mes ennemis et moi. Tous les citoyens qui m'ont vu et qui me voient vous diront si j'ai la tournure et les allures d'un intrigant, d'un fourbe, d'un tartufe. Ma religion ne serait pas celle de la nature, si je voulais en imposer aux enfants de la nature! J'appellerais à mon aide le dieu des superbes, si j'avais des intentions obliques; j'encenserais l'idole du jour, si j'étais un fauteur de l'esclavage. Je n'ai recours à aucun prestige religieux. Ma profession de foi est aussi rassurante pour le patriote que terrible pour les scélérats : *Je crois à l'infaillibilité*

du peuple. » Et il signa : Cultivateur et député de l'Oise.

Telle fut la première d'Anacharsis à Robespierre, et c'était encore là seule qu'on eût osée.

Il montrait l'Incorruptible isolé des patriotes, entouré des intrigants, dont Barère ; il figurait l'immuable tout à la politique et prenant le vent; l'homme aux principes, il le disait habile; le patriote, il l'affichait dictateur; puis, approchant son visage du sien, il demandait au public, pour clore la querelle : « Qui de nous deux est le tartufe, à juger sur la mine? » Enfin, de par la sans-culotterie, il opposait à l'infaillibilité d'un seul l'infaillibilité de tous. — En vérité, tant de vérités yont pétrifier Robespierre! La brochure est tirée à profusion; elle est dans les mains de tout le monde; elle ne passionne pas moins les patriotes que le pamphlet de Camille du 25 frimaire n'a passionné les muscadins; en même temps, Collot, le Parisien du Comité, jure le triomphe de la sans-culotterie et la délivrance du général Ronsin; Hébert, lui, demande qu'on instruise contre la faction des intrigants de l'Assemblée... — Quand, soudain, le troisième jour, un cri s'élève qui couvre les autres, emplit toute la ville; que dis-je, un cri? c'est bien une fanfare, et le comité sauveur tient la trompette : c'en est fait des modérés avec leur prétendue victoire du Mans; c'en est fait de Collot avec ses mitraillades lyonnaises, et d'Anacharsis avec sa brochure, et d'Hébert avec ses dénonciations; il y a victoire nationale : l'Anglais est chassé de Toulon! La terre de France est libre au midi! Or Robespierre jeune est à Toulon; Robespierre aîné au Comité; chacun reprend : « Grâce aux Robespierres! »

Ah! n'est-il pas vrai? avoir chassé de France l'ennemi traditionnel de la France, voilà qui sonne mieux que des

triomphes de guerre civile : parents contre parents! Aussi quelle joie! quelle fête! que de discours! la bonne carmagnole que vient débiter Barère, le jour même, à la tribune, 4 nivôse! Comme il chante la gloire, le compère! Et le lendemain...—Ah! pauvre Anacharsis, toi qui applaudissais comme pas un, attention! — Comme l'aîné des Robespierre prêche la vertu!... — Eh bien? — Comme il ajoute vite un fil à sa toile!...—Hein? — Comme il met la main sur la justice du tribunal révolutionnaire!...—Mais... — Et comme... — Mais la délivrance de Toulon doit, au contraire, désarmer le Comité sauveur, rendre tout son jeu à l'énergie révolutionnaire, affranchir la Commune centrale de toute direction suprême, car c'est de la tradition de Toulon aux Anglais que le Comité date en puissance; et sur ta demande encore, ô Commune parisienne! Toulon repris, Comité, ton rôle est fini. Désarme! — Désarmer, lui vainqueur? Non pas; ce succès sera la consécration de la politique gouvernementale, nationale, traditionnelle. Anacharsis, ton ex-roi peut boire en paix : jamais tu ne seras président de la Convention... Que dis-je? Écoute! Au lendemain du 10 août, de la culbute du trône sous les efforts de la sans-culotterie, les portes de la Convention te furent grandes ouvertes, comme celles des Jacobins l'avaient été pour toi après octobre 89. — Eh bien! comme hier, au lendemain de la confiscation de Paris, on t'a chassé de la Jacobinière; tu vas, au lendemain de la délivrance du sol, être banni de la Convention! — Moi! — Et tout de suite. C'est ton dernier jour!...

Le 5 nivôse, en effet, Robespierre était à la tribune. Il lisait à l'Assemblée, frémissante encore de la grande nouvelle... il lisait un rapport sur les principes du gouvernement révolutionnaire :

« ... Un gouvernement, en général, a pour fonction de diriger les forces morales et physiques d'une nation...

« ... Un gouvernement constitutionnel doit conserver... un gouvernement révolutionnaire doit fonder!... »

Ainsi donc il avouait hautement que le Comité de salut public fondait sans prendre conseil d'aucun; qu'il se substituait à tous.

Et pour justifier l'usurpation, voilà l'Incorruptible qui montre à l'Assemblée le vaisseau de l'État, — qui n'est plus, hélas! le vaisseau parisien, — cinglant entre deux écueils, le modérantisme et l'excès...

Anacharsis écoutait en souriant la peinture du vaisseau ayant pavillon français, quand Robespierre, se tournant vers lui : « Les deux extrêmes aboutissent au même point, s'écrie-t-il. Que l'on soit en deçà ou au delà du but, le but est également manqué. Rien ne ressemble plus à l'apôtre du fédéralisme que le prédicateur *intempestif* de la république une et universelle. L'ami des rois et le procureur général du genre humain s'entendent assez bien. Le fanatique couvert de scapulaires et le fanatique qui prêche l'athéisme ont entre eux beaucoup de rapports. Les barons démocrates sont les frères des marquis de Coblentz, et quelquefois les bonnets rouges sont plus voisins des talons rouges qu'on ne pourrait le penser... »

Anacharsis tremblait! Anacharsis pâlissait! Anacharsis suait à blanc! O duperie gouvernementale! En pleine Convention, au nom du Comité même, Robespierre, après la brochure, calomniait encore le conventionnel, son collègue, et cette fois, haut la main, en quatre mots, comme s'il n'avait daigné lire.

Ainsi qu'aux Jacobins, tout bourdonna autour du cosmopolite. Il n'entendit rien de la fable que Robespierre conta

pendant une heure sur la faction dite étrangère. Quand il reprit oreille, un autre parlait, mais un autre Robespierre, Bertrand le compère. Anacharsis crut qu'il le regardait aussi.

Barère venait relever une omission, disait-il, que Robespierre avait faite dans son rapport... — Mais, en vérité, Barère le regarde! — Oui, Barère le regardait, car Barère gasconnait : « Le Comité de salut public avait chargé son rapporteur de faire connaître au peuple français combien était nuisible à ses intérêts le décret qui appelait les étrangers à la représentation nationale... (Allons donc!)

« Quand nous avons la guerre avec une partie de l'Europe, aucun étranger ne peut aspirer à l'honneur de représenter le nom *français*. Je crois qu'il n'est pas besoin de m'appesantir davantage sur cette idée; il suffit de dire qu'appeler les étrangers à manier les rênes du gouvernement, c'est en exclure les *Français*. Ce n'est que par une philanthropie atroce que des ennemis de la patrie ont dit qu'il fallait choisir les défenseurs de la France dans la république universelle. »

Et, du ton le plus leste, Barère continua : « L'exemple que je vais citer prouvera que les étrangers ne se sont mêlés parmi nous qu'afin de nous trahir. Un certain comte Poroni, Italien, était venu en France avec un ouvrage prétendu philosophique; il voulait être citoyen français, et sollicita la Convention de lui donner ce titre; il avait, disait-il, perdu tous ses biens en propageant dans son pays les principes de la raison.... Eh bien! citoyens, criait Bertrand, cet homme a disparu depuis quelque temps; et nous avons appris qu'à son retour en Italie ses biens lui avaient été rendus!

Bertrand Vieux-Sac en contait, mais nul ne pouvait contredire Bertrand Vieux-Sac, qui avait eu l'art de bégayer Poroni au lieu de Gorani. C'était, en effet, le philosophe milanais, qu'à sa venue en France on avait salué Corali, et qu'on rebaptisait au départ Poroni. Après avoir publié son livre sur l'Italie, Gorani avait abandonné la France, inhospitalière désormais à l'idée, pour aller méditer en paix, non point dans sa patrie, mais dans la ville impériale allemande de Francfort, dont il avait plaidé la cause en 92, lors des houzardailles de Custine. Oh! que n'as-tu pris, comme Gorani, ton bâton de voyage, Anacharsis!— Et mon mandat de député de l'Oise donc?

Donc, après Barère, l'antiparisien Bourdon *Le Roux* se mit à hurler : « On a vanté le patriotisme de Thomas Payne. Eh bien! depuis que les brissotins ont disparu de la Convention, il n'a pas mis le pied dans l'Assemblée, et je sais qu'il intrigue avec un ancien agent du bureau des affaires étrangères. »

Bourdon achevait à peine, que l'Assemblée, bonnement, sans plus attendre ni discuter, décrète qu'aucun étranger ne pourra être admis à représenter le nom français. Quoi! Anacharsis ne dit mot?... Chut! Robespierre parle encore. Le député Bentabole vient de demander, afin de sauver le principe révolutionnaire, que les étrangers soient exclus de toute fonction publique seulement pendant la guerre ; mais le myope, avisant le coup, change de front et implore pour les fonctionnaires belges et liégeois, qu'il serait peut-être injuste de déplacer, dit-il. Si bien qu'après avoir crié haro sur les étrangers, voilà le myope qui en apparaît le protecteur. Il semble même tenir pour acceptables un jour les frontières rhénanes, puisque c'est pour les Belges et les Liégeois qu'il réclame. Ah! ma foi! il a

pris la place même de l'Orateur, mandataire des souverains opprimés, lui, Robespierre, le proscripteur. Anacharsis put se demander comme aux Jacobins : « Suis-je moi? — Non, je ne suis pas moi! »

Séance levée, pourtant, comme on s'étonnait qu'il n'eût parlé : « Et pourquoi donc parler? fit-il. Qu'il protége, soit! Je n'en reste pas moins citoyen français et législateur. — Quoi! tu ne te considères pas exclu de l'Assemblée? — Est-ce qu'il s'est agi de moi, député de l'Oise, nommé par le peuple? — Tu résisterais à la loi? — Le décret qu'on a rendu n'est bien que pour l'avenir. — Tu vas donc reprendre demain ton siége de législateur? — Hé! l'ai-je jamais quitté? On ne peut m'imputer ce qu'on impute à Thomas Payne. »

Or, le lendemain, à l'ouverture de la séance, était distribuée, aux membres de la Convention, une brochure de douze pages, intitulée : *Opinion d'Anacharsis Cloots, membre du Comité d'instruction publique, sur les spectacles et leur influence dans l'éducation*. La Convention avait naguère posé cette singulière question au Comité créateur : « Les spectacles peuvent-ils être livrés aux spéculations particulières et privées? Quel est le moyen de les rendre nationaux et utiles à la liberté et au bonheur de la république? » Anacharsis, cultivateur et député de l'Oise, répondait à cette demande et produisait, ce jour-là, aux yeux de tous, son avis imprimé depuis quarante-huit heures, afin de prouver que, malgré l'orage, il poursuivait, sans trouble, ses travaux de législateur.

« Nos deux premières Assemblées, disait-il, avaient un comité ecclésiastique, foyer de toutes les intrigues mystiques; j'espère que la Convention n'aura jamais un comité de variétés amusantes, foyer de toutes les intrigues

actives et passives, centre impur de toutes les coulisses confidentielles. Moins le gouvernement aura de places à donner, et mieux le souverain sera servi par ses mandataires : or le projet des spectacles nationaux crée un *état-major* infiniment utile à des législateurs intrigants. La religion dominante des comédiens profanes serait pire que la religion dominante des comédiens sacrés... » Et sur ce, il abordait la question du culte salarié que la Constitution de 93 abolissait, dont les communes se débarrassaient, mais que le Comité voulait maintenir. « Oui, disait-il, la nullité des cultes choque moins que la plus légère hérésie. La nature est comme le soleil, il ne lui faut ni prêtres ni vestales pour entretenir sa lumière. Quand nous étions hérétiques constitutionnellement, nous avions une armée de cent mille prêtres qui livraient bataille et aux prêtres du Pape et aux ministres de Calvin. Nous écrasions un sacerdoce ancien sous un sacerdoce nouveau : nous forcions toutes les sectes à soudoyer un culte soi-disant national ; nous étions d'autant plus abhorrés en Europe par les catholiques et par les protestants, que nous prétendions être de la famille chrétienne... Mais enfin la vérité triomphe... Chacun combinera son régime spirituel à sa guise, jusqu'à ce que l'ascendant invincible de la raison lui apprenne que l'être suprême, l'être éternel, c'est la nature incréée, incréable, et que la Providence, c'est la société des hommes libres et égaux... Il ne faut pas d'autre dieu au genre humain que lui-même... Point de royalisme là-haut, si nous voulons conserver la République ici-bas... La déification amène la génuflexion. Le Nil, fleuve, coule tout seul ; le Nil, dieu, marche avec un cortége. Mais la politique nous commande de tolérer, jusqu'à nouvel ordre, les imposteurs sacrés. Chaque com-

mune, à cet égard, doit se consulter elle-même et voir si la raison y est en force; c'est une affaire de police locale. La république des *Droits de l'homme*, à proprement parler, n'est ni théiste ni athée; elle est *nihiliste...* » Et il proposait de passer à l'ordre du jour sur la question des spectacles dramatiques nationaux.

Eh bien! à vrai dire, ce n'était pas, tout attachantes qu'elles fussent, ces considérations qui retenaient les yeux de chacun fichés sur la brochure, mais une note seule, qu'on lisait jusqu'au bout, qu'on interrogeait jusqu'au fond. Quelle note! Rien des spectacles; il y parlait de *lui* — et de l'*autre :*

« Remarquez bien qu'à chaque pas révolutionnaire du peuple, il y a des fourbes qui crient que tout est perdu. L'abbé Maury attribuait à des machinations étrangères notre rupture avec le clergé romain. L'anéantissement de la noblesse était une déclaration de guerre universelle, selon Malouet, qui feignait d'ignorer que la guerre avait commencé le 12 juillet 1789, au pont tournant des Tuileries. L'abolition de la royauté devait rompre toute relation entre la France et les autres nations, disaient les reviseurs. Le supplice de Capet allait faire rouler le monde entier sur la piteuse sans-culotterie, selon la cabale buzotine. Malheur à l'univers, s'écriait Barbaroux, si vous sonnez le tocsin sur l'inviolable côté droit de la Convention nationale! On répète aujourd'hui le même langage : heureusement que Paris a eu la prudence d'attendre le signal donné par les départements, pour renverser la marmite du diable. Les intrigants, désespérés du progrès universel de la raison, se préparaient à mettre de nouveau le reste de la République aux prises avec la Commune centrale, avec le chef-lieu sauveur. On était

sur le point de publier une nouvelle édition des *Lettres édifiantes de madame Roland aux Parisiens*. Mais le coup électrique de la raison est si prompt d'un bout de la France à l'autre, que la cabale est étouffée dans sa naissance. On se préparait à prouver mathématiquement que le nouveau calendrier a été dicté par le roi de Prusse; que tous les philosophes sont à la solde du roi de Bohême, comme la Montagne, les Jacobins, les Parisiens, l'étaient avant le 31 mai, au dire des fédéralistes défunts. Aujourd'hui, la doublure des Brissotins ne rougit pas d'assurer que les révolutionnaires du 31 mai, ayant manqué leur coup au printemps, voulaient donner en automne un coup de Jarnac avec la batterie d'église. Les continuateurs de l'histoire rolandine auront le sort de la plupart des continuateurs, d'autant plus que le nombre des gobe-mouches diminue à vue d'œil : les dupes nourrissent les fripons.

« Si j'étais un fripon, je déclamerais contre l'athéisme; car un masque religieux sied bien aux traîtres. Si j'étais un intrigant, je cajolerais, j'encenserais les personnages éminemment influents : je serais leur ami, leur conseil, leur ombre, le complaisant de leurs amis, mâles et femelles. Il y a tel comité qu'on prendrait pour l'*Œil-de-bœuf* de Versailles, grâce à nos nouveaux courtisans tarés, à nos charlatans qui s'affligent de l'enterrement du charlatanisme. Je suis debout au milieu de tous les piéges du dedans et du dehors, en ne voulant que ce que veut le *sans-culotte* du coin. C'est en m'identifiant avec les groupes, avec le *forum*, que ma philosophie a pris une consistance inébranlable. Je suis sûr de moi depuis que je suis sûr du peuple. Nous avons vu, depuis le commencement de la révolution, beaucoup d'hommes passer du Capitole à la roche Tarpéienne. Carthage détruite, Rome

tomba en défaillance : Brissot détruit, nous verrons d'autres personnages demeurer en arrière de la raison publique. Quant à moi, je reste au parterre avec mon tablier, mes sabots et mon bonnet gras. Je triompherai avec la sans-culotterie ou je périrai avec elle. Mon secret, c'est de n'en pas avoir ; ma vertu, c'est mon instinct révolutionnaire. La nature m'inspire ; je parle, j'agis, j'écris sous sa dictée. Ne flagornons personne, pas même le peuple *français*, à qui je dis tous les jours qu'il n'est pas le *souverain*, qu'il n'exerce la souveraineté du genre humain que provisoirement. Admirez le bon esprit de ce peuple ; il adopte sagement des principes qui semblent blesser son amour-propre, pendant que *le moindre roitelet auquel on disputerait sa domination ferait mourir sur-le-champ le téméraire apôtre de la vérité une et indivisible.* L'*Aristocratie* est fédéraliste, locale, isolée ; la *Sans-culotterie* n'est ni française ni anglaise ; elle est cosmopolite, universelle. Partout où l'on rejettera ces données incontestables, dites que le peuple n'est pas libre, un préjugé quelconque le tyrannise. La liberté ne souffre aucun préjugé, comme la santé ne souffre aucune maladie. »

Or les conventionnels étaient encore ébahis de cette hardiesse de discours quand ils virent entrer, s'asseoir à son banc, et tout aussi calme qu'un député né natif, le discoureur lui-même. « O scandale ! » dirent des voix. « O honte ! » murmura le philosophe aux murmurants. Il y avait juste un an que, dans la même assemblée d'hommes, il s'était entendu traiter de Prussien, et c'était par les fédéralistes, qui l'avaient fait baptiser Français. Aujourd'hui même épithète voltige autour de lui, et lancée par les unitaires mêmes qui l'avaient défendu

Français contre Brissot et consorts. Ah! pauvre Parisien!

Déjà se levait-il pour un vote, quand Thuriot s'élance à la tribune. Thuriot était le seul qui se fût opposé à la naturalisation des philosophes étrangers en 1792. « Sans doute, dit-il, qu'en décrétant hier qu'aucun étranger ne pourrait représenter le peuple français, la Convention n'a pas eu l'intention de laisser siéger dans l'Assemblée ceux qui s'y trouvent maintenant. Si la Convention avait besoin d'exemple pour sentir la nécessité d'adopter ma proposition, j'offrirais à ses regards Thomas Payne faisant tous ses efforts pour l'apitoyer sur le sort du tyran, et votant toujours avec les hommes reconnus traîtres à la patrie. » Et Thuriot demande qu'on appelle les suppléants pour siéger à la place des étrangers.

Thuriot n'avait pas dit qu'Anacharsis, cette fois, se levait bouche ouverte. Alors ce fut un tumulte; les uns pour qu'il parlât, les autres pour qu'il se tût. Or que cria la victime pendant cette tempête? Cria-t-elle à ceux des ex-constituants qui siégeaient au centre : « Souvenez-vous du 19 juin 1790! » aux Montagnards : « Souvenez-vous de ma campagne contre la Gironde! » à Thuriot lui-même : « N'étions-nous pas ensemble au 17 brumaire?... » à tous : « Je suis Français. » Combien de temps dura sa résistance? Comment fut étouffée sa voix?... Hélas! la ville n'en sut rien, ne le sait pas encore. Le compte rendu de la séance fut falsifié comme l'avait été le procès-verbal d'épuration aux Jacobins. Ce qu'on peut voir, et dans un seul journal encore, *le Sans-Culotte batave*, c'est que la Convention n'eut pas l'effronterie qu'exigeait d'elle le comité au nom de sa politique européenne, c'est qu'elle ne voulut pas admettre que Thomas Payne et Anacharsis

Cloots étaient des étrangers; et qu'elle n'accepta la proposition faite que comme mesure révolutionnaire.

« D'après la Constitution de 89, dit Clauzel, les étrangers résidant en France depuis cinq ans ont été déclarés Français; ceux résidant depuis six mois l'ont été par la Constitution de 93. Comme la mesure que l'on prend est révolutionnaire, je demande que tout individu, *né* en pays étranger, soit exclu de la représentation nationale. »

Et la Convention décréta en effet, par mesure révolutionnaire et de salut public :

1° Que les individus nés en pays étrangers étaient exclus de la représentation nationale;

2° Que les individus nés en pays étrangers, actuellement membres de la Convention, ne pourraient, à compter de ce jour, participer à aucune délibération; que leurs suppléants seraient appelés ;

Et la Convention chargea son Comité de salut public de lui présenter incessamment un rapport sur la proposition additionnelle tendante à exclure les étrangers de toute fonction publique.

Ainsi Anacharsis se vit proscrit de la Convention, comme des Jacobins, sans avoir été entendu. A la jacobinière, on avait enlevé le philosophe, en faisant applaudir à l'expulsion des prêtres; à la Convention, on chassait Cloots l'antifédéraliste, en faisant applaudir à l'expulsion de Payne le fédéraliste. — Mais il est vrai que le titre de Français lui reste, que Robespierre n'a pu le défigurer tout à fait; que Dentzel, un autre conventionnel, Français depuis vingt ans, va subir la même loi d'ostracisme, comme individu *né* en pays étranger... — Allons donc! Anacharsis ne peut plus se faire illusion, le voudrait-il encore. Car ce n'est pas seulement à la Convention que

la chasse antiparisienne-cosmopolite est ouverte ce jour-là. Jusqu'aux frontières elle s'étend. A peine hors du temple, Anacharsis apprenait qu'une instruction, en date du 2 nivôse, était, à cette heure, adressée aux généraux d'armée (1) : instruction nécessaire, disait-on, pour mettre à exécution le décret du 12 frimaire. Rappelant donc ce décret, qui abrogeait les lois accordant une pension de 100 livres et une gratification de 500 livres aux déserteurs étrangers, l'instruction ajoutait que tous les déserteurs devaient abandonner les corps, être internés dans les villes et employés à des travaux qui leur permissent de vivre jusqu'au jour où ils pourraient être échangés. — O honte! tel était le sort réservé à ces hommes accourus à l'appel de la France : — condamnés aux travaux forcés sur la terre de liberté, puis échangés, c'est-à-dire rendus aux gouvernements contre lesquels ils s'étaient insurgés; — à moins qu'ils ne préférassent servir dans la marine, c'est-à-dire être jetés à la mer, être déportés du continent; car, aux yeux de Messieurs du Comité, ils n'étaient plus que des perturbateurs de l'équilibre européen.

En effet, Robespierre-Barère ne pensaient plus autrement à cette heure que le royaliste Cazalès qui, en 1790, au milieu des huées des patriotes, s'écriait : « Je ne suis pas homme, je suis citoyen! » — Que dis-je? le couple eût signé des deux mains les phrases académiques que le Prussien Hertzberg avait débitées au cosmopolite Cloots : « La *nation prussienne* — ou *française* — connaît aussi bien que tout autre pays d'Europe les droits des citoyens et des hommes; mais *elle* connaît essentiellement la science des gouvernements, etc.; mais *elle* sait que les

(1) *Journal militaire.*

hommes, en renonçant à l'état de barbarie, se sont réunis en corps de société pour y trouver la paix sous la puissance et la protection de la loi, etc., etc.; mais *elle* sait que le bonheur général dépend de la soumission à l'autorité conférée et reconnue, et que méconnaître l'une, c'est anéantir l'autre, etc., etc., etc. » Or, vous savez! les Prussiens de l'école d'Hertzberg n'ont pas hésité à faire pendre en effigie le cosmopolite Cloots... Est-ce qu'en France, où le philosophe est sous la main?...

Le fait est que, le 7 nivôse, on voyait dans Paris un homme marchant seul, vite, humant l'air, allant comme on va libre pour la première ou plutôt pour la dernière fois. Quelques-uns le saluaient, mais d'un mot, à distance; la plupart à sa vue s'écartaient, qui souriant, qui grondant et murmurant : « Oh! le Prussien! » — L'homme gagna la place de la Révolution, regarda la guillotine et se mit à remonter les Champs-Elysées. Cet homme allait d'instinct. Car, s'il avait redoublé le pas depuis l'échafaud, ce n'est point qu'il eût vu, quoique ayant regardé, — il allait plus vite parce qu'il se sentait plus dans l'espace, c'est-à-dire plus perdu, moins seul. Voilà tout. Il allait donc toujours comme un sans raison, quand, brusquement, il s'arrête. Ses regards ne sont plus devant lui, mais à terre. Sur le sol, malgré le froid, deux enfants étaient étendus, un livre devant eux, les yeux dans le livre. En se servant mutuellement de répétiteurs, ces deux petits êtres épelaient leurs lettres. A cette vue l'homme se transfigura soudain. Ses yeux eurent des larmes, il prit les enfants; il leur cria : « Bravo! » les enfants dirent : « On n'est pas libre sans cela! » Et ses lèvres eurent des baisers. Puis, quand, suffoqué, il leur eut bégayé : « Vive la République! » et que les enfants répétèrent le cri à

tue-tête, il crut entendre comme un écho, comme une rumeur répercutée dans son âme par toutes les générations à naître. Il remit les enfants à terre devant leur livre, et le sol sur lequel ils se recouchèrent lui sembla n'être que fleurs et herbe. Alors il revint sur ses pas, rentra dans la ville, mais, ô miracle ! il marchait, maintenant, le plus tranquillement du monde, — philosophiquement.

Ce même jour, place du Carrousel, au premier étage de l'hôtel de Brionne, dix représentants du peuple, membres du comité de sûreté générale, apposaient leurs signatures au bas de l'arrêté suivant :

« Du 7 nivôse, l'an second de la République française, une et indivisible.

« Le comité arrête que les nommés Thomas Payne et Anacharsis Clootz, cy-devant députés à la Convention nationale, seront saisis et traduits par mesure de sûreté générale dans une maison d'arrêt ; qu'examen sera fait de leurs papiers ; que ceux qui pourront se trouver suspects seront mis sous les scellés et apportés au comité de sûreté générale ;

« Charge les citoyens Martin et Lamy, porteurs du présent, de son exécution, auquel effet il requerra les autorités civiles, et, si besoin est, la force armée (1).

« *Les Représentants du peuple, membres du Comité de sûreté générale*,

« M. Bayle, Vouland, Jagot, Vadier, Amar, Élie Lacoste, Guffroy, Louis (du Bas-Rhin), Lavicomterie, Panis. »

---

(1) *Archives de la Préfecture de Police.*

A cette même heure aussi, au Pavillon de Flore, le myope incorruptible songeait au Prussien. Si, depuis la prise de Toulon, personne n'osait plus défendre ouvertement la cause parisienne-cosmopolite, on n'en murmurait pas moins contre les allures du comité. Chacun, modéré ou ultra, avait recueilli le mot que Robespierre avait, le 5, laissé tomber sur Cloots; et c'était à qui répéterait, souriant mais terrifié : « Ne soyons pas *intempestifs !* » Aussi tous les journaux, y compris le *Moniteur* lui-même, eurent une malice presque audacieuse. « Rien ne ressemble plus à l'apôtre du fédéralisme que le prédicateur *intempestif* de la république *une et universelle,* avait dit Robespierre, — le *Moniteur,* aussi bien que le *Batave,* imprima : « Rien ne ressemble plus à l'apôtre du fédéralisme que le prédicateur *intempestif* de la république *une et indivisible !* » — Quel mot! et d'autant plus terrible qu'il était vrai : Unité sans liberté! Liberté sans unité, — mêmes moyens d'oppression! — Mais, si le despotisme fait peur avec un mot, un mot aussi lui fait peur. Les gouvernés tremblaient pour : Intempestif! les gouvernants tremblèrent pour : Indivisible! Donc, le 7 nivôse, Robespierre écrivait au *Moniteur* la note suivante, que ce journal devait insérer le 9 :

« Citoyen, parmi le petit nombre de fautes d'impression que présente dans le *Moniteur* du 7 nivôse la copie du rapport fait au nom du Comité de salut public sur les principes du gouvernement révolutionnaire, il en est une très-grande.

« Elle est dans cette phrase : Rien ne ressemble plus à l'apôtre du fédéralisme que le prédicateur intempestif de la *république une et indivisible.*

« Vous avez substitué les mots soulignés à ceux-ci : « République une et universelle, » qui sont ceux du texte.

« Il est étrange que, par une faute d'impression, le *Moniteur* fasse prêcher le fédéralisme au Comité de salut public et à la Convention, qui a adopté le rapport.

« Vous êtes prié d'insérer cette note dans votre prochain numéro.

« *Les membres du Comité de salut public*,

« ROBESPIERRE, COLLOT D'HERBOIS,
B. BARÈRE. »

Tel est le premier des communiqués faits à la presse ; un chef-d'œuvre ! Brièveté, suffisance, belle prière impérative. Quelle différence de langue avec Bouchotte, le ministre sans-culotte, qui écrivait alors à ses frères d'armes : Mes chers camarades !... à propos de tout, même de sabots. Ah ! si Robespierre, le gouvernant, eût dit aux journalistes : Chers camarades ! la liberté s'acclimatait en France. Mais imaginez donc un Robespierre quelconque disant ainsi, même aux Desmoulins qu'il emploie !... Autant imaginer le basilic que cherchaient les femmes du seigneur Ogul, dans la belle prairie où Zadig les rencontra, se fût écrié Anacharsis.

Pauvre Anacharsis ! il n'était plus libre déjà quand la note du comité parut au *Moniteur*. Le 10 nivôse, jour où fut célébrée la prise de Toulon, la *Feuille du Salut public* pouvait annoncer gaiement à l'Europe : « Anacharsis Cloots ayant été mis en arrestation dans la nuit du 7 au 8 de ce mois, le genre humain n'a pas été représenté à la fête des Victoires ; il n'y avait que le peuple français ! » C'était dire qu'en France, comme sur le reste du continent,

on ne voulait plus que des citoyens, que des nationaux; que là comme ailleurs on ne reconnaîtrait désormais aux individus que des devoirs, la nation seule ayant des droits. Et, pour bien figurer aux yeux cet avénement nouveau des principes autoritaires, ce ne fut pas comme autrefois de la Bastille, du faubourg insurrecteur, que partit le cortége de fête, mais des Tuileries, où siégeaient les représentants du peuple français, c'est-à-dire la Convention, ou plutôt le comité, ou mieux encore Robespierre, l'unitaire.

Mais alors, de toutes parts, il y eut murmures, grondements, colères, protestations, et non-seulement en France, mais hors de France. Voici que Genève, le jour même où Anacharsis est appréhendé au corps, émet le vœu d'être réunie à la République, et l'envoyé du comité, l'ex-jésuite Soulavie, étouffe à grand'peine ce vœu des sans-culottes genevois. Voici que depuis huit jours il est nouvelle qu'en Écosse on s'agite au nom des droits de l'homme; qu'une Convention, dite écossaise et bientôt britannique, s'est formée sous la présidence de Margarot, pour obtenir le droit de vote universel et le renouvellement annuel du parlement anglais; aussitôt toutes les feuilles parisiennes, modérées et ultras, affectent de prendre solennellement acte de ce réveil de liberté chez les autres; et c'est à qui donnera, commentera, habillera à la française les discours des députés écossais (1): « Le gouvernement actuel, leur faisait-on dire, ne ressemble pas plus à la révolution qu'un cadavre infect à un corps vivant!... Si les membres d'un gouvernement trahissent la confiance publique, ne peut-

(1) *Nouvelles politiques.*

on pas leur résister?... Et si les générations précédentes ont pu réformer la constitution, pourquoi n'aurions-nous pas les mêmes droits?... Il faut se faire procurer dans chaque district un certain nombre de gens instruits, établir une correspondance entre eux; leur faire sentir la nécessité de réunir leurs efforts en faveur de la cause commune. Bientôt vous verrez le peuple se rassembler dans les différents départements... Comptez que les meneurs d'un parti, toutes les fois qu'ils voient le peuple décidément résolu à revendiquer ses droits, non-seulement suivront le torrent, mais s'empresseront même d'en diriger le cours... Mais ne vous y fiez point !... Soyons circonspects dans le choix de nos délégués à la Convention suivante. » Ainsi traduisaient les amis des Constitutionnels de 91, et le lecteur, oubliant qu'il s'agissait de M. Callender, de Pitt, de l'Écosse, etc., songeait à Robespierre, songeait à la France, songeait à la Convention des Tuileries que les muscadins accusaient de vouloir s'éterniser.

Non moins habile se montra le *Moniteur*. Car, quoique averti, il jouait l'indompté. Le 13 nivôse, sous la rubrique Paris, on pouvait y lire : « Paris. — Des lettres particulières de Londres, qui s'accordent assez avec les renseignements reçus par le ministre de la marine portent qu'il se forme en Angleterre une armée de 91,000 hommes, sous le titre d'armée de la Convention de la Grande-Bretagne pour conquérir la *liberté* (on soulignait le mot), et que quinze à seize chefs ont été arrêtés, ce qui excite une grande fermentation parmi le peuple contre le parti des ministres.

« Anacharsis Cloots et Thomas Payne ont été mis en état d'arrestation et les scellés apposés sur leurs papiers. »

Était-ce à Londres, était-ce à Paris que l'orateur du genre humain et que l'autre prédicateur des droits de l'homme avaient été arrêtés? Par ordre de Pitt ou de Robespierre?... On se demandait, et chacun rapprochait involontairement la politique du grand Anglais de la politique du grand Français : à Londres, au fait, ne poursuivait-on pas les éditeurs et même les lecteurs des ouvrages de Thomas Payne, pendant qu'en France on emprisonnait l'homme?

A l'exemple du *Moniteur*, rusa le journal sans-culotte *les Révolutions de Paris*. Songeant à Ronsin, à Vincent, et autres patriotes emprisonnés, Momoro annonçait aussi que quinze à seize chefs arrêtés en Angleterre excitaient une grande fermentation parmi le peuple, et, quand il dit Anacharsis, il le salua, malgré le décret, député de la Convention, car, ce titre, le martyr le tenait du peuple.

Mais ce fut dans les deux journaux montagnards, *le Journal des hommes libres de tous les pays*, et *le Journal universel* d'Audouin, qu'on articula avec le plus d'énergie contre le système du comité sauveur.

« Dans je ne sais quelle république, dont j'ai vu le nom quelque part, il se passa des événements extraordinaires. La masse des hommes purs était imposante; on chercha à les diviser. On suscita un système de modérantisme, et l'on s'efforça d'y faire donner quelques amis de la liberté, qu'on désigna ensuite comme des conspirateurs : autant d'enlevés à la masse! On amena en même temps un système opposé, celui d'une exagération sans exemple : on y fit tomber également quelques amis de la liberté, dont le cœur était très-chaud, et on désigna comme conspirateurs les amis de la liberté qu'on y avait entraînés : autant d'enlevés à la masse! — Il en restait

encore assez pour empêcher la révolution de rétrograder, on tâcha de les paralyser. On représenta les lois révolutionnaires qu'ils avaient faites comme des décrets dignes de Dracon, de Tibère, et les exécuteurs de ces lois comme des bourreaux, comme des cannibales. On fit des pétitions lacrymatoires, jérémiadines; la masse les répéta : nouvelles calomnies contre la masse !... » Ainsi se lamentait Audoin.—Et Charles Duval, à son tour, — se faisant Polonais comme d'autres se faisaient Écossais, pour mieux dire,—flétrissait d'un coup Robespierre et ses principes, et ses habiletés et ses épurements, et tout le comité : « Quelle différence entre un peuple qui se donne une constitution et un tyran qui a l'audace de donner une constitution à un peuple ! Voyez dans le premier toute la franchise de la publicité ; voyez dans le second toute la duplicité du mystère. Dans le premier, chaque individu croit retrouver son propre ouvrage dans l'ouvrage de tous; dans le second, le tyran frémit que l'on reconnaisse son ouvrage avant que la force ait contraint le peuple à l'approuver sans l'entendre. Il fit la constitution qu'il inventa pour le tourment de ses esclaves avec cette sourde épouvante qu'éprouvent les scélérats en repassant en cachette la liste de leurs crimes. Il frémit que la RAISON n'y mette son veto avant que la terreur ne la présente à la sanction. Tel est le contraste frappant qu'offrent dans ce moment-ci à l'univers le peuple français d'un côté et — Catherine de l'autre... Tous les ouvriers qui travaillent à cette constitution sont prisonniers. De nombreuses gardes entourent la maison, et rien ne pénétrera de cette fameuse production, jusqu'à ce qu'on ait prêté le serment de s'y soumettre ; alors on permettra la distribution.

«... S'il est quelque Français en Pologne (lisez : S'il est

quelques réfugiés en France), de par Catau (de par Robespierre), on va les chasser. Elle, ses généraux et la populace des courtisans croient voir des Français partout (c'est-à-dire les agents de l'étranger); et parce que les Polonais font un peu de bruit avec leurs chaînes, toute l'impératrice canaille croit que le club entier des Jacobins est arrivé par la diligence à Varsovie. Les imbéciles ne savent pas que tous les hommes naissent Jacobins, et que tout le pouvoir de la tyrannie ne peut déchirer le diplôme qu'ils ont reçu de la nature. »

Et, s'enhardissant, Charles Duval s'écriait plus loin, à l'adresse encore de l'homme incorruptible : « La masse seule est incorruptible !... »

Au rebours des journaux patriotes, les journaux des royalistes par accommodement ne se sentaient pas d'aise : « Quelle outrage à la majesté du genre humain ! » gouailla Isidore Langlois en annonçant l'arrestation de Cloots et de Payne ; et il se mit à bouffonner sur l'Universaliste et sur le Fédéraliste, ces deux représentants des Droits de l'homme — à jamais sous clef.

Quant au sans-culotte *Batave*, il avait donné l'éveil sur la politique désastreuse du comité, à l'extérieur, deux jours avant l'arrestation de Cloots : « Les conférences vont commencer à Vienne. Défiez-vous ! Les despotes veulent obtenir une trève sous le beau masque de paix, en reconnaissant la République française, pour rompre ensuite dès qu'ils seront assez forts. En attendant, ils rétabliront chez eux leur autorité. Français, chers et estimables Français, soyez sur vos gardes. Etouffez les serpents qui voudraient vous tromper par leurs arguments insidieux !... »

Et, comme sa prière n'avait servi de rien, il chercha,

Cloots arrêté, à se consoler des sottises du comité français en soupirant faiblement : « L'esprit philosophique règne en Allemagne et *surtout en Prusse*. Les Bœhmer, les Potter, les Less, les Lessing, les Wieland, les Spalting savent, depuis longtemps, à quoi s'en tenir sur toutes les sottises théologiques et politiques, — et ils ont formé de nombreux disciples. — Croyez-moi, nous sommes plus mûrs pour une grande révolution que bien des gens ne se l'imaginent. » Et le Batave, qui ne pouvait plus dire, disait vrai.

Car, en ce moment, un philosophe tudesque se déclarait publiquement en Allemagne le zélateur de la doctrine d'Anacharsis Cloots, et s'écriait avec enthousiasme que le moderne Anacharsis voulait faire du monde entier un *paradis terrestre*, et qu'il était semblable à la citadine de Damas, tenant une cruche pour éteindre l'enfer et un brasier pour brûler le ciel fabuleux (1). Un autre philosophe aussi, disciple de Kant comme Junius Frei, publiait des *Considérations* sur la Révolution française, et la première phrase du jeune rationaliste était « que la révolution française intéresse l'humanité tout entière ; » et le thème qu'il développait « que le but de tout gouvernement est de rendre tout gouvernement impossible (2). » Ah ! si Fichte se fût avisé de venir en France écrire une pareille apologie de la Révolution, comme Robespierre l'eût envoyé tenir compagnie au philosophe Anacharsis dans la prison du Luxembourg !

C'était, en effet, ce palais-prison qui avait été assigné pour demeure à l'Orateur du Genre humain. Dans la nuit

(1) Cloots, *Lettre aux membres du comité de sûreté générale*. Inédite.
(2) Fichte, *Considérations sur la révolution française*.

du 7 au 8 nivôse, Anacharsis, conduit par l'agent, avait repassé la rivière, traversé le quartier de la jeunesse et de sa jeunesse; le guichet s'était ouvert, et, confié aux soins du sensible Benoît, le prisonnier s'était laissé conduire à sa chambre... Mais quoi! il n'y sera pas seul! — Avec qui donc? — A peine entré, Anacharsis pousse un cri, court vers l'homme qui se trouve couché là, et, l'embrassant, souriant, ému : « Ah! c'est ma bonne étoile qui m'amène vers toi! s'écrie-t-il. Les Cordeliers me sauveront, les Cordeliers sauveront la république pour la septième fois (1)! » Quelques heures auparavant, dans la journée, l'Orateur avait ressaisi toutes ses espérances à la vue des enfants liseurs; et voilà qu'à sa première minute d'emprisonnement il retrouve toute son énergie d'action au contact de l'activité même incarnée dans le jeune homme qu'il étreint, Hébrard-Vincent. Oui, son compagnon de captivité, c'est Vincent, le secrétaire général du ministre de la guerre, le plus intrépide des Cordeliers, le plus indomptable des Sans-Culottes, qui, au mois d'août, provoquait le jugement de Custine; qui, en septembre, requérait, rue Thionville, contre Danton; qui, en octobre, voyant que le Comité de salut voulait se monseigneuriser, demandait la mise en jeu de la Constitution plutôt qu'un gouvernement provisoire; qui, en brumaire, avait proposé la fondation d'une immense banque nationale ayant pour fonds de réserve les richesses d'église entassées à la Monnaie, et qui, enfin, au ministère, n'avait cessé de crier : « La France jusqu'au Rhin! » — « Ah! fit Vincent, la faction qui nous emprisonne, je la poursuivrai en véritable défenseur des principes éternels et

---

(1) Cloots, *Lettre à Vincent.*

universels, les Droits de l'homme, — je le jure ! » — A ce cri, Cloots se sentit moins seul dans cette chambre que, le matin, sur le pavé de Paris.

En le claquemurant, Robespierre ne l'avait donc pas séquestré de la sans-culotterie ; bien au contraire. Car, le lendemain, dans les corridors, l'Orateur fraternisait avec nombre de patriotes, convaincus, comme lui, d'intempestivité. Mais quel spectacle, quand il mit pied dans la cour et au café ! L'Orateur crut revoir le printemps de la révolution, tant il y avait de monde, tant il y avait de voix et mélange de têtes. Non-seulement des généraux traîtres comme Dillon, des princes jacobins comme son ami Charles de Hesse, ou des étrangers comme Thomas Payne et lui-même, mais les dames de l'ex-cour y coudoyaient les héros du carrefour, mais toutes les crêtes de la noblesse s'y croisaient avec les houppes de la sans-culotterie. Et, miracle ! les nobles, comme si rien n'eût été, toujours imposants ; les Sans-Culottes, comme si tout dût s'accomplir, toujours ardents ; les nobles faisant large dépense et menant vie joyeuse, dés, table, amour ; les patriotes jouant aux barres, au ballon, à la galoche. Sous clef, tous attendant, les nobles, que la révolution prît fin, les patriotes, qu'elle reprît cours. Aussi les aristocrates passaient-ils les heures aux fenêtres à braquer la lorgnette sur leurs hôtels déserts ; aussi était-ce chaque jour, auprès des Sans-Culottes, des députations d'amis qui venaient du dehors leur crier : « Vous sortirez, espoir ! Nous vaincrons la cabale ! » — « Citoyens, dit Anacharsis aux détenus, si je vous offrais un concert ? » Les détenus acceptèrent.

Ah ! qu'elle chante, ta viole ! qu'elle soupire, ta flûte ! qu'il ronfle, ton hautbois ! que ta clarinette piaille ! pour

que tu ne puisses ouïr les cris de fange qui, du quartier même de l'idée en qui tu espères, s'élèvent à cette heure. Camille le pamphlétaire qui, cinq jours avant la prise de Toulon, avait fait pointe contre le Comité de salut, cherche, après la victoire nationale, à se rapatrier avec les septemvirs. Et, pour obtenir grâce de son incartade, il flétrit, une fois encore, l'idée parisienne dans sa double manifestation municipale et cosmopolite. Il avait accouplé Anacharsis à Chaumette; il ne fait qu'un morceau d'Hébert et de l'agent des réfugiés bataves, de Cock. « Prussien! » avait-il crié en frimaire à son collègue Anacharsis. — « Banquier, agent de l'Anglais, » dit aujourd'hui le partisan secret de l'alliance anglaise à l'ennemi-né de la maison d'Orange. Et, sans broncher, lui, Camille, le plus grand écornifleur des dîners de la finance, accuse de Cock et Hébert de boire ensemble le vin de Pitt, signalant ainsi ces repas fraternels que le Batave donnait à Passy au temps de la levée en masse, et pendant lesquels il s'efforçait de les rallier tous à l'idée d'étendre jusqu'au Rhin la France sans-culottisée. — Or Hébert riposte au viédase; et voici qu'en même temps que le député antiparisien Phelippeaux va criant toujours : « Lâche! » sur la piste du général Rossignol, et Bourdon de l'Oise : « Traître! » sous le nez du ministre révolutionnaire Bouchotte, on entend par-dessus tout jusqu'aux frontières de France, jusqu'aux confins de l'Europe : « Hébert contre-marque! — Poinsinet Camille! — Écrivain des charniers! — Pilier de tripots! — Conspirateur payé par Pitt! — Endormeur payé par Pitt! — Frater qui faisait des saignées à quinze sous! — Avocat consultant des talons rouges! — Voleur! lécheur de sang! tes saletés ne sont pas celles de la nation. Tu as mérité la mort! — Misérable intrigailleur!

tu veux la Vendée dans Paris. On t'étouffera comme un enragé! » — Oui, tel est le dialogue des journalistes parisiens, favoris du quartier, hier Stentors de l'opinion et porte-flambeau de la grande déesse, la Liberté, comme on disait devers 89. Quel contraste, n'est-ce pas? entre ces aboiements et les prêches sacro-saints de l'Incorruptible! Comme ces bestialités mettent en relief l'homme-vertu! Comme elles attestent bien à l'Europe la toute-puissance démoralisatrice du gouvernement moral sur l'opinion de la grand'ville! Aussi, comme l'homme-vertu les encourage sous main! comme il affecte même de se faire le protecteur des victimés, afin de mieux les amoindrir encore! Et puis, quand Phelippeaux a bien mordu Ronsin, quand Bourdon de l'Oise a bien entamé Bouchotte, quand Camille a bien écorché Duchesne-Hébert, quand, enfin, les calomniateurs sont ravalés aux yeux des Sans-Culottes tout aussi bas que les calomniés en face de l'Europe, le grand régulateur s'écrie : « Paix là! » Et, miracle! tout se tait. — On voit même, à son ordre, le club entier des Jacobins, dont le nom pourrait bien encore être la terreur du continent, se mettre à discuter docilement, sagement, comme des écoliers, sur un thème national qu'il leur impose : « Des crimes du gouvernement anglais, et des vices de la Constitution anglaise! » Eh bien! est-ce cela? Le Comité n'est-il pas un gouvernement fort, stable, digne? Les révoltés parisiens ne sont-ils pas au point où désirait les voir feu Léopold lui-même quand il avait commencé la guerre? Les vieilles puissances refuseront-elles maintenant à cette France dite républicaine de rentrer dans leur concert? La paix n'est-elle pas proche? Allons, qu'avec nous la Prusse traite. — Et Robespierre, glorieux, regarde à Vienne,

où les diplomates font cuisine. Ah! mon pauvre cosmopolite, tout est dit! Tu ne recouvreras ta liberté qu'après une paix plâtrée! Et alors on te proscrira de ta Gaule, peut-être bien même du continent entier. Ne souhaite donc pas ta délivrance! Prisonnier, tu es encore dans Paris.

Mais pourtant, si Danton... Danton? Qui donc croit encore à son influence? Sa diplomatie est avortée; ses négociateurs sont aussi sous clef; il n'a plus à sa dévotion un seul général en activité; son Westermann même est suspendu! Plus un ami au Comité, puisque Hérault a dû faire retraite. Ses créatures, qui tiennent trois ministères, n'y sont que pour figure. Enfin le thème national sur lequel les Jacobins pérorent est la satire même de ses espérances. Il est à la remorque de Robespierre. Il ne peut rien! — Rien? Ah! quoi qu'il apparaïsse, il peut *tout*, répètent les journaux d'Europe. Oui, c'est lui qui sera le pacificateur; car, si le Comité ne s'est pas transfiguré en frimaire, il pourrait bien être renouvelé en ce mois-ci, nivôse. Et, pour ce, il ne faut qu'un vote du Parlement anglais qui va ouvrir. L'opposition y clamera à plein gosier : « La Paix! » Et si Pitt, l'homme de la guerre, est culbuté, il entraîne dans sa chute Robespierre et sa politique continentale. Alors il y a trêve, sinon la paix. Trêve de deux ans! c'est entendu! afin de constituer... — Quoi? — Mon Dieu, on ne sait!... Mais le fait est qu'on annonce déjà publiquement que le fils de Philippe-Égalité, le jeune héros de Jemmapes, professe en Suisse les mathématiques, occupation qui vaut bien l'art de la cordonnerie, que pratique le petit Capet à l'exemple des Élèves de la Patrie! — Et c'est un fait aussi qu'à la trêve Anacharsis sera délivré, tout comme chacun, et

qu'il sera libre, pendant le tripotage, d'aller, de venir, de parler, sinon comme Sans-Culotte, du moins comme grand seigneur!...

Eh bien! non! il ne sortira, ni de par Robespierre, ni de par Danton! — Le premier cri qu'il a poussé dans sa prison, en embrassant Vincent, le secrétaire général à la Guerre, disait vrai : « Les Cordeliers sauveront la République ! » — Il ressuscitera, l'Orateur du genre humain, de par l'idée parisienne-cosmopolite, elle-même ressuscitée. Oui, en dépit des intrigants, des médiocres, des tripoteurs, des vertueux, la ville va reprendre langue et conscience. Les Cordeliers, amis des Droits de l'homme, l'ont juré!...

Vraiment; l'entreprise était d'audace. Sauf le noyau cordelier, — où qu'on regardât dans Paris, il y avait déjà désolation, relâchement, soumission. On criait, mais on obéissait. Jamais on n'avait vu dans les rues tant de bonnets rouges, tant de vestes, tant de carmagnoles; mais sous ces bonnets c'étaient figures de muscadins, comme sous l'habit de Suissesse et coiffées en Méduse, c'étaient la tourbe des filles qui se moquaient bien des principes. La république n'était plus qu'une mode, qu'une mascarade. Si aux Jacobins on n'argumentait plus que par ordre quand on ne personnalisait point; à la Convention on ne délibérait plus, on enregistrait seulement. Les plus énergiques d'entre les députés semblaient aussi domptés. Léonard Bourdon est chargé de rédiger les actes de civisme ; on lui enjoint d'intervertir l'ordre chronologique afin d'omettre Loustalot, le grand journaliste, et tous ceux qui, depuis 89, ont vécu ou sont morts pour les Droits de l'homme ; et Léonard ne rejette pas la plume. Les Montagnards missionnaires achevaient dans les départements

l'œuvre de pacification; arrivent des commissaires, non plus parisiens, mais gouvernementaux, qui de haut les surveillent, les contrecarrent, les menacent même; et les Montagnards se contentent de demander leur propre rappel. — L'armée révolutionnaire est encore là, mais sans chef elle ne bouge; si bien que les accapareurs se rassurent, que la famine recommence, et qu'on n'ose plus proposer comme remède qu'une mesure d'enfant : un carême civique. Le Comité, qui hier grondait parce que la Commune faisait fermer à la majorité des voix les temples du seul culte payé, requiert à Paris même, pour le service public, les lieux où l'on veut fêter la Raison, et empêche ainsi une cérémonie qui ne coûte qu'à ceux à qui elle convient. Les feuilles qui s'impriment sont pour les trois quarts à la solde de Necker ou de Calonne, et elles ont le ton des journaux constitutionnels avant le 20 juin 1792. Le Comité donne les nouvelles, et les nouvelles sont toujours fausses. — Enfin, aux armées, Hoche, un Sans-Culotte, débloque Landau, parfait! mais il pousse jusqu'à Worms, jusqu'à Spire!... Guerre offensive! vite, on le suspend. On suspend même Jourdan, le vainqueur de Watignies, ce brave général roturier qu'Anacharsis avait embrassé le premier jour de sa présidence jacobine. Ah! le baiser lui a peut-être communiqué une fièvre inextinguible de cosmopolitisme! Quel danger! hors d'ici, Jourdan!

Tel est Paris, telle est la France! — Ils ont cru, les braves Sans-Culottes, réminiscence de leur éducation d'enfance! qu'en se laissant chacun confisquer ses vertus, ses forces républicaines, ils allaient enrichir d'autant la puissance du Comité sauveur. Et nul n'a songé que les consciences n'étaient pas des choses, mais des voix; qu'on

ne les donne pas en les faisant taire, et que le Comité n'apparaissait grand en puissance que parce que sa conscience seule surnageait au-dessus du silence volontaire de toutes. — Volontaire ? Comment! l'Europe croit bien... — Oui, le petit monde européen des diplomates s'imagine déjà un étouffement forcé sous l'empire du septemvirat, car il n'a point idée de la badauderie parisienne... — Eh bien! oyez tous le cri d'homme que pousse enfin, dès que le grand réveil est résolu, le magistrat-journaliste, dans la personne duquel la ville est maculée chaque jour par ordre des gouvernants factieux. A ce cri, qui dit l'histoire d'Hébert! — Paris soudain retrouve la sienne (1).

« Comme dans l'ancienne cour, il y a donc des fous à titre d'office ? s'écrie Duchesne au nez de l'instrument Camille... Ah ! tu me reproches ma pauvreté, coquin !... Tu rougirais de te rappeler l'hôtel de la frugalité, où nous nous sommes trouvés ensemble et à côté de braves maçons et de pauvres ouvriers qui valaient mieux que toi et moi ! — Ah ! je n'étais pas, dis-tu, dans le cheval de bois en 89 ? J'étais bien comme toi du Palais-Royal. Mon nom était dans la poche de Flesselles avec tous ceux des motionneurs. Mais pauvre ! je ne fus pas citoyen actif. — Ah ! tu convertis en banquier anglais un excellent patriote, de Cock, dont la tête est à prix en Hollande ; tu l'accuses d'être l'ami de Dumouriez, parce que Dumouriez, que tu connais plus intimement que lui, lui a volé la moitié de sa fortune en le leurrant de l'espoir de le reconduire dans son pays. Tu dis que je bois avec lui le vin de Pitt. Je ne me suis jamais trouvé chez ce martyr de la liberté qu'avec les meilleurs patriotes, et avec les députés irréprochables

(1) *Hébert à Camille Desmoulins.*

que tu dois accuser comme moi! » — Et comme Camille l'avait accusé d'avoir reçu de l'argent pour faire élargir un prisonnier ou un émigré (je ne sais pas bien, disait effrontément Camille) : — « Coquin, ripostait Hébert, nomme ce prisonnier! Tu sais que voudrais-je même faire élargir, je ne pourrais. Il me faudrait pour complice et l'administration et les membres du Comité de sûreté générale. » — Et comme Camille avait reproché à Hébert ce que Brissot avait reproché à Camille en 92, — de gagner de l'argent avec son journal, Hébert avouait franchement qu'il avait gagné 70,000 francs depuis le mois de juin : ce qui faisait 35,000 francs pour sa part, puisqu'il avait un associé, Marquet de Montfort-l'Amaury. Or Loustalot touchait, en 90, 25,000 francs de Prudhomme, et Camille 10,000 francs de Caillard. Encore Hébert n'avait-il gagné autant que grâce aux représentants du peuple en mission aux armées, qui ne cessaient de demander des Joies et des Colères pour le soldat, et grâce à la Convention et au Comité de salut lui-même, qui avait enjoint à Bouchotte de souscrire aux journaux patriotiques. L'abonnement du *Père Duchesne* n'avait été d'abord que de trois mille numéros, puis ensuite de six mille; enfin, sur les demandes des représentants aux armées, il avait été porté jusqu'à douze mille : ce qui était encore insuffisant, puisque, les armées grossissant chaque jour, les représentants faisaient réimprimer *Duchesne,* afin qu'il y eût, suivant l'ordre, un numéro pour cent hommes. — « Et j'ai volé la République, s'écriait Hébert, parce que j'ai vendu ma marchandise et que j'ai volontairement placé tout mon gain dans l'emprunt forcé! » Alors il poursuivait : « Tu me reproches d'avoir été garçon de théâtre. Je ne m'en défendrais pas si c'é-

tait vrai : ce métier en vaut bien un autre ! — J'ai été chassé pour vol de contre-marques, dis-tu ? Cette misérable calomnie ne méritait pas d'être relevée ; mais, comme elle dévoile l'activité des manœuvres que l'on emploie pour me perdre, il faut y répondre. » Et il citait une lettre de son ancien directeur, Gaillard, qui était resté son ami, et qui ne le serait pas d'un malhonnête homme. « Enfin, je ne fus pas frater, disait encore Hébert. Je le regrette, car j'ai le malheur de ne pas savoir faire œuvre de mes dix doigts. J'eusse été bien heureux souvent d'avoir trouvé mon existence dans le travail de mes mains !... » — Oh ! paix là ! s'écria tout à coup Robespierre, pris de peur à ces accents d'entrailles qu'il ne soupçonnait guère. — Ah ! sus à la cabale ! exclamèrent alors les Sans-Culottes, soudainement exaltés par ce cri de leur magistrat, qui se faisait auréole de sa misère passée. Sus à la cabale ! nous la vaincrons ! »

Aussitôt la voix d'un autre magistrat-journaliste se fit entendre (1) : « Oui, nous vaincrons la cabale ! dit Momoro, mais en laissant les personnes, mais en revenant aux principes, les Droits de l'homme. » Et le lendemain du jour où Robespierre a prêché la toute-puissance, l'infaillibilité du gouvernement moral, voici Momoro qui raconte la toute-puissance, l'infaillibilité de la sans-culotterie : — Retrouvons notre intempestivité, notre expansion, notre instinct de propagande, notre idéal de 89. Il y a quelque chose de plus fort, de plus actif que le gouvernement le plus secret, c'est la publicité, c'est le droit de tout dire. Pour vaincre les suspects il vaut le canon et la guillotine. Au nom des Droits de l'homme

(1) *Révolutions de Paris.*

donc, clubons-nous vite! unissons-nous tous de nouveau! unissons-nous, frères Jacobins! — Unissons-nous, ami Danton! — Unissons-nous, Camille, à qui l'on pardonne après réprimande. — Unissons-nous, Robespierre, bonne dupe de l'Europe féodale. Non, ce n'est pas pour acheter à prix d'or la neutralité armée de Gênes, de Venise, de Genève, que nous avons vidé et qu'on vide encore les églises! Ce n'est pas pour obtenir au printemps une paix plâtrée que nous nous sommes soumis à la réquisition, et que nous comptons, à cette heure, 632,000 hommes présents sous les drapeaux! Ce n'est pas pour qu'on nous divise, pour qu'on nous emprisonne, que nous avons donné carte blanche au Comité de salut. Unissons-nous tous, et que justice soit rendue aux patriotes incarcérés!... » —

Dans les prisons, même élan, même réveil. Le général de l'armée révolutionnaire, Ronsin, se trouve à Sainte-Pélagie côte à côte de Desfieux et de Pereyra, les agents dantonistes. Il les morigène, il les fait pleurer même. Puis il leur dit : « Unissons-nous! et que la France soit jusqu'au Rhin. Ce n'est que par la guerre que nous échapperons aux intrigants aristocrates. Une paix plâtrée ne consolidera jamais la liberté. » Et comme ces messieurs vitupèrent la Convention mutilée, muette : « Attendez la nouvelle législature, leur dit encore Ronsin, attendez pour demander aux mandataires infidèles ce qu'ils ont fait pour le peuple (1). » Les réfugiés liégeois viennent chaque jour lui crier : « Nous n'espérons plus qu'en vous! » Ronsin leur jure aussi la France jusqu'au Rhin. De Lyon, le commandant du détachement de l'armée révolutionnaire, Mauban, lui annonce qu'ils sont en détresse; Ronsin en-

(1) *Procès d'Hébert et consorts.*

voie la lettre au Comité des gouvernants pour faire ouvrir les yeux et témoigner ainsi de son peu de rancune, de son désir d'union.

Au Luxembourg, même appétit de principes; que dis-je? appétit plus grand encore, puisque Anacharsis et Vincent y font noyau. Mais si Vincent a la fièvre, a le cri, Anacharsis a la sagesse, a le sourire encore. Il n'excite pas par des emportements, il éveille par des démonstrations ou même par de simples propos. — « Je me confesse publiquement, dit-il (1). Si toutes les dupes en faisaient autant que moi, les fripons renonceraient à leur métier... S'il existe en France un gouvernement secret, le vrai moyen de le consolider est de perdre les orateurs qui divulguent tous les secrets. — Hélas! toute la Gaule, où je suis né, serait libre maintenant si nous n'avions pas été trahis par une série d'hypocrites civils et militaires. » Et il expliquait aux patriotes visiteurs que le caractère d'une faction quelconque était de le persécuter, lui, le Gaulois Cloots, dont les compatriotes tendaient les bras aux débloqueurs de Landau. — « Ah! mes plans de campagne ne s'étendent pas aussi loin que mes principes. Rendre la liberté au fleuve qui nous sépare de l'Allemagne, c'est donner des ailes aux Droits de l'homme. Reposez-vous sur les départements du Mont-Blanc et du Rhin-Meuse; le monde se régénérera de lui-même; nous dormirons la grasse matinée. » — Et alors il s'écriait : « Non, point de paix plâtrée, mes amis!... Quant à la descente en Angleterre dont on nous parle, c'est une folie... Le plancher des vaches! descendons en Brabant. Que le brave Jourdan remplisse nos vœux! Le plancher des vaches! Le gou-

(1) *Lettre de Cloots aux membres du comité de sûreté générale.* Inédite.

vernement anglais, nous le tuons dans les Pays-Bas, sans coup férir. Mais si nous échouons en Albion, nous serons forcés de renoncer à la Belgique, le marchepied des Allemands, le palladium de la république gauloise. C'est une erreur ou une perfidie d'aller en Angleterre avant de récupérer nos départements de Mayence, de Liége, de Jemmapes... Le plancher des vaches! » Et il démontrait encore la folie de la descente par des raisons de l'ordre matériel, justement les mêmes dont il avait usé en 90 pour combattre la même folie!... — Or, quand il eut dit ainsi pendant quelques jours, il jeta sur page toutes ces raisons et réflexions, et voilà qu'il les expédie, sous forme de pétition, à ses ex-collègues, membres du Comité de sûreté générale, « les hommes de bonne volonté, » comme il s'écrie. Car ce sont eux qui doivent délivrer les patriotes détenus! Ils n'ont pas de politique extérieure qui aveugle leur conscience, ces braves Montagnards-là.

« Représentez-vous la situation d'un patriote dans les fers, par l'influence, sans doute, d'une cabale étrangère qui persécute les plus ardents défenseurs des droits éternels et universels de l'homme... — Point de paix plâtrée!... —

« ... Il importe aux tyrans modernes de fermer la bouche aux apôtres de la fraternité politique, comme il importait aux tyrans anciens d'écraser les apôtres de la fraternité chrétienne. Certes, l'*Église universelle* méritait moins les honneurs de la persécution que la *République universelle*, la société indivisible des hommes libres et égaux... — La France jusqu'au Rhin!... —

« ... Ordonnez la levée de mes scellés; examinez scrupuleusement mes paperasses. Vous y trouverez la gradation de mes croyances religieuses, de mes connaissance

politiques sur les hommes et les choses, le *crescendo* de mon élan vers la constitution sublime d'un peuple avec lequel j'ai fait mon éducation révolutionnaire. — Défiez-vous de la prétendue armée de quatre-vingt-onze mille Écossais conventionnels!... — Songez, mes frères, à un athlète qui n'a jamais appartenu à personne, mais dont le cœur débonnaire a cru quelquefois à la vertu des personnages soi-disant *vertueux*. Je suis homme maintenant, grâce à l'étude que nous faisons de la nature humaine depuis cinq grandes années. La prison achève tristement mon éducation. Je souffre la captivité avec horreur et résignation. Quel contraste entre mes quatre murailles et les quatre parties du monde dont nous proclamons les droits imprescriptibles!... Le plancher des vaches! le plancher des vaches!... »—Et après avoir raconté à ses collègues ce que Camille Desmoulins lui-même lui disait plusieurs mois avant la chute du trône : « La brillante perspective que tu montres au genre humain dans ton livre de *la République universelle* relève mon courage abattu. » — « Citoyens raisonnables, achevait le philosophe, le genre humain vous saura gré de mon élargissement. » Et il signait : « Anacharsis Cloots, homme; Paris, maison d'arrêt du Luxembourg, 19 nivôse, l'an II de la République des Hommes. » Puis un post-scriptum : « Citoyens compatissants, débarrassez-moi, s'il vous plaît, d'un gardien qui me brûle la chandelle par les deux bouts. Ma gouvernante vous dira le reste. » — Ma gouvernante? — Oui, il avait une femme, une maîtresse, une gouvernante, comme on parlait alors, qui veillait sur lui et qui souhaitait sa délivrance, — quoiqu'il l'adorât, prisonnier, avec une nouvelle ardeur, comme la Liberté.

Ainsi donc se font entendre les premières voix qui

chantent l'éveil parisien. Ni rage ni pleurs, cette fois; ni phrases ni pointes non plus. Les hommes disent bonnement, mais fermement : « Justice! au nom des droits de l'homme. » Et c'est parce qu'ils parlent selon la nature, à la mode de 89, — ces lécheurs de sang, ces anarchistes, ces perturbateurs, comme on les donne à l'Europe et comme l'Europe les accepte, — qu'en quelques heures, non plus d'un journal, ni d'un seul club, ni d'un seul quartier, ni de quelques prisons, mais de toutes les bouches et de toutes parts — éclate comme un immense orage : « Justice! justice! — Qu'est-ce cela? fait le Comité, qui affecte de ne point entendre, — la hauteur où il s'est placé l'excuse bien, — qu'est-ce? une intrigue? une question personnelle? » Et, pour donner satisfaction à ceux qu'il croit des rancuniers, il fait relâcher le lieutenant de Ronsin Mazuel et appréhender comme voleur Fabre d'Églantine, le plus ardent ennemi des ultras, la cheville ouvrière de la cabale dantoniste. Mais les Amis des Droits, loin de s'arrêter à ce coup d'aveugle, affirment plus haut encore par réplique leurs principes pacificateurs. Ils vont à Legendre, un ami des cabaleurs : « Vite! que Legendre embrasse Hébert! » — Mais Legendre détourne la tête. Tant pis pour Legendre! ils iront sans lui. Ils vont à Bourdon de l'Oise : « Qu'il oublie! qu'il se taise! » — Mais Bourdon fait encore sa grosse voix contre Bouchotte. Tant pis pour Bourdon! ils iront sans lui. Ils vont à Camille : « Qu'il retourne à la Cordelière! » — Mais Camille, songeant à Fabre, leur dit : « Fi! » Tant pis pour Camille! ils iront... Non! Camille dira comme eux : « Justice! » lui qui a crié si bien : « Clémence! » Il le faut! Et, pour ce, ils font happer par malice son beau-père, le déclarent suspect, l'empri-

sonnent, en s'appuyant sur des raisons non moins bouffonnes que celles qu'a produites Camille contre Hébert; et, ma foi, voici Camille qui, de toute sa voix, clame: « Justice! justice! pour mon beau-père! » en même temps que la ville entière dit: « Justice pour Ronsin! justice pour Vincent! » — Oui, Ronsin! Vincent! ce sont enfin les noms cordeliers qui remplissent Paris! Ronsin, le symbole de la révolution à l'intérieur; Vincent! le symbole de la révolution hors frontières, est-ce croyable? on les souhaite libres. Tous les amis des victimés, des suspects, des intempestifs, sentent que l'élargissement de ces hommes qui, hier encore, effarouchaient les trembleurs, doit mettre fin au régime inquisitorial du Comité sauveur. Aussi, en dehors même de l'action cordelière, le Club électoral rédige une Adresse au Comité de sûreté, pour demander l'accélération du rapport sur les deux patriotes détenus. Toutes les sociétés populaires y adhèrent (1); que dis-je? chacune d'elles député même à l'hôtel de Brionne, si bien que le Comité de sûreté est à toute heure, sans relâche, envahi, interrogé, prié, menacé. Le 9 pluviôse, le député cordelier-jacobin Léonard Bourdon demande à la Jacobinière que les frères et amis réclament avec instance comme toute la ville. — Mais qu'est-ce? Robespierre est là; il dit: « Je m'y oppose. » Et la raison? « ... Pour ôter tout prétexte aux intrigants de dire qu'on a forcé la main du Comité de sûreté. » A cette raison de sphynx: — « Tant pis pour les Jacobins! » disent les Cordeliers; et ils vont seuls, le lendemain, à la barre pour répéter leur cri: « Ronsin! Vincent! » Et ils attendent un jour encore le rapport, et ils attendent deux jours.

(1) *Procès-verbaux de la Société populaire des Tuileries.* Manuscrit.

— Au troisième, qui monte à la tribune?... Hein?... Ce n'est pas Vouland du Comité de sûreté, mais Barère du Comité de salut! Qu'est-ce à dire?

C'est-à-dire que le Comité de salut, qui d'abord avait pris cette tempête pour une averse partielle et d'un moment, l'a vue enfin dans sa puissance, embrassant tout le ciel parisien et capable de noyer tout soudain sa politique. Aussitôt il a formulé, non point révolutionnairement : « C'est la voix de l'opinion qui gronde! » mais encore gouvernementalement: « Ce sont clameurs de modérés et d'ultras coalisés. Divisons vite! » Et il s'est rappelé qu'en septembre, aux applaudissements des Sans-Culottes, Barère avait dérouté, par son discours sur l'acte de navigation, toute la diplomatie dantoniste; et il lance à nouveau aujourd'hui le Gascon, pour qu'il révèle les essais de paix plâtrée que se permet toujours Danton. — « Entendez-vous, Sans-Culottes, ce que vos alliés de l'heure présente espèrent, acceptent, ont déjà presque conclu : une trêve, trêve de deux ans avec les vieilles puissances, non pour asseoir la République, mais pour essayer un gouvernement quelconque. Quelle couardise! Ils vous vendent à l'Europe! et c'est de cette politique que vous allez faire le triomphe, tandis que nous, nous disons: Point de trêve! La paix, oui; mais la paix avec la République, la paix et la ruine des tyrans, la paix et le réveil des peuples; — tout comme vous! » Et voilà Barère qui crie : « Guerre! non-seulement au gouvernement anglais, mais à tout le peuple anglais; car il ne faut plus distinguer les peuples de leur gouvernement. » Et comme cette maxime robespierriste aurait fait grimacer la Sans-Culotterie, Barère ajoutait qu'il l'appliquait à l'Angleterre seule, dont le gouvernement était national, puisqu'il

était constitutionnel : ce qui faisait grimacer la cabale dantoniste. Bref, le discours avait une si forte odeur de propagande armée, que le journal-affiche des modérés l'*Observateur* devait s'en écrier : « Mais le Comité rêve donc la politique d'Anacharsis Cloots ! »

« Allons, on ne veut rien comprendre, dirent les Amis des Droits. Il faudra bien pourtant qu'on se rende au vœu de tous ! » Dans la journée, le Club électoral avait fait placarder une affiche où l'on proposait l'appel au peuple pour la délivrance des patriotes détenus ; les Cordeliers renient l'affiche : procédé illégal. Mais le soir, dans leur club, afin de bien attester que, s'ils tendent la main aux modérés, ce n'est point par oubli des principes, mais bien au contraire pour y rappeler, les voici qui caractérisent leur conduite par un acte étrange, d'effet purement moral, mais dont l'interprétation ne peut être équivoque. Dans le club des Amis des Droits était exposée la déclaration des Droits. Les Cordeliers décident que le décalogue humain sera voilé, parce qu'il y a oppression. Et solennellement, en effet, sur le tableau sacré, ils jettent, non pas le voile tricolore, adopté désormais pour les funérailles, mais l'affreux voile noir des temps passés. — Oui, la République est en deuil. Avis en sera donné à la France entière ; mais, tout d'abord, qu'une députation se rende cette nuit même au Comité de sûreté pour lui dire notre résolution, car nous ne sommes pas, nous ne serons jamais des factieux ! — Et ils courent. O miracle de ces temps à jamais enfuis ! Qui le croirait ? ce voile, ce simple voile jeté décida de tout. Le Comité de sûreté prit peur, le Comité de salut se troubla : masquer les Droits, c'était le démasquer ! Le lendemain, Vouland était à la tribune, faisait son rapport et concluait à l'élargissement de Ron-

sin et de Vincent. « Je proteste! » s'écriait encore Bourdon de l'Oise; mais Danton se levait, et lui-même déclarait — en vérité, Barère, tes gasconnades n'ont servi de rien. L'alliance est faite! — il déclarait applaudir à la délivrance de ces hommes qu'il avait jadis qualifiés d'ultras.

Le 14 au soir, le général Ronsin et le secrétaire de la guerre, Vincent, sortaient donc en triomphe, l'un de la prison de Sainte-Pélagie, l'autre de la prison du Luxembourg, trompettes sonnant, tambour battant, aux acclamations des sections de l'Unité, de Scevola, du Bonnet-Rouge et de Marat. Dans toutes les sociétés populaires on va crier leur élargissement, et toutes tiennent à honneur de manifester l'intérêt qne leur inspirent des citoyens sur le compte desquels la bonne opinion est si généralement prononcée. — Ah! au nom des droits de l'homme, unissons-nous tous! Meurent les intrigants! Meurent les ambitieux, et que l'idée parisienne cosmopolite renaisse! — Ce fut ce soir-là le cri du club des Cordeliers, qui n'eurent garde de lever le voile noir qui couvrait les Droits de l'homme, car il n'y a encore que deux patriotes de rachetés; or il faut le salut de tous : Paris, France, Univers!

Grâce à Danton avait commencé le rapatriage des vieux Cordeliers et des vrais Cordeliers, des Cordeliers de l'ancien district et des Cordeliers clubés, des Cordeliers selon le sol et des Cordeliers selon l'idée. Que grâce à Legendre s'achève le renouement! Legendre verra Ronsin. Ah! le beau trait d'union que le naïf Legendre! Le gros mouton que ce boucher! Aux temps héroïques, il était tout entrailles; chez lui on se logeait, chez lui on se cachait. Il avait nourri Vincent, il avait donné refuge à

Marat. Si mesdames de la halle disaient : « Maman Mirabeau ! » les citoyennes du quartier disaient non moins galamment : « La mère Legendre ! » Eh bien donc ! mère Legendre, raccommode entre eux tes enfants !... Oui, mais pourvu que les honneurs n'aient pas dénaturé cette mère ! Car, depuis le 31 mai, Legendre et son épouse ne sont plus rue des Boucheries, savez-vous ! Legendre habite rue de Beaune ; il frise le faubourg Germain. Legendre, en outre, est allé en mission comme tant d'autres députés ; il a revêtu le costume de représentant, l'habit brodé, soyeux et le panache. Ah ! voilà un costume, une fois essayé, qu'on se croit toujours au corps ! Si Legendre en avait oublié le tablier de boutique?... Legendre, en effet, avait oublié. Il préférait l'étalage à l'étal, et ne pouvait plus s'empêcher de représenter. C'est ce que vit bien Ronsin à sa rencontre avec lui chez le ministre Bouchotte. Dès l'abord : « Toutes les agitations qui ont eu lieu relativement à votre arrestation, représenta Legendre au général, pourraient nuire à la cause de la liberté... » Et puis : « Vincent est un écervelé. Il peut avoir un bon cœur, mais il a une mauvaise tête. Il faudrait lui laver la tête. Je vous engage à la lui laver, vous, son ami. — C'est plutôt votre affaire que la mienne, répliqua Ronsin. Vous avez des droits sur lui, vous, son père ! » (Il eût mieux fait de dire : « Vous, sa mère ! »)... Et rendez-vous fut pris chez Pache, « pour laver la tête à Vincent, » disait Legendre, « pour voir à s'entendre, au nom des Droits de l'homme, » disait Ronsin.

Même offre d'alliance fut faite aux Jacobins. Pour la seconde fois Vincent s'y présente : « Camarades, veuillez l'accepter ! » Mais les frères et amis étaient moins que jamais d'embrassade. Sans leur concours, Ronsin et Vin-

cent avaient été délivrés, et l'écume leur venait aux lèvres en voyant le baiser de paix qu'essayaient entre eux jeunes et vieux Cordeliers. Contre leur politique, on conspirait. Aussi lorsque, le 16, le Cordelier Brichet demanda, au nom des sections de l'Unité, du Bonnet-Rouge et de Scevola, qu'on courût à la Convention pour obtenir justice des calomniateurs de Ronsin et de Vincent, les frères et amis firent la sourde oreille. Et le 17, à la tribune conventionnelle, leur chef de file, Robespierre, exposait la suite de ses idées sur la politique antiparisienne, — complément du discours après Toulon, — annonçait que les esprits ne pouvaient fraterniser, et s'écriait : « Il faut épurer la ville. La protection sociale, c'est-à-dire gouvernementale, n'est due qu'aux citoyens paisibles ; ni modérés ni ultras, c'est la même bande... Tel, disait-il encore ce jour-là, songeant au Cosmopolite détenu, tel appelait la France à la conquête du monde qui n'avait d'autre but que d'appeler les tyrans à la conquête de la France. L'étranger *hypocrite!* qui, depuis cinq années, proclame Paris la capitale du globe, ne faisait que traduire dans un autre jargon les anathèmes des vils fédéralistes qui vouaient Paris à la destruction. Prêcher l'athéisme n'est qu'une manière d'absoudre la superstition et d'accuser la philosophie ; et la guerre déclarée à la Divinité n'est qu'une diversion en faveur de la royauté. » O Hertzberg! es-tu content? — Enfin, le 19, comme le Cordelier Brichet renouvelait sa proposition et signalait le Marais tout-puissant à cette heure, le myope, non-seulement le faisait expulser de la Jacobinière en compagnie d'un autre Cordelier, Saintex, qui protestait contre le despotisme d'opinion, — mais il déclarait que le Marais était bien d'accord avec la Montagne. — Jugez si la candidature Vincent

peut être agréée ! Le conciliateur Momoro s'emploie tout entier auprès du comité de représentation : « Admettez Vincent : il sera le gage de notre alliance ! » Mais c'est en vain que le comité conclut à l'admission ; Dufourny, l'homme libre, ami du député dénonciateur Phelippeaux, se lève furieux dans la Jacobinière, demande l'ajournement de toute discussion, et va même jusqu'à dénoncer Momoro comme un intrigant. La Jacobinière se rend, et la politique robespierriste est sauve.

Le lendemain, c'était le rendez-vous Legendre.

Chez papa Pache, que toute la France avait vu si simple pendant les fêtes du 10 août et qui, en cas d'aventure, pourrait bien être acclamé grand juge, arrivaient, ce 24 pluviôse, et Legendre et Ronsin, et Momoro, et Boulanger, le tenant lieu d'Henriot ; toutes les forces parisiennes étaient représentées : la commune, le département, l'armée révolutionnaire et la garde civique, toutes, y compris la guerre, car voici Vincent qui entre. Vincent court à Legendre : « Je t'embrasse pour le passé, lui dit-il en l'enveloppant de ses bras, mais non pour le présent ! — Pourquoi non ? fit l'auguste Legendre. — C'est que tu n'es plus le même qu'autrefois, lui jeta Vincent ; tu es devenu un modéré. — Quand un fou et un sot habitent en même maison, dit le boucher législateur, il faut un modéré ! En pareil cas, je me ferai toujours gloire d'être modéré. Mais vienne le jour où il y aura un tyran à atterrer, un trône à abattre, tu me retrouveras tel que tu m'as connu. » Et satisfait de sa phrase, Legendre, représentant du peuple, s'assit entre Pache, représentant Paris, et Vincent, représentant la guerre. A peine le premier morceau : « Est-ce que tu portes ton costume quand tu vas en mission ? dit Vincent à Legendre. — Assurément,

trancha Legendre. — Tu t'en revêts dans les sociétés populaires? — Non, je ne le mets qu'aux armées, pour en imposer. — Le fait est qu'il est imposant, ton costume à la Lindor. » A ce mot de Vincent : « Voudrais-tu ridiculiser la Convention dans ma personne? » exclama le boucher... Et voilà une querelle. Vincent criant : « Vous n'êtes que des mannequins! » Legendre criant : « Je réponds de toi jusque-là! » et il lui mettait la main au cou. Aussitôt le jeune homme de faire un geste de colère, et de poursuivre : « Oui, mannequins! Ton costume n'est qu'un harnois! On en ferait à la douzaine, des mannequins harnachés comme vous. — Fais-en, mugissait le bonhomme, et je les embrasserai, moi; ou plutôt, non. Tiens, je te placerai dessous, j'y mettrai le feu, et nous verrons lequel de nous deux le peuple regardera comme patriote. » Les deux amis avaient perdu la tête, mais leur querelle n'était pas moins d'enseignement. Vincent le Parisien méprisait la Convention à l'égal d'un troupeau; Legendre, monseigneurisé comme un constituant, acceptait le titre d'auguste dont l'avait paré Robespierre. Comment jamais fraterniser?

Cependant, au lever de table, on avait repris tête. Legendre voulut bien renouer avec Vincent, mais sans renoncer aux représentations maternelles. « Vous êtes de mon avis, n'est-ce pas? grognait-il à Ronsin. — Mon Dieu, faisait Ronsin, Vincent ne me paraît pas si extraordinaire. S'il n'était pas ce qu'il est, peut-être ne vaudrait-il rien dans les circonstances où l'on se trouve. » Et les pourparlers commencèrent : « Il y a une faction dans l'Assemblée, il faut anéantir la faction; si vous la souffrez plus longtemps, vous pourriez bien en rendre raison. — Les membres éclairés de la Convention, répli-

quait Legendre, sont incapables d'être d'aucune faction. Les Phelippotins (c'est-à-dire Phelippeaux, Camille, Fabre et Bourdon de l'Oise) ne sont pas à craindre. — Ce sont des factieux, reprenait Ronsin. — Il n'y a pas de factieux à la Montagne! éclata Legendre. Et il tomba en extase devant la sainte Montagne: « Il ne faut pas décimer la sainte Montagne! La sainte Montagne!... Ronsin eut un sourire; Vincent pivota sur le talon et siffla. La sainte Montagne n'était, en effet, qu'un mot de ralliement. Legendre et ses amis ne voulaient faire alliance avec la ville que pour n'être pas entamés par Robespierre. Mais des Droits de l'homme nul n'avait cure.

Momoro vint à Legendre : « Brave Legendre, lui dit-il, tu es connu pour ne point conserver de ressentiment; tu devrais te réconcilier avec Hébert. » Momoro parlait ainsi, parce qu'il savait que Legendre s'était réconcilié avec Camille, qui, non moins qu'Hébert, l'avait piqué dru. « Je ne suis pas haineux, dit Legendre; je serrerais dans mes bras, avec transport, tout patriote qui m'aurait offensé. Mais, pour Hébert, c'est un coquin; non parce qu'il m'a dénoncé, mais parce qu'il a nié et n'a pas soutenu sa dénonciation. » L'auguste boucher donnait à entendre qu'Hébert aurait dû s'excuser comme avait daigné Camille. « Vous savez pourtant que les journaux d'Hébert ont fait beaucoup de bien! » Qui parlait là? Bouchotte le ministre, venu pendant le dîner, et c'était son premier mot. « Au contraire, trancha vivement Legendre, je crois qu'ils ont fait beaucoup de mal. » Ah! cette fois, tout fut dit. On n'avait plus qu'à se séparer. Pache emmena Bouchotte dans son cabinet. Quart d'heure après, Legendre, resté seul, ouvrait leur porte et criait : « Oui, Vincent est un fou! Si vous ne le chassez pas de vos bureaux, il

finira par vous compromettre. » Ainsi les Dantonistes ne voulaient accepter de sacrifier Camille, Fabre, Phelippeaux et Bourdon qu'à la condition de voir les autres jeter à la mer Hébert et Vincent : marché de tripoteurs !

Le même jour, à neuf heures du soir, rue Thionville, Vincent, Hébert et Momoro avouèrent avec indignation l'avortement de leur double embrassade. Et toute la Cordelière cria avec énergie : « Nous vaincrons la cabale. Restons Cordeliers ! »

Oui, les Amis des Droits peuvent vaincre, aidés des Montagnards missionnaires, qui, par ordre du Comité, reviennent de tous les coins de la France, — sanglants, blessés, aigris ; — sanglants comme Carrier, arrivant de Nantes ; boiteux comme Châsles, arrivant de Lille ; aigris comme Javoques, accourant de Lyon, — et qui s'asseyent, étonnés, sur une Montagne, où l'on se parle bas, ravalée qu'elle est, par Robespierre, au niveau du Marais, — et qui s'entendent dire, non pas : « Soyez glorifiés ! » mais : « On vous accuse ; défendez-vous ! »

Les Amis des Droits peuvent vaincre, grâce aux voix multiples des sociétés populaires dont ils sont les défenseurs-nés, et que les Jacobins gouvernementaux veulent supprimer. A cette heure, elles s'épurent. Et comme elles ont pour guide-âne, en cette opération, le registre de l'ancien club des Feuillants, — qu'arrive-t-il ? que voient-elles ?... Le premier nom, le deuxième nom, le troisième, tous, on peut dire, sont noms de fonctionnaires actuellement en place, à la Convention, dans les comités, et dans les ministères, sauf celui de la guerre. Oui, les Feuillants sont en crédit, et toi, Barère, illustre membre du Comité de salut, tu les présides encore. Les Cordeliers

ont raison, la république est feuillantine. Que nous veulent donc les Jacobins?

Enfin les Amis des Droits vaincront, car, dans l'air, ce ne sont toujours que des idées de délivrance. La Convention a proclamé hier l'affranchissement des noirs, l'abolition de l'esclavage; elle déclare aujourd'hui réhabiliter Calas; mais ces décrets libérateurs d'outre-mer, d'outre-tombe ne suffisent pas à l'opinion publique : on veut la justice pour les vivants parisiens, la libération des blancs patriotes, la fin de l'arbitraire. Aussi dans toute la France, à l'exemple des Cordeliers, toutes les sociétés voilent les Droits de l'homme; aussi de toutes les prisons, tant de Paris que de Lyon, que de Nancy, que de Lille, que de Meaux, pleuvent déjà sur le bureau de la rue Thionville et des adresses, et des prières, et des attestations et des mémentos. Dans les seuls Amis des Droits, oui, les incarcérés espèrent!...

Comment, en effet, compter désormais sur la justice du tribunal révolutionnaire! Jusqu'alors les jurés s'étaient fait un devoir d'expliquer à voix haute, devant l'assistance, l'enfantement de leur conviction. Eh bien! mesure étrange! cinq jours après l'élargissement de Ronsin et de Vincent, ordre du Comité leur est arrivé de n'avoir plus à justifier publiquement leur verdict. Et le philosophe Antonelle, chef du jury dans le jugement de la reine, résigne sur l'heure ses fonctions, comme s'il se sentait atteint dans sa conscience; et le ministre de la justice, Gohier, s'abouche avec Léonard Bourdon et les Montagnards missionnaires, comme pour prendre conseil. — Nouvelles recrues pour les Amis!...

Or les Cordeliers agréaient déjà les suppliques, quand un bruit arrive: « Robespierre est malade! L'ami Couthon

malade! La maison Duplay n'est plus qu'une infirmerie! » Tous de dire : « Fausse nouvelle! » mais, renseignement pris, c'est un fait : l'Immuable est au lit. Aussitôt les malades du jour font oublier les martyrs de la veille. On disait hier : « Pauvre Ronsin! Pauvre Vincent! » On dit aujourd'hui : « Pauvre Couthon! Pauvre Robespierre! » Et voilà les sections qui cheminent vers la rue Honoré, comme elles allaient, quinze jours auparavant, à la prison du Luxembourg. Mais, chose étrange! les Cordeliers eux-mêmes, à cette nouvelle, sont près de se lamenter. Loin de se sentir débarrasser, il leur semble, au contraire, être au piége, et ils se demandent si vraiment ils ne vont pas faire le jeu de la faction même qu'ils poursuivent. Car dans l'ombre ils avisent soudain Danton comme un tout-puissant dont la politique doit infailliblement succéder à celle de Robespierre.— Depuis huit jours, au milieu des cris de délivrance parisiens, toute l'attention des habiles est aux discours que l'on prononce dans le Parlement anglais qui vient d'ouvrir, et où l'opposition ne cesse de dire : « Reconnaissons la République française! Faisons la paix! Ne laissons pas se constituer sur le continent une République armée. L'humanité, la civilisation l'exige! » Or tous les royalistes par accommodement applaudissent à ces paroles que tous leurs journaux reproduisent. — Jugez donc, si Robespierre n'allait pas ressusciter et si Pitt allait culbuter!... Ce serait fait de nous! Car Danton au pouvoir, quel signal pour le déchaînement de tous les amours-propres meurtris depuis 1789, et royalistes, et girondins, et tripoteurs! C'est Fabre, c'est Camille, c'est Bourdon, c'est Phelippeaux tenant leur proie; c'est Chabot obtenant Cloots... — Chabot? Cloots? Quel rapport entre Cloots et Chabot? — Quel? Ah! Cloots lui-

même ne le soupçonne guère ! Au lieu de demander comme ses co-détenus : « Justice ! » maître Chabot, lui, dans sa cellule, assoit l'espoir de sa délivrance sur ses dénonciations ; et pour se concilier Robespierre, il écrit au Comité : « L'agent de l'étranger, c'est Cloots et non pas moi ; délivrez-moi ! » — Or croyez-vous que, libre demain, il renoncerait à son dire ? Il a trop de taches, le pauvre homme, pour qu'alors il n'eût pas besoin d'une bonne infamie qui le retrempât !... Et puis, lâchât-il Cloots, qu'un autre aussitôt s'en emparerait, — Barbaroux, par exemple. Car du fond de sa cachette, aussi bien que Chabot du fond de sa cellule, le fugitif girondin garde mémoire de l'homme qui, le premier, a mordu les antiparisiens ; et il conseille à Salles, son compagnon, qui, dans le malheur, fait des tragédies, comme le cousin Jacques, en 92, faisait des vaudevilles, — de représenter, massacré par le peuple, ce Prussien qu'on vient d'arrêter. — Après la dénonciation, l'assassinat !... Oui, voilà bien le dernier terme de la réaction dantoniste. O Sans-Culottes, plutôt votre justice !...

Les Cordeliers, donc, distinguent avec plus de soin que la veille les suppliants qui les assiégent, et ils se montrent avares de protections. Le 1er ventôse, ils recevaient prière du grand prédicateur des Droits, Thomas Payne. Quoique sous clef, Thomas vient justement d'éditer *le Siècle de Raison*, livre tout à la gloire du mouvement du culte. Il est bien méritant aux yeux des Sans-Culottes. Oui, mais on se rappelle son vote dans le jugement du roi ; les Cordeliers n'ont point pitié, et sa lettre lui retourne avec son vote en apostille. Tu peux toutefois dormir tranquille, *mister* Thomas : on ne touchera pas à ta tête. Car, si les Cordeliers font fi de ta supplique,

le Comité de salut, dans son rêve d'alliance avec les Etats-Unis, tiendra compte des vœux que tes compatriotes sont allés porter à la barre pour ta délivrance. Ah ! tu n'es pas du continent, toi, comme Anacharsis?

De celui-ci, le même jour, chez les mêmes Cordeliers, on lisait (1) :

« Intrépide et loyal Vincent, tu tiens parole, tu poursuis la faction en véritable défenseur des principes éternels et universels. La séance des Cordeliers, dont la *Feuille du Salut public* nous a transmis le procès-verbal, ravit mon âme jusqu'au troisième ciel !.... Républicains courageux, poursuivez votre carrière civique et je réponds du succès le plus rapide, le plus éclatant. Les patriotes opprimés oublieront leurs souffrances, car le peuple souverain est outragé dans la personne des hommes populaires que l'on calomnie et que l'on énerve dans la prison des gens suspects et des criminels de lèse-nation... »

Il ne bégaye pas ses paroles, cet autre propagateur des Droits. Aussi les acclamations unanimes du club saluent sa missive. Il sera le premier sur la liste de délivrance, l'Orateur du Genre humain, le Clévois, l'homme de la rive gauche du Rhin, que Robespierre mordait encore le 17, et que ce 17 là aussi on transférait, par ordre, du Luxembourg à Saint-Lazare. Car la suscription de la lettre l'atteste. On l'a exilé du quartier central des Sans-Culottes, ce Sans-Culotte par excellence. — Mais dans quel but? Que craindrait-on?... — Eh ! que nous importe! Si loin qu'il soit, à cette heure, du tourbillon révolutionnaire, son énergie est si grande encore qu'elle ajoute même à celle des Cordeliers libérateurs. La maladie de

(1) *Lettre inédite de Cloots à Vincent.*

l'Incorruptible les avait déroutés un moment. A la voix chaleureuse du Cosmopolite, ils reprennent tous leur élan. Et c'est plus haut que jamais qu'ils vont crier : « Espoir ! » aux patriotes détenus ; et c'est parmi les détenus une exaltation telle, qu'au Luxembourg les Anglais prisonniers et les aristocrates suspects ne savent qu'imaginer. Enfin, c'est à la barre de la Convention, la société des Défenseurs de la République, les prétendus tape-dur du café Chrétien, qui viennent dire : « Nous étions huit cents ! Six cent cinquante des nôtres sont morts aux frontières ! Fabre nous a calomniés ; nous allons le poursuivre ! »

« Oui, poursuivons la faction, répètent dans chaque section les voix cordelières. Nous le pouvons, nous le devons même sans les Jacobins. — Les Jacobins ? Mais ils sont avec vous. — Comment ? Que dites-vous ? Depuis quand ? — Depuis deux jours peut-être, et le Comité de salut vous approuve aussi. — Hein ? — Vous ne savez donc pas ? Repentant, l'aîné des Robespierre se dit malade, afin de laisser le champ bien libre aux rapprochements des patriotes. — En vérité ? — La preuve c'est que Collot, votre ami, figure à cette heure le comité dans la jacobinière même, et qu'on vous y attend. »

Et, en effet, le 6 ventôse Collot criait, au rebours de Robespierre, du haut de la tribune jacobine : « Unissons-nous tous ! » — Ah ! quelle joie pour les braves Sans-Culottes !...

Le lendemain, 7 ventôse, le général Ronsin et Vincent étaient mandés au Comité de salut public. Plus de doute, on veut s'entendre. Mais qui est là ? Qui les reçoit ? Rien moins qu'un camarade, quoique aussi jeune que Vincent : Saint-Just. Une des personnes de l'émanation trinitaire

de la révolution, dit l'un. — Qui procède de Robespierre sans en être engendré, dit l'autre. — Un Romain! — Non; un sphinx! — Oui, un monstre! Même peau que le myope, peau d'immaculé : le sang n'y mord. Du reste, ni geste ni phrase. Il se tient! Ce long jeune homme pivotal est bien un saint. Saint-Just arrive des armées.

— Voulez-vous partir pour l'armée du Nord en qualité de commissaire-ordonnateur? fait-il soudain à Vincent.

Comment? Quelle proposition? Est-ce un Dantoniste corrupteur qui parle? Et sait-il bien à qui? Il propose justement à qui dispose; au Pitt de George Bouchotte, comme parle Camille.

— Non, dit Vincent tout surpris.

— Désirez-vous un commandement aux frontières? dit alors Saint-Just à Ronsin.

En vérité, ce jeune homme ne sait rien ou il se moque. Faire offre à Ronsin, ex-général ministre, chef de l'armée révolutionnaire, et de quitter Paris encore!...

— Non, dit Ronsin.

— Que voulez-vous donc alors?

Ronsin et Vincent se regardèrent. Ce qu'ils voulaient *pour eux*, c'était bien là ce que leur demandait l'énigmatique. Ronsin et Vincent n'osaient comprendre. Quel est cet être? Qu'imagine-t-il des autres? Qu'imaginerait-il de lui? A Strasbourg il a fait la chasse aux étrangers; vient-il à Paris pour faire la chasse aux Sans-Culottes? Pauvre Ronsin! pauvre Vincent! qui s'attendaient à parlementer entre quatre-z'yeux, les pieds sur les chenets. Devant cet homme sans phrase ils restaient là sans voix. Cependant leur langue se dénoua, et, dénouée, se donna beau jeu. Ah! Saint-Just comprit-il, quand il les entendit lui crier : « Nous ne voulons pas être menés, voilà tout! Si

nous avons fait une révolution, c'est pour être libres. Un gouvernement comme tu le disais toi-même en septembre, d'après Cloots, est un mal nécessaire; oui donc, un mal!... Pourquoi les soixante-treize sont-ils sous les verrous et qu'on ne les juge pas? C'est pour mener le Centre. Pourquoi Chabot, Fabre et les autres sont-ils au Luxembourg, et qu'on ne les juge pas? C'est pour mener leurs amis. Pourquoi mes adjudants, les chefs de l'armée révolutionnaire, sont-ils aussi détenus? C'est pour nous mener, nous. Or nous ne voulons pas qu'on nous mène. Nous voulons la vie! La vie, c'est l'ordre! Fi de la politique! Fi de l'Europe! Vive l'homme! Fi de la conscience nationale! Vivent les consciences sociales! L'idée parisienne et le Rhin! Nous échappons à la dictature, et la sans-culotterie s'organise!... » Et ils poursuivirent : « S'il y a famine, ce n'est pas à cause de nous qui nous agitons, mais bien à cause de vous, qui tous les jours faussez la loi. Vous la dégradez; il n'y a pas confiance. Vous avez trahi les souverains opprimés en bannissant les bannis de rois, les volontaires de l'idée! Vous n'aurez plus demain pour vous les patriotes, si vous trahissez encore la ville en nous chassant aussi. Et nous morts ou proscrits, vous périrez!... Ouvrez donc les prisons aux camarades, non par esprit de concession à un parti, mais par esprit parisien-cosmopolite. Fortifiez la ville de toutes nos consciences en éveil, et la République est immortelle!

— Enfin, dit Saint-Just, si les patriotes détenus sortent, — partez-vous?

— Eh bien! si les patriotes détenus sortent, nous partons, répondirent les deux patriotes frémissants.

— Moi, à l'armée du Nord, dit Vincent.

— Moi, où il vous plaira, dit Ronsin.

Et tous les deux de s'éloigner sans avoir vu Saint-Just ne rien perdre de sa dignité. Il ne fraternise pas, celui-là. Il éloigne. Ah ! plutôt Legendre !...

Vingt-quatre heures après, Saint-Just était à la tribune de la Convention. Il criait au nom du Comité de salut ; « Guerre aux indulgents! Justice aux patriotes! » — Et voilà le Comité de sûreté et les comités révolutionnaires des sections chargés de la délivrance des persécutés. Quant aux suspects, on partagera leurs biens entre les Sans-Culottes malheureux. On partagera?... Oui, c'est le mot de Saint-Just, et c'est la volonté de la Convention : on partagera !... Ah ! Paris n'avait garde d'exiger pareille mesure d'aumône. La propriété doit se conquérir ; hier, les nobles par les armes ; aujourd'hui, les Sans-Culottes par le travail. Demandez plutôt à Momoro ! Mais qu'importe cette sottise des gouvernants ! Les patriotes vont être libres. Le Comité et la Commune fraternisent. Réjouissons-nous donc. La cabale est vaincue.

Aussi quelle séance, le soir, aux Jacobins ! Les élèves du Salpêtre, jeunesse départementale ! étaient là, remplissant les tribunes du club. Léonard le Parisien harangua. On eut l'enthousiasme de brumaire. Au renouveau, toutes les hontes de l'hiver s'effaçaient. « Fédération plus belle que toutes les autres, criait l'instituteur selon la nature aux enfants de la province. Ce n'est plus une divinité que nous ne connaissons pas, que nous jurons d'adorer; c'est une divinité salutaire qui a étendu ses bienfaits sur toute la France, la Liberté. Qu'il y ait fête ! — Oui, soyons unis, fit à son tour Collot, plus de divisions ! Cependant ajournons la fête, pour que tous les retardataires, pour que tous les patriotes aujourd'hui détenus puissent aussi prendre part à ce serment d'union indissoluble. — Les

Cordeliers sont là, crie soudain le président. Aussitôt les applaudissements éclatent unanimes. — Nos ennemis sont frappés au cœur, exclame Collot, et il cite de mémoire un passage du rapport de Saint-Just : « Qui sont ceux qui veulent briser les échafauds ? Ce sont ceux qui craignent d'y monter !... Ne vous arrêtez pas dans la révolution : celui qui n'aurait fait que la moitié du chemin n'aurait fait que creuser son tombeau. » Osez, répétait-il, se faisant toujours l'écho de Saint-Just. — Osons, ce fut la clameur du club entier, Jacobins, Cordeliers, élèves du Salpêtre : et tous s'embrassèrent. La révolution reprenait cours !

Aussitôt les sociétés populaires reprennent les questions abandonnées depuis trois mois aux hommes du gouvernement. « L'instruction ne va que d'une aile. Vite ! qu'on ouvre les écoles primaires ! Pourquoi recommence-t-on à messer dans Paris ? Manuel, Lalande, Crouzet, Cournand, Gail, savants, artistes, professeurs, hommes de lettres, vite ! des discours de morale aux temples de Raison ! Et veillons aux bouchers ! et veillons aux accaparements ! Achevons d'équiper notre cavalier pour la bataille ! Mères, allaitez vos enfants ! Ayons un journal de correspondance entre tous les clubs ! En voici le prospectus ! Il date de brumaire ! Reprenons-le ! Que dit-il ? « La question de la propriété est la vraie pierre de touche ! C'est aux sociétés populaires à la résoudre. » Résolvons-la, et mieux que ne peut le faire Saint-Just à lui seul. Religion, propriété, famille, que tous les problèmes sociaux reviennent aux mains de tous. Et que la volonté de la grande Sans-Culotterie soit faite !...

« — Anacharsis ! criait-on le lendemain du 8 pluviôse, dans la prison de Saint-Lazare ; Anacharsis ! on te de-

mande au guichet! — Qui?... — Le général Ronsin! — Le général!... » Anacharsis s'élance. —La justice triomphe ! L'idée parisienne-cosmopolite est sauve! Le général a mission d'Elie Lacoste, membre du Comité de sûreté, de s'enquérir des détenus patriotes! — Est-ce possible! — Oui, faites des mémoires, donnez-les-moi ou les envoyez; et vous serez de la fête prochaine. Cloots tomba dans les bras de Ronsin. Et le général-poëte de lui répéter, ainsi qu'aux autres : « Tout va bien. Tous, nous marchons d'ensemble. Et pour preuve de son dire, il emmenait déjà un détenu Cordelier, le brave Clochepin, dont il a l'ordre d'élargissement (1).

Mais voici qu'à la nouvelle de l'union des Jacobins et des Cordeliers le chœur des mécontents redouble d'éclat dans la ville affamée. Aux voix des hommes d'intrigue et d'argent, des marchands maximés, des muscadins déserteurs, des colons négrophobes, des filles publiques, des prêtres et des larmoyeurs arrivés de province s'ajoutent les cris des suspects, dont, sur le rapport de Saint-Just, on doit confisquer les biens. « Gredins! » hurlent les aristocrates prisonniers à leurs codétenus patriotes. Oh! veillez, administrateurs de police! Si, de désespoir, ces messieurs forçaient les portes pour aller mourir sur leurs mottes de terre! Déjà Camille, leur avocat, commence un huitième numéro, où il insulte au Comité de sûreté, où il appelle Dillon à l'aide, et chacune de ses feuilles circule, sous main, une à une, manuscrite. Déjà un autre député-journaliste, *Rougiff*-Guffroy, fait entendre des *drelins* antiparisiens. Et dans les rues on vend de fausses tables du maximum. Veillez!... O Comités révolutionnaires,

(1) *Procès d'Hébert et consorts.*

veillez dans les ateliers d'armes ; on voudrait les agiter ! O Sans-Culottes, veillez aux affiches : on placarde contre les Montagnards missionnaires ! Canonniers, veillez autour du Temple : on vise au petit Capet ! Veillons, camarades, criait Henriot à la force armée ! Veillons, répétait le Comité de surveillance du département, tant aux citoyens de la ville qu'aux patriotes hors barrières. La faction antiparisienne, l'héritière de Brissot, va jouer son dernier coup. Nous sommes comme au lendemain du 31 mai !

— Au lendemain ! Dites plutôt à la veille, grondèrent les Cordeliers Sans-Culottes, car ce n'est pas par jeu d'enfant qu'on s'est embrassé aux Jacobins ; car le rapport de Saint-Just n'est pas fait pour nous endormir, mais pour nous tenir en éveil. Nous sommes debout !...

« — Premier point. Il faut punir les représentants calomniateurs dont les patriotes détenus sont victimes. Ils nous ont divisés ; ils nous diviseront encore ; finissons avec eux. Or, quand on demande justice contre des représentants qu'on ne désigne pas, toute la Convention se croit menacée ; c'est un mot de Robespierre au Cordelier Brichet le Maratiste. Si nous dénonçons, il faut nommer. Nommons donc. Mais, afin que Camille le diviseur ne puisse dire : Ce sont les Hébertistes qui se vengent de leurs dénonciateurs ; afin de montrer qu'on agit non par esprit de coterie, mais au nom des principes ; — Hébert et Vincent se tairont ; mieux encore le club, pour prononcer, attendra le signal d'une autre société. Et, justement, le 9 au soir, une société populaire députait rue Thionville. Les défenseurs des Droits de l'homme, section de la maison commune, envoyaient aux Amis de la déclaration des Droits un arrêté pris, depuis trois semaines, contre Fabre, Phelippeaux, Bourdon de l'Oise et

Camille. Oui, voilà bien les têtes de la faction! voilà bien les quatre persécuteurs de la ville! Les Cordeliers approuvent cet arrêté, et d'autant mieux qu'il a date : 18 pluviôse! C'est l'époque même où vieux et vrais Cordeliers cherchaient le rapatriage. En approuvant l'arrêté, les vrais vont montrer aux vieux que le quatuor antiparisien est bien le seul obstacle à l'embrassade. Mort le quatuor, et l'on fraternise tout à fait avec Danton régénéré, comme on fait déjà avec les Jacobins. Aussi, non contents d'approuver l'arrêté, les Cordeliers veulent encore qu'on l'affiche à leurs frais et qu'on l'orne d'un considérant à l'honneur des principes : « Considérant que l'opinion publique est le tribunal irréfragable où doivent être jugés les mandataires infidèles du peuple; que la vérité, la franchise et l'exactitude caractérisent cet arrêté; que les idées qui s'y trouvent exposées sont en tout conformes à celles déjà développées par les amis de la déclaration des Droits à la société des Amis de la Liberté et de l'Égalité, le club des Cordeliers a décidé à l'unanimité, et au milieu des applaudissements les plus réitérés, que ledit arrêté dont il venait de lui être donné communication serait imprimé et affiché à ses frais. »

Mais qu'est-ce? — Entendez-vous la rumeur qui s'élève dès qu'on a vent de cette délibération? Quel considérant! Quelle audace! Non-seulement les amis des représentants dénoncés protestent, mais aussi les Jacobins et tous les amis du Comité de salut public.—Nous des mandataires! disent les augustes.—L'opinion publique seule juge des députés! disent les gouvernants. — Mais c'est vouloir nous avilir! font ceux de la Convention. — Mais c'est vouloir nous désarmer! font ceux du Comité. Et voilà qu'aussitôt, en réplique aux Amis des Droits de l'homme le Cordelier

Hubert-Leclerc est expulsé de l'église jacobine comme inobservateur des lois, et le Cordelier Marchand arrêté par un comité de section, pour opinions émises dans la Cordelière même. En même temps Barère, à la Convention, fait déclarer criminel quiconque *devancera* le gouvernement. Ah! le beau commentaire d'*intempestif!* Plus de doute! on veut échapper au contrôle des citoyens! on ne veut pas revenir aux principes de 89. Il y a tout un système à culbuter, système d'oppression ! Cordeliers, défenseurs de l'idée parisienne, qu'allez-vous faire !...

Ce qu'ils feront, ces lécheurs de sang? Eh bien!... ils feront un journal. Hommes de propagande, tout aux principes, ils croient toujours à la puissance du verbe. Ils imprimeront. Et déjà même leur prospectus est prêt (1).

Il y avait un nom, il y avait un mort que tout le monde invoquait toujours : Marat! Quoi qu'eût pu dire Hébert, Marat était passé dieu, grâce aux aristocrates, qui avaient affecté d'en faire l'idole parisienne pour calomnier Paris; grâce à Camille, qui se masquait derrière pour mieux faire pièce à la révolution; grâce enfin à Saint-Just lui-même, qui, le 28 ventôse, avait vanté l'homme : grand homme d'État. Marat donc était un dieu de premier ordre : tout à tous. « Eh bien! va pour Marat! dirent à leur tour les Cordeliers, ses fils légitimes qui, jusqu'alors, de conscience sans-culotte, ne s'étaient pas avisés d'une providence même paternelle. — Puisqu'aujourd'hui il faut appartenir à quelqu'un, comme le remarque tristement Charles Duval, puisqu'un nom d'homme est nécessaire pour servir de passe aux principes ; — soit! prenons le chiffre du mort qui nous rallie tous au lieu de nous

(1) *Journal du club des Cordeliers.*

mettre à la queue de vivants diviseurs. Plus d'Hébertistes, de Dantonistes, de Robespierristes; disons-nous Maratistes. Mais ce n'est pas le dictateur que nous voyons en lui, comme voit Saint-Just; mais ce n'est pas le dieu Terme de la révolution, comme dit Camille; ni le Moloch sanglant de septembre, comme se le représentent les terrorisés. Marat, pour nous, c'est le journaliste-modèle, conscience qui parle sans cesse et quand même, le publiciste! l'antidictateur! Or, pour suivre son exemple, nous reprenons son journal. Au nom d'un seul, à l'exemple de Jacques Roux? Non pas, mais sous le nom de tous. *L'Ami du peuple* sera le journal du club entier des Cordeliers. Hébert lui-même le réclame. Ah! — quel souvenir ce titre éveille soudain dans les cœurs. En 91, le club des amis des Droits n'avait-il pas pris résolution semblable? N'avait-il pas publié un journal collectif, anonyme, tout aux principes?... Et c'était à la veille du massacre du Champ-de-Mars! — Prévoyez-vous même aventure, Sans-Culottes?... Qui sait!...

En attendant, chacun du quartier s'emploie à l'œuvre. Rue de l'Ancienne-Comédie-Française, n°4, était jadis le coffre dénonciateur de Bonneville; même rue, chez Baron le chapelier, sera placée une boîte non moins dénonciatrice. Le juré Bavoy fera les abonnements; chez Ancar, rue des Mauvais-Garçons, se distribuera la feuille, et, rue de la Harpe, le même homme, Momoro, qui imprimait et rédigeait le journal collectif de 91, imprimera et rédigera encore les articles que le club discutera en séance publique. Voilà une feuille qui n'est pas de coterie, j'imagine!...

Mais Momoro renonce donc au doyen des journaux sans-culottes *les Révolutions de Paris?* Il y renonce, et

de nécessité, car Prudhomme, le propriétaire, tremble de peur non moins que Desenne, l'éditeur de Camille : on commence à arrêter les libraires, que dis-je? on en guillotine, témoin Froullé. Momoro donc, ayant composé le dernier numéro des *Révolutions* (un cri de la tombe, disent les uns; le testament de Prudhomme, disent les autres : tant s'y trouvent d'héroïques lamentations!...), Momoro trace soudain, tout fiévreux, le prospectus du journal du club. En 91 il formulait : Union, égalité, liberté, fraternité! et après le massacre : « La source de tant de crimes, c'est l'inviolabilité d'un homme (1)! » — Aujourd'hui il pousse les mêmes cris, les mêmes vœux, en conseillant toujours aux patriotes de rester dans la voie légale, de ne s'appuyer que sur la déclaration des Droits. Mais, hélas! ce n'est plus Danton, Legendre, Fréron, Camille qui sont à ses côtés : contre ceux-là mêmes il doit verbaliser. Aussi comme son cœur saigne!...

Aussi, le 14 au soir, comme la salle est pleine, rue Thionville ! Tout le ban et l'arrière-ban des Cordeliers sont accourus. Non-seulement Ancar, garde-magasin général pour les poudres et salpêtres; non-seulement Hubert-Leclerc, l'ex-archiviste de l'évêché de Beauvais, chef de division au ministère de la Guerre, proscrit d'hier par les Jacobins; non-seulement Hébert, Vincent et Ronsin, mais l'ex-procureur au Châtelet Chenaux; l'ex-huissier Jourdeuil, adjoint de Bouchotte; mais Dusaulchoy et Ducange, rédacteurs du *Batave* d'Anacharsis et de Cock; mais Aristide Valcour, auteur-acteur-directeur du théâtre des Sans-Culottes et collaborateur de Charles Duval; mais Sylvain Maréchal, qui hier encore, avec Momoro, rédigeait

(1) *Catalogue Charavay.*

les Révolutions ; et le chirurgien Roussillon, et le peintre en porcelaine Julien de Paris. On y voit les Cordeliers domiciliés sur la section même, comme le peintre Sandos, comme les graveurs Alix et Letrone, — celui-ci secrétaire du club avec Chenaux ; le médecin Laboureau, premier commis au conseil de santé ; Bereytter, le marchand de tableaux, Lohier l'épicier, Volland le libraire, Baron le chapelier, et Dagneau ét Prestot, Gobert, Augé, Warmé, et Clochepin le libéré qu'on entoure. Le juré Brochet avec Brichet le Maratiste ; le commissaire aux accaparements Ducrocquet ; le secrétaire de la section Lambert, et son successeur prochain, l'auteur dramatique Desforges, dont on joue l'opéra d'*Alisbelle* au Théâtre-National. Des autres, les Cordeliers hors section, il en est venu, il en vient encore de toutes les sections voisines, comme l'ingénieur Charles Bourgeois, comme l'instituteur Dubois. Il en vient aussi d'outre-Seine, non-seulement de la section Bonne-Nouvelle à la suite d'Hébert, mais de la section Lepelletier, des Tuileries, des Champs-Elysées, des Gravilliers, de la Cité, des Droits de l'homme, etc. C'est Delcloche, nommé d'hier inspecteur des hôpitaux militaires ; c'est le juge de paix Lubin, et Bouin, un autre juge, et c'est l'orfévre Bodson. Dans la foule il y a des patriotes opprimés de Lille, des patriotes opprimés de Marseille, des patriotes opprimés de Nancy et de Meaux ; puis Saint-Félix et le général Fyon, deux Liégeois, représentants des réfugiés Liégeois, qui n'ont plus pour dernier refuge, hélas ! que le quartier de l'Idée. Enfin se distinguent entre tous — les épauletiers de l'armée révolutionnaire et les officiers de la force armée parisienne, Delmotte, Dumas, Barbe, et Boulanger, et Mazuel, et le commandant Berthaud, qui chante si bien le couplet.

Mais quoi! les dames aussi sont en nombre, et celles-là n'ont jamais grossi l'escadron des jupons gras de la Jacobinière, moins encore la tourbe des aboyeuses de guillotine, qui, chaque jour, à la porte du tribunal, demandent insolemment la pièce aux acquittés en attendant le départ des charrettes de la dernière heure. Ce ne sont non plus de beaux esprits à la Roland, ni des cotillons affolés comme Théroigne. Ce sont des femmes selon la nature, selon la famille, selon la révolution, ménagères qui accompagnent leurs maris, voilà tout. Bonnes, douces, simples, ayant des pleurs, mais ayant aussi l'énergie — vienne le danger! — de crier à l'homme : En marche! et de rester, elles seules debout derrière les murailles, pour défendre le foyer, leur quartier, la Matrie! Ainsi la citoyenne Hébert, ainsi la citoyenne Ancar, née Métivier, ainsi la citoyenne Ronsin, née Lequesne; et la déesse Momoro, née Fournier, et la citoyenne Hébrard-Vincent. Entre elles toutes se remarque la sœur de l'ami du peuple, Albertine Marat. Si elles sont là, c'est qu'il y a la faim dans la ville et qu'elles viennent traduire aux hommes libres le cri des mères épuisées : Apaise-toi, mon fils!...

« Oui, apaise-toi, mon fils!... Je ne te donne que du « mauvais lait, un lait aigri par la disette!...

« Ah! si des larmes de tendresse, si les baisers ma- « ternels pouvaient suppléer à ce que je ne puis te procurer!...

« Tâche de supporter ce moment difficile. La nature a « bien des ressources. Ta mère souffre autant que toi. « Apaise-toi, mon fils!...

« Dès le berceau tu auras connu la misère! Mais dans « un corps affaibli ton âme prendra de la consistance, de « la fermeté! Apprends déjà à souffrir!

« Un jour tu nous vengeras des maux dont on voudrait « accabler ta famille.

« Sache que tu es l'enfant de la liberté, l'espoir de la « République. La main du despotisme et de la superstition « ne pèse point sur ta tête. Oh! apaise-toi, mon fils!...

« Ne déchire pas avec tes cris le sein de ta mère. Répu« blicain avant de naître, soutiens-en le caractère en en« trant à la vie : étouffe tes gémissements! Ils font la joie « du royaliste. L'entends-tu qui s'écrie : Détruisons les « hommes libres jusque dans leur germe!...

« Mon fils, oh! apaise-toi! »

Tel est le chant de douleur qui bruit sur ces lèvres de femmes. Le cœur de Marat, suspendu par un fil aux voûtes de la salle, en semble battre!... Venez, Jacobins, transis dans votre église épurée, et que la voix même de Collot ne peut plus réchauffer; venez retrouver dans cette cohue fraternelle le club et ses chaleurs du bon temps. Mais quels applaudissements! Qui entre? Sont-ce les frères et amis! Ah! mieux que des Jacobins! ce sont les Montagnards missionnaires! — non moins aigris que les Sans-Culottes parisiens contre le Comité et la faction. Amis des Droits, vous avez vaincu. La Montagne avec vous fraternise. Les mandataires fidèles sont aux Cordeliers!... Aussi comme les amis de Camille et ceux de Dufourny se glissent inquiets dans la foule pour voir et pour troubler : — « Voici le prospectus du journal. On va lire. » — C'est donc pour entendre cette lecture que les Montagnards sont venus? Oui, las de voir le journal jacobin ne prendre de la Montagne que le nom, ils veulent patronner la feuille maratiste, qui rappelle aux principes (1)!...

(1) Les séances du club des Cordeliers sont défigurées dans le *Moniteur*.

La lecture commence :

« Le club des Cordeliers, justement alarmé des dan-
« gers nouveaux qui menacent la République, a résolu de
« réparer la perte de Marat.

« Le club des Cordeliers avait instantanément jeté le
« voile sur le tableau de la déclaration des Droits, qui est
« dans son sein, jusqu'à ce que le système d'oppression
« dirigé contre la liberté et les patriotes qui ont fait la
« révolution soit déjoué. Le voile est tombé !... »

Ah ! quels cris ! quelle tempête !... Le voile est tombé ? Non, il ne faut pas dire cela, Momoro. Le voile n'est pas tombé. Il ne faut pas qu'il tombe. Les patriotes sont encore opprimés !... Et c'est à qui dira, remarquera, clamera : Voilà juste un mois que Ronsin et Vincent sont libres ! les autres patriotes le sont-ils ? Le sont-ils à Lille, à Lyon, à Marseille, à Nancy ? Bien au contraire, on emprisonne encore ! La faction est toute-puissante, en dépit du discours de Saint-Just. On nous endort ! N'a-t-on pas arrêté Marchand ! Et des Jacobins, n'a-t-on pas chassé Leclerc ? L'alliance avec les Jacobins n'est pas franche ! Non, il ne faut pas que le voile tombe ! Il ne doit tomber qu'avec la faction. « La faction ! Ah !... s'écrie Vincent qui s'élance à la tribune, elle est plus à craindre que celle de Brissot. » Et il dénonce les serviteurs jacobins de la faction, Dufourny et Lhuillier. Aussitôt Carrier, Carrier le Montagnard, — un Montagnard à la tribune cordelière ! Vive la Montagne !... — Carrier dénonce les chefs de la faction qui occupe cette même Montagne, à l'Assemblée, où l'on ne se parle plus qu'à l'oreille. « Oui, dit-il, j'applaudis à votre idée de faire un journal, mais je crains que ce moyen ne soit de bien faible résistance. Peut-être nous faudra-t-il faire une insurrection morale, oui, une sainte

insurrection !... » Et alors, ayant aussi rappelé le mot de Saint-Just : « Ceux qui veulent renverser les échafauds sont ceux qui craignent d'y monter : » « Cordeliers, Sociétés populaires, ajouta-t-il, veillez et démasquez.—Vive la Montagne! » firent tous les Cordeliers; car les Montagnards, au rebours des Dantonistes et des Robespierristes, se déclaraient, par la bouche de Carrier, les serviteurs de l'opinion publique.

Vincent avait démasqué les instruments de la faction aux Jacobins et Carrier dénoncé les chefs qui étaient à la Convention; Hébert, à son tour, vient, qui met en lumière tout le système. Il montre la faction au gouvernement. Il dit, comme avait dit Ronsin à Saint-Just : « Pourquoi Chabot n'est-il pas jugé ? Pourquoi Fabre n'est-il pas jugé? Pourquoi les soixante-treize non jugés?... Défiez-vous des hommes qui veulent régner. Les ambitieux!... Oh ! je les nommerai. Depuis deux mois je me retiens. — Nomme, père Duchesne! s'écrie le commandant Boulanger. — Nomme! crie le président Momoro. — Nomme! répète toute la masse clubée. N'aie pas peur !... » Hébert ne nomma pas, mais désigna Robespierre, égaré sans doute, comme ayant protégé Camille; et il signala les trois galopins dantonistes qui occupaient toujours le ministère: Paré, Desforgues et Destournelles. « Il y a une politique nouvelle, politique de bascule, toute d'énervement. Il faut la renverser! »

A cette déclaration, certaines mines s'allongèrent, et sous les applaudissements il y eut des rumeurs. Carrier avait dit : l'insurrection ! — « Oui, l'insurrection ! fit Hébert. Mais il ne faut pas que le signal parte d'ici! » — Les mines s'allongèrent davantage. — « On la dirait partielle. Une insurrection n'est qu'une révolte, quand ce n'est pas

le peuple entier qui la fait. Il faut une insurrection contre les intrigants, mais par toute la République. Cependant croyez-bien que les Cordeliers ne seront pas les derniers non plus à donner le signal. » — Mais le voile? — « Quant au voile, dit encore Hébert, il faut, avant de le lever, avoir une explication avec les Jacobins ! » — Et la lecture du prospectus s'achève. A refaire tout entier.

Tant d'attache aux principes, aussi bien que d'égards pour les frères Jacobins quoique ingrats, avaient confondu les amis de Camille. L'alliance jacobino-cordelière allait peut-être se faire indissoluble, grâce aux Montagnards missionnaires. Vite! un dernier effort pour que non. — Et cette nuit même, une heure à peine après séance, ne sais quel bruit susurre déjà au Palais ci-devant Royal, dans les maisons de débauche, dans les salons de jeu, de l'entre-sol aux combles :— Les Cordeliers ont prêché l'insurrection, ils ont voilé les Droits de l'homme; au premier signe ils vont marcher; oui, marcher contre la Convention. — Qui a prêché? Nul ne dit Carrier,— chacun répète Hébert et Vincent. Et le lendemain, dès le jour, muscadins déserteurs, colons négrophobes, agioteurs ruinés, vont bourdonner la nouvelle dans les cafés; elle grossit, et, des cafés gagnant les boutiques, elle arrive aux oreilles des marchands maximés, qui rugissent comme les suspects. Alors le chœur : — Mais que veulent-ils? Mais après? Nous replonger dans la révolution? Culbuter la Convention? Ils rêvent un grand juge? Que nous fait un grand juge? Pourquoi Pache? Pourquoi pas Danton? Autant Robespierre. — A midi le hasard veut que la calomnie reçoive confirmation. Tous les murs, en effet, ont une affiche où Camille, Phelippeaux, Fabre et Bourdon de l'Oise sont désignés nommément. C'est l'arrêté pris le 18 pluviôse

par la Société des défenseurs des Droits et suivi du considérant Cordelier. Plus de doute ! on a prêché l'insurrection. Les muscadins aussitôt profitent de l'erreur, et, minute après, à côté de l'affiche cordelière, apparaît un autre placard qui dénonce Chasles, le Montagnard missionnaire. — Plus de doute ! répètent les marchands, la Convention tout entière est menacée. — Bientôt on apprend que, dans les avenues qui conduisent à Paris, les appels manuscrits à la révolte sont plus nombreux que jamais. Enfin, dans les halles, à l'heure de la distribution des vivres, les muscadins se précipitent; là sont les officiers de la Commune pour surveiller les marchands maximés qui murmurent et les acheteurs affamés qu'on rationne. Alors la nouvelle : — Avez-vous vu les affiches ? — Quelles affiches? — On veut une autre révolution ! — Une famine plus grande? — Oui, les placards sont là. — Et toutes les femmes de courir, d'écouter la lecture sans comprendre, d'arracher tout, de revenir à la distribution, d'insulter les officiers de police, de rompre le cordon tricolore qui maintenait l'ordre, et se jetant acharnées sur les vivres, de crier : « Puisque la Commune ne veut pas de prostituées, qu'on nous nourrisse ! »

Mais écoutez ! Un bruit de tambour ! et qui vient du Pont-Neuf... La section de Marat est en marche, dit-on. L'insurrection commencerait-elle ? Va-t-on entendre aussi le tocsin de l'Unité et le canon d'alarme? Courons voir. — Non, ce n'est pas d'insurrection qu'il s'agit, ce n'est pas toute la section debout qui passe : une simple députation, dont Momoro tient la tête, traverse le pont, se rend à la barre de la Convention, et c'est pour un hommage. Sur des brancards, voyez, ils portent les pains de salpêtre fabriqués par la section. — Mais à la suite, quel est ce

drapeau? Oh! chapeau bas devant le drapeau des Liégeois! Ces patriotes réfugiés l'entourent. Ils vont aussi à la barre, et quand Momoro aura présenté le salpêtre, ils s'avanceront pour dire : « C'est aujourd'hui l'anniversaire de la prise de Liége par les Autrichiens! » Mandataires du peuple, allez-vous comprendre le vœu parisien-cosmopolite du quartier de l'Idée à cette double apparition! Voici le salpêtre qui délivre! Voilà les hommes à délivrer. Oserez-vous promettre l'affranchissement aux Gaulois opprimés, comme vous avez décrété la mise en liberté des patriotes détenus? » Ils entrent tous. De quelles acclamations on les salue! Comme on écoute Momoro qui s'écrie : « Renversez la tyrannie et ses suppôts; rappelez-vous que la section de Marat possède un salpêtre moral dont la source est inépuisable, et dont les explosions ont déjà si souvent servi à la cause de la liberté et de l'égalité. — L'insertion de l'adresse au bulletin, » exclame la Convention entière; et quand vient le tour des Liégeois : « Qu'on suspende le drapeau aux voûtes de la salle! Qu'on leur donne le baiser fraternel; » et le baiser leur est donné par le président, Saint-Just lui-même. Et puis... et puis c'est tout! A d'autres! Quoi! Nulle promesse aux Liégeois? Nulle promesse. M'est avis qu'on leur a plutôt confisqué leur drapeau. Aussi, quand Momoro sortit de la salle, il dit : « On nous embêtera donc toujours! »

Momoro voyait juste. Minute avant, en effet, ces mêmes mandataires avaient voté 600 francs d'indemnité à l'imprimeur Maudet, qui venait d'échapper à une condamnation pour faux maximum. Maudet, ancien imprimeur de deux feuilles rédigées jadis par Hébert, le *Duchesne* de Tremblay et le *Journal du soir*, accusait de sa ruine l'ingrat Sans-Culotte; et voilà justement pourquoi les

mandataires lui avaient fait accueil. Mais l'étrange, c'était qu'un Montagnard missionnaire, Tallien, eût patronné l'homme! Quoi! tous les missionnaires ne fraternisent donc pas avec les Cordeliers? La faction aurait-elle aussi les siens et tiendrait-elle à les produire? La faction a si bien les siens que, non-seulement ils se manifestent à la tribune, mais encore qu'ils entourent, à cette heure, le Comité de salut, qui tient séance. Oui, pendant que dans les halles les muscadins ameutent contre les Sans-Culottes, le Comité conspire contre Paris. Il recueille, comme vraies, les calomnies qui lui viennent du dehors sur la séance des Cordeliers; il se fait réchauffer par Goupilleau, ex-missionnaire en Vendée, les vieilles accusations de Phelippeaux contre Ronsin et Rossignol. Ah! quoi que pût imaginer Momoro, il ne soupçonnait guère, au moment où il sortait de la Convention, que Carrier devait courir au Comité pour confondre les intrigants, et qu'à sa vue Barère lui criait: « Sacré fou! tu es pourtant cause que nous ne pouvons faire arrêter Hébert, Momoro et les autres (1)! »

Le soir, — c'était jour d'assemblée générale, — toute la section Marat fut en agitation. Ce n'est pas que le cri de Barère eût percé les murs du pavillon de Flore, — non, mais les nouvelles de la journée arrivaient toutes chaudes au quartier. Quoi! les muscadins ont affiché contre la Montagne! ils ont fait appel à la révolte contre la Convention! ils ont excité les femmes contre les officiers municipaux! et la faction les encourage! et le Comité reste muet! Veut-on pousser le peuple à un mouvement? Assurément on cherche un prétexte! On espère une émeute!

(1) *Catalogue Charavay.*

On compte nous lasser tous ! Avisons pour déjouer l'intrigue !... Et la section avisait d'aller en masse, le lendemain, à la Commune, pour se plaindre des manœuvres perfides des malveillants. Si l'inertie des autorités se prolonge, eh bien ! nous voilerons les Droits, comme a fait le club.

Oui, mais avant que la section en masse soit à la Commune, Barère, l'homme à la double langue, sera à la tribune. Le 16, il les devance et lit, au nom du Comité, un beau rapport sur la famine même. Mais quel ton ! quelle histoire ! « C'est la faction de l'étranger qui affame ; c'est la faction de l'étranger qui paye ; c'est elle qui affiche contre la Convention. Oui, les agitateurs sont des étrangers au milieu de nous ; étrangers par leurs principes... (Qu'est-ce cela ?), plus étrangers encore par leurs vœux... (Il gasconne, le Feuillant !) Que les conspirateurs de tout genre tremblent : on veut avilir la Convention ! » Mais il semble, en vérité, qu'il désigne les Amis des Droits ?... Pourtant il ajoute « que le but des agitateurs est de mettre à couvert les riches aristocrates ; et il fait décréter que l'accusateur public recherchera les auteurs des pamphlets manuscrits et les agents des conjurations formées contre la sûreté du peuple ; » or c'est conclure contre les intrigants et les royalistes. Mais Tallien, aussitôt : « Le jour de la vérité n'est pas éloigné ; on connaîtra les détails d'une séance tenue avant-hier ! (Ah ! pour le coup, on se démasque !) Les hommes qui, affublés du bonnet rouge, prêchent l'insurrection, ne sont-ils pas des royalistes ? » Et Tallien fait appel à la Montagne : « Unissons-nous tous, même les égarés... Unissons-nous contre les patriotes de fraîche date... » Et il demande que tous les comités révolutionnaires s'occupent à con-

naître les conspirateurs et à distinguer ceux qui ne crient si fort que pour qu'on ne leur reproche pas leurs crimes! — Tallien avouait donc une nouvelle alliance du Comité et de la faction contre Paris, et il adjurait la Montagne de se rallier aussi sous la tutelle des gouvernants; bref, il engageait la bataille. — Qui triomphera?...

Quand la section Marat se rua toute à la Commune, Chaumette avait déjà nouvelles du rapport de Barère. Aussi quelle réponse fit-il aux plaignants dont le comité avait prévenu les vœux? « Fiez-vous au Comité! Gardez-vous de voiler les Droits de l'homme; croyez au rapport de Saint-Just sur la mise en liberté des patriotes. » Et il ne pouvait dire plus. Voilà donc les Sans-Culottes sectionnaires impuissants à la Commune, et les Sans-Culottes clubés attaqués à la Convention : l'heure est venue d'éprouver la foi jacobine. O trahison! ce soir-là même, Collot, — je dis Collot et non Barère, — Collot, l'ami, le protecteur des Cordeliers, et qu'ils avaient un jour baptisé le Géant, Collot leur donne le coup de lance. Que se passe-t-il donc sous terre? D'où vient à Collot cette conscience d'oser dire, comme Tallien, que, le 14, les frères cordeliers ont prêché l'insurrection! En vain Momoro s'élance et proteste; en vain Carrier vient crier : « Si on a fait une motion, le 14, contre la Convention, je donne ma tête! » — les frères Jacobins n'en arrêtent pas moins hypocritement qu'une députation dont sera Collot se rendra chez les Cordeliers, comme il y a huit mois, au temps de Jacques Roux, pour les engager fraternellement à faire justice des intrigants qui les égarent.

Les intrigants qui les égarent! A ce mot, un cri de rage éclata de toutes les poitrines cordelières. Les intrigants qui les égarent! Quoi! c'est chez nous que s'agite

la faction des intrigants, et c'est nous maintenant qui sommes les égarés! Les hommes d'intrigue, c'est Hébert, Ronsin, Vincent, qui visent à l'union, et non plus Camille, Phelippeaux, Bourdon et Fabre, qui nous ont divisés? On se vante de venir nous mettre au pas, nous, les Amis de la déclaration des Droits, et l'on veut exiger l'expulsion du club justement des hommes que nous nous faisions gloire d'avoir arrachés aux mains de la faction phelippotine? Mais le monde est-il renversé? Par quel miracle un pareil retour? C'est à nous croire réduits à quelques têtes, et de sectaires encore, nous hier si multiples, si humains! Est-ce sur un mot parti d'une bouche montagnarde qu'on nous juge? Est-ce avec une calomnie qui n'a de date qu'un jour à peine qu'on nous accuserait? Pourquoi, chez les frères Jacobins, cette complaisance d'oreille à recueillir cette fable, quand elle a même encore l'odeur des tripots royalistes d'où elle sort? Les tripots royalistes! Hé! il nous sied bien d'en dire. Ce n'est plus au Palais-Égalité qu'ils sont, qu'on les dit être. C'est bien notre club même! Oui, nous, quartier de la Jeunesse et de l'Idée, des royalistes! Tallien l'a crié! —

Ah! comme les muscadins, comme les négrophobes, comme tous les suspects s'épanouirent à cette effronterie. Quand Paris avait prouvé que le gouvernement était feuillantin, les Messieurs avaient ri; en entendant le gouvernement crier aujourd'hui : « Tous les révolutionnaires sont royalistes », ils éclatèrent.

Éclats de rire, éclats de rage, c'est le bruit de la ville, le 17 au matin. Rire aux lèvres, tous les éclopés de la révolution retrouvent jambes pour courir, — où? — au cabinet même de l'accusateur public. Quel régal que de pouvoir dénoncer les Sans-Culottes comme royalistes en

plein régime républicain! Rage au cœur, les Cordeliers, quelques-uns, montent au Luxembourg, — qu'y faire? — dire tout aux patriotes détenus : « On nous a endormis, on nous a oubliés, on nous joue tous » ; et les patriotes détenus répondent aux confidences des amis par des malédictions. Voudrait-on les amener à forcer les portes de la prison, comme feraient volontiers les aristocrates ! Oh ! malédiction ! — Cependant, à ces bruits, auxquels s'ajoutent les grondements des Montagnards Sans-Culottes, qui protestent et partout vont s'accusant du prétendu crime dont on charge les Amis des Droits, toutes les têtes politiques du Comité semblent prendre peur : — Les Jacobins sont bien allés trop loin ! Collot n'est qu'un maladroit ! peut-être même est-il un traître qui n'a si bien fait l'ogre qu'à dessein et pour avertir. Vite ! il faut calmer, parlementer, jurer bien haut, et ce qu'on voudra. — Aussitôt d'entourer les Montagnards Sans-Culottes, d'aborder les membres du Comité de sûreté générale : « Qu'ils aillent voir Hébert, qu'ils tâtent Momoro, qu'ils raisonnent avec Ronsin ! Il ne faut pas que la séance de ce soir fasse le triomphe de nos ennemis communs, les modérés. Collot n'a pas compris. On ne veut, on n'a jamais voulu chasser Hébert, ni Vincent, ni Ronsin. Expliquons-nous comme le demande Hébert lui-même ; embrassons-nous, mais que le voile jeté sur les Droits de l'homme tombe, soit enlevé. — Le voile ! — Est-ce que ce moyen d'appeler la justice vous distingue des conspirateurs qui disent hypocritement : Clémence ! Comme vous, ils ont *voilé*, eux, les ennemis des Droits. — Mais les détenus patriotes !... — Les détenus, nos amis ! Allez leur crier que le rapport de Saint-Just n'est pas lettre morte, qu'ils vont sortir, et avant huit jours. Il y aura appel dans les prisons, et par

le Luxembourg même on commencera ; oui, dites-leur bien !... Inutile à eux de nous envoyer des mémoires ; nous les connaissons assez, les bons, les tape-dur ! Qu'ils dressent plutôt des listes pour nous désigner les aristocrates les plus dangereux. Ils doivent bien les connaître, puisqu'ils vivent côte à côte. Faites vite et confiance ! » — Et, en effet, faisant vite, Chenaux, Evrard, deux Cordeliers, et Javoques le Montagnard, se précipitent au Luxembourg, en compagnie de l'agent principal du Comité de sûreté, Héron lui-même. Ils font appeler Lapallu et Duret, deux amis de Javoques ; ils leur annoncent la bonne nouvelle; et, comme les deux incarcérés hochent de la tête en signe de doute, quoique Évrard et Chenaux donnent le bras à Héron : — « Eh bien ! voulez-vous sortir tout de suite, toi Lapallu, toi Duret : nous vous apportons sur l'heure l'ordre d'élargissement, signé de quatre membres du comité de sûreté ? » — Mais Lapallu et Duret refusent l'offre, par esprit d'égalité, ne voulant pas sortir seuls et ajoutant aussi : « Que diraient les autres ? » Cependant ils ne doutent plus; ils reviennent vers leurs codétenus en criant : « Nous sortirons, Javoques l'a dit. Faisons des listes. Le Comité nous donne sa confiance ! » Et toutes les faces des Sans-Culottes s'illuminent. Les désespérés du matin deviennent des puissances. On les entoure, on les fête, car on les craint, et déjà Savard fonctionne. Si bien que, dans les prisons, les patriotes verbalisent contre les aristocrates, pendant qu'au dehors les aristocrates dénoncent à Fouquier les patriotes.

Mais moins vite que les détenus les Sans-Culottes en liberté reprennent assurance. A la nouvelle que les principaux d'entre les Jacobins parlementent avec leur journaliste, avec leur président, avec leur général, pour

obtenir un second baiser de paix, — ils murmurent. On leur dit que Momoro promet de faire tomber le voile en présence de Collot : — Quoi ! promettre au nom de la Société ? Le président outre-passe ses pouvoirs, exclament-ils. — Il est bruit qu'Hébert s'engage à démentir qu'il ait désigné Robespierre comme égaré : — Lâcheté ! font les rancuniers. — Enfin, quoique de bons apôtres leur affirment qu'à ces simples conditions la députation jacobine change elle-même d'objet et que Collot doit parler en frère, nombre de patriotes n'en répètent pas moins le mot du général : « Nous sommes mirés. » — Ronsin, en effet, ne se laisse pas convaincre ; et si, pressé, prêché, il accepte enfin d'aller à la cérémonie du soir, c'est en jurant bien de rappeler hautement qu'au nom des seuls Droits de l'homme, Jacobins et Cordeliers fraternisent. Après la séance jacobine de la veille, on pourrait s'imaginer, à Lyon, à Lille, à Nancy, dans la Nièvre, partout enfin où les voiles sont jetés, que les Sans-Culottes parisiens trahissent, se soumettent, acceptent d'être gouvernés à la jacobine : or il faut qu'on sache que non.

Mais si la bonne volonté du général rallie beaucoup d'opposants, si plusieurs encore acceptent l'épreuve nouvelle aux prières instantes des Montagnards et à la vue des terreurs muscadines qui renaissent, il n'en est pas de même des femmes, les sœurs, les épouses et les mères. Elles ont leur idée ; elles s'y tiennent. Rien ne les affriande. Avant l'ouverture du club, le portier remettait au secrétaire Chenaux la lettre suivante :

« Paris, 17 ventôse, l'an II de la République française, une et indivisible.

« Citoyens,

« Dans les différentes propositions qui ont été faites

touchant la rédaction du journal que vous avez arrêté de faire, je n'ai pu entendre sans étonnement qu'on ait osé vous dire que ceux que vous chargeriez de ce glorieux travail ne devaient s'en acquitter que dans l'ombre dont ils devaient s'envelopper; qu'ils ne doivent point être connus, afin de ne pas être exposés aux persécutions.

« Quoi! c'est à vous, Citoyens, qu'on ose tenir un pareil langage? Et c'est dans cette même tribune d'où furent lancées ces foudres qui ont pulvérisé le trône et le tyran qu'un journaliste patriote, qui quelquefois a montré de la vigueur, qu'Hébert a hasardé de conseiller d'être pusillanime? A-t-il donc oublié que vous êtes Cordeliers et que vous fûtes les premiers qui osèrent relever une tête altière au moment où chacun se courbait devant l'idole que vous avez brisée? Ne se souviendrait-il plus de cette terrible pétition qui porta l'épouvante dans les âmes indignes de la liberté, et qui ne fut point enfantée dans les ténèbres?

« Que de perfides stipendiés par nos ennemis répandent leurs productions ordurières sous l'anonyme, c'est un présage qu'ils redoutent le châtiment qu'ils méritent; mais que des hommes libres, des Cordeliers, les défenseurs des droits de l'homme et du citoyen craignent de s'avouer les auteurs d'un journal espoir des bons patriotes!... C'est dans la lutte à découvert que l'énergie se déploie, c'est à la vue du danger que les forces et les moyens se développent! Que les âmes timides se cachent : elles ne sont pas faites pour les combats!... mais que ceux qui se sont déclarés les successeurs de Marat (lui qui signa tous ses ouvrages, qui n'en désavoua aucun, même dans les temps les plus orageux); que ceux, dis-je, qui vont fournir la même carrière que cet intrépide *défenseur du peuple*,

puissent être intimidés par l'idée du danger, jamais! Il est vrai, Citoyens, qu'on vous dira que Marat a succombé sous le fer assassin qu'on voudrait vous faire redouter; mais la vie est-elle donc d'un si grand prix qu'on doive la conserver par une lâcheté? C'est en bravant la mort, c'est en la voyant de sang-froid qu'on est digne de la liberté.

« Eh! de quels droits, d'ailleurs, serions-nous plus à l'abri de ses coups que tant de milliers de nos frères que la patrie appelle à sa défense? Auriez-vous moins de courage qu'eux? Le croire, ce serait vous méconnaître. Non, jamais vous ne cesserez d'être Cordeliers, et la patrie ne sera point trompée dans son attente.

« *Votre concitoyenne et sœur*,

« ALBERTINE MARAT. »

Cependant, autour de la Cordelière, la foule est grande. On s'y entasse pour voir Collot venir et pour l'entendre, — non-seulement Jacobins et Cordeliers, mais encore et toujours les amis de Camille et de la faction, qui se précipitent dans les tribunes avec plus de langue que jamais. Ils ont le mot d'ordre pour empêcher la nouvelle embrassade, ceux-ci! Or, comme il y a mélange et dans toutes les têtes ébranlement, tout est rumeur, tapage, cris d'indomptés, en attendant que la séance s'ouvre. Quand Momoro a pris place au fauteuil et que Letrone, un des secrétaires, a donné lecture du procès-verbal du 14, c'est au milieu d'un trouble continu que le procès-verbal est rejeté. Aussitôt s'élèvent des protestations : Le procès-verbal est au contraire adopté! — Non!... — Si!... — Il y a eu escamotage!... Il faut le relire en présence de Collot.

— Quoi! nous soumettre à la censure jacobine comme des coupables qui quêtent une absolution? C'est ce que nous ne voulons pas! — Et Collot paraît, et voilà qu'aux cris se mêlent des sifflets et des applaudissements. — Jamais on ne pourra s'entendre! — Ni s'embrasser! — Qu'on lise le procès-verbal du 14! — Non! Si! On y prêche l'insurrection... On ne peut pactiser avec des révoltés... Qu'on lise... Cependant Collot parle. Il parle au nom de Marat, « notre modèle à tous, » s'écrie-t-il. — Bravo! Il est sur le terrain!... Mais Collot, qui n'oublie pas tout à fait pourtant son thème de la veille, bégaye : « N'écoutez pas de haines personnelles parce que deux individus ont souffert... — C'est faux! crient les uns. — Il ne s'agit pas d'individus, mais de principes! s'écrient les autres. — Bravo! clame-t-on des tribunes. — Allons, Collot n'est qu'un comédien, disait madame Hébert, assise auprès de son mari. Il vient faire un coup de théâtre! » — Et sœur Goupille voyait juste. Collot dit, et le coup de théâtre se fit. Pendant une demi-heure, une heure il harangua. « J'ai été égaré par les faux rapports des journalistes! » reprit-il, et il implora si bien alors et avec de telles larmes que les muscadins durent faire silence, que le président Momoro se mit aussi à pleurer, que l'attendrissement passa du bureau dans la salle, et que soudain ce fut une immense acclamation. Toutes les mains, tous les chapeaux, tous les bonnets en l'air : on jurait d'être unis à jamais Cordeliers et Jacobins. Tableau digne pendant de celui du Jeu de Paume! — « Ah! voilà bien l'insurrection que j'ai rêvée! s'écrie Hébert attendri lui-même : union intime entre les Montagnards, les Jacobins et les bons patriotes, pour obtenir justice contre les traîtres et les persécuteurs! » Et, tenant parole, il déclare n'avoir jamais attaqué Ro-

bespierre. Aussitôt le voile tombe, et Collot le reçoit comme gage d'union, et Ronsin récite son discours contre la faction qui a divisé les patriotes. Et l'on arrête qu'on députera vers les Jacobins pour clore l'affaire; qu'on imprimera le procès-verbal du 14; et l'on fait lecture des décisions que le club a prises depuis le 31 mai, toutes au nom des Droits de l'homme; — enfin c'est le prospectus du journal cordelier que les Jacobins et les Cordeliers acclament : « Le voile est tombé ! l'oppression démasquée! Les têtes des oppresseurs tomberont sans doute aussi. Il faut un terme à tant de vexations : il est arrivé. Ce n'est pas après cinq années de travaux et de peines que le peuple renoncera à la jouissance et à l'exercice de ses droits. — Les ennemis de la liberté se sont jetés dans Paris pour y opérer quelques mouvements dangereux, les émissaires de Pitt et de Cobourg ont fait tous leurs efforts pour semer la division entre deux sociétés célèbres. Les scélérats répandaient partout les calomnies les plus atroces contre les Cordeliers, et sur les places publiques, et dans les marchés, et au sein même des sociétés. Des journalistes infâmes (c'est Camille, c'est Guffroy), vendus à l'aristocratie la plus puante, étaient les porte-voix de ces contre-révolutionnaires. On osait dire que ceux-là qui étaient républicains pendant le règne du dernier de nos tyrans voulaient un chef; monstres infâmes! c'est vous qui en demandez un. — Les Jacobins ont bien senti que l'énergie des Cordeliers devait encore une fois sauver la chose publique; mais ils étaient affligés de voir sur la déclaration des Droits le voile que la société y avait jeté un instant; ils en ignoraient les motifs. Une députation s'est présentée, les Cordeliers les lui ont fait connaître. On s'est juré union, et le voile est tombé.

Tremblez, scélérats! » Et aux cris répétés de : « Tremblez, scélérats! » sous les yeux des muscadins des tribunes, Jacobins et Cordeliers s'embrassèrent, embrassèrent deux persécutés de Marseille que le tribunal venait d'acquitter; si bien qu'on put croire une fois encore que Montagnards, Comité, Jacobins, Cordeliers travailleraient d'ensemble à la rénovation.

Ah! Cordeliers, mes frères, bonnes dupes que vous êtes! Vous avez donné le baiser du pauvre; eh bien! on vous a rendu un baiser de Judas. Vous êtes vaincus; car votre voile est à bas, et les patriotes détenus ne sont pas hors de prise. — Mais il y a parole donnée pour le rachat des captifs; mais c'est par esprit de confraternité jacobine et pour nous distinguer de la tourbe royaliste que nous avons changé de tactique? — Est-ce que les Amis des Droits peuvent avoir une tactique? Est-ce qu'ils doivent en changer, s'ils se sont avisés d'une? Qu'importe votre phrase de journal : « Les Jacobins ont bien senti que l'énergie des Cordeliers devait encore une fois sauver la chose publique! » Qu'importe votre cri final à l'adresse des intrigants : « Tremblez, scélérats! » — Votre voile n'en est pas moins à terre, vous dis-je; les patriotes sont toujours sous clef, les Phelippotins toujours actifs, quoique menacés, et la ville et la France toujours opprimées. Des mots, rien que des mots, Cordeliers mes frères. Aux Jacobins les faits. Ils vous ont dupés, et le Comité a vaincu.

Aussi de quel air Collot emporte le voile! Il l'a reçu comme gage, il l'emporte comme dépouille, drapeau d'insurgents. Aussi quels applaudissements accueillent, le 18, à la Jacobinière, Collot-Jason revenant de conquête. Il n'a pas fait chasser de la Cordelière le Parisien Vincent, selon

le vœu du 16, non; mais il a eu triomphe plus beau : Voici le voile ! Il est à nous. Toutes les sections parisiennes, toutes les villes de France qui avaient pris le deuil à l'exemple des Amis des Droits, doivent à leur exemple laisser là le crêpe. Et pourquoi? — Parce que... va-t-on dire, parce que les Jacobins ont voulu! — Quelle gloire pour les frères et amis!... Ils laissèrent bien Collot débiter, ce jour-là, tout ce qu'il voulut pour faire politesse aux vaincus. Collot prêcha même à pleins poumons la doctrine cordelière sans qu'il y eût murmure : « On ne doit jamais cacher les Droits de l'homme; on ne voile pas la nature; il n'y a que la royauté en deuil dans la république. » Il osa dire : « Là où il y a unité de principes il n'y a qu'une société. Nous sommes tous Cordeliers et Jacobins, et le peuple ne sera plus composé que de Jacobins et de Cordeliers, » — accouplant ainsi les deux sociétés. Et les Jacobins, vainqueurs quand même, applaudissaient : Saluer comme égaux ceux qu'on écrase, c'est la fête de l'orgueil! — « Oui, mettons les grandes mesures à l'ordre du jour, criait Collot; terrassons ceux qui veulent nous diviser. » —Terrassons, répétait la Jacobinière non moins rayonnante que n'était la Cordelière, le 14, à la voix de Carrier. Enfin, pour couronnement, voici qu'on nomme à la présidence un journaliste sans-culotte, adversaire avoué du gouvernement moral, le Montagnard Charles Duval, et pour vice-président, un Cordelier même, le juge de paix Bouin. — Ah! ma foi! c'est à éblouir toute la Sans-Culotterie! Sceptiques, qu'arguerez-vous encore? Fait-on politesse ce point? Non, il y a bonne fraternité. Les Cordeliers ont cédé leur voile; les Jacobins cèdent leur fauteuil. L'idée parisienne préside : elle seule triomphe. En avant!

O malheur! tous les naïfs Sans-Culottes crurent à l'avantage. Sans plus hésiter, les Cordeliers se hâtent d'expédier aux quatre coins de la France, à Châlons, à Lyon, à Lille, à Nancy, partout, l'annonce du baiser de paix : « Qu'on lève les voiles ! Tous nous partons pour ne nous arrêter qu'à la dernière borne ! Notre triomphe sur les royalistes et la faction est assuré ! » Et nul ne soupçonnait que ces lettres, écrites dans la joie de l'alliance jacobine, dictées presque par les Jacobins eux-mêmes, par ces mêmes Jacobins, étaient saisies fraîches encore à la poste, pour témoigner contre les signataires (1)!...

Interprétant aussi l'alliance, le général de la force armée parisienne, Hanriot, convoquait douze cents hommes et quatre cents canonniers, cernait, le 19, à trois heures, le Palais ci-devant Royal, et enlevait cent trente muscadins tripoteurs et déserteurs, tous gras et bien dodus. Or le général n'imaginait guère que sous main on lui préparait une besogne bien autre.

Un fonctionnaire, pourtant, hésite, soupçonne quelque chose, et ne sait que faire à l'heure où Hanriot croit si bien faire : Fouquier l'accusateur, quoiqu'il soit de poigne aussi. Pauvre Fouquier ! Voyez donc, en effet, son attitude à la barre le même jour. On dirait qu'il vient prendre conseil, au lieu de rapporter.

Dès le 16, sans perdre minute, Antoine Quentin avait commencé l'instruction dont il était chargé, avec toute sa conscience d'accusateur public. Il avait convoqué la légion de police ; mais les administrateurs lui avaient dit ne rien savoir d'une conspiration. Il s'était mis lui-même en quête d'une affiche royaliste, par les rues, dans les

(1) *Procès d'Hébert et consorts.*

marchés; mais la journée entière se passait qu'il n'avait pu surprendre le plus petit placard. Le 18 seulement il faisait trouvaille. Quelqu'un avait eu pitié de lui sans doute, car on lui avait collé avec de la mie de pain un morceau de papier à la porte même du palais de justice. Ce pauvre chiffon était pareil en tout, style, écriture, format, à l'affiche-spécimen que lui avait envoyée Barère. Par curiosité, Fouquier l'apportait à la Convention. Puis il ajoutait: « Les auteurs des défiances jetées sur les subsistances ne sont pas dans Paris; ils sont hors barrières. » Et Fouquier alors racontait qu'il avait été plus heureux dans ses interrogats que dans ses courses; qu'il avait fait assigner trois patriotes par commune à dix lieues à la ronde; que deux cents témoins étaient venus et avaient déposé qu'à Sèvres, Lonjumeau, Vincennes, etc., les paysans refusaient d'approvisionner Paris en haine du maximum, et qu'ils arrêtaient même, comme en 89, les denrées destinées à la ville. Mais si, en 89, l'aristocratie nobiliaire encourageait l'incivisme villageois, aujourd'hui c'était l'aristocratie financière.

Fouquier disait vrai. Depuis la fermeture de la Bourse, depuis la suppression de toutes les cuisines à écus, caisse de secours, caisse de commerce, caisse d'épargne, tontine des vieillards, tontine d'assurances sur la vie, loterie patriotique, petite loterie de la rue du Bac, et le reste, les oiseaux de proie de la finance avaient pris refuge sur les collines de la vallée de la Seine; et là, cachés, tranquilles, menant douce vie, échappant à toute réquisition, à tout impôt, à tout service public, ces petits émigrés attendaient, l'œil ouvert toujours sur la ville, que l'idée y fût à terre. Qu'un signal parte soit du Palais-Royal, soit des prisons, soit des bancs même de l'Assemblée, et ils

s'abattront soudain, eux les premiers, pour tirer profit de la décomposition sociale qui devra suivre, en dépit des consciences royalistes ou républicaines qui pourront être encore. Fouquier avait nommé Sèvres. C'était presque désigner Danton, leur dieu, leur espoir, leur consolation, et qui auprès d'eux vivait.

Mais Hanriot avait à peine pris, Fouquier n'avait pas achevé de dire, que les beaux fils de la ville répliquèrent effrontément aux arrestations, à l'accusation — par la calomnie la plus gaie, la plus folle, la plus bouffonne à imaginer après boire. Poinsinet-Camille avait inventé l'Hébert-contre-marque, et voilà qu'aujourd'hui ces scélérats d'humeur falotte coiffent Duchesne du pot de beurre de Janot. — Ah! Hanriot nous arrête comme agitateurs! Ah! Fouquier accuse nos amis d'être amis des accapareurs! Eh bien! savez-vous la nouvelle, nouvelle toute fraîche, nouvelle du jour? Aussi vrai qu'il est déjà convaincu d'avoir prêché l'insurrection, Hébert, le même Hébert, vient d'être sur l'heure convaincu d'accaparement. C'est lui l'accapareur, comme lui l'agitateur, pa-ole d'honneur! — Quoi! le substitut de la Commune? — Oui, le Cordelier. — Quoi! le père Duchesne? — Oui, Duchesne-contre-marque. Vite! à la guillotine, le voleur, l'agitateur, l'accapareur! Il accapare le beurre! Il accapare la viande! Un porc et demi trouvé chez lui! Jugez du beurre! — Et l'on faisait le conte, et nous dirons l'histoire. C'était que, sur la section même d'Hébert, et ce matin même, les commissaires aux accaparements avaient trouvé chez M. Mélange, marchand de vins, un porc et demi en réserve dans un puits; qu'à la découverte, M. Mélange, marchand de vins, s'était écrié: « Hé! le substitut mon voisin en a bien d'autres. Osez donc aller

voir ! » que les commissaires étaient allés voir, et qu'ils avaient vu, en effet, *proh pudor!* vingt-quatre livres de beurre chez Hébert, — arrivées de la veille, — comme dirait Janot, — dans un petit pot. Et l'aventure s'ébruite, et l'on mélange à plaisir Hébert avec Mélange, et l'on s'écrie : « Hébert-contre-marque accapare le beurre, accapare les porcs. » Et si quelqu'un veut distinguer : » Avait-il le beurre? répliquait-on. Oui ; donc il avait le porc. A la guillotine le voleur, l'agitateur, l'accapareur ! »

Pauvre Hébert ! C'était justement comme il s'abandonnait à sa grande joie de voir que les Jeanfoutres qui voulaient mettre les Jacobins et les Cordeliers à chien et à chat avaient tiré leur coup d'épée dans l'eau, — que cette calomnie venait le souffleter à plat. Adieu toute sa joie! Il faut qu'une grande colère lui monte encore aux yeux contre ces bougres qui osent le mesurer à leur aune. — Ils ne se lasseront donc pas, ces viédases! Le nez ne leur saigne pas de peur en voyant l'alliance des patriotes conclue au nom des Droits de l'homme ! Manigancerait-on encore au Comité quelque coup de chien avec Barère pour nous paralyser d'effets, sinon de paroles? — On manigançait, c'était à croire. Et non-seulement Hébert, mais Momoro, mais Vincent, mais Ronsin, mais la plupart des Cordeliers n'en doutaient plus le soir du 19 ; car chacun savait le mot du Vieux-Sac à Carrier, car chacun commentait l'allure triomphante de Collot aux Jacobins, car les muscadins envahissaient la Cordelière avec plus d'audace que jamais, tenant bien les Sans-Culottes pour des vaincus.

C'est pourquoi, dès l'ouverture : « Citoyens, dit le président Momoro, la députation nommée dans la dernière séance pour aller porter aux Jacobins l'arrêté re-

latif à l'enlèvement des voiles ne s'est pas rendue rue Saint-Honoré. L'arrêté pris pendant notre embrassade n'est pas assez vigoureux. En voici un qui a plus d'accent. » Et il lit... Tumulte aux tribunes. Cependant le club nomme une commission pour l'examen du projet Momoro. — « Voici maintenant, dit un autre membre, le tableau des travaux du club depuis le 31 mai. » — Nouveau bruit aux tribunes. — « Ce tableau fera taire les journalistes qui nous traitent de rebelles, » remarque Hébert. — Le bruit redouble. Cependant on lit le tableau. C'est le résumé fidèle de la conduite des Cordeliers, qui jamais n'ont agi qu'au nom des Droits de l'homme. Mais, pendant cette lecture, la Cordelière se change en pétaudière. — « Ah! rien ne m'empêchera de parler, moi! » s'écrie alors Vincent. Et voilà qu'au milieu des cris il reprend l'accusation contre la faction; il annonce la délivrance prochaine des détenus, il signale les intrigues des Dantonistes avec les Feuillants du Comité. Mais la commission reparaît. L'arrêté qu'elle propose porte : « La Société des Amis de la déclaration des Droits de l'homme et du citoyen, considérant ses devoirs et les services qu'elle a rendus, avait résolu de voiler les Droits dans des circonstances impératives, lorsqu'une faction opprimait les patriotes. Dans la séance de ce jour, elle a décidé que ce voile serait levé pour rappeler à chacun de ses membres ces droits, et l'obligation où sont tous les républicains de les défendre contre tous les conspirateurs. » Ainsi ce n'est plus une simple adresse aux seuls Jacobins, c'est une invite qu'ils font à toute la ville selon leur conscience et non par ordre. Ils ne désarment pas; au contraire, leur libre arbitre n'a jamais été plus actif. Ils vont d'eux-mêmes; aux frères Jacobins de suivre. Et criez

maintenant, si bon vous semble, muscadins! Faites; c'est votre dernier scandale. A ce rappel suprême aux principes, demain toutes les voix sans-culottes de la ville étoufferont vos criailleries.

Le lendemain, dès le matin, les moins fous d'entre les Messieurs coururent aux prisons pour aviser avec leurs amis. Mais qu'est-ce? On ne passe pas. Défense est faite de laisser communiquer les détenus avec les amis du dehors. — Depuis quand? — D'aujourd'hui même. La Convention a satisfait au vœu du Montagnard-Cordelier Carrier et du Jacobin-Robespierriste Renaudin. Plus de doute! l'alliance entre les gouvernants et la ville est consommée. Aussitôt les muscadins se transfigurent. Leurs faces, qui s'épanouissaient encore de rire, se pâlissent et s'allongent; leurs voix, qui si bien éclataient, s'enrouent. Et courant dans les rues, dans les cafés, faisant groupe, les alarmistes murmurent: « Vous savez, on va tout égorger. Il y a des listes. L'armée révolutionnaire arrive. On massacrera dans les prisons comme en septembre. Nous laisserons-nous faire?... » Et celui-ci de dire: « Il y a Dillon au Luxembourg; s'il osait briser les portes! » Et cet autre: « A l'Abbaye, on compte aussi des généraux de sang noble; s'ils pouvaient savoir! » Et chacun de rappeler le plan de Dillon en juillet dernier: égorger Hanriot, marcher droit aux Comités, se retrancher au besoin dans l'île Saint-Louis, etc. Et les têtes des Messieurs s'échauffent, cependant que les femmes des généraux détenus font visite aux médecins des prisons. « Vous seuls pouvez approcher de mon mari. Par pitié, prévenez-le!... »

Le soir, à la lecture de l'arrêté cordelier, toutes les sections qui s'étaient voilées se dévoilèrent. La section de Marat, voulant encore renchérir sur le club, se fit même

plaisir de nommer une commission pour aller à la Commune retirer la menace du 16 ventôse. Nulle trace de lutte ne doit rester entre les patriotes administrateurs et les patriotes administrés ; c'est aujourd'hui la renaissance des Droits de l'homme. Marchands, au nom de la patrie, vous subirez le maximum. Suspects, vos biens seront livrés aux Sans-Culottes. Patriotes détenus, vous allez redevenir libres ! Et vous, muscadins, gare à la danse !

Dans quelques sections il y eut pourtant des violences quand on leva les voiles. A la section des Champs-Élysées, que présidait Lubin, aide de camp d'Hanriot, on entendit des Messieurs effrayés crier, menacer, et si haut, que Lubin répliqua (1) : « Patience ! avant quelques jours, la Convention sera épurée, et, s'il le faut, nous demanderons l'arrestation des opposants au 31 mai ! »

Enfin, cette nuit même, certains autres, affolés par la peur, adressèrent au Comité de salut cette singulière supplique, mais sous le voile de l'anonyme : « Qu'on empêche les patriotes de la Commune de venir dans les assemblées de section chaque décadi et quintidi. » C'était dire : « Qu'on nous laisse conspirer à l'aise !... »

Les imprudents ! qu'ils durent se repentir, ceux-là d'avoir crié, ceux-ci d'avoir écrit, quand, à leur réveil, le 21, ils virent sur toutes les murailles un ordre du jour d'Hanriot qui clamait aux patriotes : « Veillez ! les royalistes veulent ouvrir les prisons, veulent soulever les faubourgs ! » — et quand ils apprirent que toutes les crêtes de la section Marat étaient mandées au cabinet de l'accusateur public ! « Ah ! c'est pour instruire contre nous, sans aucun doute. Fouquier poursuit son instruction contre les

(1) *Catalogue Charavay.*

affameurs, et dans Paris même. N'assignait-il pas, il y a trois jours, les deux cents patriotes de la banlieue pour déposer contre nos amis hors barrières? Nous sommes perdus! » — Et, en effet, les enfants de la famille de Marat, tous joyeux, tous allègres, se pressent, se hâtent, courent au Palais pour dénoncer. En voilà même déjà un qui sort du cabinet de l'accusateur. Mais qu'est-ce? quel contraste! Au rebours de ceux qui attendent, qui arrivent, — pâle, il tremble de rage, il jure, il écume. On l'interroge. Il ne gronde qu'un mot : « Nous sommes dupés! c'est nous qu'on accuse!... »

Le Myope incorruptible, le dieu du gouvernement moral — avait ressuscité la nuit précédente. C'en était fait de l'insurrection morale.

Oui. Dans la nuit du 20, à l'heure où les voiles se levaient par toute la ville, Fouquier avait été mandé au pavillon de Flore. Billaud, Saint-Just, Barère étaient là, et Robespierre le malade. Fouquier commençait à leur parler de ses aristocrates hors barrières, les affameurs, les accapareurs, quand ils lui dirent : « Ce n'est pas cela. Il faut mettre en accusation Hébert, Vincent, Ronsin, Momoro! » — Fouquier eut un éblouissement. « Quoi! les puissances parisiennes? la guerre, le département, l'armée sans-culotte, la Commune? en un mot, la Révolution? — « Qui vous a nommé Pache? qui vous a dit Hanriot? qui vous désigne Lhuillier? On vous parle des Hébertistes. » — Fouquier se troubla davantage à cette qualification phelippotine. — « Mais à quel titre? — Factieux royalistes! » — Fouquier crut rêver. — « Mais où les pièces? » car Fouquier n'accusait que sur pièces... — On se tut. Cependant une voix, celle de Saint-Just, s'éleva : « Amalgamez. » — Pendant le silence, Fouquier avait commencé à voir

plus clair; ce mot : Amalgamez! lui rouvrit toute sa vue. Il comprit. — « Un mot d'écrit au moins, » dit-il, voulant se couvrir. — « Notre arrêté ne saurait être que verbal, dit Billaud. On ne peut suspendre le cours de la justice par un arrêté écrit (1). » — Malgré la force de l'argument, Fouquier parut hésiter encore. Va-t-il donc s'insurger comme les autres, celui-là, avec sa conscience? N'obéirait-il pas? Si, il obéira; mais en aveugle? non. Fouquier songeait. Il songeait que depuis cinq jours un rapport de Saint-Just sur les factieux était promis à la Convention; et, songeant, il s'étonnait qu'on voulût qu'il accusât avant que Saint-Just accusât lui-même. On lui laissait l'honneur pour lui laisser sans doute la responsabilité de l'acte en cas d'échec. Grand merci! ce sans-gêne de l'état de grâce lui répugna. Aussi brutalement : « J'accuserai, mais avant tout il me faut le rapport. — Eh bien! soit, » dit Saint-Just impatienté de parlementer si longtemps avec un fonctionnaire. — Alors tout fut réglé. On convint d'accuser Hébert, Vincent, Ronsin, Momoro. Quatre! nombre égal à celui des têtes désignées de la faction phelippotine : Camille, Fabre, Phelippeaux, Bourdon de l'Oise. Cette parité peut être de ressource pour l'accusation. On prêtera habilement au quatuor sans-culotte ce qui revient au quatuor phelippotin, et le peuple, comptant toujours quatre, n'y verra goutte. — Mais le général? car il faut un général autre que Ronsin pour donner à la chose couleur de royalisme. On ne peut prendre Dillon : il est sous les verrous. — Qu'on prenne Laumur! — Laumur? — Oui, ce pauvre gouverneur de Pondichéry sans gouvernement, et qui promène avec humeur ses épaulettes dans

(1) *Procès de Fouquier.*

Paris; Laumur, ami de Westermann, l'ami de Danton. — Nul ne le connaît. — Tant mieux! — Mais où peut-il avoir pratiqué Vincent et les autres? — Où? hé! chez de Cock, parbleu! — De Cock? — Oui, lisez Desmoulins. De Cock, l'agent des réfugiés hollandais, le rédacteur du journal le *Sans-Culotte batave*, l'ennemi de la maison d'Orange; de Cock, qui nous pousse à l'Escaut, le traître! Voilà une belle offrande à la Prusse, j'espère. Camille vous conte déjà que sa table est un centre de rendez-vous et qu'on y boit le vin de Pitt. Mais désignez-le surtout comme banquier. Ah! de Cock le banquier! comprenez-vous! l'orgie! la banque! Passy! vous voilà même sur vos traces hors barrières. Car notez bien les deux logis de de Cock! L'un à Passy, séjour d'aristocrates; l'autre sur la section même d'Hébert. Faites! et faites vite. Lisez Camille! — A qui j'ai dicté, put ajouter Robespierre. — Et voilà Fouquier tout édifié. Mais restait un point, le plus grave. Qui arrêtera? ce ne peut être Héron. Si le général sans-culotte Hanriot s'avisait d'accourir pour défendre... — Hé! ce sera Hanriot lui-même qui arrêtera! — A cette réponse, foudroyante en vérité, Fouquier s'inclina, n'osant plus dire. Devant ces tout-puissants il se sentit — anéanti. Ils avaient eu si vite raison de lui, qu'ils pouvaient bien aussi, ma foi, happer le Hanriot.

Ils le happèrent, en effet, et plus vite encore que Fouquier, tout d'une bouchée. — Un général! ça n'a pas de raisons de légiste à vous opposer. On ne bavarde guère avec un général. Un général veut des faits. On lui en servit à peine entré, car Hanriot entrait comme Fouquier sortait. Donc, tout bonnement on exhiba au général certain décret de mise hors la loi, que la Convention, encore girondine, avait rendu contre lui, l'an passé, au 31 mai,

avant le triomphe de l'insurrection morale : — Ce décret n'a jamais été rapporté, lui dit-on tranquillement (1). Et rien de plus. Quelle infamie! Hanriot jura; mais, songeant à la facilité avec laquelle on pouvait légalement livrer sa tête aux ennemis de la république une et indivisible, Hanriot jura aussi d'obéir, quitte à prendre revanche. Ainsi furent escamotés aux Amis des Droits, dans la nuit même de leur triomphe, l'accusateur et le général. Et, dès le lendemain, les deux instruments fonctionnaient déjà contre les Sans-Culottes. Car l'ordre du jour qui faisait en ce moment la joie des patriotes et la terreur des royalistes n'était rien autre que le début du général en gouvernementalisme. Il annonce qu'on s'agite dans les faubourgs au souffle des royaux, — justement parce qu'il sait qu'on ne s'y agite pas. Il imagine la révolte pour la prévenir. Si bien que les badauds faubouriens, blessés par cette allégation et voulant attester la pureté de leurs sentiments, viendront jurer à la Commune qu'ils n'ont jamais été plus paisibles, à l'heure même où l'on enlèvera leurs magistrats, leur général, leur journaliste.

Non moins coquin s'avisa d'être maître Fouquier! A Saint-Just il avait dit : « J'attends le rapport. » Mais, le 21, l'accusateur se faisait déjà la main, préparait la voie, sans faire d'imprudence. Il avait assigné par-devers lui les citoyens de la section Marat, mais il ne s'agissait encore ni d'Hébert, ni de Vincent, ni de Ronsin, tous d'autres sections; en un mot, rien du club. L'enquête portait uniquement sur la démarche faite par la section à la Commune le 16 ventôse : — « Vous savez, disait Fouquier aux comparants, qu'en vertu d'un décret spécial je dois re-

(1) *Catalogue Charavay*.

chercher les agitateurs qui entretiennent des inquiétudes relativement aux subsistances?... — Eh bien! qu'est-ce à dire? Le décret aurait été rendu contre nous, quand c'est nous qui l'avons provoqué? Nous avons couru pour demander qu'on sévisse contre les agitateurs, et c'est nous maintenant qu'on tient pour tels? Vous voulez rire? vous-même avez signalé, n'a pas deux jours, les affameurs comme étant hors barrières. — C'est possible, répliquait Fouquier. En attendant, répondez! » Et il demandait les noms des membres qui avaient amené l'arrêté que la section avait porté à la Commune.

Voilà donc tous les Amis des Droits de l'homme en émoi. — « Ah! ah! dit Momoro, président de la section aussi bien que du club, donnons-nous garde d'envoyer encore à la Commune la commission que nous avons nommée hier. A cette démarche toute fraternelle, on saurait peut-être trouver aussi une allure de révolte. Attendons, et voyons l'accueil que nos soi-disant frères Jacobins feront demain à la députation cordelière qui leur portera l'arrêté sur les voiles. — C'est tout vu, disait Ronsin le général, nous sommes foutus! » Et il songeait à son armée, à ses fiers rouges, dispersés, impuissants.

Hébert, lui, songea à l'écriteau dont les muscadins l'avaient décoré : « Fouquier est capable de m'accuser, ma foi, d'accaparement! » C'est pourquoi il voulut que son affiche justificative, qui couvrait déjà tous les murs, fût distribuée encore, le soir, à toutes les sociétés populaires de la ville.

Hélas! pauvre Hébert! pauvre Ronsin! pauvre Momoro! Attentes vaines! espérances folles! précautions inutiles! l'orage est proche.

Le lendemain, nouvelle du matin : « Grammont, Duret,

Savard, Lapallu, les détenus patriotes — ne sont plus au Luxembourg. — Libres? — Non, enlevés! transportés, qui à Saint-Lazare, qui à Port-Libre, loin du quartier qu'on veut décimer, de leurs amis qu'on va prendre! — Une heure après, autre nouvelle : Momoro est appelé lui-même chez Fouquier! — Et puis une autre encore : Vous savez! le général Lapoype, l'élève de Fauchet, le beau-frère du Fréron vainqueur de Toulon, — il est arrivé à Paris, il va paraître à la barre. On l'a mandé pour qu'il ait, dit-on, à se justifier d'avoir voulu relever la Bastille marseillaise, le fort Saint-Jean; mais, chose étrange! il arrive la veille même du jour où l'on veut embastiller les patriotes parisiens; et, chose plus étrange! son général d'artillerie, Buonaparté, qui avait ordre aussi de comparaître, a reçu en même temps l'offre de remplacer Hanriot dans son commandement parisien (1); mais, ayant fait refus, il a pu faire défaut. Lapoype seul, ami des Dantonistes, accourt donc pour rallier, sans doute, autour du Comité gouvernemental, les huit mille élèves départementaux du Salpêtre, au cas où la ville, ressaisissant le sentiment de ses droits, défendrait la liberté, la vie de ses magistrats? — Car le doute n'est plus même permis. Momoro est de retour : tout est vrai! L'imprimeur-journaliste-magistrat, loin d'accepter l'interrogatoire hypocrite de maître Fouquier, a fait rendre gorge à l'accusateur public lui-même; il lui a demandé compte, explication, vérité, et Fouquier, troublé, confondu, a lâché le mot : « Oui, c'est aux amis des Droits de l'homme qu'on en veut, c'est aux consciences! »

Vite! ce soir, à la tribune des Cordeliers! Vite!

(1) *Mémoires de Lucien.*

notre députation aux Jacobins! Vite! tous aux sociétés populaires! Et les lettrés aux imprimeries! Car, jusqu'à la fin, nous n'userons que de la seule arme qui fait notre justice : le verbe. Aux factieux vertueux la force!

Hélas! Amis des Droits, bout-en-train de l'insurrection morale, autant vaudrait déjà crier dans un désert que dans cette ville tout ahurie, démoralisée. Personne qui sache où il va, ce qu'il veut, ce qui est, grâce au jeu caché des gouvernants. Jusqu'aux lurons des faubourgs qui badaudent, comme l'avait présumé Hanriot. Ils sont debout, ce soir, en route, en troupe, à la commune, et c'est pour dire avec la plus énergique indignation : « Nous ne bougeons pas! Jamais nous n'avons été plus paisibles! » — car ils n'ont en tête que l'ordre du jour du général qui les dupe. Comment comprendraient-ils, en cet état d'esprit, le cri qui, à cette heure, s'élève d'outre-Seine : « Sans-Culottes, on veut faire le procès aux hommes du 31 mai! »

Mais, — qui le croirait? — le quartier même de l'Idée, où les clubistes pérorent, est pour eux aussi sans écho. L'annonce officielle d'un arrêté vient couvrir les appels de détresse et distraire l'attention : Spectacle gratis! — O Anacharsis-Solon, tu l'avais bien prévu!... Sur les ruines du club, le théâtre du peuple devait s'ouvrir. Trois grandes représentations par mois. Entrez vite et prenez vos places. Aux Romains du Comité il faut les Romains du parterre : *Plaudite, cives!* Et vous nous direz en sortant si Hébert avec son style, Momoro avec ses lamentations valent Talma le tragique, Trial le croque-notes, ou le moindre Nicolet vertueux! Fi du club et vive le théâtre, en attendant l'Église : apprenez à écouter sans réplique,

mauvaises têtes! Entrez vite, c'est payé! Mais livrez-nous l'idée; livrez-nous les Amis des Droits; que dis-je? vos droits eux-mêmes. — Nos droits? — Parbleu! qu'est-ce que vos droits, après tout, sinon des devoirs. Le premier des devoirs n'est-il pas d'exercer ses droits? Débarrassez-vous donc! — Homme libre, au vestiaire ton bonnet. Vive l'art, et que la farce commence!

Ah! les sectaires jacobins sentent si bien que le coup est fait qu'ils ont peine à garder le masque vingt-quatre heures encore. Le 19, Carrier avait proposé d'interdire aux prisonniers toute communication avec les amis du dehors, et c'était en vue des aristocrates conspirants; aujourd'hui Renaudin le Robespierrot demande en outre qu'on supprime aux détenus encre, plume et papier, et c'est en vue des journalistes patriotes qu'on va prendre. Or la Jacobinière approuvait, n'ayant souci du droit de pétition — comment pétitionner sans plume? — quand: Vite! remettez vos masques!... Ils entrent. — Qui? — Nos ennemis les Cordeliers! — Quelle apparition!... C'étaient eux, en effet, escortés et armés. Escortés, non point des tape-dur, mais encore des Liégeois, souverains opprimés! Armés, non de sabres à roulettes comme les muscadins, mais de leur journal et de leur arrêté. Ils ne se lassent pas. C'est bien l'idée parisienne-cosmopolite de 89 qu'ils représentent dans toute sa pureté et qu'ils proposent pour la troisième fois aux frères et amis. Chenaux l'orateur fait lecture de l'arrêté sur les voiles qui atteste les droits de l'homme, puis lécture du premier numéro du journal qui a paru la veille et qui témoigne que l'alliance entre les patriotes est sincère. — « Président, l'accolade à l'orateur! » s'écrient toutes les voix du club. Ah! seriez-vous donc émus, sectaires? Au moment de frapper,

avez-vous honte? Criez-vous : Non!... Hélas! pauvre Charles Duval qui embrasse, pauvre Chenaux qui est embrassé! Le baiser n'est pas même rendu, que Dufourny, l'homme libre, se lève, tant l'envie le chatouille d'appliquer un soufflet sur une joue pendant qu'il y a baiser sur l'autre! Sans périphrase il demande que les Cordeliers soient sommés de s'expliquer sur les sociétés populaires. C'était le même homme qui, un mois auparavant, s'était opposé, poussant le même cri, à l'embrassade jacobino-cordelière. A cette audace suprême, les Jacobins se découvrant tous : « Oui, que les Cordeliers répondent, et fi des droits de l'homme, après tout!... » Et toutes ces voix de carnaval qui venaient de dire : « L'embrassade! » grondent aussitôt : « A la porte!... » Les Liégeois, derniers représentants de l'idée cosmopolite, veulent à leur tour murmurer : « Frères et amis! » on leur crache aussi : « Hors du Temple! » —

Consommatum est! Robespierre et Barère ont vaincu. Les Amis des Droits sont bien seuls : la ville dort.

Oui. La Providence même par laquelle ils combattent, la Providence Sociale les abandonne. Les sociétés populaires, ce soir-là, sont comme assoupies. Elles ne veulent rien entendre, qui par peur, qui par trahison, qui par peur de la trahison. Quand leur arrive la justification d'Hébert à propos de beurre : « L'ordre du jour! » c'est le cri de toutes, et l'on formule prudemment qu'on ne peut ouïr une justification quand la dénonciation n'est pas démontrée. Des subsistances mêmes, nulle d'elles n'ose s'entretenir : « S'en occuper, c'est conspirer, » a dit Fouquier.

On n'en parle pas moins haut pourtant rue Thionville. Quoique les faubourgs soient déroutés, que les Jacobins

trahissent, que les sociétés populaires n'osent souffler, la famille de Marat, — car, hélas! ils ne sont plus la ville, il ne sont plus même le quartier, semble-t-il, tant on les isole! — la famille de Marat dresse à toutes voix l'acte d'accusation contre l'ennemi, et toujours selon les principes. Le Comité, assiégé par la faction, veut, paraît-il, faire le procès aux patriotes du 31 mai; eh bien! les Cordeliers parisiens-sans-culottes verbaliseront contre les traîtres de cette grande journée. Non-seulement Hébert nomme Barère, nomme Lacroix, nomme Chabot, nomme Bourdon de l'Oise, mais Momoro, ayant dit : « J'ai de grandes vérités en réserve, » nomme — et son cœur se brise! — nomme pour la première fois : les Dantonistes. C'est bien remonter au 31 mai! — Oui, mais c'est flétrir du nom de traître Danton, celui-là même dont lui, Momoro, avait toujours rêvé l'alliance. En vérité, l'heure est suprême! Tout se rompt. Le président donne solennellement lecture du deuxième numéro du *Journal des Cordeliers*, dans lequel il a bien résumé l'accusation, bien posé les principes, et qui se termine par la lettre d'Albertine Marat : le cri de la femme s'y ajoute au cri de l'homme. Demain on le clamera en pleine lumière par toute la ville avec le journal d'Hébert, qui dénonce aussi. « Car si hier nous étions à la veille d'un 31 mai, aujourd'hui nous sommes à la veille d'un nouveau Champ de Mars, » dit encore Momoro. Et tous se séparent, résolus de n'opposer toujours aux attaques de leurs mandataires qui dictatorisent que la seule déclaration des Droits.

Le club était fermé, la ville sommeillait toute, qu'au pavillon de Flore on était encore de veille. Saint-Just avait achevé son rapport et le lisait à ses complices : c'était bien pour demain.

Le 23, à la Convention, Robespierre ressuscite, Couthon ressuscite, aux applaudissements de tous. Aristide est étendu, l'œil ouvert, au pied de la tribune, où Saint-Just monte, son rapport en main. En ce moment éclate dans la ville, par la voix des colporteurs, la plus grande des colères du *Père-Duchesne*, et c'est aussi le deuxième numéro du *Journal du club des Cordeliers*, où se voit une lettre de la propre sœur du divin Marat. Saint-Just le tribun va dénoncer à l'Assemblée ; la trinité des journalistes cordeliers, Hébert, Momoro, Marat l'assassiné, dénonce à la ville! Qui l'emportera du gouvernement moral ou de l'insurrection morale?... — *Salus populi suprema lex*, c'est l'épigraphe du Comité. — « Que tout individu qui usurperait la souveraineté soit à l'instant mis à mort par les hommes libres, » c'est la devise du journal du club. — Il y a une conspiration, annonçait Saint-Just à l'Assemblée muette. — Il y a une faction, annonçait le club à la ville immobile. — Ourdie par l'étranger, ajoutait Saint-Just. — Formée dès l'anéantissement de la faction Brissot, ajoutait le club. — Les nobles, les étrangers, les oisifs, les orateurs vendus, voilà les instruments! soufflait l'orateur sans nommer personne! - Les factieux sont ceux qui ont parlé clémence, humanité, vertus morales, afin de traiter les patriotes de cannibales, clamait le journal sans-culotte ; et il nommait, lui, les Dantonistes.

Or Saint-Just continuait, rapportant contre les patriotes comme il avait, quinze jours auparavant, rapporté pour eux, — froidement, vaguement, gouvernementalement. Ce n'était que lieux communs de morale publique : « On répand dans Paris l'immoralité, la corruption, l'amour des jouissances. Malheur à vous qui savez le chemin

des jouissances!... Peuple, n'écoute ni les voix indulgentes ni les voix insensées. Chéris la morale; sage par toi-même, soutiens tes défenseurs; sois en paix avec toi-même!... Le caractère des conspirateurs, c'est le déguisement!... Quiconque conspire doit dissimuler... Il ne faut donc juger ni sur faits ni sur paroles. » — Et sur quoi donc, beau ténébreux? — Sur la mine, flûte d'en bas Couthon le bucolique.

Le journal clubiste, lui, qui ne jugeait pas sur la mine, disait sans phraser ni flûter : « Les Dantonistes étaient, en 93, comme accablés par le souvenir des grands coups qu'ils avaient portés en 1792. Les mêmes hommes qui attendaient avec impatience l'anéantissement de la faction brissotine se coalisaient en secret pour retarder la chute de la faction Égalité. Au moment du supplice des Brissotins, on les vit, comme ensevelis dans la stupidité, épier l'occasion de rompre avec succès leur silence perfide. Brissot détruit, ils s'unirent avec l'ambition et la cupidité contre les vrais amis de la Révolution. On entendit ces tartufes d'humanité dire des patriotes qu'ils se plaisaient à lécher le sang de la guillotine; l'un d'eux créa le mot : Ultra-révolutionnaire, qui a fait rétrogader la Révolution de plus de deux années ! »

Saint-Just cependant, — après avoir parlé hiérarchie, fait la peinture des ménages des fonctionnaires comme un professeur du lycée national, mêlé les indulgents avec les ultras, et s'être écrié : « Tout le monde veut gouverner, » parce que personne ne voulait être *mené* par lui, ajoutait mystérieusement : « Je ne puis rien dire...rien préciser... Mais... il est une vérité qu'il faut reconnaître, c'est que, si nous nous contentons d'exposer des principes, comme nous ne l'avons fait que trop souvent, sans les appliquer,

nous n'en tirerons aucune force contre les ennemis du peuple... Que peuvent des paroles contre des conjurés qui se déguisent jusqu'au moment où ils éclatent?... » Ainsi la raison d'État faisait rêver à Saint-Just le supplice préventif. Et sur ce, toujours froidement : « Dans quelques jours un autre rapport — (Quoi! encore un?) — vous fera connaître les personnages qui ont conjuré. L'intérêt du peuple ne permet pas qu'on vous en dise davantage, et ne permettait pas qu'on vous en dît moins. » Après cette phrase de madrigal, Saint-Just lisait un long projet de décret, à double face, qui enjoignait au tribunal d'arrêter promptement les prévenus de conspiration et de les mettre en jugement, déclarait traîtres à la patrie tous ceux qui seraient convaincus d'avoir, de quelque manière que ce fût, favorisé dans la République le plan de corruption des citoyens, de subversion des pouvoirs et de l'esprit public, etc.; — et, enfin, instituait six commissions populaires pour juger promptement les ennemis de la Révolution détenus dans les prisons.

Le journal aussi concluait : « On a tué l'esprit public. On a rendu le peuple anxieux, défiant, en détresse. Guerre aux modérés! Rallions-nous autour des braves Montagnards qui, dans les Comités de salut et de sûreté, ont déjoué tant d'intrigues. Formons un faisceau, une masse d'opinions, toutes puisées dans les droits sacrés de l'homme. Guerre aux modérés, aux fripons, aux ambitieux, aux traîtres! » Et sur ce, Albertine prenait la parole.

Or, si la Convention se leva d'enthousiasme à la voix glacée de Saint-Just, les Sans-Culottes de la ville restèrent immobiles à l'explosion cordelière, et justement parce qu'ils y applaudissaient. Pourquoi remuer, en effet?

L'insurrection purement morale que provoquaient leurs magistrats n'était nullement une levée de boucliers à heure fixe, en lieu dit. « Formons un faisceau d'opinions autour des braves Montagnards des Comités, » pour contrebalancer, ou mieux pour anéantir la faction des Dantonistes : rien de plus. L'appel aux consciences était donc tout à la gloire des patriotes gouvernants, quoique au rebours de leur politique, qui ne pouvait tolérer que des consciences muettes. Et les patriotes eurent une quiétude plus parfaite encore, à la nouvelle que Robespierre avait reparu à la Convention et que Saint-Just, qui avait réclamé déjà pour les incarcérés, pérorait à même heure aux Tuileries. « Les Comités et les Cordeliers s'entendent à merveille, » pensaient-ils tous, et le vague même de la dénonciation de Saint-Just semblait aux auditeurs sans-culottes des tribunes une habileté de gouvernant, pour enlever le vote des trembleurs conventionnels. Mais la troupe des Montagnards Cordeliers qui siégeaient sentirent la trahison. Et pourtant ils ne purent se récrier contre Saint-Just; c'eût été faire dans l'Assemblée le jeu des Dantonistes, qu'en ce moment leurs amis dénonçaient à la ville. Ils votèrent même le décret pour faire pièce aux modérés, avec le même entrain que ceux-ci le votaient pour mettre à bas les enragés. Hélas ! comment s'imaginer jamais le coup d'audace qui allait suivre?

Saint-Just venait à peine de dire, — que le général Lapoype, l'ami des Dantonistes, se produisait à l'Assemblée,— que, dans la ville, le rappel se faisait entendre,—et qu'au tomber du jour le général Hanriot, qui avait convoqué, dès le matin, deux cents hommes par section, se mettait à la tête d'un gros de la force armée, et allait en expédition cour des Forges, rue Neuve-Égalité, où demeurait le

journaliste-magistrat Hébert. — Quoi! les gardes nationaux le suivent sans murmurer? Ils le suivent avec plus d'élan, ma foi, que s'il s'agissait, comme l'autre jour, d'opérer contre les muscadins du Palais-Égalité. — Regardez-les. Tous sont marchands! les *maximés* ont permission, que dis-je? ont ordre d'appréhender le substitut de la commune qui, depuis un an, verbalise contre eux par devoir. Sauver la patrie, faire œuvre de salut public en assouvissant ses rancunes de boutique, quelle fortune! — Vite chez Hébert : qui m'a accusé de voler à la journée les pauvres Sans-Culottes ! disait l'épicier; — qui a fait crier à ma porte que j'empoisonne le pauvre monde avec mon bougre de mélange! disait le marchand de vin; — qui a prétendu que nous n'avons plus que de la réjouissance pour les petites pratiques! disait le boucher; — qui m'a dénoncé comme manquant de cuir, mais non de carton, pour fabriquer les souliers des défenseurs de la patrie! disait le cordonnier: — marchons au factieux! — Et pendant la route la bande se grossissait encore de procureurs, notaires, avocats, huissiers, clercs du haut et bas Maine; tous les colons négrophobes accouraient, tous les amis des suspects faisaient queue. Hanriot se fût promené une heure dans la bonne ville de Paris qu'il eût traîné à sa suite toute une population devant la maison du journaliste. Aussi comme on envahit bravement son domicile! comme on brise ses presses! comme on empoigne mon homme! Il proteste, on lui lie les mains! Il crie, on le jette à terre, on lui lie les pieds! bref, on l'enlève, on l'emporte, le voilà! — A la guillotine!... Mais, en attendant, à la Conciergerie! sous la main preste de maître Fouquier.

Quelques heures après, la nuit, c'était au tour de Mo-

moro, de Vincent ; mais tous les deux sans trop d'égratignures. A la Conciergerie ! comme Hébert. En passant, on s'empara de Ducrocquet, commissaire aux accaparements, afin que Fouquier pût justifier ses interrogats sur les subsistances. Le jour se levait qu'on arrivait seulement chez Ronsin. Ses épaulettes en imposèrent, on lui fit politesse. Ce ne fut pas comme les autres, à la Conciergerie, qu'on le claquemura, mais à Saint-Lazare, où quelques jours auparavant il était allé crier à Anacharsis et aux autres détenus : « Vous sortirez ! »

. . . .

— Venez-vous au concert ? dit Anacharsis à Ronsin dès qu'il eut embrassé le général-poëte ; et il emmena le prisonnier dans sa chambre, où soupiraient la viole, la flûte et le hautbois. Il y avait bon nombre d'auditeurs et de toutes opinions : Desfieux et Pereyra, le bijoutier Jacquemier, le chevalier Dejean, banquier de jeu, devenu coutors par aventure de duel, une balle ayant fait de son cou une lorgnette. A la vue de Ronsin, arrêté pour la seconde fois, que se passe-t-il ? On s'enquiert. Que faut-il faire ? On cause. Les têtes s'échauffent : « Délibérons ! — Oui, organisons une société populaire ! dit Pereyra. — Citoyens, s'écrie Anacharsis, je ne suis pas maître d'empêcher une chose qui plaît à des camarades ; mais je proteste et demande acte de ma protestation. Sonnez, violons (1) !... »

Délibérer sous les verrous, ne serait-ce pas, en effet, conspirer véritablement ? Mais, d'autre part, comment goûter la musique de chambre, quand chacun croit en-

(1) *Procès d'Hébert et consorts.*

tendre dans l'air, au travers des murs, Paris grondant. Personne n'avait le calme philosophique d'Anacharsis.

Oui Paris grondait. La ville insurgeante se réveillait, et de sa badauderie de la veille. Les uns disaient : « Qu'avons-nous fait? » — Les autres : « Qu'avons-nous laissé faire? » Là, remords; ici, rage. Ces amis, ces magistrats qu'on n'avait pu défendre, on se sentait le cœur de les ravoir. Tout le quartier de l'Idée et les sections des Gravilliers, Bonne-Nouvelle et des Droits de l'homme font rumeur. On se réunit chez le procureur Chenaux; Ancar et Bourgeois vont criant partout : « Vengeance! » Les défenseurs de la République sont chez Chrétien avec Mazuel. Dans les postes, les gardes nationaux disputent, s'insultent, se battent. — La nouvelle pénètre au Luxembourg. Les aristocrates détenus n'y veulent croire : c'est impossible! Mais quand les bruits du quartier et les cris des colporteurs leur arrivent aux oreilles, ébranlent leurs portes, alors tous exclament avec un frémissement de terreur : « Nous sommes morts! c'est un coup monté entre les Jacobins, les Comités, les Cordeliers pour colérer le peuple et le pousser au massacre! Si Ronsin a visité les prisons, c'était pour faire dresser les listes d'égorgements! Si l'on a enlevé du Luxembourg Grammont et ses pareils, c'est pour qu'ils ne soient pas confondus pendant notre sacrifice. » Non, les royalistes eux-mêmes ne peuvent croire à l'audace du Comité! La victoire a été trop facile! Aussi tous de s'improviser des armes et de s'apprêter à la défense en cas d'attaque.

A ces bouillonnements de colère, Fouquier ne se sentit plus assez couvert par le rapport même de Saint-Just. Plus il lit la pièce et réfléchit, plus il remarque qu'elle ne compromet en rien le Comité. Saint-Just n'a nommé personne.

Lui seul, comme accusateur, a désigné. Or il sait quel a été le sort des membres de la commission girondine, qui avaient osé, l'an passé, attenter à la liberté du même municipal parisien Hébert; il voit avec quel acharnement les patriotes aigris poursuivent depuis trois mois les dénonciateurs de Vincent et Ronsin. Que n'aviseraient pas contre lui les Cordeliers, s'ils allaient reconquérir l'opinion? — La peur le prend; vite aux membres du Comité de salut il écrit une lettre qui témoigne de leur complicité : « S'il a instruit, lui, Fouquier, ce n'est que conformément *au désir* des décrets du 16 et du 23 ventôse! »

Et sa frayeur n'était point folle. Les consciences reprenaient langue et plus haut d'heure en heure. Le soir, rue de Thionville, la Cordelière était en feu. — « Il y a une nouvelle commission des Douze! criait Ancar. — Courrons chez l'accusateur public pour qu'il se hâte! criait un autre. — Que chacun s'explique sur Ronsin, sur Hébert, sur Vincent! » — Et l'on faisait lecture de la déclaration des Droits. Puis des furieux entraient, se précipitaient, clamaient : « On arrête encore! Bourgeois est arrêté! Gobert est arrêté! » — Et de nombreuses députations des sociétés populaires envahissaient tour à tour la rue, la salle, chacune demandant : « Que faites-vous?... » — Soudain tout change : Brochet paraît à la tribune. Il arrive des Jacobins. Billaud, membre du Comité de salut public, a parlé : « Ronsin, a dit Billaud, voulait égorger les détenus, rétablir la royauté! Le régent de France est arrêté! » — Mais, Brochet, mon ami, tu perds la tête, tu deviens fou, les émotions du jour t'ont brouillé la cervelle. Comme Basile, tu sens la fièvre. Va dormir! » — Et déjà le poussait-on dehors, quand voici Bouin le Cordelier, vice-président des Jacobins, qui entre, monte, parle : Est-ce

à croire? Même histoire et sans rire! — Alors ce fut un de ces cris qui remplissent tout un monde, clameur suprême de naufragés qui sombrent. Puis, subitement et comme ayant honte de leur détresse, tous reprenant espoir : « Vite, courons chez l'accusateur! Loin de les perdre, la grossièreté de l'accusation fera le triomphe de nos frères! » — O naïfs buveurs de sang, ils comptaient encore sur la justice! — « Oui, disaient-ils pour s'encourager, le jour du jugement d'Hébert, de Vincent, de Ronsin sera le plus beau jour pour les patriotes, car il rendra à la liberté ses plus ardents défenseurs et l'on verra conduire à l'échafaud ses plus cruels ennemis. Vite! chez Fouquier! »

En vérité, nul d'entre eux ne soupçonnait l'orage qui, le lendemain, les paralysa tous! Une pluie, une tempête, tourbillon-avalanche de mensonges, de fourberies, d'impudences, s'abattit sur eux, enveloppa la ville entière. Cela partait, tombait, roulait, se croisait de toutes les lèvres et de toutes parts; Couthon, Robespierre, Billaud, Barère crevèrent toutes leurs outres, usèrent toutes leurs voix à vomir la calomnie,— toute la journée, de la tribune de la Convention, — chaque soir, de la tribune des Jacobins, et cela pendant cinq jours! Singulier régime pour un convalescent, ô Robespierre! Non, jamais on n'aura menti si héroïquement pour le salut public :

« ... Les preuves abondent! Les conspirateurs voulaient égorger les Jacobins, égorger les Comités, égorger la Convention, égorger les détenus, égorger tout le monde. Il y a dans Paris une armée d'émigrés, de déserteurs, d'étrangers, de scélérats. On a entendu déjà plus de trois cents témoins! On a intercepté nombre de correspondances à la poste. Voici les lettres saisies! Faut-il en lire les

signatures? Non, c'est inutile, n'est-ce pas? Au reste, l'infâme Mallet du Pan a prédit des mouvements. L'agent de France en Suisse (c'est Soulavie, le jésuite) nous annonce que les puissances étrangères comptaient sur un massacre. Dans le Tarn, les prêtres ameutent le peuple pour demander l'ouverture des prisons; ailleurs, pour demander l'ouverture des églises: tous sont complices de Ronsin, de Vincent, de Momoro, d'Hébert! On a tenté de faire parvenir au Temple, aux enfants Capet, un paquet de cinquante louis : Ronsin, Momoro, Hébert, Vincent! On parlait d'établir un conseil de Régence : Momoro, Ronsin! — de faire évader le petit Capet : Vincent, Hébert! Trésor, troupes, armes, séduction, terreur, militaires suspendus, parents de détenus, prisonniers de tout genre, tout était accaparé par Hébert, Vincent, Ronsin et Momoro. Les preuves, les procédures, les déclarations abondent. Ils périront, les scélérats! Leur dernière heure a sonné!... » Et c'est à ces cris d'insensés, à ces histoires de vieilles que, dans Paris, dans la banlieue, s'entreprend une chasse à l'homme comme jamais Anacharsis n'en avait pu voir en Hongrie : royale comme pas une. Tous s'en mêlent. Comité de salut public, Comité de sûreté, Comités révolutionnaires des sections, et les sectionnaires eux-mêmes, et l'accusateur public, tous arrêtaient. — « Prenez toujours, criait toujours Couthon, on reconnaît les conspirateurs à la mine! — Prenez quand même, criaient les Jacobins par proclamation. Tayau! Tayau! Arrêtez les Cordeliers! Arrêtez les nobles! Arrêtez les étrangers! Tayau! » Et tous arrêtaient, et l'on s'arrêtait tous! qui par devoir! qui par vengeance! qui par peur! patriotes, royalistes, Liégeois, Belges, Hollandais. On arrêtait les écrivains! on arrêtait les libraires! on arrê-

tait les femmes ! Tayau ! Tayau ! En cinq jours il y eut cinq cents prisonniers de plus dans Paris ; cent par jour, et tous de marque ! Le tourbillon emportait toutes les consciences, royalistes et patriotes, de la grande ville, déflorée dans son printemps. Robespierre, à ce spectacle, put croire à l'éternité de son gouvernement fort. Il allait régner sur des muets dans tout Paris comme aux Tuileries. Et les vieilles puissances d'Europe durent avoir honte ; car elles n'eussent pas autant souhaité après le 10 août, Brunswick vainqueur.

Tout n'alla pas pourtant sans cris ni fureurs chez les victimes. Mais cris impuissants ! fureurs bizarres !... La section d'Hébert se précipite, dès le premier jour, à la barre pour dénoncer l'aristocratie mercantile : Robespierre défend les marchands, ses instruments ! Léonard, aux Jacobins, veut en appeler aux sociétés populaires : Robespierre menace Léonard ! Mazuel, avec l'état-major de l'armée révolutionnaire, fait visite au général Ronsin ; Mazuel, le 27, est arrêté. Hanriot accourt, écumant, sabre au poing, au Comité de sûreté pour réclamer son ami : « Le Comité examinera dans sa sagesse, » goguenarde Vadier. Enfin Bouchotte a beau dire, écrire qu'il n'y a pas de déserteurs étrangers dans Paris, qu'on se plaît à confondre les déserteurs muscadins de la réquisition (amis de Camille) avec les déserteurs des pays étrangers, — le Comité de salut n'en répète pas moins haut que les déserteurs étrangers infestent Paris. Dans les rues, des officiers de police, braves Sans-Culottes, se jettent de rage sur le premier représentant qui passe : « Carte de député, disent-ils, n'est pas carte de sûreté ! » D'autres, plus habiles dans leur fureur, s'en prennent aux envoyés des puissances neutres. — Dans les journaux circonspects, comme le

Journal de Paris, le courage de la peur fait même crier : « Le premier qui met la main sur moi, je l'égorge ! » — Et cependant on n'en continue pas moins d'arrêter, d'emprisonner, d'entasser !...

Mais les faubourgs, que font-ils donc? Les faubourgs ne comprennent. Comme les aristocrates des prisons, ils disent, mais joyeusement : « C'est un coup monté pour empaumer les royalistes, — à preuve, que le Comité, voyez, fait élargir le patriote Palloy, la mère Legendre des faubourgs ; Palloy, qu'on avait emprisonné comme grand ami d'Hébrard-Vincent. Laissez-nous donc! Palloy est libre. A bientôt la liberté d'Hébert! »

Mais les Sans-Culottes départementaux, qu'imaginent-ils? — Hé! même tactique qu'avec les faubourgs! Non-seulement on les leurre par la mise en liberté de quelques Palloy du pays, mais on emplit la France entière de cette grande nouvelle, qu'un ambassadeur d'Amérique, Jefferson, est en route. Vivat! Les relations se renouent avec le monde! C'est la paix, c'est du pain! — Du pain! Oui, ce que n'a pu nous donner la Commune, l'Amérique déjà nous l'envoie. Barère l'annonce, et Jean Bon Saint-André est aux côtes, attendant un grand convoi de blé sauveur. Il ne s'agit plus de planter en choux les jardins publics, comme l'imaginait pauvrement le pauvre Chaumette!

Mais les Sans-Culottes, défenseurs de la patrie, qui ne pouvaient se rassasier du cri parisien que leur envoyait aux frontières le marchand de fourneaux, leur *Père Duchesne?* — Ah! ils ne jeûnent guère non plus. Dès le lendemain de l'embastillement du journaliste, on leur sert un plat de même apparence. Maudet, vous savez! ce fabricateur de faux maximums, protégé de Tallien et rival d'Hébert?... Eh bien, il se charge de l'entreprise d'un faux

père Duchesne. Même papier, même format, presque même vignette (1). Est-ce *Duchesne?* N'est-ce pas lui? Il a la hache et les moustaches! Mais le chapeau s'est changé en bonnet, bonnet d'uniforme, bonnet de sapeur, — donc, plus bougre à poil que jamais! Il est vrai que, sous sa hache, ce n'est plus un prêtre, un Maury, despote des consciences, qu'il tient en respect, mais un Anglo-Autrichien, l'ennemi naturel de la France. Il n'a plus aussi pour nom *Duchesne;* c'est *le Sapeur Sans-Culotte,*—jurant toujours, d'accord; mais non plus à la parisienne! On lui siffle d'autres jurons: De par Publicola! Nom d'un Capitole! à la romaine, quoi! Et on lui souffle aussi des colères non moins grandes: Grande colère du peuple (lisez du Comité) contre l'infâme père Duchesne et ses complices, qui voulaient faire sortir de leur cage les louveteaux du Temple, donner la clef des champs à tous les conspirateurs détenus dans Paris, égorger les membres de la Convention nationale et proclamer pour roi le fils du tyran Capet! Voilà qui s'appelle brissoter avec art? Or quelle peinture *le Sapeur* ne fait-il pas du substitut-journaliste?— Hébert est un accapareur, mangeant à cent écus par tête, vivant en vrai fermier général. Vous le croyiez un dur-à-cuire; c'est un ancien élève en médecine, un chirurgien, un homme à lancette. Vous vous disiez: « Il a du savoir. » Le farceur était homme de lettres à la manière de son père le facteur, disait Maudet, donnant habilement Hébert pour fils de Lemaire le Lafayettiste. — « Et ne me parlez pas de sa Jacqueline, — une nonne, un excrément de la nature, une pisseuse endimanchée. —Il l'aimait? — Laissez donc. —Vous ne savez pas, chers camarades, qu'Hébert est bi-

(1) *Le Sapeur Sans-Culotte.*

game. Outre Jacqueline, il a encore une autre femme, vivant à Alençon, et qu'il a abandonnée : une mère, celle-là! » — O le monstre! dirent alors les braves défenseurs. Manger cent écus d'une bouchée, quand nous n'avons, nous, ni pain ni souliers! Le monstre! avoir deux femmes, quand nous n'en pouvons posséder une, nous, sous peine de mort!... » Et Maudet alors esquissait Ronsin : « Quel général! quelle figure! Il avait du talent, grand talent, le drôle! Mais quelle drôle de figure! » — A qui se fier maintenant? firent les soldats tout démoralisés. — A vos chefs!...

Non, ce ne furent pas les Sans-Culottes faubouriens, ni les Sans-Culottes départementaux, ni les Sans-Culottes défenseurs de la patrie, tous badauds, dont s'inquiéta le Comité, — mais de ses alliés d'une heure, les Dantonistes. A leur première campagne antiparisienne, messieurs du Comité avaient failli payer cher leur alliance avec la faction. Cette fois encore, la faction voulait leur confisquer tout le bénéfice de la victoire prochaine. Danton a repris langue à la Convention, aux Jacobins, et la calomnie ne découle pas moins brûlante de ses lèvres que des lèvres de Couthon. Rousselin, son élève, interprète hautement le coup au profit du maître qui le souffle, et il cherche à lui conquérir l'opinion. « Oui, les modérés triomphent! » disent les suspects qui redressent la tête ; et les muscadins déserteurs, plus nombreux que jamais, envahissent la ville. On brise les bustes de Marat, de Châlier ; on crie : « Vive le roi! » à la Courtille, et des patriotes affirment avoir vu dans les rues, sinon des cocardes blanches, du moins des signes de ralliement royalistes. Que, dans une société populaire, la voix d'un Sans-Culotte s'élève, nombre de cris aussitôt la couvrent : « C'est un conspirateur, un

Hébertiste : qu'on l'arrête! » et l'on arrête l'homme. Enfin il est bruit qu'avant huit jours Charlotte Corday sera au Panthéon. Hors de France, mêmes croyances : Danton l'emporte ! et les journaux allemands ajoutent déjà qu'une partie des enragés de la Convention est massacrée.

Mais si, d'une main prompte et ferme, Robespierre a eu raison des Sans-Culottes, il n'aura pas moins raison des tripoteurs. Rien qu'en trois jours il modère ces modérés, il les contient, il les fait taire, il les étouffe. Le 25, c'est Legendre qui est mandé chez Fouquier et qu'on interroge sur le dîner de Pache. On pourrait bien l'envelopper dans l'affaire : — qu'il prenne garde ! Le 26, c'est le rapport qu'Amar vient faire par ordre sur Chabot, Fabre et Basire. Robespierre demande qu'on revoie ce rapport, qu'on remanie l'accusation comme trop circonscrite : on tremble, car il a l'air d'en menacer d'autres. Le 27, c'est Saint-Just qui annonce que le Comité a mis la main d'emblée, sans permission, sur Hérault et sur Simon, deux représentants qui voulaient s'opposer à l'arrestation de Lalande, ami d'Hérault et ancien envoyé en Sardaigne. Quoi ! attenter à la représentation nationale, quand on assure qu'Hébert est sous clef pour pareil attentat ! « La justice ne doit pas s'arrêter devant l'inviolabilité, » dit sententieusement Saint-Just, faisant entendre ainsi que lui est justice et qu'Hébert est révolte.

Telle était donc la bataille, la mêlée, la furie ! Mais, au milieu de ces acharnements, les moins troublés, les plus inébranlables, c'étaient encore les plus exposés, la famille de Marat. On eût dit la légion Thébaine des Droits de l'homme. On avait pris Ancar, Chenaux, Leclerc le 26; Mazuel, Laboureau, Mazuriez le 27 ; escamoté Chaumette à la Commune le même jour ; le lendemain, on allait en-

lever les officiers de l'armée révolutionnaire Delmotte, Dumas, Barbe; et chaque jour des femmes, les ménagères. Cependant le drapeau n'en restait pas moins ferme aux mains des survivants libres. « Droits de l'homme! » c'était toujours leur cri de ralliement, et le verbe leur seule arme. Ils préparaient le troisième numéro de leur journal; ils choisissaient entre eux des défenseurs officieux pour les incarcérés; ils couraient chez Fouquier pour déposer à décharge dans l'instruction; ces croyants à la justice parlaient même d'organiser un banquet pour fêter l'acquittement indubitable de leurs frères. Non moins âpres, les femmes ne se lassaient d'exciter les maris à la délivrance des maris prisonniers. Et c'est en vain que leurs ennemis, ne pouvant ébranler ces infatigables, avaient essayé de les dérouter par le cri d'un traître ou d'un terrifié. Le 27, dis-je, ils tenaient bon encore, quand, le soir, en plein club, une parole, une seule, tombe froide et glace toutes les ardeurs. A ces révolutionnaires de principes, d'action, et, depuis l'arrestation d'Hébert, toujours en permanence, on vient dire : « Comment! vous existez? Mais la ville vous croit dissous. » — Et Brochet, profitant de l'ébahissement général, leur propose hypocritement d'aller, le lendemain, attester aux Jacobins qu'ils sont bien vivants.

Toujours badauds, le lendemain, ils coururent rue Saint-Honoré. Mais qui les y attendait? Robespierre. Ils sont au piége : — « Quoi! les Cordeliers avaient osé supposer que les Jacobins leur reconnaissaient la mission de sauver la patrie? Les Cordeliers avaient voulu persuader au peuple que les Jacobins acceptaient leurs principes?... Mais vous-mêmes vous n'êtes pas encore les vrais Cordeliers! cria l'Incorruptible. Quoi! ils se disent les défen-

seurs officieux des conspirateurs ! ils vendent leurs consciences aux contre-révolutionnaires ! Ah ! ils ne méritent aucune considération. Ils ont besoin d'une grande épuration. Ils voulaient veiller au salut de la République. Eh bien ! nous les surveillerons, nous ; et nous nous faisons protecteurs des hommes simples qui ont été entraînés par eux. Car nous ne souffrirons pas, nous, que le glaive de la loi effleure un seul honnête homme. » Et, pour finir, Robespierre demanda qu'on rompît avec ces soi-disant Amis des Droits. — Cette attaque en plein visage enleva aux Sans-Culottes Cordeliers tout reste de prestige. Ils étaient venus pour faire preuve de vitalité, et ils recevaient le coup de mort. On tenait même à crime qu'ils voulussent défendre au tribunal la cause de leurs amis! Le Comité avec ses Jacobins règne donc seul, sans conteste.

Mais comment ! la Commune, personne ne s'insurge?... Hélas! dans la nuit du 27, le vieux Pache était venu trouver les factieux gouvernants. — « Quoi ! s'était-il écrié, vous voulez fusiller traîtreusement nos troupes légères? (1) » Et il avait démontré toute l'immoralité d'une pareille mesure, et il en avait signalé même toutes les conséquences impolitiques. Mais pour toute réponse on lui dit : « Vous auriez dû être le premier à féliciter la Convention ! On vous devance. » Depuis l'arrestation des patriotes, le Comité avait, en effet, appelé à l'aide toutes les communes avoisinant Paris. Et tous les paysans accapareurs, dénoncés naguère à Fouquier, et tous les beaux fils de la finance, qui avaient émigré hors barrières, ne cessent d'envahir la barre de la Convention pour

(1) Pache, *Sur les factions et les partis.*

demander la prompte exécution des magistrats parisiens. — Pache répliqua : « J'attendrai un décret, moi. » Le lendemain le décret était rendu, et, le 29, le vieillard venait à la barre, non pour haranguer, mais pour dire : « Voici l'orateur. » et il présentait Lubin ; — puis il s'en retournait le cœur brisé.

C'était pendant ces heures qu'à Saint-Lazare le philosophe Anacharsis disait en souriant à Ronsin, qui grondait : « Du calme ! Gagnons du temps ! L'opinion publique changera, et les patriotes seront délivrés ! »

C'était aussi pendant ces heures que maître Antoine-Quentin Fouquier-Tinville, plus rassuré, se mettait enfin à la besogne que le Comité de salut lui imposait. Triste besogne, car elle l'embarrassa bien encore ! — Ce n'est pas que les dénonciations lui fissent défaut. Elles venaient fondre de toutes parts, comme de toutes mains, à son cabinet, contre toutes les autorités de Paris, contre tous les hommes du 31 mai, — et plus violentes et plus effrontées encore que la veille de l'arrestation d'Hébert. Mais les dénonciateurs, signataires ou comparants, ne disaient plus Vincent, Hébert, Ronsin, qui étaient en lieu sûr, — mais ils disaient Pache, mais Hanriot, mais Lubin, mais Brochet, mais Bavoy, mais Chrétien, maire, commandant, président du conseil communal, et jurés ; on déposait même contre Gobaut, substitut de Fouquier. Pourquoi pas, demain, contre Fouquier lui-même ? — Forcé de tendre l'oreille à ces cris, mais en fermant les yeux, par pudeur, pour ne pas voir les masques, Fouquier, si ferme qu'il voulût être, se troubla de nouveau. Et quand il apprit qu'Hanriot était allé menacer de son sabre le Comité de sûreté, à cause de l'arrestation de Mazuel ; quand il eut entendu Legendre avouant son ren-

dez-vous chez Pache, l'accusateur ne sut vraiment plus que faire. Qu'il aille confier ses reprises d'hésitation au terrible Comité? A d'autres! Le Comité avait dit, et l'heure était à l'obéissance. Cependant Fouquier, pour raffermir sa tête et sa conscience, crut devoir prendre avis du tribunal lui-même. Le soir donc du troisième jour, le tribunal s'assembla dans la chambre du conseil; on lut les dépositions, on pesa bien les charges, et, tout vu, tout pesé: — « Hé! un mandat d'arrêt contre Hanriot! » dit le président Dumas. — « Arrêter le chef de l'armée sans en référer au Comité? dit Fleuriot. Référons-en! » — C'était justement ce qu'appréhendait Fouquier. — « Je m'oppose à la démarche! » s'écrie-t-il. — « Le tribunal se perd, » reprend l'honnête Naulin. — « Il se perd! » appuie Fouquier. Quart d'heure après, cependant, tous les juges se rangeaient à l'avis de Fleuriot; on rédigeait la délibération, tous la signaient, et c'était Fouquier lui-même qui devait aller avec Dumas la présenter au Comité. Mais, accompagné du seul Dumas, quoique Dumas soit de taille, Fouquier ne se sent pas en force. D'eux-mêmes, Fleuriot et Hermann, amis de Robespierre, s'offrent aussitôt pour adjoints (1). Et les voilà tous quatre qui vont au Comité, et voilà Fouquier qui produit la délibération; elle vient d'avoir lieu: — « Quoi! vous avez délibéré sur l'arrestation d'Hanriot? hurla Billaud. Mais pourquoi pas sur Pache aussi, le premier magistrat du peuple! » Alors ce fut ce que les hommes de loi appellent une semonce. On les taxait d'imbécillité. « Écartez les preuves qui peuvent exister tant contre Pache que contre Hanriot. Il ne s'agit pas de raisonner ici; il s'agit que cela

---

(1) *Procès de Fouquier.*

marche. — « La décision du Comité sera ponctuellement suivie et exécutée! cria soudain Dumas, comme pour étourdir sa conscience. — Ça marchera! » dit Fouquier à son tour, qui, loin d'être confondu, se sentit tout rasséréné par la semonce faite en commun. Car, on ne peut le nier maintenant, il a des ordres; il n'est qu'un instrument. D'autres que lui peuvent l'attester, instruments eux-mêmes. Qu'il est fier! Ça marchera!...

— Vous entendez, dit encore le comité. Amalgamez, cumulez, arrangez-vous. Mais dans l'acte d'accusation, pas un mot des déclarations faites contre Pache, Hanriot et autres. Et, vienne l'audience, c'est à Dumas de couper la parole aux accusés, et d'écarter les témoins qui bavardent.

— Entendu, dit Fouquier se grossissant la voix; l'affaire ne nous pétera pas dans les mains, j'en réponds. — Et il retourna dans son cabinet pour amalgamer, cumuler, suivant ordre.

Mais la réapparition de Fouquier au Comité, et surtout la délibération entre juges qui l'avait précédée, donna à penser à Robespierre sur la dévotion du tribunal à sa justice. Les juges avaient donc des répugnances à se mettre au pas gouvernemental? Quoique Dumas eût sacré, ses collègues pourraient bien reculer au moment d'agir. C'est pourquoi, le lendemain, Robespierre pria Scellier, un des plus honnêtes et des plus influents, à un dîner où les Dantonistes se trouvèrent en nombre. Pour tâter le juge, l'Incorruptible se plaignit de la lenteur que le tribunal mettait à punir les conspirateurs. Les Dantonistes appuyèrent : « A quoi bon des défenseurs, des témoins à décharge, quand le crime est constant, manifeste, flagrant?... » Mais Scellier répliqua nettement que la loi

astreignait le tribunal à des formes, que ces formes étaient la sauvegarde de l'innocence, qu'il fallait mettre les prévenus à même de se justifier et de se défendre, et qu'il regarderait, lui, comme un crime odieux la violation qui en serait faite. — « Ah ! ah ! fit alors Robespierre aigri, voilà comme vous êtes, vous autres, avec vos formes; attendez! avant peu, le Comité fera rendre une loi qui en débarrassera le tribunal, et nous verrons. » Scellier ne répliqua, mais son silence disait : « Je persiste. » — Il faudra donc trier les juges qui feront la leçon aux jurés? Les jurés ! Mais s'ils allaient se former une conviction antigouvernementale ; car leur conscience est encore moins disciplinée que celle des juges? — Hé ! on fera aussi le triage. — Soit ; mais il en faut treize ; treize solides, c'est-à-dire qui *fonctionnent bien ;* — est-ce trouvable? — quand le temps presse, que les Dantonistes peuvent déborder, ou plutôt la Ville retrouver tête et comprendre?...

« Qu'on arrête Antonelle ! » dit Robespierre.

Antonelle, c'était le grand juré qui, au premier essai d'envahissement du comité sur les consciences du tribunal, avait donné sa démission. Or, pour se justifier devant les patriotes, Antonelle venait de publier ses fameuses *Observations de juré*, avec commentaires, et la maxime qu'il donnait comme pierre de touche de sa conduite était toute clémence pour les intempestifs, si criminels aux yeux du Comité : « L'homme, disait le philosophe, est souvent meilleur au fond que ses actions mêmes, surtout dans des moments de tourmente et de vertige. Un seul degré de bouillonnement de trop peut tout à coup précipiter une jeunesse généreuse dans des excès. » En outre, Antonelle reprochait à messieurs du Comité eux-mêmes de violer, dans leurs arrêtés, ce qu'ils décoraient

du nom de principes; et, stoïquement, il disait: « C'est ma conviction! » — « Qu'on arrête Antonelle! » fit tout le Comité avec Robespierre, — afin de faire voir aux jurés, fonctionnaires désormais, ce qu'on pourrait contre eux, s'ils s'avisaient d'avoir une conscience propre, comme leur ancien collègue. Antonelle fut arrêté le 30.

Mais, comme cette arrestation s'opérait, les Dantonistes faillirent enlever au Comité de salut tous les profits de la campagne antiparisienne. Bourdon de l'Oise demande, en pleine Convention, qu'on décrète de prise de corps Héron, l'agent des même Comités, et l'Assemblée décrète. A ce coup, le Comité comprend qu'il faut brusquer les choses. Couthon se fait vite brouetter du pavillon de Flore à la tribune conventionnelle, et il annonce bravement : l'instruction terminée, le procès pour demain! Puis Robespierre à sa suite : « Hier, un membre fit irruption au Comité, et, avec une fureur qu'il est impossible de rendre, demanda trois têtes. » A ces trois têtes, ce fut à qui des Dantonistes cacherait la sienne. Les trois têtes, c'étaient Camille, Phelippeaux, Bourdon de l'Oise, dont les Sans-Culottes Montagnards demandaient le sacrifice pour expier le martyre des têtes parisiennes qu'ils ne pouvaient sauver.

Or Robespierre parlait encore — qu'éclatent et grondent, dans Paris endimanché, les canons des huit mille élèves du salpêtre. C'est la fête promise voilà trois semaines, fête toute nationale, comme au lendemain de la prise de Toulon. Spectacle gratis! tambours, clairons, canons, roulez! sonnez! tonnez! Étourdissez la ville par excellence, toute démocratisée depuis six jours. Dans l'ivresse de la poudre, le Comité lui replâtre vite une conscience nationale, qui doit lui tenir lieu de son Sans-

Culottisme, conscience humaine. En avant, marche ! Et sus à l'Angleterre ! Le canon blague si bien que nul ne songe assurément plus à la voix éteinte, à la plume morte de quelques indisciplinés, journalistes ou magistrats municipaux, dont on se débarrassera demain, pendant que, lasse, la ville cuvera sa fête.

Comment! c'est vraiment pour demain?... — Le plus surpris à cette annonce, devinez qui? Ce fut Fouquier! — Il n'était prêt.

Aux membres du Comité, qui lui disaient : « Amalgamez! » Fouquier avait répondu trop vite : « J'en réponds! » L'amalgame était, en justice, une méthode toute nouvelle, sans précédents. Et sans précédents, que pouvait faire ce procureur de vieille école ? Il fallait avoir le jet le rayon, le don, être en état de grâce pour appliquer; en un mot, il fallait créer, — lui, l'instrument Fouquier. — Ah ! combien le huis clos franc et brutal de la justice du roi lui parut préférable à ces hontes secrètes et préalables de la justice d'éclat! Choisir les individus, les grouper en factions, puis les confondre tous dans une seule et même conspiration, afin de les perdre en bloc pour le salut public, c'était là l'œuvre! Il fallait assigner aux conjurés un but vague, mal déterminé, qui permît d'envelopper le plus de factions possible dans l'affaire. Le nombre ne doit pas faire peur, au contraire. Toutes se complètent. Ce qui manque à l'une s'emprunte à l'autre. Brouillez, et la conspiration prend corps. Fouquier comprenait bien. Seulement il avait la main lourde ! Lui, qui jusqu'alors s'était fait un mérite de bien déterminer, de circonscrire ses accusations, afin de pouvoir s'écrier à tue-tête : « Il est évident! » il ne va plus oser désormais murmurer que : « Il paraît, » —moins encore : « Il

paraîtrait! » cependant il opère dans la seule ville peut-être où l'amalgame soit applicable. C'est l'unique moyen même, pour le sacerdoce, de réduire, de sanctifier la ville-modèle des individus unis! L'homme est à Paris si vivant, si sociable, si parlant, si humain, que chacun, ma foi, y a des titres à l'amalgame, et surtout après quatre ans de révolution, quatre ans de liberté de plume, de liberté de langue. Qui donc n'a pas été intempestif? Qui ne l'est pas même encore? C'est à ne faire qu'une bouchée de la ville entière! Le deuxième jour d'essai, Fouquier saisit enfin cette vérité. Aussi, dès qu'il eut attaché bravement la cocarde noire au chapeau d'Hébert, il se vit en passe de royaliser tout Paris : Tout Paris suivait, s'amalgamait, sans qu'il eût à le contraindre, ni même à recourir aux dénonciations. C'était merveille ! Et déjà donc triomphait-il, — quand, malheur! voici Pache, Hanriot, et Lubin, et Brochet, et Brochet, Gobaut lui-même qui reviennent sous sa plume dans la foule, avec les autres, avec tous, grâce au système : — ce qu'il ne fallait pas. — Fouquier s'arrêta... Il devait étendre, oui; mais il devait aussi circonscrire. — Comment faire?

Il en était donc encore là, ne sachant qu'aviser, lorsque la déclaration effrontée de Couthon vint le foudroyer; et, à peine revenait-il de sa surprise, que le Comité le mandait. Il accourt. — L'acte d'accusation? — Fouquier donne ce qu'il a.—L'imbécile! On jette au feu son travail. — Il faut refaire cela et vite! mais ici, sans sortir, sous les yeux mêmes du Comité. On ne le lâchera pas. — Alors Fouquier prit sa première leçon sur l'amalgame. Les hommes en état de grâce dictant, elle fut complète. L'accusateur ne devait jamais l'oublier.

Cette conspiration, toujours fluante, on la lui fit dire

sans ambages, et dès la première ligne, la plus atroce, la plus vaste, la plus immense... toutes les factions s'y trouvaient, tous les moyens étaient mis en œuvre. — Mais dans quel but? pour établir quoi? — Dites rétablir... — La royauté? — Non, la tyrannie, *d'abord* sous le nom d'un grand juge! *D'abord* est sublime. C'était le lien. A ce *d'abord* Fouquier sentit l'inspiration. En quelques heures tout fut bâclé.

... Or, pendant qu'il bâclait, messieurs du Comité délibérèrent la mort prochaine, non plus d'Hébert et consorts, mais des tripoteurs dantonistes, justement les dénoncés d'Hébert....

Ce même soir, Anacharsis Cloots était appelé au greffe de sa prison. Là, un délégué des tribunaux lui demandait, par manière d'instruction sommaire, s'il se reconnaissait coupable de conspiration; et, sans attendre réponse, des gendarmes le poussaient avec eux dans une voiture, et la voiture, suivie par d'autres, roulait vers la Conciergerie. Dans les autres était Ronsin, étaient Desfieux et Pereyra. Anacharsis faisait partie de l'amalgame hébertiste. Le myope incorruptible l'avait fait inscrire.

. . . .

Ce fut avec le printemps, — 1er germinal, que le calvaire des hommes selon la nature commença. Juste au moment où la bonne mère s'éveillait, ses fils, hélas! prirent le chemin de la mort. Au matin, le philosophe Anacharsis était encore tout ébahi de sa mise en jugement, quand il fut introduit dans la salle commune où l'on déjeunait avant l'audience. En entrant, on lui remit un acte d'accusation signé Fouquier. L'Orateur du Genre humain était littéralement accusé d'avoir conspiré contre la liberté du

peuple français et la représentation nationale ; d'avoir tenté de renverser le gouvernement républicain pour y substituer un pouvoir monarchique, d'avoir ourdi le complot d'ouvrir les prisons, afin de livrer le peuple et la représentation nationale à la fureur des scélérats détenus ; d'avoir coïncidé avec ses complices, à la même époque, dans les moyens et le but de détruire la représentation nationale, d'anéantir le gouvernement et livrer la République aux horreurs de la guerre civile et de la servitude par la diffamation, par la révolte, par la corruption des mœurs, par le renversement des principes sociaux, par la famine, etc., etc., etc. On ne l'accusait pas d'avoir enlevé les cloches des tours de Notre-Dame, — et pourtant, c'eût été plus juste. Mais il eut un redoublement de surprise à la vue et au nombre de ses complices. Quel gâchis de têtes avait su imaginer le comité ordonnateur ! Ils étaient dix-neuf, et de différentes nuances. Non-seulement c'étaient Hébert, Vincent, Ronsin, Momoro et leurs amis Cordeliers, Hubert-Leclerc, Charles Bourgeois, Mazuel, Ducrocquet, Ancar ; mais c'étaient aussi les diplomates de la paix plâtrée, les adversaires d'Anacharsis, Desfieux, Pereyra, Dubuisson, et même Proly, tous amis soit de Danton, soit de Taschereau, ami lui-même de Robespierre. Plus à l'écart se tenait une trinité muette : un vieillard, le général Laumur, un jeune homme, le chirurgien Armand, une femme, veuve depuis trois jours de son mari, Madame Quétineau, — trois royalistes, disait-on. Anacharsis regardait encore de tous ses yeux, quand un camarade vint tomber dans ses bras, de Cock, le bel Hollandais. Fouquier l'avait arrêté le 26.

En ce moment arriva un nouveau complice, auquel Momoro alla tendre la main : le médecin Laboureau, premier

commis du conseil de santé près les bureaux de la guerre.

C'était lui qui avait proposé, le 24, à la Cordelière, de nommer des défenseurs officieux pour les incarcérés du 23. — « Ah ça! il y a donc conspiration? fit Laboureau comme allait faire Anacharsis lui-même. — Il n'y en a pas ombre, fit Momoro. — Mais Pereyra, mais Dubuisson... — Hé! c'est la faction Proly, reste elle-même de la faction Dumouriez; on nous l'implante pour nous rendre criminels. — Mais Laumur?... — Autre aristocrate qu'on nous jette également aux jambes. » — Et Momoro, qui préparait sa défense, se remit à écrire. Anacharsis eut alors pleine lumière sur l'intrigue. L'idée parisienne-cosmopolite, pour laquelle il avait vécu et vivait encore, était bien celle pour laquelle on voulait le faire mourir. Le sourire donc lui remonta du cœur au visage, et, comme Momoro, il s'en remit, imperturbable, à la conscience du jury.

Des autres, Ronsin était gai; — non point qu'il eût la foi de Momoro, d'Anacharsis. Bien au contraire. Il se savait perdu; mais sa perte, simple accident, ne pouvait entraîner celle de la liberté: ce qui le consolait. Hébert, lui, était absorbé. Comme Ronsin, il voyait bien leur mort, mais à la suite venait celle de la république : ce qui le contristait. — Quant à Vincent, insouciant de son sort, il se plaisait à ne point perdre de l'œil Laboureau, et se pariait à lui-même qu'il était un espion.

Dans le groupe des diplomates, Desfieux, surpris de la hardiesse de l'amalgame, disait à l'adresse du tribunal: « Je voudrais bien voir ce qu'ils vont dire et faire. » — A neuf heures, tous purent voir. On les introduisit dans la salle de la Liberté.

Le prétoire était vide : quelques assistants çà et là, et

qui n'enveloppaient même plus les jurés : ne devant pas s'inspirer de l'opinion, les jurés avaient été isolés. En entrant dans cette solitude, les défenseurs des Droits se regardèrent : Quoi ! pas un ami? et déjà supposaient-ils plus volontiers encore un abandon qu'une défense, quand une rumeur puissante leur monta du dehors comme un encens. Les amis n'étaient pas terrifiés, Paris n'avait pas oublié, quoique au lendemain d'une fête. Bien avant le jour, les Sans-Culottes faisaient masse sur la place du Palais; avec le jour, dans les rues voisines; — comptant bien apporter l'appui de leur présence à leurs magistrats calomniés. Mais les portes ne s'ouvraient pas, mais les postes étaient doublés, huit mille marchands maximés étaient aussi debout : oui, c'est presque à huis clos qu'on va juger. — O camarades! du calme! ne bougez pas! La faction qui domine au Comité et dans l'Assemblée ne cherche, comme au 31 mai, qu'un acte de violence qui justifierait l'accusation. Ayons fiance aux jurés !

La conscience des jurés devait être, en effet, le grand espoir des accusés sans-culottes. Aussi tous les regards se reposèrent sur eux quand ils entrèrent. Comme les cinq juges, dont n'étaient ni Scellier ni Naulin, — les treize jurés, dont n'étaient ni Bavoy ni Chrétien, avaient été triés. Mais, quoique de choix, ils pouvaient être encore bien treize consciences. Quoi de plus sensible que Ganney, que sa bonté même faisait tenir pour imbécile! Quel homme plus sobre et partant plus rassis que Trinchard? Il ne prend jamais, le matin, que du chocolat, afin d'avoir la tête plus saine. Est-il un patriote plus irréprochable que Laporte? un plus brave citoyen que Trey? Et Dix-Août! comme il est plein de scrupules! à ce point qu'ayant l'oreille dure, il se place toujours au premier rang pour

mieux entendre accusateur, témoins et accusés. Quant au luthier Renaudin, c'est le modèle des pères de famille. Ainsi des autres.

Hélas! si honnêtes qu'ils fussent, — ces jurés, ébranlés par la tempête jacobine, interdits par l'arrestation d'Antonelle, prévenus de leur nouveau rôle par Dumas lui-même, n'étaient plus déjà que des demi-consciences. Ils s'apprêtaient à transiger, que dis-je? c'était même fait. Que Dumas coupe la parole aux témoins et accusés, supprime les défenseurs, en un mot, dirige les débats selon le Comité, peu leur importe. C'est une affaire gouvernementale où ils n'ont que voir. Ils ne se formeront une conviction que sur ce qu'ils entendront à l'audience. Voilà qui est dit. Aussi se sont-ils assis tranquilles, mais remerciant toutefois dans leur cœur le Comité de les avoir affranchis ce jour-là, jour d'essai, de l'oppression des pleines consciences d'un auditoire.

Sauf Ronsin et Vincent, les accusés, ne soupçonnant le cas, espérèrent donc encore, et d'autant plus qu'ils se firent soudain une autre illusion à la vue du grand nombre de gens qui s'apprêtaient à prendre note. Non-seulement deux juges qui ne siégeaient pas, Coffinhal et l'honnête Naulin, mais le juge siégeant Subleyras, mais le président Dumas lui-même, mais le greffier Pâris, et un avocat Ferral, tous griffonnèrent dès qu'on parla (1). Le Comité veut donc remplacer la publicité d'audience par une plus grande publicité de presse? pensèrent les apôtres des Droits. Soit! — Et les voilà qui se consolent presque de l'absence de leurs amis. Aucun d'eux ne savait que, deux jours auparavant, à la Jacobinière, les Dantonistes, qui semblaient

(1) *Procès de Fouquier.*

craindre qu'on n'abusât un jour contre eux-mêmes des prétendues révélations d'une audience trop secrète, avaient proposé, par la bouche de Dufourny, qu'on fît choix d'un tachygraphe consciencieux pour le procès d'Hébert. Or Couthon avait brusquement demandé, au nom de Robespierre lui-même, la question préalable sur cette proposition, « afin de ne pas permettre aux conspirateurs de se rendre intéressants. » Nul des scribes qui étaient là ne songeait donc à faire œuvre de publicité. Subleyras et Coffinhal, préposés en ce jour à la rédaction du *Bulletin*, étudiaient la physionomie de l'audience, afin de pouvoir défigurer patriotiquement après coup le compte rendu que rédigeait l'avocat Ferral. Dumas recueillait l'esprit des débats pour le service de l'éternel rapporteur Saint-Just ; Pâris annotait tout ce qui pouvait convenir à Danton; seul, l'honnête Naulin écrivait selon la vérité, mais c'était pour l'histoire, et encore l'histoire n'en devait-elle rien avoir. Qui le croirait? sans l'accusateur Fouquier, qui, accusé lui-même, soulèvera un jour le coin du voile et laissera surprendre ce qu'on appelle le secret du gouvernement, la postérité se fût toujours nourrie de la fable-Coffinhal.

Comment, en effet, ne pas s'envelopper de tout mystère et de toutes ombres pendant une pareille œuvre? Écoutez!... Quels témoins, et quelles dépositions ils font!...

Dumas, le président, fut à la gêne dès le premier : c'était Legendre. On lançait en avant ce député parisien, bonne bête du quartier, pour donner tout de suite haute couleur à l'affaire. Mais Legendre n'avait à raconter que son dîner chez Pache, entrevue fraternelle qui témoignait plutôt contre l'accusation ; et tout en racontant, le boucher ne cessait de dire Pache, Bouchotte, Hanriot, dont

il fallait se taire. Or Dumas n'osait interrompre, par respect pour la représentation nationale.

Au témoin qui suivit, plus grand embarras encore. Dufourny, l'ennemi des Cordeliers, l'ami de Phelippeaux, vint, non point déposer de faits à lui connus, mais lire des pièces fournies par d'autres : quatre ou cinq lettres écrites à Phelippeaux lui-même par des amis détenus contre Ronsin le général. A la lecture des deux premières, qui n'étaient, comme eût dit Robespierre, que des phelippotiques, Dumas annota pour Saint-Just : « Ce signataire paraît plutôt un vil intrigant qu'un observateur. » Et la dernière lettre achevée : « Aussi lâche, aussi vile que les précédentes (1). » Sans les Jacobins Moenne et Sambat, que l'on produisit contre le tourbillon diplomatique Desfieux-Pereyra-Proly, la pièce à tiroirs n'eût pu se soutenir vingt-quatre heures.

Mais, le lendemain, farce plus ignoble encore ! Laveaux, le journaliste, avait dans un jour d'humeur calomnié Vincent, son chef, en l'accusant de vol. On le fait venir pour qu'il répète sa calomnie. Il la répète comme un mensonge ; vite, Coffinhal l'inscrit comme vérité. Puis succèdent deux espions, deux moutons des prisons. On supporte le premier, le bijoutier Jacquemier ; mais au second, Jobert, un Austro-Belge, ancien aide de camp du général d'Alton, ce bourreau de la Belgique en 1789, Fouquier lui-même se sentit un remords en face de son cynisme. S'il n'eût pas craint de tout gâter, il eût requis contre le coquin. Ce même jour, l'ami de Danton, Westermann, déposa sur le compte de de Cock ; or, loin de vouloir reconnaître dans l'agent des réfugiés bataves un

(1) *Notes manuscrites de Dumas.*

banquier ami d'Hébert, comme l'avait imaginé Camille-Robespierre, il déclara que le colonel de Cock avait bravement combattu pour la France à ses côtés, toujours au premier rang. « S'il a pratiqué Hébert, c'est qu'il habitait sur la même section que le tout-puissant substitut, » ajouta habilement le Dantoniste. De la déposition de Westermann et de l'interrogatoire de de Cock il ressortit, aux yeux mêmes de Dumas, que de Cock était coupable d'avoir sacrifié avec ses amis 420,000 livres depuis 1791 pour la cause de la liberté; d'avoir, sous la garantie de ses correspondants, fait des emprunts en Hollande pour approvisionner l'armée de la République ; d'avoir connu les plans de Dumouriez et de les avoir jugés inexécutables; d'avoir accepté des missions du général pendant la campagne (1), etc., etc., etc. Oui, voilà ce que le président dut annoter pour Saint-Just !...

Alors seulement Dumas comprit qu'en ces sortes d'affaires on ne pouvait donner force à l'accusation que par la variété même du spectacle et des impressions. L'amalgame des témoins amenait contradiction dans les témoignages, qui trop approfondis se détruisaient l'un l'autre. A chacun il ne fallait donc prendre que sa fleur, qui toujours avait le parfum de l'ensemble. C'est pourquoi il fit hâter le pas aux témoins, qui défilèrent plutôt qu'ils ne déposèrent. Quels qu'ils soient, d'où qu'ils viennent, peu importe : ils ont le masque, et quantité emporte qualité.

Le premier jour, les Amis des Droits acceptèrent avec patience le martyre; quelques-uns même sourirent à la torture. Mais, à la deuxième épreuve, — quand ils se virent tenaillés dans leur honneur par les drôles de la

(1) *Procès d'Hébert et consorts.*

plus vile espèce, ils firent éclat. En s'entendant accuser d'avoir voulu faire un Deux Septembre ; d'avoir pénétré dans les prisons, non plus par ordre pour délivrer, mais par révolte pour égorger ; d'avoir enfin tenu dans une inaction perfide l'armée révolutionnaire qu'il n'eût jamais désiré tant que d'avoir sous la main, Ronsin eut un tel jet d'indignation, que Dumas le trouva bien insolent. Momoro, lui, ferme sous les soufflets mêmes de la canaille qui faisait preuve, terrifia ses bourreaux par ses principes froidement répétés. — « Vous avez demandé quatre-vingt mille têtes, dit-on niaisement au brave Ancar, ancien commissaire à l'armée de Mayence et à l'armée du Nord ; vous vous êtes opposé à la levée des voiles. » — « Le voile ! exclama le Cordelier, je l'aurai sur le cœur tant que les patriotes seront opprimés. Mon patriotisme est si chaud qu'il me donne une fièvre ardente ! » Quant à Vincent : « Chaumette est-il dans la conspiration ? » lui demanda Dumas. — « Il attend qu'on l'y mette, « parluisa Vincent. Puis, vivement, aux jurés : « Je vous prie, citoyens, de ne pas arguer de cette parole que je reconnaisse l'accusation. Il n'y a encore rien de jugé, » gouailla-t-il (1). — Mais soudain tous crièrent : « Qu'on cite Pache ! qu'on assigne Hanriot! — Ils ne sont pas dans l'affaire, » hurla Dumas. — « Des défenseurs ! La loi nous accorde des défenseurs, » firent-ils encore tous. — Mais Dumas : « Taisez-vous ! » Et l'audience fut levée, et l'orage se prolongea dans la salle commune. Alors Ronsin, voyant Momoro qui s'apprêtait encore à une défense écrite : « Qu'est-ce que tu écris ? cela est inutile ! C'est un procès politique. Il faut mourir. Vous avez parlé aux Cordeliers,

(1) *L'Abréviateur*.

tandis qu'il fallait agir. Cette franchise indiscrète vous a perdus. On vous arrête en chemin et sur le coup de temps! Vous deviez savoir que tôt ou tard les instruments des révolutions sont brisés. Il vous restait une ressource, vous l'avez manquée. — Cependant, soyez tranquilles, dit-il à tous; le temps nous vengera; le peuple victimera les juges et fera justice de notre mort. » — Alors, venant à Laboureau l'espion : « Laboureau, d'après ce que Momoro m'a dit de toi, tu es un bon garçon. Il n'y a rien ici qui te regarde, et je te réponds que tu seras remis en liberté. »— Puis, reprenant son discours : «Voilà déjà longtemps que je me suis aperçu que vous étiez mirés et suivis dans le sénat par un tartufe. Il vous a surpris parce que vous ne vous en êtes pas assez méfiés. Il faut mourir! — La liberté est perdue, fit alors Hébert. — Tu ne sais ce que tu dis. La liberté ne peut maintenant se détruire ; le parti qui nous envoie à la mort y marchera à son tour, et ce ne sera pas long. »

Si le prétoire avait été vide le premier et le deuxième jour, — au troisième, les Amis des Droits le trouvèrent plein à déborder; et, surprise! de quel monde! C'était la tourbe qui avait fait scandale à leur club pendant les dernières heures de la Cordelière, muscadins, Robespierrots, Phelippotins : le Comité les avait appelés à son aide. Il s'agissait d'enlever l'affaire qui menaçait ruine, — en les faisant crier plus haut que les accusés, qui s'insurgeaient et dont les clameurs troublaient les consciences solitaires des citoyens jurés. Brave Ganney! bon Trinchard! cher Laporte! il vous faut, paraît-il, savourer un peu de l'opinion pour vous recheviller l'âme? Oyez donc ces applaudissements qui saluent la passion d'Hébert.

Comme chef de la conspiration, le magistrat parisien-

journaliste avait été mis sur le fauteuil, à la place distinguée, tout au-dessus des autres. Quand, ce jour-là, son profil pâle et frêle apparut, domina, — de l'auditoire partit toute une décharge de rires, de huées, d'injures. Le corps en faillit culbuter.

L'audience fut d'abord à moitié remplie par les dépositions sur les séances des Cordeliers. A chaque témoin, et quoi qu'il dît, la foule muscadine faisait en chœur, par manière d'interprétation : « Oui, ils ont prêché l'insurrection ! » Et comme les accusés répliquaient dans le bruit : « Mensonge ! c'est Carrier ! c'est la Montagne elle-même !... — Vous vouliez anéantir la Convention entière, criait alors Dumas pour leur couper la parole. — C'est vrai ! » clamait à sa suite tout l'auditoire. Quant à Hébert... Ah! pauvre père Duchesne ! Jamais bouffonnerie plus complète ne fut représentée.— Il avait requis contre les loteries, il en avait obtenu la fermeture. On le convainquit d'en avoir été le soutien. Et tous les ex-banquiers de jeu qui étaient là d'applaudir. — Il n'avait cessé d'aboyer après Chabot ; on lui avait fait même parfois reproche de trop d'acharnement. On le convainquit d'en avoir été bel et bien l'ami. Et tous les muscadins d'éclater. — Il avait, — et c'était maintenant un remords pour lui, — fait exclure Jacques Roux des Cordeliers par concession à l'esprit jacobin; on le convainquit d'avoir les mêmes principes que Jacques. Et tous les spéculateurs, opérant sur les biens nationaux, de s'écrier : « Bravo ! » Enfin le grand défenseur de la Sans-Culotterie fut convaincu net de royalisme. Oui, on le lui dit en face, on le lui prouva même.—En s'appuyant de l'autorité de Camille? — Non, par la lecture seule — est-ce à croire? — de son propre journal, *le Père-Duchesne !* On ne lui cita pas les articles écrits de la veille,

franchement, contre les Dantonistes (le Comité s'en fût gardé), mais quelques lignes de ces numéros héroïques, parus le lendemain du 2 juin, en pleine dissolution, que dis-je? au lendemain de l'assassinat de Marat, en pleine trahison, pendant ces deux mois funèbres où la Commune parisienne, seule, avait tenu tête à tous les dangers et sauvé la République des mains des tripoteurs et des traîtres sans faire tache à la liberté.

Fouquier prit le numéro 269 et lut : « Qu'ont fait les trois Assemblées nationales? Rien. On veut, à force de malheurs, forcer le peuple à demander l'ancien régime. On veut tout tenter pour fatiguer le soldat. Que faut-il faire? renouveler la Convention; organiser un pouvoir exécutif et ne pas réunir les pouvoirs dans les mêmes mains. La contre-révolution sera faite, si on laisse le Comité de salut public tel qu'il est aujourd'hui; les ministres obéissent comme des esclaves à ce Comité. »

Fouquier prit le numéro 272 et lut : « La Convention conserve encore une partie de ses vieilles habitudes. Le tribunal révolutionnaire a deux poids et deux mesures. Une misérable cuisinière a été condamnée; mais on ne juge pas aussi vite les grands scélérats. Les juges et les Comités se laissent corrompre. »

Fouquier prit le numéro 275 et lut : « Montagnards, tant que les Comités usurperont tous les pouvoirs, nous n'aurons jamais de gouvernement, ou nous en aurons un détestable. Pourquoi les rois ont-ils fait tant de mal sur la terre? C'est que rien ne s'opposait à leurs volontés, pas plus qu'à celles de vos Comités. Nous n'aurons jamais de liberté; notre Constitution ne sera qu'une chimère, tant que les ministres ne seront que des galopins aux ordres des derniers balayeurs de la Convention. La Ré-

publique, dévorée par tant d'insectes, deviendra étique et périra. La liberté est f..... quand tous les pouvoirs sont confiés à des hommes inviolables. »

Et c'est en vain qu'Hébert s'écriait : « Mais, en ce temps-là, c'était Danton qui était au Comité de salut public! C'était Chabot qui régnait au Comité de sûreté! C'était Custine qu'on hésitait à juger!... Lisez donc mes derniers numéros! Lisez donc le *Journal du Club*, où nous prêchons l'union avec les Montagnards du Comité de salut et du Comité de sûreté!... »

Mais Fouquier, pour réponse, lui lut une phrase d'un numéro d'octobre : « Les bougres qui nous gouvernent sont les dévorateurs de la substance publique. Dans une république tout gouverne, et la masse des gouvernés est bien plus pure que celle de ses gouvernants... » — « Mais rien n'est plus aisé que de perdre un homme en décomposant ses phrases, fit encore Hébert hors de lui. On met en oubli les circonstances où mes écrits ont été rédigés. » Alors Fouquier poursuivit, en donnant lecture des numéros où le Sans-Culotte faisait l'éloge de Vincent et Ronsin, emprisonnés par la faction phelippotine. Et comme Hébert répliquait encore, — « Le journal passera sous les yeux des jurés, dit sententieusement Fouquier. — Mais je proteste... — Vos journaux n'ont été examinés qu'à partir du 31 mai! hurla Dumas à son tour. — Mais... — Mais est-ce votre désintéressement qui vous a fait recevoir 100,000 francs de la Trésorerie nationale pour remplir une mission dont les patriotes se sont acquittés pour rien? » A cette résurrection subite d'une calomnie inventée après le 2 juin et réchauffée depuis par Camille, tous les muscadins, ivres de l'audace du président, s'écrièrent : « Vive la République! » Hébert ouvrit la

bouche, ouvrit les yeux, comme un étranglé. On entendit alors : « Sa figure témoigne contre lui. Elle fait pièce à conviction ! » Et ce fut un débordement de rires, au milieu desquels Dumas leva la séance, cependant que les coaccusés d'Hébert demandaient à pleine voix : « Mais la conspiration! mais les preuves! Qu'on appelle Collot! Qu'on appelle Carrier! Elie Lacoste! Pache! Hanriot!... Tous sont nos complices si nous sommes coupables!... » Mais les gendarmes les entraînaient.

« Ah! c'est l'inquisition! Ils veulent me brûler vif!...» Tel fut le cri d'Hébert dès qu'il revint à lui. Ronsin voulut le réconforter. Mais Hébert tout à coup : « Nous, des royalistes!... Si on allait le croire! » — Et il montra Desfieux, Pereyra, Proly, Laumur... Avec ces hommes, des antiparisiens, ils devaient, tous, les Sans-Culottes, aller à la mort, — accouplés aux yeux du peuple dans la même charrette ! A l'idée qu'on flétrissait jusqu'à leur mémoire, Vincent, Momoro, Ancar, Bourgeois, Mazuel eurent comme un vertige. Ils faillirent s'élancer sur le trio diplomate de la paix plâtrée, et sur Laumur, et sur Armand... Que sais-je? Ils pleurèrent, ils injurièrent, ils étaient fous, — quand soudain une voix douce s'éleva, qui, par sa douceur même, arrêta tous les cris. La voix psalmodiait!...

Je rêvais cette nuit que, de mal consumé,
Côte à côte d'un gueux on m'avait inhumé ;
Mais, ne pouvant souffrir ce fâcheux voisinage,
En mort de qualité, je lui tins ce langage :
— Retire-toi, coquin, va pourrir loin d'ici !
Il ne t'appartient pas de me parler ainsi.
— Coquin ! ce me dit-il d'une arrogance extrême,
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même.
Ici, tous sont égaux ; je ne te dois plus rien.
Je suis sur mon fumier comme toi sur le tien !...

A ces vers naïfs du vieux poëte Patrix, si singulièrement exhumés, les colères s'éteignirent, les regards se rencontrèrent, les visages se sourirent, les mains se tendirent, et tous tombèrent, s'embrassèrent dans la charité du genre humain, sur le sein de l'apôtre de la République universelle, leur coaccusé, leur consolateur, Anacharsis Cloots.

Oui, c'était Anacharsis, qui n'avait rien perdu de son calme philosophique pendant ces trois jours d'agonie, en dépit des juges, des jurés, de l'accusateur, des témoins. Et pourtant il n'avait pas moins subi d'épreuves que les autres. A l'audience on l'avait amalgamé, lui neuvième, entre Desfieux et Pereyra. Mais, en déclinant ses noms et qualités, il fit déjà sentir aux jurés comme il se distinguait bien de ses voisins les diplomates : « Anacharsis Cloots législateur,—répondit-il à Dumas,—né Clévois, en deçà du Rhin, et Parisien depuis vingt-sept ans. » Il n'avait pas dit autrement dans la Jacobinière, le jour de son épuration. L'emprisonnement ne l'avait donc point amendé. C'était toujours l'incorrigible aspirant aux frontières naturelles de la Gaule, — partant un agent de l'étranger.

Dans l'acte d'accusation, Anacharsis n'avait pu trouver une seule ligne à son adresse. Aussi, en s'asseyant, s'était-il murmuré comme Desfieux : « Je voudrais bien savoir ce qu'on va dire contre moi. » — Mais l'attaque ne se fit pas attendre. Le témoin Dufourny lui porta le premier coup, rude choc qu'il n'avait su prévoir. L'Homme libre venait de déposer contre Ronsin, quand, par une réminiscence subite, il reprit la parole pour raconter, de la façon la plus bénigne, que Cloots, en compagnie d'Hérault, avait fait auprès de lui, en septembre, une démarche dans l'intérêt

d'une émigrée, la femme Cheminot. A ce nom tous les yeux des jurés se fixèrent sur la coaccusée de Cloots, la citoyenne Quétineau, et il se fit dans leur esprit un amalgame par consonnance. — « Avez-vous pratiqué des manœuvres tendantes à séduire et corrompre le témoin, à extorquer un certificat? déclama le président de sa plus belle voix. — Je n'ai demandé aucune déclaration, répondit Anacharsis le plus simplement du monde, je n'ai rien fait de contraire à la loi et qui pût en la moindre chose compromettre les intérêts de la République! » Mais il avait beau dire, les jurés ne songeaient plus qu'aux deux noms Cheminot-Quétineau, dont la confusion pouvait excuser une des vingt condamnations qu'exigeait d'eux le Comité.

Le lendemain Anacharsis, prenant toujours au sérieux tout ce jeu de justice, ne s'inquiéta nullement d'entendre le marchand bijoutier Jacquemier présenter aux jurés les concerts de la prison comme des réunions de conspirateurs. — Le sot conte! — Il convint avec le greffier de Saint-Lazare d'avoir embrassé Ronsin sous ses yeux! — Quel mal à cela? — Enfin il eut une exclamation de résurrection quand le ministre même de la République en Suède, un des agents de la politique étrangère du Comité, un partisan de la paix plâtrée, de la neutralité armée, etc., Verninac-Saint-Maur, vint hautement déclarer l'innocence du philosophe cosmopolite : « Tête exaltée, dit-il, mais je ne lui ai jamais soupçonné de projets nuisibles à la République(1). » Ah! citoyens jurés, ce témoignage courageux à cette heure est d'autre poids que les suppositions du Phelippotin Dufourny. Aussi, tout heureux, Anacharsis se nourrissait encore, le troisième, jour de la parole tombée

(1) *Procès d'Hébert et consorts.*

si bravement, si miraculeusement des lèvres d'un diplomate, et les jurés assurément devaient en garder l'empreinte, car les témoins défilaient — déjà trente-six — sans rien plus dire du député de l'Oise, — quand maître Fouquier lui-même, s'adressant brusquement au candide conspirateur : « N'as-tu pas entretenu une correspondance avec les généraux ennemis? — A cette interpellation, Anacharsis se crut réveillé de son rêve par la voix même de Robespierre. Il nie, tout ahuri. Mais l'accusateur lui oppose une déclaration dans laquelle on parle de trois lettres par lui écrites à Brunswick. — « Quelles déclarations? quelles lettres? » — L'auteur de la déclaration soutient les avoir vues sur la table du général prussien Kalkreuth. — « Où les a-t-on vues? Quand les a-t-on vues? Pendant les pourparlers du siége de Mayence? ou plutôt en 92, après Valmy? Ne seraient-ce pas de simples signatures données par moi sur pièces comme président du comité diplomatique? Et Kalkreuth n'aurait-il pas uniquement montré mon nom comme argument contre la paix plâtrée que les traîtres voulaient faire et qu'on veut faire encore? Car que disaient ces lettres? Où sont-elles? Le nom de mon dénonciateur?... » Et, sans se laisser distraire par les huées des muscadins ni par les rappels calculés de Dumas, Anacharsis allait toujours, tenant sous son doigt Fouquier qui ne soufflait plus. Mais une voix s'éleva des bancs des jurés : « Votre système de la république universelle était une perfidie profondément méditée et qui a donné un prétexte à la coalition des têtes couronnées contre la France. » Anacharsis s'arrêta, regarda. Qui disait là le mot du procès? Renaudin le luthier! qui, au lendemain de la démission de Gobel, avait apparu si robespierriquement à Fabre, à l'évêque et à Cloots lui-même.

Ah! plus d'espoir! Non-seulement l'esprit du Myope agite la langue de Fouquier, mais il siége, mais il écoute, mais il juge. Anacharsis comprit enfin : l'idée parisienne-cosmopolite était condamnée! L'Europe attendait!... Et il vit la mort. Et soudain il s'apaisa. Il eut même, miracle! plus de sourire encore que dans son rêve d'acquittement; car son aventure s'expliquait toute.

C'est pourquoi il répondit à Renaudin avec la douceur d'un enfant : « Citoyen, la république universelle est dans le système naturel. J'en ai donc pu parler, comme l'abbé de Saint-Pierre, au temps de la Régence, parlait de la paix universelle. Quant à me suspecter d'être le partisan des rois, par cela seul que je me suis déclaré l'ennemi de tous, vous n'oseriez! »

C'est pourquoi aussi, — les muscadins lui ayant alors crié aux oreilles : « Le Prussien à la guillotine! » — le philosophe se retourna vers eux : « A la guillotine, soit; mais vous m'avouerez, citoyens, qu'il sera bien extraordinaire que l'homme brûlable à Rome, pendable à Londres, rouable à Vienne, soit guillotiné à Paris, en pleine république. »

C'est pourquoi enfin, dès qu'il se retrouva, le soir, dans la salle commune avec ses seuls camarades de guillotine, qui se bataillaient, hélas! il les rappela, au nom de la mort, à la fraternité, et les amena tous à dormir leur dernière nuit sur la terre, comme il la dormit lui-même, dans le calme du Juste.

La dernière nuit! Oui, c'était bien la dernière des enfants selon la Nature. En ce moment les politiques du pavillon de Flore ordonnaient à Fouquier, qui leur racontait sa journée, d'en finir avant vingt-quatre heures.

Le 4 germinal donc, — dès l'ouverture de l'audience,

— le président Dumas demanda aux jurés s'ils étaient suffisamment instruits. Ils répondirent : « Non. » Alors on produisit un témoin, un seul, mais à lui seul il valait les trente-neuf autres. Grâce à lui, le miracle attendu de l'amalgame le plus parfait s'opéra dans l'esprit des jurés. Le témoin ne parlait pas, il baragouinait : c'était un Allemand, un ci-devant officier de ta légion germanique, ô mon pauvre Anacharsis ! — Windel, qui déposait contre Armand et madame Quétineau, baragouina les projets formés, l'été dernier, par le général Dillon : fausses patrouilles, enlèvement du petit Capet, l'île Saint-Louis pour refuge, etc., en même temps qu'il disait les agitations muscadines, royalistes, phelippotines des derniers jours contre les Cordeliers. Et cela sans méthode, sans suite et naïvement, à l'allemande, avec bredouillement. Les jurés, à cet amphigouri, se crurent en droit de ne point distinguer non plus, leur conviction naquit. Et d'autant plus forte, que Dumas entama l'éloge de Pache, — « Pache qu'on voulait assassiner ! » — l'éloge de Hanriot, — « Hanriot qu'on devait égorger ! » — Or, ce disant, Dumas regardait avec fureur les Cordeliers, Ronsin, Hébert, Vincent, Momoro ! C'étaient eux qu'il accusait de l'égorgement. — « Mais ce n'est pas nous ! Nous n'avons pas conspiré ! criait Ronsin, criait Vincent, criaient-ils tous, s'imaginant Dumas fou de colère. — Ah ! il n'y a point eu de conspiration ? éclata le président. Il n'y a point eu de conspiration !... N'avez-vous pas formé le projet barbare d'affamer le peuple ?... N'avez-vous pas, par vos écrits, vos manœuvres, tenté d'avilir la représentation nationale ? N'avez-vous pas rassemblé des troupes, voilé les Droits de l'homme, préparé douze fausses patrouilles, prêché l'insurrection, préparé votre retraite

dans l'île Saint-Louis, correspondu avec Brunswick, négocié avec Dumouriez, avec les détenus, avec les banquiers?... » Et Dumas mêlait, confondait, triturait, fouettait, gâchait, pétrissait tous les éléments de l'affaire, passant des yeux, du geste, de Pereyra à Vincent, de Vincent à Armand, d'Armand à Ronsin, de Ronsin à Cloots, de Cloots à Proly, avec un élan, une fureur, une conscience tels que les Robespierrots, les muscadins, les Phelippotins, les fédéralistes de l'auditoire s'écrièrent émerveillés : « Vive la république! Périssent les traîtres!... » Et Dumas reprit, et ils reprirent aussi dans un délire qui ne cessa qu'en entendant dire aux jurés : « Nous sommes suffisamment instruits. » — « Gendarmes, faites retirer les accusés, » fit Dumas pour se débarrasser des criailleries. — Et les jurés se retirèrent aussi, pour délibérer, dirent-ils.

A midi, gravement, silencieusement, les jurés reprenaient séance, et chaque membre donna son opinion à haute voix. A l'unanimité, dix-neuf accusés furent déclarés coupables. Laboureau, seul, le mouchard, était reconnu innocent. — « Gendarmes, ramenez Laboureau, » dit Dumas. Et, Laboureau ramené, Dumas lui lut la déclaration du jury, prononça le jugement d'acquit et lui adressa un discours succinct dans lequel il lui rappela le danger des liaisons. Laboureau fut embrassé par son gendarme, par le président, par les juges, par les jurés et par le témoin Brochet, Cordelier renégat. Puis Dumas, ayant fait asseoir l'espion auprès de lui, dit : « La justice voit avec plaisir l'innocence s'asseoir à côté d'elle. — Gendarmes, faites entrer les autres accusés ! » Eux entrés et placés, le président, au milieu du silence le plus majestueux, lut encore la déclaration du jury. Or, pendant

que Fouquier conclut froidement à la peine de mort, d'après l'article 2 de la seconde section du titre Ier de la IIe partie du Code pénal, et d'après l'article 2 de la loi du 16 décembre 1792 (vieux style), dont il donne lecture, et qu'il conclut à la confiscation des biens des condamnés, en conformité de l'article 2 de la loi du 10 mars 1793 (vieux style), dont il fait aussi lecture, toutes les victimes, Amis des Droits de l'homme ou non, protestent. — « Je demande la parole ! » crie Mazuel. — « Je suis enceinte ! » crie madame Quétineau. — « Je suis innocent ! » crie Ducrocquet. Mais, entre tous, c'est le philosophe cosmopolite dont la voix domine : « J'en appelle de votre sentence au genre humain ; mais, comme Socrate, je boirai la ciguë avec volupté ! » Comme Socrate, en effet, on le tuait parce qu'il n'avait pas voulu croire aux idoles. Et dans le bruit les juges opinent, le président prononce, les accusés l'invectivent, les gendarmes les enveloppent. Dans le prétoire on clame : « Vive la République ! Enlevez le père Duchesne ! — Ah ! la République est morte ! dit encore Hébert à Ronsin. — Elle est immortelle ! » répliqua encore le général.

Mais, pendant que cette tragédie s'achève au Palais, que fait donc la ville ? — Plus rien. Paris ne bouge. Les huit mille marchands maximés sont toujours sous les armes, les huit mille élèves du Salpêtre — toujours à la disposition du Comité ; et les débris de l'armée révolutionnaire se trouvent consignés à la caserne de la Grande-Rue Verte. Pour agir, les Sans-Culottes devraient accepter, qui le croirait ? l'alliance de leur ennemi même, Danton. Car, le 1er germinal au soir, on a vu une chose étrange à la Jacobinière : Robespierre prendre soudain le thème des Hébertistes qu'on jugeait et pérorer du ton

le plus violent contre la faction parlementaire, — si bien que les Dantonistes, se voyant menacés et même déjà jugés dans les personnes de Desfieux, de Proly, de Pereyra, n'ont pas eu honte de revenir à la Cordelière pour tâcher de recréer à leur profit la force même qu'ils avaient détruite. Mais les Sans-Culottes ont dit: « Fi! »

Donc, le 4 germinal, à une heure, Dumas avait prononcé; le 4, à une heure, comme un écho la nouvelle emplit la ville (1). Quoi! le Comité triomphe! C'en est fait d'Hébert et complices! Condamnés! On n'y pouvait croire. Mais le tambour bat, qui convoque toute la force armée. C'est bien vrai, et le spectacle est proche. Aussitôt l'ivresse éclate, à la Convention comme dans la ville. Les bourgeois massacreurs du Champ de Mars se rassemblent; les chevaliers du poignard font figure: « C'est la revanche! » disent les vaincus du 31 mai. Tout le Palais-Royal vomit son écume au dehors, filles publiques, agioteurs, escrocs; dans les prisons on chante, on crie; ce sont les aristocrates qui chantent, ce sont les patriotes incarcérés qui crient: on les assomme, il y a fête. Mais le plus gai de tous, c'est Camille. Pour que la fête soit complète, il imagine une farce. Au-devant d'Argant allant prendre ses degrés, Molière a fait porter des seringues: au-devant d'Hébert-Duchesne, roulant au supplice, on portera les armes de la victime, des fourneaux. Voilà qui est plus imagé que l'éponge de la Passion, j'imagine. Aussi quel fromage ne mangera-t-il pas à cette vue, le condamné, et comme on va rire de sa grimace!... Tous donc de courir par où la procession doit passer. Les fenêtres s'ouvrent, des estrades s'improvisent,

---

(1) Pour ce récit nous n'avons rien emprunté aux *Mémoires de Sanson*, pas même le nombre des charrettes.

et les charrettes, encombrées de monde, encombrent les rues du palais de justice à la place du supplice. Qu'ils viennent donc! — Ah! patience! ils se préparent. Ils sont à leur dernier repas : rien qu'un potage, qu'un demi-setier de vin ; puis la toilette : ce ne sera pas long.

Impuissants, les Cordeliers encore libres s'ensevelissent dans leur deuil. Au quartier de l'Idée, tout est silence. Les rues sont aussi vides qu'elles étaient pleines en 89, pleines d'hommes! Les passants sont comme des ombres. Les mots s'échangent, rapides et brisés, rien qu'entre femmes, et dans le fond des maisons encore. On les recueille, tant le murmure semble éclatant. On entend: « C'est bien singulier qu'ils n'aient pas eu de défenseurs, cela ne me convient pas. Ils en donnent à tous les autres. Qu'est-ce que cela signifie ? » — Ailleurs : « Des papiers qui témoignent de leur scélératesse? Tais-toi donc, le Comité en fait venir quand il en veut ! » — Ou bien : « Tu verras la faction Pierrotine, tu verras ! » — Et dans un escalier : « A t'entendre, il semblerait que Robespierre est un intrigant. — Tu as trouvé. — Prends garde ! tu as été patriote ; tu n'en es que plus dangereuse ! » — Quel mot!... et dans la bouche d'une femme!... Les femmes espionnent. Le Comité est partout, jusqu'au lit. L'État tue la famille. C'est à se fuir : on se fuit ; tandis que là-bas, de l'autre côté de l'eau, écoutez quelle clameur ! Tous les partis fraternisent à la vue de la première fournée parisienne. Les voilà !...

« Ah ! la République va finir ! » ce fut encore le cri d'Hébert. — « Elle est immortelle ! » ce fut encore la réponse de Ronsin, quand, liés, debout, ballottés sur la charrette, ils entrèrent d'un bond dans cette foule, une mer de têtes hurlantes qu'ils dominaient de toutes leurs

têtes de condamnés. Tu ne peux donc, ô grand Régulateur, imposer à tes gouvernés cette dignité muette que les Sans-Culottes avaient tous, le 21 janvier, sur le passage de Louis-le-dernier? Dès qu'ils ont permission de langue, qu'ils se trouvent hors d'école, ne savent-ils qu'aboyer? Quelle gaieté de carnaval! Rome la sainte en folie n'est pas pire: « Ah! il est bougrement en colère, le père Duchesne! Il s'est brûlé à la chandelle, le voleur! Au vasistas, lécheur de sang! Va, joue à la main chaude, royaliste! » Et c'étaient des rires, des crachats et des quolibets à défrayer cent Pères Duchesne de contrebande; et les fameux fourneaux, invention de Camille, se dressaient dans la foule, se penchaient au bout des gaules sous le nez du vrai père, qui pleurait. Oui Hébert pleurait, en avant des autres, immobiles et muets. Aucun n'avait garde de chanter comme avait fait Brissot et compagnie, victimes des brigands parisiens. Sous son masque de royaliste, sanbénito dont l'avait affublé l'inquisition d'État, Hébert pleurait, à la grande joie des royalistes, masqués en patriotes; et c'était dans la ville même des Sans-Culottes, en pleine république, que cette mascarade avait lieu. Quelle torture! Oui, il en pleurait. « Le lâche! » criait en riant la foule.

Ainsi s'avança, toujours sous l'orage, la première charrette, puis la deuxième, puis la dernière. A la dernière, la tempête redoublait encore : c'était l'Orateur du Genre humain, le prédicateur de la guerre universelle, le baron d'Anacharsis, Maratis-Cloots. Souriant, le philosophe fermait la procession qu'Hébert le journaliste ouvrait pleurant. — « Il sourit? A mort le Prussien! A mort le ci-devant! A mort le millionnaire! A mort le mouchard! Le ci-devant, le millionnaire, l'aristocrate, le mouchard

prussien, à la guillotine! » Anacharsis avait cru qu'il sourirait jusqu'au bout. Toute une minute son sourire tint bon, mais, au prolongement de tant d'injures vomies à la fois, le sourire passa. Va-t-il pleurer comme l'autre? Point. Il se penche, il veut parler. Parler? Oui. La raison lui reste tant que lui restera la tête, et la parole tant qu'il aura sa langue. Le voilà donc, le fou, qui s'allonge en sage sur cette multitude affolée, et, de sa charrette, tribune fuyante, il demande la parole. Ce furent des rires!... « Canaille, lui crièrent toutes les voix des fenêtres, tu prêcheras ta république à la barre de Sanson! » C'étaient ses amis des anciens jours; il les avait quittés pour aller à la sainte Montagne. En même temps, sous ses pieds, d'en bas monta comme une vapeur sanglante : « A la guillotine!... »

Cependant il parlait; il montrait de la tête, — car ses bras étaient liés, son corps entassé; seule la tête, bien dégagée et pour cause, avait son jeu libre, — de la tête il montrait Proly, Pereyra, Desfieux, les diplomates, avec lesquels on l'avait couplé. Quelqu'un du Comité qui était là (car le Comité surveille, il est dehors, il suit les charrettes), quelqu'un des gouvernants entendit, crut comprendre : « Au nom de la terre, au nom de l'Humanité, ne me confondez pas dans votre souvenir avec ces hommes!... Point de paix plâtrée!... » Mais ses paroles allèrent se perdre dans un tourbillon de cris qui l'enveloppa avec violence. Comme son patron le Scythe Anacharsis, à la face de son tyran, — Anacharsis le Sans-Culotte eût craché sa langue à ses chiens. Mais, fi donc! Il se redressa, ses lèvres allant toujours, et bientôt le sourire lui revint, non plus aux lèvres, mais dans les yeux. — C'est qu'il n'entendait plus! c'est qu'il ne voyait plus!

c'est qu'il ne sentait plus ! Le dernier mugissement de ces masses chaotiques l'avait soudain rejeté tout en lui-même. Encore au monde, il n'était plus déjà des hommes. Pour la première fois de sa vie il se faisait seul, minute avant la mort. Sa volonté se dénoua. Ses lèvres parlèrent, mais sans voix. Sa raison, n'humanisant plus, naturalisa. — Que disait-elle ?...

« Laissez-moi m'endormir sous la verte pelouse pour que je renaisse par la végétation !

« La nature est une bonne mère qui se plaît à voir naître et renaître ses enfants sous des combinaisons différentes. Tout ce qu'elle renferme est éternel, impérissable comme elle ! Laissez-moi m'endormir !... »

Or la bande qui s'avançait à travers la foule, avec les charrettes, chantait à la gloire d'Hébert :

Ciel, il était si patriote !
Il faisait des discours si beaux !
Pourquoi siffle-t-il la linotte,
Le fameux marchand de fourneaux (1) ?

Et les charrettes s'arrêtaient, et l'on criait tous en mesure : « Ran plan, ran plan-plan. Ran plan, ran plan-plan. Tambour, un ran ! » Et dans la rue, aux fenêtres, d'en haut, d'en bas, éclataient alors avec des rires : « Drelin, drelin, drelin ! A la guillotine ! » Et les charrettes, s'ébranlant de nouveau, se rouvraient passage.

Mais Anacharsis, toujours hors des hommes :

« Nous ne mourons jamais, nous transmigrons éternellement dans la reproduction infinie de tous les êtres qui se réchauffent dans le sein de la nature et qui se nour-

(1) *Rougiff*, journal.

rissent du lait de ses innombrables mamelles. Ensevelissez-moi !...

« Nous étions des plantes ambulantes, nous redevenons des plantes sédentaires; nous avons pris racine dans le sein de la femme; nous reprendrons racine dans le sein de la terre. Ensevelissez-moi sous la verte pelouse pour que je renaisse par la végétation. »

Cependant on psalmodiait encore à l'entour :

Adieu, projets! adieu, ma Jacqueline!
Innocemment j'ai voulu m'agrandir,
Pour récompense, on va me raccourcir.
J'ai cru régner... et l'on me guillotine.

Alors on passait devant la jacobinière. Et, dans la première charrette, c'était Vincent qui disait à Hébert : « Hébert, c'est le moment ou jamais de descendre pour faire une motion. »

Et, dans la dernière, c'était Anacharsis, méditant toujours :

« Que m'importe la réminiscence! Assez de peines comme cela. Laissez-moi m'endormir. Un profond sommeil ne laisse pas que d'avoir son mérite. Sous la pelouse!... »

Or, comme l'âme du philosophe se parlait ainsi, arrive un vaste flot d'air pur qui le baigne tout entier. Est-il encore vivant? N'est-il pas mort plutôt? Il regarde. C'est l'espace, le ciel, des arbres, la nature, et devant lui la Liberté se dresse blanche comme la Minerve qu'il avait vue, dans son enfance, au milieu des jardins de Mailand: deux colombes dans les plis de son manteau. Au nom du ciel, cette fois, jouirait-il donc d'une autre vie, mêlée de réminiscences?... Ah! qu'il écoute, hélas!... Voix loin-

taines, puis plus proches, longues clameurs, cris sanglants; c'est à la terre qu'il revient, c'est le monde qui remonte à lui : il est encore esclave des hommes, — encore en vie, — aux Champs-Elysées, mais parisiens, — place de la Révolution, — près de l'échafaud, — nuque découverte, attendant son tour. Et déjà le supplice commence; la machine tranche, une tête a passé devant ses yeux... celle du bel Hollandais de Cock. — Oui, le dernier agent des réfugiés bataves a eu le pas sur tous, pour la satisfaction des vieilles puissances.

« Mais que fait donc le Prussien? disait-on dans la foule étagée autour de la machine. Il ne bouge ! — Il a demandé sans doute, fit un loustic, à être exécuté le dernier pour constater encore ses principes philosophiques, en voyant tomber les têtes de ses camarades. »

Anacharsis, en effet, était là, immobile dans le groupe des condamnés : à chaque minute un de moins. Fixe, le philosophe regardait les corps, les têtes, le sang : corps roulant, têtes tombant, sang jaillissant, ruisselant, coulant — tout un ruisseau. Alors son cœur s'arrêta. Son sang, à lui encore, courut chaud, clair, rapide, tout à sa tête, qui n'avait plus qu'un quart d'heure. Toutes les puissances de son être s'y concentrèrent. Toutes les cases du cerveau s'ouvrirent, pleines de lumière. Et dans son crâne, qui s'élargit comme un monde, ce fut un courant de vastes images, un délire ordonné de pensées, un flux de réflexions subites, une extase de raison, une synthèse, une évidence, la vérité, l'avenir; il vit !... Jamais l'individu Cloots n'avait tant vécu que dans cette ivresse d'une minute, ivresse d'éternité. Il monta l'échafaud. Fier et droit, il se sentait sur les épaules tout un foyer de lumière intellectuelle. Le soleil se couchait, emplissant de

tous ses rayons d'or la place de l'Étoile. Sur cette place même il avait rêvé de voir, — et ç'avait été son premier rêve, — Voltaire, ce symbole de l'humanité libre, pénétrer de son sourire la ville par excellence... Anacharsis sourit, puis sa tête, tournant sur son cou, s'abaissa à droite, s'abaissa à gauche, s'abaissa en avant. « Il salue la lunette! » crièrent des voix. — Il saluait la Liberté, pour laquelle il allait, — pour laquelle le voici culbuté, raccourci, mort. Alors ce fut un délire. Les cannes se levèrent, les chapeaux s'agitèrent, les pieds trépidèrent, les mains bruissèrent, toutes les voix clamèrent : « Vive la République! » Folie continue, folie sans fin, et qui reprit force à la vue de Momoro, vivant, debout, puis culbuté, raccourci, mort; à la vue de Vincent, à la vue de Ronsin, vivants, debout, puis culbutés, raccourcis, morts; enfin à l'apparition d'Hébert vivant, debout, puis culbuté... et sur la nuque duquel le bourreau se plut à faire danser, pendant quelques secondes, le rasoir national... Quand Sanson montra à la foule la tête du journaliste, les transports furent si violents, qu'autour de l'échafaud des morts s'écroulèrent, sous les trépidations de l'ivresse, les échafauds des vivants. Et les filles publiques, et les prêtres réfractaires, et les agioteurs, et les muscadins, tous pêle-mêle, bras, têtes et jambes, s'engloutirent et roulèrent sur le pavé sanglant (1).

Le lendemain on n'avait de cette fête gardé qu'un souvenir. En s'abordant, les muscadins allongeaient le cou, jouaient trois fois de la tête : c'était saluer à la prussienne (2).

---

(1) Journaux du temps.

(2) Renseignement fourni par M. l'abbé C....

. . . .

. . . .

Deux jours se passent. Qui marchent à la mort? Les intempestifs Dantonistes, et à leur suite l'intempestif Autrichien Junius Frei, l'intempestif Espagnol Gusman, l'intempestif Danois Deiderikstein.

Six jours plus tard, qui marchent à la mort? Troupe d'intempestifs Parisiens, d'intempestifs Dantonistes, Chaumette et Gobel en tête. En cette affaire, Anacharsis, quoique hors du monde depuis quinzaine, eut les honneurs de l'accusation. Grâce à son nom se fit l'amalgame, car tous furent prévenus d'athéisme! Mais Robespierre, pour rassurer les athées spéculatifs du centre conventionnel, expliqua que, sous cette dénomination, il n'entendait poursuivre que l'athéisme social, c'est-à-dire la philosophie cosmopolite, l'esprit de propagande, l'affranchissement des consciences, en un mot, la Révolution.

Les Sans-Culottes parisiens regardent avec hébétement ces opérations politiques. On continue, du reste, à fabriquer tout ce qu'il faut pour achever la déroute de leurs consciences. Calomnies vagues, énigmatiques! Vincent s'est écrié, en voyant exécuter Laumur : « Dire que sans ce coquin nous réussissions! — Brochures effrontées! *Vie d'Hébert, Vie de Chaumette,* par l'entrepreneur officiel, Tisset. — Compte rendu étrange du procès lui-même! Toutes les dépositions y sont falsifiées à l'honneur de l'amalgame. Proly, par exemple, a reconnu qu'il avait frayé avec Barère; on change trois lettres, cela fait Basire. Quant au grand juge, ce n'est plus Pache, on met Danton. Et c'est, en queue, une note

officielle qui parle d'élections futures, afin de faire prendre en patience cette Convention toute mutilée et qui toujours siége.

Si quelque philosophe impudent s'avise, par un reste d'habitude, de protester contre les bourdes officielles, vite la police, dont les rapports secrets tiennent lieu des voix de l'opinion publique, happe le coquin. — « Mais je fus embastillé sous l'ancien régime? — Raison de plus pour qu'on t'arrête sous le nouveau, réplique le Jacobin qui fonctionnarise. » — Enfin, pour couvrir les encharrettements des patriotes, on double les encharrettements des royalistes.

A l'armée du Nord, il y eut révolte dès qu'on apprit l'attentat contre la vie des magistrats parisiens. La voix du *Sapeur Sans-Culotte* n'avait pas eu crédit. Mais on fusille les indisciplinés, et le Comité médite un journal : *la Soirée au Camp,* qui doit enlever aux défenseurs toute préoccupation parisienne. Au lieu des bougreries patriotiques, oyez les janoteries militaires du bon vieux temps : Va-de-bon-cœur, Clairvoyant, Dumanet, Latulipe, en avant !...

Le *Sans-Culotte batave* a ordre de franciser son titre intempestif; on applaudit au roi de Sardaigne, qui fait enlever du Valais l'intempestif Rotondo.

Quant aux intempestifs Belges et Liégeois, déjà enfermés comme suspects, — les uns se jettent de désespoir par la fenêtre de leur prison; les autres se laissent traîner en martyrs à l'échafaud.

Quant à la Montagne, — veuve de Paris, c'est l'impuissance même. Et si quelques cris s'en détachent pour protester, Robespierre déclare tout net que la Convention entière est désormais Montagne.

Au dehors, enfin, les pamphlétaires écrivent que la République française est aux mains de l'ex-jésuite Soulavie.

Et Carnot se dandinait, dans le Comité, au coin du feu, et disait en ricanant au vieux Pache, qu'on n'osait tuer : « Eh bien ! citoyen, on fera pourtant des changements à la Constitution. »

— Vaudront-ils le sang qu'ils ont coûté? observa tristement le vieillard. —

Tout cela se fit au printemps, coup sur coup, afin de détacher la Prusse de la coalition avant l'ouverture de la campagne.

Dès que l'idée parisienne-cosmopolite fut bien morte, on apprit que la coalition des rois restait entière, intacte. Le Comité était dupé. L'Europe féodale ne voulait pas du nom même de République avec la grand'ville muette.

Et le démocrate incorruptible se vit engagé avec les modérés, avec les mitoyens, avec les médiocres, tous royalistes par accommodement. Ils allaient donc, ceux-ci, triompher seuls.

Ils triomphèrent sur l'heure. Car, balayant la politique sans élan du pacifique à principes, et arborant, à leur profit, le drapeau de la guerre offensive, ils héritèrent des forces que la Sans-Culotterie avait organisées. On gagne la bataille de Fleurus, on retrouve la Belgique, on touche aux bords du Rhin ; demain on sera en Hollande. Ah ! Cloots ! ah ! de Cock !...

Robespierre multiplie les hécatombes des intempestifs royalistes pour effrayer. — Vaine terreur !...

Il cherche un refuge dans la fête de l'Être suprême. — Vain refuge !...

Il s'enferme enfin dans sa chambre, comme en plu-

viôse. — Vaine retraite! — L'Incorruptible n'est plus l'indispensable!

Un mois après, il était mis hors la loi par ce croupion de Convention que lui-même avait monseigneurisé. Et le voilà seul, dans Paris, à la Maison Commune! en insurrection malgré lui avec ses amis, et contre son propre ouvrage. Il ne pouvait demander secours à la ville, lui, son étouffeur? — Au reste, la ville était bien morte!...

Il tenta de se suicider. Hélas! c'était le 14 frimaire, le 4 germinal, qu'il avait commencé son suicide. Il agonisait depuis lors. Le lendemain on l'acheva avec la ville, car le conseil de la grande commune, — quelle ironie! — fut amalgamé presque tout entier au bourreau même des communaux.

Non, ce ne furent pas les Dantonistes qui triomphèrent au 9 thermidor, ce ne furent non plus les Girondins, mais bien encore l'Europe féodale. Sa main alla jusqu'aux commerçants raisonneurs des quartiers Saint-Denis et Saint-Martin, qu'au mois d'août 92 elle s'était bien promis de pendre.

Dès lors elle songea à implanter dans cette ville morte un gouvernement de son cru; mais elle comptait sans les victoires des Sans-Culottes armés.

Anacharsis l'avait prédit. Les Sans-Culottes débordèrent sur le continent tout entier, s'emparant du pape, détrônant les rois, départementalisant les hommes. Mais, hélas! ce ne fut plus qu'une aventure; — aventure héroïque, mais sans moralité ni suite, car leur chef, ayant épousé l'Autriche au lieu de la grand'ville, tomba. Et les vieilles puissances envahirent enfin pour *restaurer*.

On *restaura* dans la grand'ville même. On put lui faire cette politesse. Vingt ans avaient passé. Paris n'était

plus qu'un Pompéi. A ceux qui y cherchaient trace de la grande philosophie idéaliste du dix-huitième siècle, les cicerones officiels racontaient le plus sérieusement du monde qu'en 1800 elle avait été enfermée à Charenton dans la personne du marquis de Sade.

Ouverte à l'Europe du nord au sud, et sans commune centrale, la France put rester départementalisée. L'expérience des vingt ans prouvait qu'on n'en gouvernait que plus à l'aise.

Au dehors, les vieilles puissances profitèrent du désarroi des peuples pour les amalgamer sous leur coupe et proclamèrent la Sainte-Alliance des porte-couronnes. — Cependant, générations groupées, les villes ressuscitent. Quinze ans après, Paris, dans un mouvement de réveil, culbutait l'échafaudage de la Légitimité. On remuselait à nouveau la ville; à nouveau, dix-huit ans ensuite, elle se soulevait encore.

Aucun gouvernement, monarchie, convention, comité, empire, restauration, royauté, ne semblait comprendre que, si la France philosophique de 1789 avait applaudi à la translation du gouvernement au centre d'un million d'individus socialement unis, ce n'était point pour qu'on en étouffât les voix, mais bien pour qu'on s'inspirât de leurs consciences.

Par quel moyen? — C'est le problème de l'avenir, à moins que l'embrassade de Voltaire et de Frédéric, en 1740, dans la belle vallée de Clèves, n'ait été vraiment qu'un baiser Lamourette.

— Mais, au fait, Anacharsis et ses amis?... qu'advint-il d'eux après eux? — Mon Dieu! dans le sauve-qui-peut général, ses amis survivants, le cousin Jacques en tête, le renièrent et le donnèrent pour fou à la postérité; un de

ses parents, accouru sans doute pour réclamer l'héritage du Cosmopolite, fut arrêté à Paris, en prairial 95; l'oncle de Pauw ne put se consoler de la mort de son neveu, et se traîna péniblement jusqu'en 1799; — enfin la petite-fille d'Anacharsis... — Comment! il était père? — Oui, mais la femme ni l'enfant n'appartiennent à l'histoire. — De sa petite-fille seule on peut dire qu'elle jouait hier encore sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin.

De Cock aussi avait laissé un fils. Mais vous connaissez tous ce Parisien-là, sa gloire est cosmopolite (1).

Quant à Chaumette, ses descendants taillent leur vigne dans la Nièvre.

Quant à Hébert, — un mot qu'il créa en 94 nous le rappelle à toute heure. A toute heure chacun dit : « Je ne veux pas qu'on m'*embête !* »

Quant au vieux Pache, enfin, — retiré, seul, dans un village, près de la frontière (2), il s'asseyait souvent sur le bord d'un ruisseau, au pied d'un chêne, — et regardant couler l'eau, il songeait aux contes que l'on faisait sur la Révolution française, et souriait; — mais soudain il pensait avec émotion à cette bonne grand'ville qu'il avait administrée sans être orateur, ni écrivain, ni riche, ni intrigant — et il la glorifiait dans son cœur.

(1) Paul de Kock.
(2) Pache, *Sur les factions et les partis.*

FIN

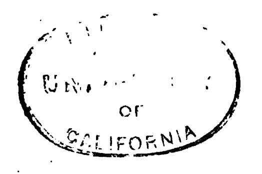


TABLE DES MATIÈRES

LIVRE V

LE CONVENTIONNEL. — Septembre 1792 — 1793 1

LIVRE VI

LA SANS-CULOTTERIE. — Juin 1793 — Germinal an II. . . 159



Paris. — Imprimerie Poupart-Davyl et Comp., rue du Bac, 30.


YC 74765
133913
DC146
C5A8
v.2

